LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY,
de la Compagnie de JESUS.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXXXII.

TABLE

Des Pieces Contenues dans le Tome V.

TABLE DES PIECES.

LE

LE

THEATRE

DES

GRECS.

LES BACCHANTES, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

OVide * dans le troisiéme livre de ses Metamorphoses a décrit fort en détail l'arrivée de Bacchus à Thébes, l'avanture de Penthée, & sa mort causée par sa mere & par sa sœur qui le mirent en pieces. C'est le sujet de cette Tragedie dont le caractere est fort different des autres d'Euripide.

Elle tient quelque chose du spectacle Satyrique, si elle n'en est pas un, aussi-bien que le

* La Fontaine a imité cè morceau : voyés les Filles de Minée.

le Cyclope *. Il est vrai que dans les *Bacchantes* il n'y a point de Satyre qui joue; mais cette piece peut n'en être pas moins ce qu'on appelloit autrefois une piece Satyrique, puisque dans l'une & l'autre espece le sujet roule également sur l'éloge de Bacchus & du vin, outre que les Bacchantes animées de la fureur que leur inspire ce Dieu, sont des personnages qui suppléent en quelque maniere à la liberté des Satyres. Les Corybantes ont pû également donner lieu à ces sortes de pieces. D'un autre côté l'on ne trouvera pas dans les *Bacchantes* les mêmes bouffonneries ni la même liberté de paroles qui regnent dans le Cyclope, & qu'il n'est pas permis d'exposer. Ainsi quelque nom qu'on veuille donner à cette piece, (car ce seroit une pure question de nom ;) je n'insiste pas sur ma conjecture ; & je me borne à dire que le Poëme des Bacchantes se rapproche de ceux qui furent l'origine de la Tragedie. En effet il ne s'agit d'un bout à l'autre que de Bacchus, & les choeurs ne célébrent que lui. On verra assés que ce Poëme n'en est pas meilleur, & que la Tragedie ne devint bonne, qu'à mesure qu'elle sçut s'éloigner de l'objet qui lui avoit donné la naissance, pour y substituer de plus nobles sujets. On n'y revenoit apparemment que pour célébrer les Fêtes de Bacchus ; & je crois pouvoir conjecturer plausiblement que le Poëme en question fut fait & joué dans cette conjoncture, aussi-bien que le *Penthée* d'Eschyle qui est perdu.

Les

* Voyés le Discours sur le spectacle satyrique, & la piece nommée *le Cyclope* à la fin du Tome VI.

Les personnages d'Euripide sont le nouveau Dieu Bacchus, Penthée Roi de Thébes, le Devin Tiresias, Cadmus pere de la Reine Agavé mere de Penthée, Agavé elle-même, deux ou trois Officiers, & un Choeur de Bacchantes. La Scene est dans le vestibule du Palais de Penthée.

ACTE PREMIER.

Bacchus dit d'abord ce qu'il est, d'où il vient, & quel est son dessein. Fils de Semelé Princesse Thébaine que son amant Jupiter foudroïa, il en fait remarquer le sepulchre dans une chapelle voisine du Palais & entourée de vignes. Il a quitté les Lydiens, les Phrygiens, les Perses, les Bactriens *, les Medes †, l'Arabie ‡ heureuse où il a établi son culte, & il arrive pour la premiere fois dans la Grece afin d'y faire reconnoitre son pouvoir & sa divinité. Il vient en effet d'y manifester sa puissance par une vengeance bien marquée de l'insulte qu'il a reçûe. Les soeurs même de Semelé lui refusoient l'honneur d'être aimée de Jupiter, & par une raillerie aussi sanglante pour le fils que pour la mere, elles vouloient que leur soeur abusée eût été le jouet d'un mortel qui s'étoit dit

* L'ancienne Bactriane étoit une Province de Perse, entre la Margiane, la Scythie, l'Inde, & le païs des Massagetes.

† Medie Roïaume d'Asie, different de la Perse. Les anciens ne laissoient pas d'appeller les Perses du nom de Medes.

‡ Arabie heureuse grande Province de l'Asie, entre la mer Rouge & le Golfe Persique. Elle est bornée au midi par l'Ocean.

dit Jupiter, & que ce Dieu en eût puni Semelé par le feu celeste. Bacchus outré de cet affront a versé une fureur divine dans le sein des Princesses & des Dames Thébaines; de maniere qu'elles sont sorties de Thébes couvertes de peaux de bêtes, le Thyrse à la main, & la couronne Bacchique en tête, pour aller célébrer les Bacchanales dans les forêts qu'elles font retentir de leurs hurlemens. Par cette punition le Dieu veut apprendre aux Thébains à le respecter, & particulierement à Penthée qui refuse de le reconnoître en qualité de Dieu. Pour accomplir sa vengeance, il ordonne à une troupe de femmes étrangeres qui l'entourent, (ce sont ses Prêtresses) de mener des danses Phrygiennes, avec leurs tambours de basque, à la porte même du palais, afin d'éprouver quel sera le procédé des Thébains, à la vûe de ces cérémonies en l'honneur du Dieu de la treille. Pour lui il se retire un moment pour aller trouver les Bacchantes Thébaines sur le mont Citheron.

Tout cela annonce une cérémonie sacrée, & confirme mon opinion sur la destination de cette piece aux Fêtes de Bacchus, & de quelques autres à d'autres solemnités. Car comme le Théatre devoit son origine à la religion, la religion rappelloit le Théatre à son origine. En effet, la seconde scene d'Euripide, qui est l'Intermede du Chœur, n'est qu'une hymne plus que Pindarique en l'honneur de Bacchus. Le Chœur impose un religieux silence aux assistans, écarte les profanes, & déclare qu'il ne veut chanter desormais que Bacchus. Dès la premiere strophe on releve le bonheur de

qui-

quiconque est veritablement initié dans les mysteres de ce Dieu & de Cybele : car on les réunit toujours, & ce sont des Phrygiennes qui parlent, c'est-à-dire, des Prêtresses de l'une & de l'autre Divinité, & par conséquent imitatrices des Corybantes.

„ Heureux, disent-elles, ceux qui, sanc-„ tifiant leur vie & se consacrant par un „ culte si beau, sçavent les secrets des Or-„ gies sacrées, la maniere d'agiter le Thyrse, „ & l'art de se couronner de lierre pour ho-„ norer Bacchus ! " On invite à grands cris les Bacchantes à le conduire de Phrygie dans la Grece. C'est le but de ce poëme, & tout retentit des noms de *Denys*, & de *Bromien*, jadis si chers au bon Ronsard.

Dans le second couplet on remonte jusqu'à la naissance du fils de Semelé. On y dit qu'elle fut foudroyée par la jalousie de Junon, & que Jupiter sauva son fruit qu'il enferma dans sa cuisse en la recousant de fil d'or.

Dans le troisiéme, on enseigne aux Dames Thébaines quels sont les ornemens qui conviennent à des Bacchantes. On les anime à s'en revêtir & à donner un exemple de fureur Bacchique ; exemple si efficace (ajoute-t'on) que bien-tôt toute la Grece sera saisie de cette contagieuse fureur.

Au quatriéme, on attribue nettement aux Corybantes l'origine des Orgies de Bacchus. C'est à ces Prêtres de Cybele, dit-on, qu'est duë l'invention du tambour nommé depuis tambour de basque, & des airs de la flute Phrygienne. Les cérémonies de Cybele sont devenues celles de Bacchus.

L'épode, ou le dernier couplet, est une

description fort animée de la marche des Bacchantes, ou plûtôt de leur course rapide par les montagnes & les forêts, de leur maniere de vivre durant cette folie sacrée, des viandes crues & sanglantes dont elles se nourrissent, des acclamations d'Evoé, & de choses pareilles. On y représente la terre par où elles passent à la suite de Bacchus, comme un païs heureux d'où coulent le lait, le vin & le miel. On y peint ce Dieu portant en main une torche qu'il branle en courant pour servir de guide à ses Prêtresses, qu'il anime du geste & de la voix. Il semble qu'on les voye voler çà & là, les cheveux épars, & l'oeil enflammé, dès qu'elles ont entendu la voix de leur chef: car on y fait parler Bacchus avec un desordre que Ronsard eût mieux exprimé autrefois qu'on ne peut le faire aujourd'hui. Nous sommes en effet arrivés, ou peu s'en faut, au point où l'antiquité n'est qu'un songe.

Tel est le canevas de cette hymne, sur lequel je me suis un peu étendu, pour montrer le génie de ce poëme si different des autres d'Euripide. A la vérité c'est une Tragédie, & une Tragédie conduite comme celles du même autheur; mais son sujet & le tour de plusieurs scenes, me portent de plus en plus à croire que c'est une Tragédie sacrée, dont la représentation se faisoit dans la joye des Fêtes de Bacchus.

Le Devin Tiresias (soit le même, soit autre que dans l'Oedipe & les pieces qui le concernent) arrive & demande à voir Cadmus fils d'Agenor. Ce Cadmus est le fondateur

de

de Thébes. Sa vieilleſſe l'avoit déterminé à remettre le timon de l'Etat entre les mains de Penthée, fils de ſa fille. Tireſias & lui frappés de la même fantaiſie pieuſe que les Bacchantes, s'étoient donné parole de les imiter, malgré leur grand âge, afin d'authoriſer par un exemple fameux le culte de Bacchus dans la Grece.

Cadmus ſort de ſon palais, déja tout équippé en buveur, couronné de lierre, & revêtu de peaux de cerf marqueté, pour honorer, dit-il, le fils de ſa fille devenu Dieù. Tireſias eſt équippé de la même maniere; mais leur embarras eſt le poids de l'âge, & de plus Tireſias eſt aveugle. Il faut, à en croire les Poëtes, qu'il ait été long-tems aveugle & long-tems vieux, puiſqu'il n'eſt point de piece ſur Thébes où il ne joue ſon perſonnage ſous cette double qualité.

Malgré ces obſtacles le vieux Devin ne veut point de char. Il lui ſuffit que Bacchus & Cadmus lui ſervent de guide, & le nom ſeul de Bacchus le rajeunit. Cela eſt traité fort ſerieuſement & avec un reſpect très-religieux. Mais il n'eſt pas poſſible d'apprivoiſer nos idées avec des ſuperſtitions, qui, malgré tous nos efforts, ne peuvent nous paroître que ridicules, temoins les tournoyemens des Derviches Turcs. Ceux-ci, pour être nos contemporains, n'en ſont pas moins riſibles ſur nos Theatres, quand on y expoſe leurs cérémonies, comme dans le *Bourgeois-Gentilhomme*. Malgré la reſſemblance de mille ans & de mille lieuës également propres à attirer le reſpect du ſpectateur, Racine ſe ſeroit bien gardé de nous peindre les ſuperſti-

tions des Mosquées, comme il a representé les intrigues du Serrail. Or on doit juger des cérémonies Grecques, comme des Turcques par rapport à nous. L'on passera bien celles qui ont quelque chose d'auguste, comme les sacrifices: mais pour les Orgies Bacchiques, comment les passerions-nous, surtout à deux vieillards venerables par leur âge & leur rang, qui se disposent d'un grand serieux à danser & à courir en masques ? Eux-mêmes dans Euripide, aux yeux des Athéniens, sont obligés de prévenir l'objection qu'on leur peut faire sur la disproportion qu'il y a entre la vieillesse & l'yvresse de leurs danses. Mais Bacchus ne mérite pas moins l'hommage des vieillards que des jeunes gens. Voilà leur réponse; & il croïent que l'on doit s'en païer.

Sur ces entrefaites arrive Penthée, il s'étoit absenté de Thébes depuis quelques jours. Il entre fort courroucé des nouvelles qu'il vient d'apprendre & de l'équippée des Dames Thébaines. Il en a rencontré une partie à son retour, & il les a jettées dans les prisons. Il assure que sous le pieux prétexte d'honorer Bacchus, il a appris qu'elles se livroient à des excès de vin & de débauche qui l'ont fait fremir d'horreur. Il jure qu'il punira du même traitement sa mere Agavé & les Princesses. Enfin sur les bruits qu'il a entendus il attribue cette folie universelle à un jeune imposteur (c'est Bacchus qui a fasciné tous les yeux, & enyvré tous les esprits du culte de je ne sçai quelle Divinité dont il emprunte le nom. Il traite ce Dieu d'une façon

très-

très-cavaliere, & il ne se propose rien moins que de le faire pendre.

Aussi-tôt il apperçoit Cadmus pere d'Agavé, & le Devin Tiresias dans l'équipage que j'ai dit. Il ne peut s'empêcher de leur reprocher en face une action qui les deshonore à ses yeux. Il l'impute à la foiblesse de l'âge. Il entreprend de leur faire quitter ces ornemens indignes de leur rang. C'est surtout contre Tiresias qu'il s'emporte, parce qu'il le regarde comme l'autheur de cette extravagance; autheur interessé, ajoute-t'il, qui veut tirer parti des fêtes nouvelles, qu'il prétend établir en l'honneur d'un nouveau Dieu. A ce reproche sanglant il joint même des menaces, & il ne lui épargne les fers & la prison, qu'en faveur de son grand âge. La principale raison de Penthée, c'est que ces cérémonies lui paroissent pernicieuses, & que les festins & les débauches de vin qui en sont l'ame, sont à son gré des pieges pour l'innocence. Son raisonnement est très-sensé : aussi ne voïoit-il pas que tout ce qui se passoit alors n'étoit qu'une punition que Bacchus tiroit des mépris de Penthée & des Thébains: c'est pourquoi l'on verra dans la suite que les discours du Roi sont regardés comme autant d'impietés, qu'il païera bien cherement.

Le Choeur en effet se récrie d'abord. Il est effraïé de cette harangue qui lui semble également injurieuse aux Dieux, à Cadmus, & à Echion pere du Roi. Tiresias prend la chose avec plus de sang froid, & commence son discours par des sentences qui tendent à montrer que Penthée a parlé d'une maniere

ébloüissante, mais sans raison. Puis il releve la grandeur du Dieu Bacchus, & il prédit combien il sera un jour réveré dans la Grece. Il fonde sa prédiction sur ce que Cerès & Bacchus sont les deux divinitez les plus necessaires à la vie. L'une fournit du bled, l'autre du vin. Le vieillard fait l'éloge de cette liqueur, comme d'une chose qui ne lui est pas indifferente. „ Le vin, dit-il, charme les soucis, & procure avec le sommeil „ l'heureux oubli des maux; bien si doux pour les hommes. "

A l'égard de l'avanture de Bacchus caché dans la cuisse de Jupiter, jusqu'à ce qu'il arrivât au terme des neuf mois, Tiresias explique cette énigme: ce qui montre bien que les Païens ne prenoient pas leurs fables à la lettre; mais seulement comme des symboles, qui cachoient toutefois d'autres erreurs, ou du moins une ignorance assés commune des veritables idées de la Divinité. Il dit que cela ne signifie autre chose; sinon que Jupiter voulant dérober cet enfant aux fureurs de la jalouse Junon, le plaça dans un nuage d'air, où il le mit comme en ôtage. C'est ici un pur jeu de mots qui ne sçauroit s'exprimer en François. Il roule sur les termes de *partie d'air* *, *d'otage*, & *de cuisse*, qui ont quelque rapport en Grec. Eustathe dit que cette fable tira son origine d'une montagne des Indes nommée *Meros*, où fut élevé Bacchus. Le Devin, pour ne rien omettre de ce qui peut relever les cérémonies des Bacchanales, ajoute que la fureur qu'on y puise est prophetique, & que le vin dévoile l'avenir. Il est beaucoup plus vrai qu'il dé-

Voiés la conclusion générale, à la fin du vol. XII.

* *μηρὸς cuisse, μέρος part, ὅμηρος otage, Meros, mont des Indes.*

cou-

couvre le present & le passé suivant le proverbe *in vino veritas*. Enfin à entendre Tiresias, Bacchus a quelqu'air du Dieu Mars. Il met souvent des armées en fuite.

Il n'est pas difficile de voir que tout cela est allegorique, & que les effets du vin étoient regardés comme autant d'attributs du Dieu Bacchus. Il est, ce semble, moins aisé de répondre à l'objection de Penthée sur l'abus qu'il craint des fêtes Bacchiques. Aussi Tiresias n'y répond-il que legerement. „ La chasteté des femmes, dit-il, dépend de leur caractere. Les Bacchanales ne le changeront ni en bien ni en mal. " Cadmus se joint à Tiresias pour gagner Penthée, & pour l'engager à rendre à Bacchus les honneurs qu'il attend de la Grece. Il le prend par l'interêt même de l'amour propre. „ Bacchus, „ dit-il, (ne fût-il pas Dieu) doit être honoré „ comme tel par ses proches. Il nous tou„ che de trop près, pour ne pas nous inte„ resser à lui rendre des honneurs divins." Cadmus tache enfin d'intimider le Roi par la crainte d'un sort semblable à celui d'Actéon, qui fut dévoré par les chiens de Diane, parce qu'il avoit eû la vanité de se dire plus habile qu'elle dans l'art de chasser. Ovide apporte une autre raison du supplice d'Actéon.

Penthée, loin de se rendre aux raisonnemens, aux prieres, & à la crainte, entre dans un grand courroux contre Tiresias, & pour le punir il donne ordre à ses officiers de pénétrer de force dans la maison du prophete, & de tout renverser sans épargner les couronnes & les ornemens sacrés. Il ordonne

en même tems qu'on cherche avec ſoin le nouveau venu qui a infecté Thébes de cette fureur Bacchique, & de le lui amener lié. Tireſias ſe contente de plaindre Penthée, ſans lui prédire encore le malheur qu'il éprouvera; & il s'en va accompagné de Cadmus pour prier le Dieu d'épargner Thébes & ſon aveugle Roi.

L'on ne ſçait pourquoi Penthée qui s'eſt ſi violemment emporté contre ſon ayeul, contre un prophête, & contre l'étranger qu'il n'a point encore vû, ne dit rien à cette troupe de femmes qui compoſent le Chœur, & qui prennent hautement la défenſe de Bacchus. Eſt-ce une faute? ou plûtôt n'ignoroit-il point que ces femmes étoient des Bacchantes? Il vaut mieux le croire ainſi; puiſqu'en effet le Chœur eſt devenu tranquille. Mais à peine Penthée eſt-il parti que ces femmes font l'Intermede ſur les prétendus blaſphêmes qu'elles viennent d'entendre. Leur morale eſt aſſurément bien moins ſevere que celle de Penthée. Car elles font conſiſter la ſageſſe, non à être trop ſage, mais à ſçavoir jouir du preſent. Elles portent même leurs ſouhaits vers l'île de Chypre, demeure de Venus & des Amours, ou vers Paphos, ou vers le mont Olympe, azyles de Cupidon & des Graces. Là, diſent-elles, on peut en liberté célébrer le Dieu Bacchus. Enfin tous leurs vœux paroiſſent tendre à unir Bacchus & Cupidon; morale d'Opera voilée du prétexte de la pieté.

ACTE II.

Les Officiers de Penthée lui amenent Bacchus. Ils racontent avec étonnement que cet étranger s'eſt offert de lui-même à eux d'un air tranquille & ſerain; que ſa douceur les a déſarmés; & qu'ils ont obéï à regret. Ils ajoûtent un ſecond prodige; c'eſt que les Bacchantes empriſonnées par l'ordre du Roi ont vû tomber leurs fers, & les portes s'ouvrir; qu'elles ſe ſont retirées ſans violence; qu'enfin cet étranger eſt un homme extraordinaire qui remplit Thébes de merveilles.

Penthée ne laiſſe pas de lui inſulter. Il lui dit avec une raillerie amere qu'il eſt venu ſans doute à Thébes à deſſein d'y faire des conquêtes; mais qu'à en juger par ſes graces & ſon air, il n'eſt rien moins que Héros. Il l'interroge ſur ſa naiſſance. Bacchus répond, ſans toutefois ſe découvrir. Il ſe confeſſe Lydien & initié par Bacchus dans ſes myſteres. Mais il refuſe de les dévoiler. A l'égard des Orgies, il dit qu'elles ſont célébrées par toutes les Nations, & qu'il vient les introduire chés les Grecs. Sur le tems de les célébrer qui eſt la nuit, (tems plus ſacré, dit Bacchus, parce que les ténebres ont quelque choſe d'auguſte & de propre à répandre dans les cœurs une ſainte horreur) Penthée inſiſte & prétend que c'eſt un piege pour l'innocence du ſexe. Le Dieu répond comme a fait Tiréſias, que le jour ou la nuit ſont indifférens pour des cœurs corrompus. Le Roi s'emporte. Bacchus le traite d'impie, & plein d'une noble aſſurance il ne répond à ſes me-

naces, qu'en lui déclarant qu'il ſçaura bien échapper de ſes mains & le punir. Le Roi ordonne qu'on le lie, & qu'on le mette dans un cachot. Il menace même les femmes de ſa ſuite, c'eſt-à-dire le Chœur, d'une pareille deſtinée ou de l'eſclavage. Pourquoi ne leur avoit-il rien dit dans l'Acte précedent? le Roi ſe retire auſſi-tôt; & ſes Officiers emmenent Bacchus comme priſonnier d'Etat.

Cet Acte n'eſt preſque, comme on le voit, qu'une ſimple Scene où Bacchus ſe jouë de la colere & de la curioſité de Penthée. Le Chœur pour Intermede ſe plaint élegament des Thébains en addreſſant la parole à leur fontaine Dircé. „ Pourquoi chaſſés-„ vous Bacchus? Ah! un jour viendra qu'en-„ vironnée de vignes vous rendrés des hon-„ neurs à ce Dieu que vous traités ſi inhumai-„ nement aujourd'hui. " Ces femmes prient les Dieux de confondre Penthée. Elles rappellent Bachus à grand cris en quelque lieu qu'il puiſſe être. Car elles ignorent que l'étranger empriſonné par Penthée eſt le veritable Bacchus qui s'eſt rendu viſible ſous une forme humaine.

Leurs chants ſont interrompus par une voix celeſte. C'eſt Bacchus qui les appelle ſans être vû. Incontinent la terre tremble, le Palais de Penthée eſt ébranlé, & l'on en voit une partie s'écrouler, pour faire connoître la préſence du Dieu, & pour punir le Roi par le même arrêt qu'il avoit prononcé contre Tiréſias. Le Chœur devenu furieux par ce ſpectacle & par les cris de Bacchus, anime ce tumulte. „ Brûlés, brûlés, dit-il, le „ Palais d'un Roi impie. " La flamme brille

au

en effet de toutes parts, & l'on fait remarquer au Spectateur qu'elle sort du tombeau de Semelé offensée dans la personne de son fils.

ACTE III.

Cependant l'effroi l'avoit emporté sur la colere dans les cœurs des Bacchantes, & cette épouvante bacchique les avoit fait tomber presque pamées. Bacchus reparoît à leurs yeux sous la forme de Lydien. Il les rassure. Surprises de revoir celui qu'elles avoient pris pour un homme ordinaire, elles lui demandent avec une frayeur mêlée de joïe, comment il a pû échapper des mains du Tyran. „ Aisément, répond-il. La fureur lui fascinoit les yeux, & l'a trompé. " En effet, suivant le récit de Bacchus qui se donne toujours au Choeur pour un simple mortel ami de ce Dieu, Penthée avoit lié un taureau qu'il prenoit pour lui, tant il étoit transporté de courroux. Sur cela le Dieu Bacchus s'est emparé du Palais, & a ébranlé les colonnes. On a même crû voir un grand incendie. Penthée a volé pour éteindre le feu. Un spectre s'est présenté à ses yeux. Il l'a poursuivi l'épée à la main, comme si c'eût été Bacchus ; & il va revenir, sans doute, avec la rage dans le cœur. Mais je le crains peu, ajoûte le Dieu déguisé. Incontinent on voit Penthée moins affligé du désordre arrivé dans son Palais, que désesperé de la fuite de son captif. Etonné de le revoir, il lui demande comment il s'est échappé. „ Ne vous l'avois-je pas prédit „ „ ré-

„ répond-il, que Bacchus me délivreroit?
„ environnés-moi de murs & de tours; ce
„ sera avec aussi peu de succès. Mais non:
„ écoutés cet Officier qui vient: je ne fuirai pas."

C'est un Berger qui arrive du mont Citheron pour raconter à Penthée les merveilles qu'ont operé les Orgies des Bacchantes. Il témoigne toutefois quelque fraïeur. Il craint d'irriter un Roi facile à s'aigrir & s'emporter; ce qui marque de plus en plus le caractere du Souverain de Thébes. Penthée l'encourage & lui permet de parler librement. Il parle; & son récit est un tissu de prodiges incroïables, comme on va le voir. „ Il menoit ses
„ troupeaux sur le sommet du mont Citheron
„ dès l'aurore. Il apperçoit trois troupes de
„ femmes. Antinoé mere de l'infortuné
„ Actéon étoit à la tête de la premiere. La
„ seconde avoit pour chef Agavé mere du
„ Roi, & la troisiéme étoit conduite par sa
„ sœur Ino. Toutes étoient endormies aux
„ pieds des arbres, mais avec beaucoup de
„ modestie, & sans nulle apparence de dé-
„ bauche de vin, ni rien enfin qui pût justi-
„ fier les soupçons de Penthée. Agavé s'é-
„ veille la premiere, & par des hurlemens,
„ elle dissipe le sommeil qui arrêtoit ses Com-
„ pagnes trop long-tems après l'aurore. El-
„ les se frottent les yeux; elles se levent. La
„ bienséance regne dans toutes leurs manie-
„ res. (C'est ce que le Berger fait sur tout
„ observer pour détromper le Roi) Les plus
„ jeunes ne le cedent point en modestie à
„ celles qu'un âge plus avancé rend plus sé-
„ veres." Le Berger commence ici à décrire
leur

leur toilette, qui eſt fort ſinguliere. „ Ces
„ femmes laiſſent d'abord flotter leurs che-
„ veux ſur leurs épaules. Elles ſe revêtent
„ de peaux de cerf tachetées & nouées lége-
„ rement. Elles s'entourent la tête de ſerpens
„ tout vifs. Celles qui étoient en état d'al-
„ laiter leurs enfans, portent ſur leur ſein les
„ unes des chevreaux, d'autres des louve-
„ teaux à qui elles préſentent la mammelle.
„ Toutes ſe couronnent de lierre mêlé de
„ branches de chêne & de lezeron fleuri. Une
„ d'elles frappe du Thyrſe un rocher. A
„ l'inſtant il en ſort une ſource d'eau. Une
„ autre donne de ſa torche ſur la terre qui
„ s'ouvre auſſi-tôt pour faire jaillir une fon-
„ taine de vin. Celles qui préferent le lait,
„ en font ſortir de terre en la grattant. Les
„ Thyrſes même deviennent féconds entre
„ leurs mains; & le miel en découle avec
„ abondance. " Ces Thyrſes, comme on
ſçait, n'étoient que des bâtons entourés de
longs rameaux de lierre. Au reſte tous ces
prodiges, ſur tout celui de la ſource d'eau,
ont fait croire à bien des ſçavans que le Bac-
chus des Grecs étoit Moyſe même dont ils
avoient défiguré l'hiſtoire, témoin le rocher
frappé par la baguette de ce Conducteur du
peuple du Dieu. Il n'eſt pas queſtion de
nous arrêter ici à ces ſortes de paralleles qui
ne font rien au but que nous nous propo-
ſons.

Le Berger continuë, & dit que ſes Com-
pagnons étonnés de ces prodiges ſe ſont raſ-
ſemblés pour conférer leurs penſées: qu'un
d'entr'eux avoit propoſé de prendre ces Bac-
chantes & de les amener au Roi, parce que
ce

ce feroit lui rendre un fervice fignalé: que la chofe étant réfoluë dans leur confeil, ils avoient concerté l'execution durant les danses bacchiques: que s'étant cachés pour être fpectateurs de ce bal, où tout leur paroiffoit danfer; * la montagne même & les bêtes féroces, ils s'étoient jettés tout-à-coup fur Agavé; mais qu'elle avoit pouffé un cri effroïable, & que fes Compagnes étoient accouruës à fon fecours avec tant de férocité que tous les Bergers avoient fui: que les Bacchantes en fureur avoient affouvi leur rage fur un troupeau de taureaux. Il décrit ici un prodige

* LONGIN chap. 13. de la trad. de DESPREAUX, dit au fujet d'un morceau des fept Chefs à Thèbes que nous avons cité, pag. 196. du Tom. III. „ Au refte, bien „ que ce Poëte (ESCHYLE) pour vouloir trop s'elever, „ tombe affés fouvent dans des penfées rudes, groffie- „ res & mal polies, EURIPIDE néanmoins par une „ noble émulation s'expofe quelquefois aux mêmes pé- „ rils: par exemple dans ESCHYLE; le Palais de Ly- „ curgue eft émû & entre en fureur à la vûë de Bac- „ chus:"

Le Palais en fureur mugit à fon afpect.

Ou comme le veut Mr. DACIER:

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugiffant.

„ EURIPIDE emploïe cette même penfée d'une au- „ tre maniere, en l'adouciffant néanmoins:"
La montagne à leurs cris répond en mugiffant.

Ou felon Mr. DACIER.

La Montagne s'ébranle & répond à leurs cris.
Il y a dans le Grec D'EURIPIDE. *Πᾶν δὲ συνεβάκχευ' ὄρος. Totus mons bacchabatur fimul.* EURIPIDE a voulu marquer l'yvreffe, qui fait que tout femble tourner ou s'ébranler.

dige plus merveilleux que ceux qu'on a vûs. Car, à l'en croire, on voïoit l'une traîner un taureau, l'autre mettre en pieces un de ces formidables animaux, & en jetter les membres épars. Tout le champ étoit jonché de leurs corps, & abbreuvé de sang; & tout cela se faisoit en un clin d'oeil. „ Après cet exploit, les Bacchantes semblables à une trou-
„ pe d'oiseaux volent d'un pied léger jusques
„ dans une plaine au bas du mont Citheron,
„ vers les villes d'Ysia, & d'Erythra, où
„ elles mettent tout à feu & à sang. Avi-
„ des de dépouilles, nul fardeau ne les épou-
„ vante, pas même le fer & l'airain. Elles
„ enlevent jusqu'aux enfans. Leurs têtes pa-
„ roissent entourées de flammes qui ne les
„ consument pas. Les habitans prennent les
„ armes. Leurs traits s'émoussent, tandis que
„ les Thyrses de celles-ci portent des coups
„ certains & inévitables. En un mot, des
„ femmes remportent la victoire sur des hom-
„ mes, témoignage assuré de la puissance du
„ Dieu qui les protege & qui combat pour
„ elles. Victorieuses elles retournent aux
„ sources qu'elles ont fait jaillir du sein de la
„ terre. Elles prennent un peu de repos,
„ & lavent le sang dont elles sont couvertes.
„ Les serpens même qui les environnent se repaissent de ces goutes de sang."

Tout le narré du Berger, dont voici à peu près le tour, le porte à conclure que Penthée ne sçauroit se dispenser de recevoir dans ses Etats un Dieu si puissant qui opere de si grandes merveilles. „ N'eût-il donné aux mortels que le vin, ce présent seul mérite
„ des autels pour le bienfacteur. Car sans le

„ le vin, ajoûte-t'il, plus d'amour, plus de „ joïe". Ce mot ſcandaleux fait bien voir que le piété Grecque n'étoit pas toujours fort ſévere en fait de morale, & que l'impieté de Penthée avoit quelque choſe de plus vertueux. Cela me feroit preſque penſer que le caractere de cette Tragédie eſt celui d'un veritable Opera, & qu'il y en a eû apparemment plus d'un modele dans l'antiquité. En effet, on voit tant de rapport entre nos Opera & cette Piece, que cela ſeul pourroit ſervir à juſtifier ma penſée; & d'ailleurs quel inconvenient y auroit-il à croire que la Tragédie & l'Opera euſſent pris naiſſance en même-tems dans les hymnes compoſées en l'honneur de Bacchus? cette antiquité de l'Opera ne le rendra pas plus innocent à nos yeux, ſur tout tant que le vice paré des plus brillantes couleurs y triomphera impunément de la vertu.

Tout ce que le Berger vient de raconter ne ſert qu'à enflammer davantage le courroux de l'incrédule Penthée. Il eſt outré de l'inſolence des Bacchantes; & il regarde leur audace comme une tache faite au nom Thébain, tache qu'il croit néceſſaire de laver dans le ſang. Son premier mouvement le pouſſe à arrêter par les ſuplices un mal ſi contagieux dès ſa naiſſance. Il donne ordre d'aſſembler des Soldats pour aller châtier cette troupe inſenſée, & pour couper la racine du mal.

Le Berger revient à la charge, & lui remontre qu'il va s'armer contre un Dieu puiſſant & implacable. Quoi donc, reprend le Roi, deviendrai-je l'eſclave du caprice de

mes

mes sujets ? non, dit le Berger : je me charge moi de ramener les Bacchantes sans violence. Penthée paroît surpris de cette proposition. Il croit y entrevoir une trahison couverte, & un concert dans ses sujets à fouler aux pieds son authorité. Enfin, le Berger lui propose d'être témoin lui-même de ces Orgies.

Le Roi accepte ce parti ; & l'on voit par-là que sa raison commence à se troubler par le pouvoir secret de Bacchus. Car attaché à cette pensée qu'il a saisie tout-à-coup, il brûle d'un désir insensé de voir ces cérémonies qu'il déteste. On lui dit qu'il faut se déguiser comme les Bacchantes. Cette condition le choque d'abord : mais l'envie de tout voir & de se venger l'emporte. Il part avec le Berger, & Bacchus dit en le voïant partir : „ Vas, malheureux, tu cours „ à ta perte." Il avertit le Chœur que Penthée va être privé de la raison, & que Bacchus qui le réduit en cet état l'exposera bien-tôt à la risée de son peuple sous un habit de Bacchante, afin de le punir de ses impietés & de ses blasphêmes. Il prévient même une partie du dénouement. Car il dit nettement, que Penthée va être la victime de sa mere. „ Alors, ajoûte-t'il, il avoura, mais trop „ tard, que Bacchus est le plus doux & en „ même tems le plus redoutable des „ Dieux."

Les Bacchantes du Théatre sont dans l'impatience de célébrer les Orgies sacrées & de dompter leurs ennemis, comme l'ont fait les Thébaines. De-là, elles passent au souvenir de la punition qui menace Penthée. „ Les „ Dieux

„ Dieux, disent-elles, poursuivent toujours
„ les impies ; & le supplice pour être lent
„ n'en est pas moins assuré". Enfin, elles ne regardent comme heureux que ceux qui menent une vie tranquille & pieuse. C'est l'Ode de l'Intermede.

ACTE IV.

Penthée reparoît, mais dans un équipage bien différent de celui de Roi, & dans une situation d'esprit bien contraire à celle où il étoit auparavant. Bacchus l'appelle avec dérision, & dit, qu'il croit reconnoître en lui une des filles de Cadmus. En effet, le Roi de Thébes est revêtu de la longue robbe, avec la ceinture qui l'entoure, & la releve. Il a sur la tête une espece de mitre bacchique avec la couronne de lierre. Il porte sur le dos le manteau de peau mouchetée, & le Thyrse en main *: *Quantùm mutatus ab illo!* dans l'égarement d'esprit où il se trouve,
„ Je crois, s'écrie-t'il, voir deux Soleils &
„ deux Thébes". C'est ce bel endroit d'Euripide que Virgile a traduit ainsi presque mot pour mot:

Æneid. l. 4. v. 464.

> *Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus*
> *Et geminum Solem & duplices se ostendere Thebas.*

Il semble même à Penthée que Bacchus est

* *C'est à peu près l'habit d'une Suivante de Bacchus gravée à la fin du VI. Tome. Voiez le Cyclope.*

est un taureau armé de cornes ; & Bacchus lui répond, qu'il voit à présent très-juste, & qu'il mérite d'être associé aux partisans des Orgies. C'est que Bacchus avoit, suivant la Fable, l'ornement des taureaux, comme un symbole de sa force, & non pour un indice d'une certaine raillerie Françoise, absolument inconnuë aux Grecs & aux Latins.

PENTHE'E. Quel air me trouvés-vous? celui d'Ino ou d'Agavé?

BACCHUS. Je crois les voir elles-mêmes en vous voïant. Mais souffrés que j'arrange ces cheveux. Ce n'est pas ainsi que je les avois mis sous la coëffure qui vous ceint le front.

PENTHE'E. C'est en m'agitant comme vous l'avés-vû, dans une danse bacchique, que cette boucle s'est dérangée.

BACCHUS. Hé bien, c'est à moi de la rétablir dans son lieu, puisque je me suis chargé de votre ajustement. Levés donc la tête.

PENTHE'E. Prenés ce soin. Car je vous suis désormais dévoué.

BACCHUS. Votre ceinture flotte, & les plis de votre robbe ne descendent pas avec grace jusqu'aux pieds.

PENTHE'E. Oui, de ce côté-ci. Pour l'autre, cela va bien.

BACCHUS. Ne me regarderés-vous pas comme ami, lorsqu'heureusement désabusé vous serés témoin de la modestie des Bacchantes?

PENTHE'E. Oui ; mais pour les imiter mieux, dois-je tenir le Thyrse de la main droite ou de la gauche?

Bacchus. C'eſt de la droite, en l'élevant en même-tems du pied droit. Je vous felicite d'avoir ſi promptement rappellé votre raiſon en ma faveur.

Cette Scene Comique montre trop que Penthée l'a perduë, la raiſon ; & il eſt aſſés étonnant qu'un Dieu joüe ſérieuſement cette cruelle Comédie : je dis cruelle ; car la fin en doit être bien ſanglante pour un Roi déjà déshonoré par l'état où l'a mis Bacchus. Ce Dieu a même la barbarie de parer de ſes mains ſa victime, pour lui ôter en même-tems le Sceptre, l'honneur, & la vie. Comment les Païens pouvoient-ils ſoutenir un pareil ſpectacle? la Fable avoit pris le deſſus *. Penthée étoit coupable à leurs yeux ; & il faut ſe monter à ces étranges idées, ou dire que les Anciens n'avoient pas le ſens commun. Alternative néceſſaire, dont la ſeconde partie n'eſt pas ſoutenable après les grands traits que nous avons vûs d'eux.

Au reſte, Penthée dit encore bien d'autres extravagances. Il demande s'il ne pourra pas enlever le mont Citheron, & les Bacchantes ; queſtion Pantagruelique : & on lui répond, qu'il le peut ; mais qu'il doit par pitié épargner cette demeure des Nymphes & de Pan. Cela détermine Penthée à ſe con-

* Ils ne conſideroient en ceci que la Fable, dont ils ſentoient mieux l'allégorie que nous. Car il ne faut pas croire que ce détail fabuleux tel qu'il eſt expoſé dans les Métamorphoſes fût l'eſſence ou l'acceſſoire de leur religion. Ce n'etoit-là qu'une religion de Poëſie, comme nous le ferons voir ailleurs. Ce qu'il y a de difficile, c'eſt d'allier le Paganiſme réel avec les Fables qu'ils ſe permettoient ſur les mêmes Dieux qu'ils adoroient.

contenter d'uſer d'artifice pour ſurprendre les Bacchantes, tandis qu'elles ſeront endormies, ainſi que des oiſeaux dans leurs nids. „ Oui, dit malignement Bacchus, vous les „ prendrés, ſi vous-même n'êtes pris". Penthée porte la folie & l'égarement juſqu'à vouloir paſſer ainſi équippé au travers de toute la ville pour faire voir qu'il oſe ſeul entreprendre une ſi belle action. Il avoit oublié qu'avant ſa manie, il avoit eû honte de ſe déguiſer en femme, & qu'il vouloit du moins être conduit ſecrettement ſur le mont Citheron. Le cruel de cette bizarre cérémonie, c'eſt que Bacchus a l'inhumanité de lui dire „ qu'il vole à un grand combat, qui „ le couvrira d'une immortelle gloire; & „ qu'il reviendra porté ſur les bras de ſa me„ re. Je veux vous conduire moi-même, „ ajoûte-t'il, & nous ſerons vainqueurs, auſ„ ſi-bien que le Dieu Bacchus".

Le Chœur congédie Penthée à peu près de la même ſorte, c'eſt-à-dire, qu'il prie les Furies d'aller en foule animer les filles de Cadmus à maſſacrer ce malheureux Roi devenu leur eſpion. Le Chœur imagine même la choſe d'une maniere prophetique, comme s'il la voïoit de ſes yeux. „ Agavé (di„ ſent ces femmes) appercevra ſon fils en „ embuſcade. Incontinent elle criera à l'at„ tentat, & les Ménades le ſacrifieront à „ leur rage". Cela eſt étendu & vivement écrit, auſſi-bien que les vœux du Chœur qui ſemble immoler Penthée par ſes paroles, tandis que les Bacchantes l'immolent en effet.

L'intervalle entre le projet & l'execution

eſt court. Un homme vient annoncer la mort de Penthée. Le Chœur en triomphe hautement & releve le pouvoir de Bacchus. L'Officier cependant fait en entier ſon récit, que j'abbrége. „ Penthée accompagné de „ ce domeſtique & de l'étranger étoit arrivé „ au mont Citheron. Il ſe gliſſe dans un „ petit bois afin de n'être pas apperçu des „ Bacchantes qui étoient dans une vallée „ prochaine. Là, elles s'occupoient, les „ unes à parer leurs Thyrſes de nouvelles „ branches de lierre, & les autres à chanter „ alternativement des hymnes bacchiques en „ danſant. Penthée qui ne les voïoit pas „ aſſés à ſon gré, veut monter ſur une hau-„ teur & grimper ſur un arbre. Mais l'é-„ tranger lui épargne une partie de la peine. „ Il ſaiſit une des branches les plus élevées „ d'un chêne, la plie ſans effort juſqu'à ter-„ re, & aïant placé le Roi, il l'éleve dou-„ cement juſqu'en haut. Mais, dit l'Offi-„ cier, il eſt plûtôt vû des Bacchantes qu'il „ ne les voit. Pour l'étranger, il diſparoît „ comme une éclair. A l'inſtant, on en-„ tend un cri dont le ſon imitoit la voix de „ Bacchus. *Cheres Compagnes, je vous livre* „ *le traître qui ſe rit de nos Orgies. Vengés-* „ *moi, vengés-vous.* Un feu ſacré brille „ auſſi-tôt & s'éleve de la Terre aux Cieux. „ Les vents ſe taiſent : l'air eſt tranquille; „ les feuilles ne ſont plus agitées : & un ſi-„ lence religieux regne dans les bois d'alen-„ tour. Les Bacchantes qui n'avoient en-„ tendu qu'à demi les premiers cris, jettent „ les yeux de toutes parts, & animées par „ une ſeconde voix, elles reconnoiſſent le

„ ſignal

„ signal de Bacchus leur maître. Plus promp-
„ tes que le vol des colombes, on les voit
„ accourir toutes, Agavé & ses sœurs à leur
„ tête, à travers les rochers & les torrens,
„ comme si le Dieu les eût poussées de son
„ souffle puissant. Au milieu de leur cour-
„ se, elles voïent Penthée. Elles s'arrêtent:
„ leur fureur redouble: les pierres volent sur
„ ce malheureux Roi. Les Thyrses même
„ lancés avec force tiennent lieu d'autres ar-
„ mes. Mais en vain. Penthée se défen-
„ doit par sa situation. Enfin, elles se met-
„ tent à déraciner l'arbre. Agavé les y ex-
„ cite. Prenons, s'écrie-t'elle, ce profane
„ témoin de nos mysteres secrets, & gar-
„ dons qu'il ne les révele. Toutes mettent
„ la main à l'œuvre. L'arbre après plusieurs
„ secousses est renversé; Penthée tombe avec
„ lui. Il veut se dérober au sort qui l'at-
„ tend. Il quitte la mitre qui lui couvre le
„ front; pour tâcher de se faire connoître à
„ sa mere. Il a recours aux supplications:
„ O ma mere, reconnoissés votre sang.
„ Mon erreur me coûteroit-elle la vie, &
„ la perdrois-je par vos mains? l'écume cou-
„ le des lévres d'Agavé. Ses yeux sanglans
„ roulent d'une maniere horrible. Remplie
„ du Dieu Bacchus, elle n'entend, elle ne
„ voit rien, elle n'est plus mere. Agavé
„ loin de sentir ses entrailles émûës, abbat
„ Penthée, & lui prenant un bras, elle le
„ détache & l'enleve sans presque aucun ef-
„ fort. Bacchus lui inspiroit une force se-
„ crette. Ino de son côté déchire cet in-
„ fortuné Prince. Antinoé & toute la trou-
„ pe l'entoure & s'élance sur lui avec des

„ cris épouventables. Il a gémi tant qu'il a
„ eû un reste de vie : mais son supplice a
„ peu duré. Mis en pieces dans un instant,
„ à peine son corps a-t'il suffi à la rage de
„ ces Furies. Ses membres sont dispersés çà
„ & là. Agavé porte la tête attachée à son
„ Thyrse : gage affreux, qui va lui coûter
„ bien des larmes".

L'Officier ajoûte, qu'elle revient au Palais chargée de ce triste trophée, & que pour lui il va se retirer, pour n'être pas encore témoin de cet horrible spectacle. Il conclut qu'il faut craindre & honorer les Dieux; & il s'en va. Pour le Chœur, il triomphe de joïe en apprenant la victoire de Bacchus & la mort de Penthée.

ACTE V.

Agavé paroît sur la Scene avec les restes de son fils qu'elle prend pour un lion déchiré de ses mains. Elle vante cette victoire aux Bacchantes Phrygiennes, qui ont la cruauté de l'en féliciter. Cette Princesse qui n'est pas revenuë de son enthousiasme bacchique, les invite au festin où elle veut leur servir cette proïe. Elle soupire après le moment où elle recevra le compliment de Penthée sur cet exploit, dont elle veut lui faire hommage dans la joïe du festin. Ce qu'il y a d'horrible, c'est que cette équivoque ne laisse pas d'être longue. Car le Chœur prie Agavé de faire voir sa proïe aux Citoïens; & Agavé les appelle pour être les spectateurs de son triomphe. Elle appelle même derechef Cadmus & Penthée, en montrant de

tou-

toutes parts la tête du lion qu'elle croit avoir dompté.

Cadmus arrive ſuivi de ſes Officiers, & chargé de quelques reſtes de ſon petit-fils, qu'il vient de recueillir lui-même ſur le mont Citheron. Il y étoit allé, comme on ſait; mais dans un autre eſpoir que celui d'y trouver Penthée déchiré. Il vient de rencontrer ſes deux filles Ino & Antinoé encore furieuſes, & il retrouve Agavé leur ſœur dans le même état. „ Jouiſſés, mon pere, s'écrie-„ t'elle : jouiſſés du plaiſir d'avoir mis au „ monde des filles auſſi capables que nous „ de ſignaler vôtre nom, & de quitter l'é-„ cheveau pour de nobles exploits. C'eſt „ *moi*, ſur tout, que vous devés féliciter, „ en voïant le prix de mon courage. Je „ l'apporte à vos pieds. Recevés cette tête „ pour la ſuſpendre dans le Palais, & fier „ du triomphe de votre fille, faites un feſtin „ pompeux pour vos amis. Car enfin, pou-„ vés-vous ne pas goûter une joïe bien flat-„ teuſe, quand vous nous voïés après un ſi „ grand exploit"?

CADMUS. O douleur ſans meſure ! ô Dieux, il me manquoit de voir que mes filles fuſſent coupables de cet execrable attentat! cruelle, à quel ſacrifice invités-vous les Dieux ? à quel feſtin m'invités-vous moi-même avec les Thébains ? malheureuſes filles, & trop malheureux pere ! O Bacchus, que ta vengeance eſt juſte, mais qu'elle eſt terrible ! tu n'as pas épargné ton propre ſang.

AGAVE'. La vieilleſſe eſt toujours auſtere. La triſteſſe eſt ſon appanage. Puiſſe au

 moins

moins mon fils me reſſembler, & marcher ſur les traces d'une mere belliqueuſe! Mais, helas, il ne ſçait que braver les Dieux. O mon pere, avertiſſons-le ſérieuſement de donner moins à ſa dangereuſe Philoſophie. Mais où eſt-il? que ne l'appelle-t'on pour prendre part à ma gloire.

CADMUS. Ah, que vous ferés toutes à plaindre, quand vous connoîtrés vos maux! que ne pouvés-vous demeurer dans l'heureuſe erreur où je vous vois!

AGAVE'. Quoi donc, quel mal avons-nous fait?

CADMUS. Levés les yeux au Ciel, Madame.

AGAVE'. Hé bien?

CADMUS. Paroît-il le même à vos regards?

AGAVE'. Il me paroît plus ſerain que jamais.

CADMUS. Ah, vous n'êtes pas encore renduë à vous-même.

AGAVE'. Moi? je ne comprens rien à vos paroles. Je m'apperçois ſeulement que mes ſens ſe calment peu à peu.

CADMUS. Ecoutés donc & répondés.

AGAVE'. Revenuë à moi il ne me ſouvient plus de tout ce que je viens de vous dire.

CADMUS. Qui vous ai-je donné pour époux?

AGAVE'. Echion, cet homme né des dents du ſerpent de Mars.

CADMUS. Quel gage de votre hymen en avés-vous reçû?

AGAVE'. Penthée. Mais à quoi tend ce diſcours.

CADMUS. Voïés donc ce que vous portés entre vos bras.

AGAVE'. C'est la tête d'un lion redoutable. Croïés-en mes compagnes.

CADMUS. Encore une fois, jettés les yeux sur cet objet. Un regard ne vous coûtera pas.

AGAVE'. (*reconnoissant la tête de Penthée.*) Ah Ciel!

CADMUS. Voilà le lion que vous avés égorgé.

AGAVE'. Ah, Penthée!

CADMUS. Hélas, vous le reconnoissés trop tard.

AGAVE'. Qui l'a tué? comment est-il tombé entre mes mains?

CADMUS. Affreuse verité, faut-il porter ton flambeau dans son esprit?

AGAVE'. Parlés, mon pere. Je frémis: mon cœur est agité: n'importe, expliqués-vous.

CADMUS. C'est vous & vos sœurs qui l'avés tué.

AGAVE'. Dieux! mais où? est-ce dans le Palais? est-ce ailleurs?

CADMUS. Au lieu fatal où fut déchiré Actéon.

AGAVE'. Hé, qui attiroit mon malheureux fils sur le mont Citheron?

CADMUS. Le desir de braver Bacchus & vos cérémonies.

AGAVE'. Et comment nous y sommes-nous transportées nous-même?

CADMUS. Par une fureur bacchique qui a saisi toute la ville aussi-bien que vous.

AGAVE'. Ah, Bacchus, c'eſt donc toi qui m'as perduë?

CADMUS. Vous l'aviés offenſé.

Agavé demande où eſt le corps de ſon fils. Cadmus dit qu'il en a avec peine raſſemblé tous les reſtes ſanglans. Il blâme l'impiété de Penthée; il le plaint, il le pleure; il voit les ſuites funeſtes de ſa mort. Contraint de s'exiler, expoſé aux derniers malheurs avec ſes filles, il gémit ſur le renverſement de ſa fortune & de ſon Thrône. Le Chœur même lui donne des pleurs. Enfin, l'on voit paroître le Dieu Bacchus qui ſe déclare l'auteur de tous ces maux. Il annonce à Cadmus ſa deſtinée, c'eſt-à-dire un banniſſement, des courſes en Illyrie *, des conquêtes, & ſa métamorphoſe en ſerpent, en un mot, ce que décrit élegamment Ovide au quatriéme Livre des Métamorphoſes, vers 562.

Le pere & la fille à la vûë de tant de malheurs s'abandonnent aux plaintes; & contraints de ſe ſéparer, l'un pour quitter entierement la Grece, l'autre pour ſortir de Thébes avec ſes ſœurs, ils ſe font les plus tendres adieux. Agavé incertaine du lieu qu'elle choiſira pour ſon azyle, eſt du moins réſoluë d'aller ſi loin qu'elle puiſſe perdre de vûë le mont impur de Citheron, qu'elle a arroſé du ſang de ſon déplorable fils.

* Illyrie, grand païs de l'Europe, borné anciennement au Nord par les deux Pannonies, au Couchant par l'Iſtrie, au Midi par la mer Adriatique, & au Levant par la haute Myſie & la Macedoine.

LE CYCLOPE, Piece Satyrique.

Ce ſeroit ici ſon lieu, ſuivant l'ordre des Editions. Mais j'ai crû devoir le rejetter à la fin du ſixiéme Volume.

LES HERACLIDES, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

CEtte piece eſt aſſés ſemblable pour la diſpoſition des faits à celle des *Suppliantes*, & à celle d'*Hercule furieux*, quoique l'hiſtoire en ſoit fort differente : car il s'agit ici des enfans d'Hercule. Mais de part & d'autre ce ſont des perſonnes réduites à la derniere affliction, qu'on dérobe à la pourſuite de leurs ennemis. Euryſthée, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les reſtes d'un nom ſi odieux pour lui. Il pourſuivit les enfans de ce héros de climats en climats, & juſques dans le ſein de la Grece, c'eſt-à-dire, à Athénes. Ils s'y étoient réfugiés autour d'un autel *. Les Athéniens prirent leur défenſe; & Euryſthée fut la victime de la vengeance qu'il ſe préparoit à faire tomber ſur eux.

* C'étoit l'autel de Jupiter. Ils avoient recours à ce Dieu pour contrebalançer Junon, qui avoit animé Euryſthée contre Hercule & ſa race, parce qu'Hercule étoit né d'un commerce furtif de Jupiter avec Alcmene.

ACTEURS.

Iolas. Coprée, envoyé d'Euryfthée. Demophon, Roi d'Athénes. Acamas, fon frere, perfonnage muet. Macarie, fille d'Hercule. Alcmene, mere d'Hercule. Un efclave. Un Officier, Euryfthée Roi d'Argos. Choeur.

ACTE I.

Iolas, Ecuyer d'Hercule & fon parent, fe montre au milieu d'une troupe d'enfans en bas âge. Ils environnent un autel de Jupiter. Ce fpectacle fait d'abord connoître une partie du fujet. Iolas prend la parole & explique le refte en forme de monologue.
„ Qu'un homme, dit-il, qui n'aime que
„ lui-même, eft odieux! La nature & l'é-
„ quité veulent qu'on fe facrifie pour fes
„ proches. C'eft cette loi naturelle qui me
„ fit quitter Argos & toutes les douceurs de
„ la vie, pour m'affocier aux travaux d'Her-
„ cule. C'eft elle qui m'engage à veiller au
„ falut de fes enfans, fans fonger que j'ai be-
„ foin moi-même d'un liberateur. Helas,
„ à peine Hercule eft-il monté aux Cieux,
„ qu'Euryfthée a attenté fur nos jours. Heu-
„ reux de racheter notre vie par l'exil, nous
„ fuyons. Mais le cruel ne ceffe de nous
„ pourfuivre. Il répand la terreur dans tou-
„ tes les villes, & en bannit la pitié. Fier du
„ pouvoir dont il les ménace, il les contraint
„ d'époufer fes fureurs, & de nous interdire

„ les azyles ſacrés. Leur politique intereſſée
„ préfere ſon amitie à la juſtice, & compte
„ pour rien Hercule mort, Iolas ſans armée,
„ & des enfans orphelins. Seul touché de
„ leurs malheurs, & compagnon de leur
„ fuite, j'ai du moins la conſolation d'évi-
„ ter de juſtes reproches. Nous voici à
„ Marathon. Ainſi à l'ombre de cet autel,
„ nous n'avons d'eſpoir que dans les fils de
„ Theſée. Le ſang qui les unit à Hercule
„ leur fera ſans doute reſpecter dans les en-
„ fans la mémoire du pere ; & ces objets
„ doivent les attendrir". En effet, outre
ceux que montre Iolas hors du temple, il
fait entendre qu'Alcmene tient les filles
d'Hercule cachées dans l'interieur du temple
même, & que Hyllus l'aîné de tous, ac-
compagné de quelques-uns de ſes freres, eſt
allé chercher une autre reſſource, en cas que
l'azyle d'Athénes leur ſoit refuſé.

Iolas interrompt ſes plaintes, parce qu'il
apperçoit Coprée député d'Euryſthée qui
vient droit à lui. „ Chers enfans, s'écrie-
„ t'il auſſi-tôt, accourés vers moi, attachés-
„ vous à mes vêtemens : voici votre perſe-
„ cuteur". L'ennui de tant d'erreurs coup
ſur coup ſans pouvoir jouir d'un moment de
repos, tire de la bouche d'Iolas des impré-
cations contre Coprée & celui qui l'envoïe.
Le Député inſulte aux fugitifs. „ Croïés-
„ vous, leur dit-il, qu'il y ait un peuple aſ-
„ ſés inſenſé pour ſe charger de toute la co-
„ lere du Roi d'Argos en ſoutenant votre
„ foibleſſe ? Partés, & venés recevoir le
„ ſupplice qui vous attend". Il s'agiſſoit de
les

les lapider. Iolas allegue en ſa faveur l'autel qu'il embraſſe; & la liberté de l'Attique qui ne dépend en rien de l'Argolide. L'autre menace d'en venir à la force ouverte; & comme il s'y diſpoſe, Iolas implore à grands cris le ſecours de Jupiter & des habitans.

Il en paroît quelques-uns qui compoſent le Chœur. Ce ſont des vieillards de l'Attique. Cette ſcene ſert à les inſtruire de la qualité des ſupplians & de la violence qu'on leur fait. Le Chœur en retarde l'effet juſqu'à ce que le Roi vienne. Il les ſuivoit de près, & on le voit paroître avec ſon frere Acamas. Demophon demande au Chœur d'où viennent les cris qu'il a entendus, & qui ſont les enfans qui entourent l'autel?

Inſtruit de tout il écoute Coprée, qui lui déclare avec beaucoup de hauteur les volontés d'Euryſthée. A l'en croire, Demophon ne fera pas ce que n'ont oſé faire les autres peuples de la Grece; il aimera mieux s'attirer l'amitié que le courroux du Roi d'Argos. Cette harangue eſt plûtôt une menace & une déclaration de guerre, qu'une priere; mais Demophon, ſans ſe laiſſer gagner par les offres, ni effraïer par les menaces de l'Ambaſſadeur, répond, en Roi équitable, qu'il ne ſçauroit juger de cette affaire ſans entendre les raiſons des deux partis.

„ Heureux païs, dit Iolas, ou du moins
„ l'on nous accorde ce qu'on nous a refuſé
„ ailleurs, la liberté de nous juſtifier! Mais,
„ que dis-je? nous n'avons plus rien deſor-
„ mais à démêler avec le Roi d'Argos.
„ Nous ne ſommes plus Argiens. Le dé-
„ cret qui nous bannit de notre patrie nous

 „ rend

„ rend la liberté. Nous ſommes étrangers
„ à ſon égard. Que veut-il de plus ? Faut-
„ il donc qu'un Argien éxilé de ſon païs, le
„ ſoit auſſi de toute la Grece ? Athénes ſera
„ du moins exceptée. Elle nous donnera
„ un azyle, & la crainte de déplaire à Eu-
„ ryſthée ne l'empêchera pas de rendre ce
„ qu'elle doit aux enfans d'Hercule. Non,
„ Athénes n'eſt point une de ces villes timi-
„ des que le nom du Roi d'Argos fait trem-
„ bler. C'eſt un Etat libre ; & il ceſſeroit
„ de l'être, s'il écoutoit Euryſthée. Le
„ Génie des Athéniens m'eſt trop connu
„ pour ne pas me perſuader qu'ils préfére-
„ ront la mort à la tache éternelle qu'ils fe-
„ roient à leur nom."

Il s'interrompt en cet endroit par la re-flexion naturelle qui vient à l'eſprit, à ſça-voir que de pareils éloges ſont intereſſés. Il ſe contente donc de faire obſerver aux deux Princes, que les enfans d'Hercule étant Pé-lopides, ſont par conſéquent leurs parens. Il ajoute, comme en paſſant, que la recon-noiſſance doit agir encore plus que la natu-re, puiſqu'Hercule a tiré des enfers Theſée, pere des deux Rois d'Athénes. „ Le retour
„ que ces enfans attendent de vous, conti-
„ nue Iolas, c'eſt de ne pas les livrer à leur
„ ennemi ; c'eſt de ne pas ſouffrir qu'il les
„ arrache de cet autel. Quelle honte ſeroit-
„ ce pour vous & pour Athénes ! Jettés les
„ yeux ſur eux ; ce ſont des ſupplians, des
„ éxilés, des parens qui vous implorent : ce
„ ſont des enfans d'Hercule : c'eſt pour eux
„ que j'embraſſe vos genoux ; daignés leur
„ tenir lieu de parent ou d'ami, de pere ou
„ de

„ de frere ; & si vous l'aimés mieux de „ maître : mais enfin dérobés-les au tre- „ pas."

Le Chœur est attendri par ce discours, & Demophon répond avec beaucoup de grandeur. „ Je suis engagé par bien des „ raisons à ne pas rebuter des hôtes si ché- „ ris. Le respect dû à Jupiter, (motif supe- „ rieur à tout autre) le sang, la reconnois- „ sance duë à leur pere, l'honneur enfin „ qu'on doit préférer au reste, tout m'obli- „ ge à vous secourir." Il déclare donc à l'Ambassadeur qu'il peut reporter cette ré- ponse à son maître. Qu'au reste si Eurysthée a quelque sujet de se plaindre des Princes fu- gitifs, il sçaura lui faire justice ; mais que jusques-là il ne souffrira pas que Coprée ose les enlever à force ouverte dans le sein d'un païs libre. L'ambassadeur conteste, & s'em- porte jusqu'à tenter la violence. Demophon de son côté le ménace de repousser la force. Le Chœur blâme l'emportement de l'un & de l'autre : & le député revenu à lui se retire après avoir déclaré la guerre aux Athéniens. „ L'armée, dit-il, est toute prête ; bien-tôt „ vous verrés Eurysthée à la tête des Ar- „ giens." Le Chœur insinue qu'on va faire les préparatifs nécessaires pour la défense des enfans d'Hercule ; & le reste de l'Acte se passe en remercimens fort tendres de la part d'Iolas, & en protestations obligeantes du côté de Démophon. Iolas appelle les petits Princes, & leur fait embrasser leur libéra- teur. „ Souvenés-vous, dit-il ensuite à ces „ enfans, si jamais vous retournés dans vo- „ tre patrie, si vous parvenés un jour à la „ gloi-

„ gloire & aux grands biens de votre pere ;
„ alors ſouvenés-vous que les Athéniens fu-
„ rent vos fidelles amis ; & pour prix de
„ cette inſigne faveur, gardés-vous de por-
„ ter les armes contre une ville que vous
„ devés cherir tant que vous vivrés. Hé,
„ quoi de plus juſte que d'honorer un peu-
„ ple qui n'a pas apprehendé d'attirer ſur ſoi
„ toutes les forces de Mycenes pour prote-
„ ger votre enfance, tandis qu'il n'a vû dans
„ vous que l'image de la foibleſſe, de la mi-
„ ſere & de l'exil. Pour moi, grand Prin-
„ ce, j'étendrai ma reconnoiſſance au-delà
„ même du trepas, & deſcendu aux enfers
„ je raconterai vos bienfaits à Theſée &c."

Demophon, pour mériter davantage ces éloges, ſe propoſe de raſſembler ſes troupes, d'envoïer ſes eſpions, & avant toutes choſes de faire un ſacrifice pour conſulter les Dieux. Cependant il invite ſes nouveaux hôtes à entrer dans ſon Palais. Mais Iolas ne veut point quitter l'autel juſqu'à ce que le combat ſoit terminé. L'Intermede que fait le Chœur n'eſt autre choſe qu'une expreſſion des ſentimens naturels du peuple d'Athênes, au ſujet de l'injuſtice d'Euryſthée, de la violence faite par ſon ambaſſadeur, & de la vengeance qu'on ſe promet d'en tirer par un heureux combat.

ACTE II.

Iolas, entre la crainte & l'eſperance, voit entrer Demophon d'un air triſte & embarraſſé. Comme les malheureux ſont portés à tout interpréter en mauvaiſe part, il ſe croit per-

perdu, & il fait vivement plusieurs questions qui expriment ses fraïeurs. „ Que me pré-
„ sage cette tristesse peinte dans vos yeux?
„ Venés-vous m'apprendre des nouvelles de
„ l'armée ennemie? Est-elle arrivée; ne
„ l'est-elle pas? Que m'annoncerés-vous?
„ Helas! l'ambassadeur ennemi n'aura dit
„ que trop vrai. Son maître a les Dieux
„ pour lui: je ne le sçai que trop par mon
„ expérience. Ses airs menaçans contre A-
„ thénes le font assés voir. Mais enfin (a-
„ joute-t'il dans la crainte de refroidir le
„ Roi) Jupiter sçait confondre l'orgueil".
Voilà des traits de l'antiquité. C'est la nature elle-même & sans fard. La réponse de Demophon est conforme à ces traits: car il ne répond pas tout d'un coup de maniere à suspendre les craintes d'Iolas. Il les entretient au contraire, ainsi que l'on va voir.
„ L'armée ennemie est arrivée, dit-il; Eu-
„ rysthée la commande; j'en suis témoin
„ oculaire. Car ce n'est point par les yeux
„ d'autrui qu'un Roi guerrier doit voir l'en-
„ nemi. Toutefois les Argiens ne se sont
„ point encore répandus dans la campagne.
„ Campés sur une colline, ils tâchent de
„ nous reconnoître. C'est à eux de voir
„ comment & par où ils pourront nous at-
„ taquer. Pour moi, j'ai mis ordre à tout.
„ La ville est en armes, & les victimes sont
„ prêtes. Les sacrificateurs s'occupent à fai-
„ re autour de nos murs des expiations salu-
„ taires pour nous & funestes aux ennemis.
„ Pour moi, j'ai rassemblé tous les devins
„ & consulté nos oracles. Les sentimens
„ sont partagés sur beaucoup d'articles; mais
„ tous

„ tous conviennent en un point. C'eſt
„ qu'on m'oblige d'immoler à Cerès une
„ fille née d'un pere illuſtre. Vous voyés
„ mon ardeur à prendre en main vos inte-
„ rêts. Mais je ſuis pere & Roi. Je ne
„ puis ni ſacrifier ma fille, ni contraindre
„ aucun de mes ſujets de faire un pareil ſa-
„ crifice. Trouverés-vous un pere qui le
„ faſſe volontairement ? Je ne vous celerai
„ pas les murmures que cette nouvelle ex-
„ cite. La ville ſe partage. Il eſt des ci-
„ toyens qui conviennent que rien n'eſt plus
„ juſte que de ſecourir des ſupplians : mais
„ il en eſt auſſi qui commencent à m'accu-
„ ſer de témérité. Du reſte les choſes ſont
„ au point, que ſi le ſacrifice ſe fait au dé-
„ pens de l'Etat, je vois naître une guerre
„ civile. C'eſt à vous de ſonger comment
„ l'on peut accorder votre ſalut & ma gloi-
„ re. Il faut vous délivrer; mais ſans m'ex-
„ poſer à la haine de mon peuple. Car en-
„ fin je ne ſuis pas un Tyran tel que ceux
„ des barbares. La juſtice, & non ma vo-
„ lonté, eſt la regle de mon pouvoir."

„ Chers Princes, dit Iolas, en s'addreſ-
„ ſant aux enfans d'Hercule, nous avons le
„ deſtin d'un vaiſſeau échappé de la tempê-
„ pête & qui fait naufrage au port. Eſpoir
„ ſéducteur, pourquoi m'as-tu ſi fort flatté,
„ puiſque tu devois t'évanouir? Car, helas,
„ ce n'eſt point à Demophon que je dois
„ m'en prendre. Eſt-il blâmable d'épargner
„ le ſang de ſon peuple ? Il n'en eſt pas
„ moins notre bienfacteur, & je ne ſerai
„ pas ingrat ; mais tout m'abandonne, & je
„ ne ſçai quel parti choiſir. Quels Dieux
„ n'a-

„ n'avons-nous pas implorés ? Quel azyle
„ n'avons-nous pas inutilement cherché ?
„ C'en eſt fait, mes enfans, il faut nous
„ réſoudre à nous livrer à nos ennemis. Pour
„ moi, je compte pour rien ce que la mort
„ a d'affreux, ſi ce n'eſt le plaiſir que leur
„ cauſera mon trépas. Mais ce qui me dé-
„ chire, c'eſt votre deſtinée : c'eſt celle
„ d'Alcmene trop malheureuſe, helas, d'a-
„ voir ſurvêcu à ſon fils. Que m'ont ſervi
„ tant de fatigues pour vous ſauver ? Ah,
„ qu'il eût mieux valu pour nous, périr
„ tout d'un coup par le dernier ſupplice !
„ Mais, grand Roi, vous pouvés nous ſe-
„ courir : car je ne perds point encore l'eſ-
„ perance de ſauver ces chers Princes. Li-
„ vrés-moi pour eux aux Argiens. Par-là
„ vous garantirés votre Etat d'une guerre,
„ & vous les ſauverés. La vie ne m'eſt
„ rien ; & je ſçai qu'Euryſthée en veut ſur
„ toutes choſes au fidelle compagnon d'Al-
„ cide. "

Je paſſe les reflexions du Choeur dans les intervallles, parce qu'elle ſont meilleures dans le ſpectacle même, que dans la ſuite d'une lecture. Demophon qui voit bien que la ſeule envie de ſauver les reſtes d'Hercule, a ſuggeré à Iolas un conſeil ſi peu recevable, lui répond qu'à la vérité ce deſſein eſt noble & digne de ſon grand cœur : mais qu'Euryſthée n'eſt pas aſſés peu politique pour ſe contenter de verſer le ſang de l'ami d'Hercule ; que le Roi d'Argos craint ſur tout la vengeance des jeunes Princes devenus en âge de venger leur pere ; que c'eſt ce danger qu'il veut prévenir par leur mort ; qu'enfin c'eſt

c'eſt à Iolas même de trouver un dénoument à cet embarras, & que pour lui il ne voit aucun conſeil propre à être propoſé. C'eſt qu'il eût été contre la décence de propoſer la mort d'une des filles d'Hercule, & qu'Iolas devoit bien voir que l'oracle tomboit ſur elles.

Iolas ſeul s'abandonne à la douleur ; & ſes cris attirent Macarie une des filles d'Alcide. Elle ſort du temple avec cette bienſéance que nous avons tant de fois remarquée chez les Grecs. Elle s'excuſe d'abord de ſa hardieſſe à paroitre en public. Ce ſont les cris d'Iolas, & l'incertitude de la deſtinée de ſes fréres, qui l'obligent de ſe montrer. Iolas lui dit en peu de mots la ſituation de leurs affaires, & l'embarras que cauſent les Dieux en demandant une illuſtre victime.

Macarie inſtruite de cet incident, reprend auſſi-tôt : „ Notre ſalut dépend-il de cela „ ſeul ? "

IOLAS. De cela ſeul : càr du reſte, tout nous eſt favorable.

MACARIE *. Hé bien, ne craignés donc plus

* Macarie s'offre à la mort. EURIPIDE a pris cet Epiſode ainſi que le reſte, dans les traditions anciennes, dont PAUSANIAS parle ainſi (*in Atticis*) „ Il „ y a encore à Marathon une fontaine nommée Ma- „ carie, dont on rapporte cette particularité. Hercule „ fuyant de Tirynthe pour ſe dérober à la fureur d'Eu- „ ryſtée, ſe retira chez Ceyx, Roi de Trachine & „ ſon ami. Après la mort d'Hercule, Euryſthée re- „ cherchant les enfans de ce héros, Ceyx ſe crut trop „ foible pour les défendre, & les envoya à Theſée, „ qui étoit en état de le faire. Ces ſupplians arrivent „ à Athénes. Euryſthée les redemande. Theſée refu- „ ſe de les livrer. Les Peloponneſiens font la guerre „ aux

plus l'armée d'Argos. Voici la victime : c'est moi. Je me livre volontairement à la mort, & je vous épargne l'embarras de déterminer votre choix. Rien n'est plus juste. Hé, que diroit-on de nous, si l'on voyoit d'un côté un peuple entier s'exposer en notre faveur au péril, dont il ne tient qu'à nous de le préserver, & de l'autre, des fugitifs ingrats qui redouteroient la mort ? Il n'en sera pas ainsi. Il seroit beau de voir les enfans d'Hercule assés malheureux pour gémir au pied des autels, & assés lâches pour craindre le trépas. Il seroit beau qu'Athénes fût vainçuë, & qu'il lui en coutât encore une victime, sans que nous échappassions aux mains des ennemis. Mais quoi ; je veux qu'en fuyant nous pûssions esperer un autre azyle. Quelle honte seroit-ce pour moi de m'entendre dire : Que venés-vous faire avec ces rameaux de supplians ? Retirés-vous, & ne nous rendés point complices de votre lâcheté & de vos malheurs ; la pitié ne s'étend point sur des cœurs lâches. Que dis-je ? si je sauvois mes jours aux dépens de mes freres, en serois-je plus heureuse ? J'aurois le sort de ceux qui en usent ainsi. Quel époux voudroit s'unir à mon infortune ? Je mérite une autre destinée. Toute autre qui ne seroit pas fille d'Hercule pourroit peut-être

„ aux Athéniens. L'oracle ayant declaré que les A-
„ théniens ne pourroient remporter la victoire, si un
„ des enfans d'Hercule ne s'offroit volontairement à la
„ mort, Macarie, fille d'Alcide & de Dejanire, se
„ dévoua. Par sa mort elle donna la victoire aux A-
„ théniens, & son nom à la Fontaine. "

être prendre un parti contraire. Mais je ſçai trop à quoi m'engage mon nom. Conduiſés-moi à l'autel; couronnés-moi en victime, & ſoyés vainqueurs; c'eſt tout ce que je veux. Mon cœur eſt prêt : je m'en fais honneur, & je declare que je meurs librement pour le ſalut de mes freres, & pour ma gloire. Pourrois-je prendre un deſſein plus glorieux ?

IOLAS. Je reconnois le ſang d'Hercule. Son feu divin anime votre courage, comme ſon ſang coule dans vos veines. Je ne puis ni blâmer votre diſcours, ni ſouſcrire à votre deſſein. Voici une penſée qui me paroît plus juſte. Faiſons venir vos ſœurs; & que le ſort décide de la victime.

MACARIE. Que parlés-vous de ſort ? S'il eſt notre arbitre, le trépas n'eſt plus volontaire, & la victime perd ſon prix. Je m'offre moi-même à mourir. Acceptés, ſi vous le jugés à propos, une mort volontaire : mais j'y renonce, s'il faut la ſubir par l'arrêt du deſtin.

IOLAS. Dieux ! quels ſentimens ! Elle ſe ſurpaſſe elle-même en généroſité. Hé bien, vous ſauverés vos freres en mourant, je le vois; mais je n'oſe ni vous le preſcrire, ni vous en détourner.

MACARIE. Ce ſilence eſt ſage, & il me vaut un ordre. Ne craignés point que mon ſang retombe ſur vous. C'eſt de mon plein gré que je vole à l'autel. Suivés-moi ſeulement. Je veux expirer dans vos bras. C'eſt à vous de me revêtir des ornemens funebres, puiſque je me fais victime pour ne pas faire rougir le héros qui m'a donné le jour.

IO-

IOLAS. Non, ma fille, je ne puis être témoin de ta mort.

MACARIE. Du moins faites que je meure entre les mains des femmes.

IOLAS. Princeſſe infortunée ! Allés, vos vœux ſeront ſatisfaits. Je ſerois le dernier des humains, ſi votre pompe funebre ne répondoit pas à la grandeur de votre courage. Vit-on jamais une Princeſſe plus déplorable ? Approchés, & du moins recevons vos dernieres paroles.

MACARIE. Recevés donc mes adieux, ſage vieillard. Inſpirés à mes freres une ſageſſe égale à la vôtre. Seule elle ſuffira pour leur bonheur. Vivés & ne ſongés qu'à garantir leurs jours en ménageant les vôtres. Ils ſont vos enfans. Vous leurs avés ſervi de pere ; & c'eſt pour eux que je meurs. Et vous, chers enfans, puiſſiés-vous être plus heureux, & puiſſe ma mort vous procurer une félicité conforme à mes ſouhaits. Honorés Iolas, Alcmene, & les Athéniens. Egalés, s'il ſe peut, votre reconnoiſſance à leurs bienfaits : & ſi les Dieux touchés de vos malheurs, vous rétabliſſent un jour dans votre patrie, rappellés-vous alors quels honneurs funebres mérite une ſœur, dont le ſacrifice aura procuré votre conſervation. Les monumens dont vous honorerés mon Ombre, me tiendront lieu d'époux & d'enfans, ſi pourtant il y a quelque douceur parmi les morts. Au moins puiſſai-je y trouver l'exemption des maux ! Car, helas, ſi étant deſtinés à la mort, nous ſommes encore malheureux au-delà du trépas, que deviendront les humains, puiſque le tom-

tombeau passe pour l'unique azyle des infortunés !

IOLAS. Trop généreuse fille, comptés sur une gloire qui ne mourra point. Nos soins sçauront l'éterniser. Adieu, je ne vous parle plus, & je crains de profaner par un plus long entretien une victime consacrée à Proserpine. *

Macarie se retire & Iolas poursuit.

Mes enfans, je succombe à la violence que je me suis faite ; soutenés-moi ; couvrés mes yeux de mes vêtemens, & laissés moi en proye à ma douleur. Cruelle néceffité ! je livre votre sœur à la mort : mais il falloit vous sauver.

Le Chœur s'entretient sur ce qu'il vient de voir, matiere à refléxions, sur-tout pour les Grecs qui attribuoient tout à la destinée. Il tâche ensuite de consoler Iolas par le souvenir de la gloire dont Macarie va se couvrir par une action si belle & si héroïque.

ACTE III.

Un esclave demande où sont Iolas & Alcmene. C'est qu'il n'apperçoit pas le premier qui

* Ces dernieres paroles sont remarquables. Elles justifient bien ce que j'ai dit d'Achille (dans Iphigenie en Aulide) il laisse mourir celle qu'il aimoit, parce qu'elle s'étoit consacrée à Pluton. Achille joue à proportion le même rôle qu'Iolas. Il en coutoit à son cœur ; mais il falloit obéir, & respecter un dévoument volontaire.

qui eſt couché à terre, ni la Princeſſe qui eſt reſtée dans le temple. Iolas toujours attentif au moindre bruit, comme ſi l'on venoit lui annoncer de nouveaux malheurs, ſe leve & répond à l'eſclave. Mais celui-ci montre de la ſurpriſe de voir ce vieillard plongé dans une ſi profonde triſteſſe. En vain il tâche de pénétrer le ſujet. Iolas ne déclare point que c'eſt le ſacrifice de Macarie. Il affecte même de cacher ſon chagrin, d'en alleguer des cauſes générales, & d'éluder les queſtions de l'eſclave. Cela eſt apparemment ménagé pour cacher la mort de la Princeſſe, & pour juſtifier ce qu'on verra dans la ſuite, à ſçavoir que dans les trois autres Actes il n'eſt plus queſtion de Macarie. On n'en parle plus en effet, & il faut convenir qu'il eſt bien difficile de deviner d'où vient ce ſilence profond. A la verité Alcmene eſt cenſée ignorer ce fait : mais ſe peut-il faire qu'elle l'ignore juſqu'à la fin? La difficulté eſt grande : mais que ce ſoit un défaut, ou non, l'eſclave eſt auſſi peu inſtruit qu'Alcmene ſur le ſujet du chagrin qui dévore Iolas.

Le courrier ſe fait connoître pour un homme à Hyllus fils aîné d'Hercule, & il vient, dit-il, annoncer d'heureuſes nouvelles. Cela engage Iolas à inviter Alcmene à ſortir du temple, afin de calmer ſes inquietudes touchant Hyllus. Elle ſort; mais elle craint tout à cauſe des cris qu'elle a entendus, tant la mauvaiſe fortune eſt ſoupçonneuſe! Elle s'imagine voir dans l'eſclave un nouveau député d'Euryſthée prêt à enlever ſes petits-fils. Détrompée de cette erreur, elle apprend

que Hyllus revient des païs voisins avec une armée qu'il a trouvé moyen d'assembler. Elle est déja rangée avec celle des Athéniens, & les victimes sont déja loin des rangs ? mot remarquable pour excuser le silence des acteurs sur Macarie. L'esclave ignore que c'est elle qu'on va sacrifier ; il ne peut donc en instruire Alcmene. Mais pourquoi Alcmene, si inquiette sur le sort d'Hyllus, n'a-t'elle aucune inquiétude sur sa fille, qui l'a quittée depuis, & qu'elle ne revoit plus ? Elle suppose apparemment qu'elle n'est pas éloignée, & elle ne soupçonne pas qu'elle se soit dévouée pour le salut de ses freres.

Quoiqu'il en soit, comme l'esclave se dispose à retourner vers son maître, Iolas dit qu'il veut l'accompagner, & combattre. Son extrême vieillesse oblige les autres acteurs à l'en détourner. Mais en vain. Il ordonne qu'on lui apporte des armes qui sont suspendues dans le temple. Cependant Alcmene tâche de le retenir par un motif plus fort. „ Voulés-vous, dit-elle, me laisser sans ap„ pui avec ces enfans ? ".

Iolas. C'est à moi de combattre, & à vous de les proteger.

Alcmene. Mais si vous mourés que devenons-nous ?

Iolas. Vous tiendrés lieu de mere à ceux qui me survivront.

Alcmene. Et si le destin est contraire ?

Iolas. Ne craignés rien. Les Athéniens ne vous livreront pas.

Alcmene. C'est donc là le seul espoir que vous me laissés.

Iolas

Iolas assure à la Reine que Jupiter son amant veille sur elle, & qu'il ne lui est pas permis d'en douter. C'est une espece d'inspiration qui le saisit, & qui l'engage à se trouver au combat malgré sa vieillesse.

L'esclave revient avec toute l'armure nécessaire, pour en charger le vieillard : mais il l'avertit qu'il n'aura pas le loisir de s'armer, si ce n'est dans le lieu même du combat ; que les ennemis pressent, & qu'il est tems de s'avancer. Iolas se rend à cette raison : mais il est si accablé du poids des années, qu'il faut le soutenir pour le conduire au champ de bataille. Tout cela prépare un prodige qui entrera dans le dénoument. Iolas se retire enfin en faisant le même souhait qu'Evandre dans Virgile.

O mihi præteritos referat si Jupiter annos,
Qualis eram, &c.

Æneid. l. 8. v. 560.

„ O si les Dieux me rendoient la force que „ j'avois dans mes premieres années ! &c. Le Choeur finit cet Acte par des voeux qu'il addresse à Minerve & à Jupiter, pour le succès du combat. C'est une hymne à l'ordinaire avec les mêmes cérémonies. L'on voit que cet Acte n'est ménagé que pour donner une vrai-semblance au combat qui se prépare, & dont les préparatifs demandoient quelqu'intervalle.

ACTE IV.

L'esclave d'Hyllus s'empresse d'aborder Alcmene pour lui dire des nouvelles de la

bataille. „ Nous ſommes vainqueurs, s'é-
„ crie-t'il; & l'on dreſſe déja les trophées".
Alcmene au comble de ſa joye, promet la
liberté à cet eſclave en faveur d'une nouvel-
le ſi intereſſante. Puis elle entre dans le dé-
tail: elle s'informe ſur tout d'Iolas. „ Je
„ vais, dit l'eſclave, vous éclaircir ces pro-
„ diges. Les deux armées étoient rangées
„ en bataille, quand Hyllus, deſcendu de
„ ſon char, s'eſt avancé. Euryſthée, a-t'il
„ dit, pourquoi expoſer pour vous ſeul tant
„ de braves ſoldats? Mycenes perdra peu en
„ ſe privant d'un ſeul. Combattons vous &
„ moi. Ma vie ou la vôtre termineront la
„ querelle. Ou vous enleverés les enfans
„ d'Hercule, ou je jouirai avec eux des biens
„ & des honneurs de mon pere. Les Ar-
„ giens y conſentent; ils trouvent ce parti
„ digne du courage de Hyllus: mais le lâche
„ Euryſthée, ſans égard à ſa gloire, & aux
„ ſentimens de ſes ſoldats, refuſe de ſe com-
„ mettre; tandis qu'il ne rougit pas de
„ pourſuivre des Princes plus courageux
„ que lui. Hyllus laſſé d'attendre, ſe
„ voit contraint de ſe retirer vers ſes trou-
„ pes. On immole la victime. Le ſang
„ ruiſſelle, & annonce la victoire. On
„ monte ſur les chars; on ſe couvre de
„ boucliers".

Il eſt à remarquer que l'eſclave ne dit pas quelle eſt la victime. Il marque ſeulement que c'eſt une victime humaine; & le ſpectateur devoit ſentir que c'étoit Macarie: mais comme la victime étoit loin des rangs, ainſi qu'on l'a dit, l'eſclave ignoroit qui ce pouvoit être: & le ſecret étoit entre Iolas &

le

le Choeur. En effet, si Alcmene en eût sçu quelque chose, Euripide seroit inexcusable de donner tant d'insensibilité à cette Princesse. Il est déja trop étonnant qu'un sacrifice si capable d'interesser, n'occupe qu'un Acte sans qu'il en soit mention depuis.

„ Le Roi d'Athénes (continue l'esclave)
„ a parlé en Roi à ses sujets. Citoyens, leur
„ a-t'il dit, c'est à vous de défendre le païs
„ qui vous a vû naître. Eurysthée à l'envi
„ en disoit autant à son armée. Au son des
„ trompettes Tyrrheniennes on s'approche,
„ on se choque. Le bruit des boucliers &
„ les cris confus retentissent dans l'air. Le
„ premier choc nous ébranle. Mais les Ar-
„ giens se retirent. On se mêle, & l'on
„ commence les combats d'homme à hom-
„ me. Le carnage est grand de part & d'au-
„ tre. Cependant on n'entend que ces mots:
„ *vengés Athénes, vengés l'Argolide.* Enfin,
„ après mille efforts redoublés, nous met-
„ tons en fuite les ennemis. Alors Iolas
„ voïant Hyllus s'exposer hors de son rang,
„ le presse à grand cris de le recevoir sur
„ son char. Iolas prend les rênes & pousse
„ les coursiers droit à Eurysthée. D'autres
„ vous parleront sur les bruits publics: mais
„ voici ce que j'ai vû moi-même. Iolas
„ passoit proche de Pallene, lieu consacré à
„ Minerve; il apperçoit le char du Roi
„ d'Argos. Incontinent il invoque Jupiter
„ & la Déesse Hebé; il les prie de le ra-
„ jeunir pour un jour, afin de venger Her-
„ cule. Prodige incroïable! On voit à l'ins-
„ tant deux astres s'arrêter sur le char de
„ Hyllus, & le couvrir d'un nuage épais.

„ C'étoient (disent les sages) Hercule lui-
„ même & son épouse Hebé. Le nuage se
„ dissipe, & l'on voit Iolas en sortir sous la
„ forme d'un jeune homme plein de vigueur
„ & de feu. Il vole vers Eurysthée. Il le
„ rencontre aux rochers de Sçiron. Il le
„ saisit dans son char, & lui liant les mains,
„ il amene captif ce Prince auparavant si
„ fier & en apparence si heureux, comme
„ pour apprendre aux mortels à craindre les
„ revers, & à ne prononcer sur le bonheur
„ d'un homme qu'après son trépas.

Le Chœur & la mere d'Hercule transportés de joïe par le recit d'une victoire si complette, rendent des actions de graces à Jupiter. Alcmene sur-tout, que l'excès de ses malheurs avoit portée à accuser ce Dieu de lenteur à la secourir, après l'avoir aimée autrefois, le remercie en goûtant sa liberté, quoique tardive, comme Tityre dans Virgile.

VIRG. Eclog. I.

Libertas quæ sera tamen respexit inertem.

Elle demande cependant à l'esclave pourquoi Iolas n'a pas tué leur ennemi. Il répond que c'est par égard pour Alcmene, à qui on veut le présenter vivant, & par haine pour Eurysthée, à qui cette confusion sera moins supportable que n'eût été une mort précipitée. L'esclave fort content, parce que la Reine le rend libre, suivant sa promesse; & le Chœur occupe le reste de la scene, en marquant la part qu'il prend au bonheur de ses nouveaux hôtes, à l'apothéo-

se.

se d'Hercule, & à l'humiliation du superbe Eurysthée.

ACTE V.

Un Officier amene Eurysthée chargé de chaines. Hyllus & Iolas l'envoïent à Alcmene, afin qu'elle en dispose au gré de sa vengeance. Cet Acte n'a rien qui nous interesse aujourd'hui. Il étoit fait pour Athénes, aussi-bien que toute la piece, dans laquelle cette République est extrêmement flattée. Voici ce dont il s'agit.

Alcmene, après des reproches capables de couvrir Eurysthée de honte, le condamne à la mort: mais le Chœur Athénien s'y oppose, parce que, suivant la coutume d'Athénes, on se faisoit scrupule de tuer de sang froid un prisonnier de guerre, coutume bien conforme à l'humanité.

La Reine, suivant les principes des Païens, devoit souhaiter & poursuivre la mort de son plus cruel ennemi, dont la vie étoit entre ses mains : mais suivant les loix de l'Etat, Eurysthée devoit être épargné en qualité de captif. Cela cause une contestation entre Alcmene & le Chœur; desorte qu'Eurysthée prend la parole & fait en sa faveur un discours artificieux. Il proteste qu'il ne craint point la mort, & qu'il ne prétend pas sauver ses jours au dépens de sa gloire; que, s'il se justifie, c'est uniquement pour mettre son honneur à couvert; que, c'est à Junon plus qu'à lui qu'on doit imputer sa haine pour Hercule & pour ses enfans. Car telle est l'excuse ordinaire des Anciens. Le destin ou

 les

les Dieux étoient toujours coupables des forfaits des hommes. * Helene s'excuse de cette maniere dans la Tragédie des *Troïennes*; & Phedre en use de même dans celle d'*Hippolyte*. Mais il paroît que ces mêmes Anciens ne se païoient point de cette excuse. Car, quoiqu'Eurysthée concluë assés bien qu'ayant eû le malheur de ne pas recevoir la mort qu'il cherchoit dans le combat, il est à couvert du supplice, selon l'usage d'Athénes : cependant Alcmene persiste à le condamner, tandis que le Choeur l'absout. Elle trouve donc le moïen d'accorder ce qu'elle doit aux Athéniens & à sa vengeance. „ Qu'il „ meure, dit-elle, & je rendrai son corps „ aux Argiens". Eurysthée furieux y consent, & par un trait de désespoir prophétique, il déclare aux Athéniens qu'ils n'ont qu'à laisser agir le courroux d'Alcmene; que s'il meurt, ils l'inhumeront proche de la Minerve de Pallene; que son tombeau sera fatal aux Heraclides, & favorable aux Athéniens, quand la postérité d'Hercule, oubliant les bienfaits d'Athénes, osera un jour l'attaquer †.

Nous avons parlé de cette fatalité des tombeaux au sujet d'Oedipe à Colone. Cet interêt superstitieux & politique est le but de la Tragédie des Heraclides. Alcmene plus fidelle à sa vengeance que touchée des menaces d'Eurysthée, dit au Choeur. „ Pour- „ quoi

* Voïés les *Troyennes*, Tom. IV. & l'*Hippolyte*, Tom. II. p. 165. &c.

† Cette piece a le même but, & apparemment les mêmes allusions d'interêts d'Etat, que celle des *Suppliantes* d'EURIPIDE, Tom. III.

„ quoi balancés-vous à le ſacrifier, puiſque „ les deſtins vous feront tirer de ſi grands a- „ vantages de ſa mort"? Le Chœur abandonne la victime, perſuadé que ſon ſang ne retombera point ſur Athénes, & l'on enleve Euryſthée pour l'immoler.

Il eſt moins néceſſaire de faire ſentir ici ce qui doit choquer tout lecteur François, que de l'engager à ſe rappeller ce qu'on a dit tant de fois ſur la néceſſité indiſpenſable de ſe monter; autant qu'il eſt poſſible, aux idées Athéniennes.

HELENE, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

CE n'est plus ici Helene à Troye. C'est Helene en Egypte. Pour déveloper cette étrange histoire, & le sujet de la Piece, je vais suivre le Prologue, où Helene elle-même en fait l'exposé; le reste se connoîtra peu à peu par la suite des Actes.

Cette histoire est fort confuse. Herodote la rapporte fort au long (*Euterpe ou l. 2.*) telle qu'il l'avoit apprise des Prêtres d'Egypte. Euripide y ajoûte des traditions fabuleuses. Pour faire voir la différence de l'Historien avec le Poëte, je ne puis mieux faire que d'alléguer ici l'extrait que Mr. Rollin a donné de ce morceau d'Herodote, dans son excellent abregé de l'*Histoire ancienne des Egyptiens*, &c. Paris 1730. à l'article de Protée, pag. 141.

„ *Protée* étoit de Memphis, où du tems
„ d'Herodote, on voïoit encore son Tem-
„ ple, dans lequel il y avoit une chapelle
„ dédiée à Venus l'étrangere. On conjec-
„ ture que c'étoit Helene. Du tems de ce
„ Roi, Paris le Troyen retournant chés lui
„ avec Helene qu'il avoit ravie, fut poussé

„ par

„ par la tempête à une des embouchures du
„ Nil, appellée Canope. De-là, il fut con-
„ duit à Memphis devant Protée, qui lui
„ reprocha fortement le crime & la lâche
„ perfidie dont il s'étoit rendu coupable, en
„ enlevant la femme de son hôte, & avec
„ elle tous les biens qu'il avoit trouvés dans
„ sa maison. Il ajoûta, qu'il ne s'abstenoit
„ de le faire mourir, comme son crime le
„ meritoit, que parce que les Egyptiens é-
„ vitoient de souiller leurs mains dans le sang
„ des étrangers : qu'il retiendroit Helene a-
„ vec toutes ses richesses, pour les restituer
„ à leur légitime possesseur : que pour lui,
„ il eût à sortir de ses Etats dans l'espace de
„ trois-jours, faute de quoi, il seroit traité
„ comme ennemi. Paris continua sa route
„ & arriva à Troye. L'armée des Grecs l'y
„ suivit de près. Elle commença par som-
„ mer les Troyens de leur rendre Helene &
„ toutes les richesses qu'on avoit emportées
„ avec elle. Ils répondirent que ni cette
„ Princesse, ni ses biens n'étoient point dans
„ cette ville. Quelle apparence en effet,
„ remarque Herodote, que Priam, ce Vieil-
„ lard si sage, eût mieux aimé voir périr
„ sous ses yeux ses enfans & sa patrie, que
„ de donner aux Grecs une satisfaction aussi
„ juste que celle qu'ils lui demandoient?
„ mais ils eurent beau affirmer avec serment
„ qu'Helene n'étoit point dans la ville. Les
„ Grecs persuadés qu'on se moquoit d'eux,
„ persisterent opiniâtrément à ne les point
„ croire : la Divinité, ajoûte encore le mê-
„ me Historien, voulant que les Troyens par
„ la destruction entiere de leur Empire, ap-
 „ prissent

„ priſſent à l'Univers, *que les Dieux ven-*
„ *gent les grands crimes d'une maniere éclat-*
„ *tante*. Menelas à ſon retour paſſa en E-
„ gypte chés le Roi Protée, qui lui rendit
„ Helene avec toutes ſes richeſſes. Hero-
„ dote prouve par quelques paſſages d'Ho-
„ mere, que le voïage de Paris en Egypte
„ n'étoit point inconnu à ce Poëte".

ACTE PREMIER.

La Scene repréſente un Palais ſur les bords d'un fleuve. Helene fait d'abord entendre que ce fleuve eſt le Nil; que la terre qu'elle habite eſt l'Iſle de Pharos *; que Protée ancien Roi d'Egypte avoit fixé ſa demeure dans cette Iſle; qu'il avoit épouſé une Nereïde nommée Pſamathé, après qu'elle eût quitté Eole; & qu'il avoit eû de cette Déeſſe le Prince Theoclymene nouveau Roi d'Egypte, & la Princeſſe Theonoé Propheteſſe, ainſi que le déclare ſon nom Grec.

Helene ſe fait connoître à ſon tour, comme fille de Tyndare & de Leda. Elle raconte même l'hiſtoire de Paris; mais d'une maniere un peu différente de la Fable ordinaire. Car après le jugement de ce Berger ſur la beauté des trois Déeſſes, on ſçait que, pour récompenſe d'avoir donné le prix à Venus, Paris devoit épouſer Helene, & qu'il la ravit à Menelas; ce qui fut l'origine de la guerre de Troye. Ici ce n'eſt plus cela. Car Helene proteſte que ce n'eſt point elle qui fut enlevée, mais un fantôme tout ſemblable

* Pharaus, Iſle d'Egypte, vis-à-vis d'Alexandrie.

blable à elle : & cela parce que Junon piquée de voir Venus remporter la palme de la beauté voulut tromper Paris par cette fausse apparence d'Helene. Cette erreur, dit-elle, devint toutefois bien funeste à la Grece & à la Phrygie. Car il n'y a eû ni Phrygien, ni Grec qui n'ait crû voir Helene dans Troye. Cependant des milliers d'hommes ont été les victimes d'une guerre de dix ans ; Troye est devenuë la proïe des flammes, & toute la Grece a été bouleversée par un fantôme *.

Helene touchée des maux que cette erreur a causés & de la tache qui rend son nom execrable à toute la terre, se plaint d'être obligée de voir encore le jour. Mais le Dieu Mercure lui a promis que son mari la reverroit & lui rendroit son amitié ; cet Oracle la soutient encore. Ce qui l'accable c'est l'amour que le fils de Protée sent pour elle. Tant que Protée a vécu, il a respecté la vertu d'Helene. Mais le fils moins respectueux que le pere ne la laisse plus joüir de sa liberté. Il veut en faire son épouse ; & c'est pour prévenir ce malheur, & pour conserver une fidelité inviolable à Menelas, qu'elle se jette sur le tombeau de Protée pour prier l'Ombre de ce Prince de la dérober à la passion de son fils Theoclymene qui regne après lui. Voilà ce que nous n'avons point encore vû chés les Poëtes Grecs, Helene ver-

* PLATON l. 9. de la République, compare les hommes qui courent après des plaisirs vains & passagers, aux Troyens qui combattoient, (selon STESICHORE qu'il cite,) pour le fantôme d'Helene, croïant avoir la vraïe Helene qu'ils n'avoient pas.

vertueuse. Cette seconde tradition venoit apparemment des Lacedemoniens qui étoient interessés à faire croire cette Fable, pour sauver l'honneur & d'Helene si décriée par toute la Grece, & de Menelas qui avoit eû la foiblesse de se raccommoder avec elle après l'avoir recouvrée. Ces sortes de traditions étoient bonnes pour le Théatre, quoiqu'on sçût bien à quoi s'en tenir quant à l'histoire. C'étoit en partie pour les Athéniens ce que la Fable est pour nous sans restriction.

Tandis qu'Helene se plaint, un étranger s'arrête, & demande quel est ce Palais. Puis appercevant la Princesse : „ Dieux, dit-il, „ quel objet vient de frapper ma vûë ? est- „ ce une seconde Helene" ? Il se sent saisi de la même indignation que le fut Enée, quand il la rencontra au milieu de Troye en flammes. Ce n'est que le respect qu'il a pour une terre étrangere qui l'empêche de la tuer. La Princesse lui dit, „ pourquoi, ô „ étranger, me haïssés-vous comme l'épou- „ se de Menelas? suis-je coupable de lui res- „ sembler" ? L'étranger lui demande pardon de ce premier mouvement. „ Mais que „ voulés-vous, ajoûte-t'il? l'épouse de Me- „ nelas est si odieuse à tous les Grecs que „ vous devés excuser mon emportement qui „ n'a pas été libre". Helene profite de ce moment pour lier la conversation. Elle se fait vers à vers, mais non *à coups de sentences*, comme dit P. Corneille *.

Il a raison de blâmer cette affectation de Se-

* *Voïés l'examen de la* Suivante *Comédie de* P. CORNEILLE.

Seneque. Mais je m'étonne qu'il mette Euripide de la partie, puisque ce Poëte dans ces sortes d'entretiens ne met presque jamais de sentences. Du reste, quand la Scene n'est pas trop longue, ce n'est pas un défaut que chaque Acteur ne dise qu'un vers à la fois. C'est plûtôt une beauté veritable, puisque la Scene imite alors la vivacité des conversations interessantes: & Corneille lui-même a trop bien emploïé cet art pour avoir droit de le blâmer ici dans Euripide.

La conversation dont nous parlons interesse extrêmement. Car Helene ne se fait pas connoître, au lieu que l'étranger lui apprend qu'il est un Prince Grec, exilé de sa patrie, & contraint de chercher un azyle en Egypte. C'est Teucer frere d'Ajax. Il raconte non seulement l'histoire de son frere, que le dépit d'avoir perdu les armes d'Achille, avoit porté à se donner la mort, les suites de cette mort, & son exil; mais encore toute l'histoire de Troye qui étoit inconnuë à la vraïe Helene.

Comme cette Princesse garde toujours l'*incognito* avec Teucer, elle a le plaisir de s'entendre conter à elle-même les avantures de la fausse Helene. Teucer assure qu'il l'a vûë traînée violemment par son époux, & placée dans un vaisseau pour aller en Grece. Mais il ne sçait ce que Menelas est devenu, parce que les vents contraires ont dispersé la flotte sur la mer Egée. „ La Renommée, „ dit-il, publie que ce Prince est mort”. Cela fait soupirer Helene. Mais elle cache sa douleur pour ne se pas découvrir. Elle apprend encore que Leda sa mere a terminé ses

ſes jours par ſes mains ; & que Caſtor & Pollux après un ſemblable Deſtin ont été mis aux rang des Aſtres. Enfin, Teucer déclarant que le but de ſon voïage à Pharos eſt de conſulter la Propheteſſe Theonoé ſur l'expedition à laquelle il ſe diſpoſe, (car Apollon lui avoit prédit qu'il bâtiroit à Chypre une autre Salamine *,) Helene lui ſouhaite un heureux ſuccès : mais en même-tems, elle l'avertit qu'il ait à profiter de l'abſence de Theoclymene pour s'écarter promptement de Pharos, parce que ce Roi barbare immole tous les Grecs qui abordent à ſon Iſle.

Teucer la remercie de cet avis important, & après lui avoir déſiré autant de félicité qu'il ſouhaite de maux à l'épouſe de Menelas, il la quitte pour retourner à ſon vaiſſeau. En effet, il ne reparoît plus du tout ſur la Scene: mais l'on verra bien que ce perſonnage n'étoit pas tout-à-fait inutile. Car quoiqu'il ne contribuë en rien par lui-même à l'action principale, il ne laiſſe pas d'inſtruire Helene de beaucoup de choſes, qu'il lui importoit de ſçavoir pour le dénouement.

L'épouſe de Menelas libre de faire éclatter ſa douleur s'y livre toute entiere, & s'abandonne au déſeſpoir, qu'elle exprime par des Strophes tragiques.

Le Chœur arrive attiré par ſes cris. Il eſt compoſé de filles Grecques qui avoient été priſes par des Pirates Egyptiens. C'eſt pourquoi la Princeſſe ne fait point difficulté de

* Différente de celle qui étoit dans le Golphe Saronique, & dont nous avons ſouvent parlé.

de leur confier le ſecret de ſon chagrin, & de leur dire qu'un Grec vient de lui apprendre les malheurs dont la fauſſe Helene eſt la cauſe, & dont la veritable eſt la victime, à ſçavoir le renverſement d'Ilion, la mort de Leda, celle de ſes freres, & le deſtin de ſon mari qu'elle croit ſubmergé dans les eaux. Le Chœur entre dans ſes peines, & mêle ſes pleurs à ceux de cette malheureuſe Princeſſe qui perd toute eſperance de retourner dans ſa patrie. Comme cet unique eſpoir l'avoit ſoutenuë dans ſa captivité, elle ne veut recevoir aucune conſolation. C'eſt par le moïen de ces éloquentes plaintes que le ſpectateur eſt inſtruit de la maniere dont elle fut enlevée à Pharos. Ce fut Mercure qui par l'ordre de Junon la prit tandis qu'elle cueilloit des roſes, & la tranſporta dans l'Egypte.

Voici une partie des plaintes qu'elle adreſſe au Chœur. „ Cheres Compagnes, „ qu'elle eſt ma deſtinée! faut-il s'étonner que ma naiſſance * ſoit un prodige, „ puiſque ma vie en eſt un encore plus „ grand. Beauté fragile, que ne m'es-tu en„ levée, comme les couleurs d'un tableau! „ c'eſt toi qui fais oublier aux Grecs le prix „ de ma vertu, & qui leur rappelles des for„ faits que je n'ai pas commis. Ah! s'il eſt „ des malheureux, qu'ils comparent leurs „ maux aux miens; ils les trouveront ſup„ portables".

Elle ſe repréſente tous ſes malheurs. Le plus ſenſible, c'eſt de voir ſa gloire flétrie, &

* Elle étoit ſortie d'un œuf ſuivant la Fable, étant fille de Leda & de Jupiter transformé en Cygne.

& son nom détesté malgré son innocence. L'exil auquel les Dieux l'ont condamnée, son séjour dans un païs barbare, les suites de l'esclavage, tout concourt à l'affliger. „ Une seule esperance m'empêchoit de succomber, continuë-t'elle; c'étoit de revoir „ quelque jour mon liberateur dans mon é- „ poux; & le voilà perdu pour moi. Ma „ mere n'est plus, & c'est moi qui suis la „ cause de sa mort, cause innocente, il est vrai; „ mais non moins infortunée. Le cher gage* „ de mon hymen languit dans la solitude, & „ sans l'appui d'un époux. Castor & Pollux „ ne vivent plus. Pour comble de maux, je „ suis morte pour ma patrie, & je vis mal- „ heureusement pour moi". Retournera-t'elle en Grece; quel traitement lui feroit-on, puisque Menelas, qui seul pourroit la reconnoître, est chés les morts; prendra-t'elle le parti d'épouser un barbare? elle aime mieux mourir. La mort est l'unique ressource qui lui reste; & elle ne délibere que sur le choix, c'est-à-dire, entre le poignard, & le noeud fatal. Cette derniere façon de sortir de la vie lui paroît ignominieuse, même dans les esclaves. Ce qui montre que malgré les exemples de Jocaste, de Phedre, de Léda, & de plusieurs autres, il y avoit quelque honte attachée à ce genre de mort. „ Après tout, „ reprend Helene, qu'importe par quelle „ voie un malheureux sorte de la vie? il „ faut que mes malheurs soient extrêmes, „ puisque la beauté qui fait le bonheur des „ autres femmes a causé ma perte & mon „ désespoir".

* Hermione.

La principale personne du Choeur lui ap- por-

porte une raison assés bonne pour la consoler. Car enfin, Helene doit elle croire son mari mort sur un simple bruit? la crainte & le chagrin sont trop crédules. Elle doit s'en défier. Il vaut mieux pour elle s'assurer du sort de Menelas en consultant Theonoé, à qui rien n'est caché. „ Alors, continuë la
„ Confidente, instruite de votre destin vous
„ pourrés vous abandonner à la joïe ou à la
„ tristesse. Que sert de s'affliger avant le
„ tems; croïés-moi, quittés ce tombeau de
„ Protée. Allés trouver la Prophetesse: si
„ vous demeurés en ces lieux comment é-
„ claircirés-vous votre doute? Pourquoi ba-
„ lancés-vous encore. Entrons, je ne vous
„ quitte point; je veux moi-même être té-
„ moin des Oracles qu'on vous rendra. Une
„ femme doit s'interesser aux peines de ses
„ pareilles".

HELENE. Hé bien, cheres amies, vous le voulés, j'obéïs. Venés dans ce Palais, & soïés témoins des maux que je vais entendre.

LE CHOEUR. Nous voici prêtes à vous suivre.

HELENE. O jour malheureux! quelle affreuse sentence on va me prononcer!

LE CHOEUR. Quel plaisir prenés-vous à prévenir ainsi vos malheurs?

HELENE. Qu'est devenu mon époux! cruelle incertitude! voit-il encore la lumiere du jour? est-il habitant de la région des morts?

LE CHOEUR. Jugeons toujours de l'avenir en notre faveur.

HELENE. Helas, j'ai supplié avec larmes

le

le fleuve Eurotas de m'éclaircir ſur le deſtin de mon époux: quelle lumiere en ai-je reçuë; non, non, je le vois; mon ſort eſt de hâter mon trépas. Victime deſtinée aux Parques dès le tems que Paris commença d'être épris de mes foibles charmes, il faut que je m'immole.

Le Choeur. Vivés heureuſe; & puiſſent retomber ſur autrui ces funeſtes préſages.

Helene. O déplorable Troye, c'eſt pour moi que tu péris! que Venus à mon ſujet a fait répandre de ſang & de larmes! que d'horreurs! quel carnage! les meres ont vû mourir leurs fils; & les filles ont porté leur chevelure ſur les bords du Scamandre pour en couvrir les tombeaux de leurs freres morts. La Grece éplorée a fait retentir l'air de ſes cris. Elle s'eſt frappé le ſein; & ſon viſage enſanglanté porte les marques de ſon déſeſpoir.

Voilà apparemment les traits que Madame Dacier appelle le langage des Prophetes. C'eſt du moins celui de la nature, qui eſt merveilleuſement exprimée par ces retours fréquens d'Helene ſur ſa douleur, & par la peinture vive qu'elle fait des malheurs de Troye & des ſiens.

ACTE II.

Helene eſt entrée dans le Palais avec tout le Chœur. C'eſt une adreſſe du Poëte, pour introduire Menelas ſeul, & pour ne pas bruſquer la reconnoiſſance d'Helene & de ſon époux. On voit donc paroître un

un Grec en assés mauvais équipage *. En déplorant sa mauvaise fortune, il fait entendre qu'il est Menelas. Car il voudroit que Pelops après le funeste repas des Dieux n'eût point mis au monde Atrée à qui il doit le jour. „ Helas, dit-il, tandis que les débris „ de la Grece & les restes de Troye vont „ porter ailleurs les noms & la mémoire de „ ceux que cette guerre a fait périr, malheu- „ reux, j'erre de mers en mers, & je ne puis ob- „ tenir des Dieux le retour dans ma patrie qui „ fait l'unique objet de mes vœux! j'ai par- „ couru tous les bords de la Libye † ; & „ quand j'approche de la Grece, un vent „ contraire m'en écarte toujours. Pour sur- „ croît de maux je fais naufrage sur ce riva- „ ge inconnu ; je perds presque tous mes „ compagnons ; & je me sauve à peine sur „ le débris rassemblé de mon vaisseau avec „ Helene que j'ai arrachée des mains des „ Troyens".

Menelas ignore quelle est la contrée où la tempête l'a jetté. La honte attachée à son malheur lui a fait prendre des voïes détournées pour ne pas se montrer. Cependant le besoin de secours l'oblige à en chercher tant pour lui que pour Helene & ses compagnons qui la gardent, dit-il, dans une grotte, où il vient de les laisser après le naufrage. Il frappe donc à la porte du Palais. Une Vieil-le

* Voyes dans la troisiéme Partie ARISTOPHANE, au sujet de ce personnage & des autres qu'EURIPIDE affectoit de faire paroître revêtus de méchans habits.

† Libye, partie considérable de l'Afrique, ainsi appellée, dit-on, du nom de Libye fille d'Epaphus. Les Grecs nommoient Libye toute l'Afrique.

le qui ouvre le rebute d'abord. L'état fâcheux où il est, & la qualité de Grec, sont la cause de ce mauvais traitement. Cette Scene commence par une contestation entre Menelas & l'Esclave, chose naïve pour les Athéniens, mais à notre égard peu digne du Théatre Tragique. Cependant c'est par ce moïen que Menelas est instruit qu'il est en Egypte; & qu'il y a dans le Palais une Princesse Grecque nommée Helene. L'embarras de Menelas est interessant. Car ce nom redouble sa curiosité. Mais la Vieille répond si juste à ses questions, qu'il ne sçait plus que penser. Elle lui dit, que cette Princesse est fille de Tyndare & issuë de Jupiter, qu'elle est de Sparte, & qu'elle étoit en Egypte avant la guerre de Troye. Enfin, elle le congédie beaucoup moins par inhumanité que par une piété fondée sur ce que le Roi d'Egypte fait mourir tous les Grecs qui mettent le pied dans Pharos.

Menelas surpris autant qu'on le peut croire, d'une avanture si nouvelle fait ses réflexions quand il se voit seul. Il sçait qu'il vient de laisser sa femme dans une grotte, & il en retrouve une autre dans le Palais. „ Y „ auroit-il dans le monde deux Jupiters, „ deux Tyndares, deux Spartes, deux He- „ lenes ?" Cette conformité de noms lui semble possible, bien qu'extraordinaire; mais pour la chose, elle lui paroît incroïable. A l'égard de la cruauté du Roi d'Egypte, il ne peut s'imaginer qu'elle aille jusqu'à le sacrifier. „ Les flammes de Troye sont trop „ connuës, dit-il: & le nom de Menelas

„ qui

„ qui les alluma, est célebre dans tous les
„ climats."

Quæ regio in terris nostri non plena laboris? Æneid. l. 1. v. 460.

Sur cette assurance, Menelas prend le parti d'attendre le Roi Théoclymene, & s'il le trouve aussi inhumain qu'on le dit, il retrouvera du moins sa barque pour s'échapper.

Le Chœur sort du Palais avec Helene: & il annonce d'abord en général l'Oracle de Theonoé, qui déclare nettement, que Menelas n'est point mort, mais qu'il n'a pû encore aborder à sa patrie. Helene ajoûte par réflexion: „ Theoncé assûre que Menelas
„ arrivera quand il sera parvenu à la fin de
„ ses maux: mais elle n'a point dit, s'il arri-
„ veroit sain & sauf, & la joïe de sçavoir
„ mon époux vivant m'a fait oublier ce
„ point. Il a fait naufrage sur un rivage peu
„ éloigné de nous. Cher Menelas, hâte-toi
„ de te rendre à mes souhaits." Ce retour sur l'Oracle est bien naturel, & marque bien le caractere d'une seconde Andromaque. Helene en achevant ces mots s'avance vers le tombeau de Protée. Car ce tombeau, comme elle le dit, est son autel, son azyle, & le gage de sa fidelité pour Menelas: puisqu'elle a mis sa vertu sous la protection du pere, pour se garantir des poursuites du fils.

Mais en approchant de ce lieu sacré, elle apperçoit un homme qui la suit. C'est Menelas dans un équipage bien capable de le rendre méconnoissable aux yeux d'Helene. Elle fuit, & croit que c'est un ravisseur qui veut

veut l'enlever. Menelas tâche en vain de l'arrêter. L'étonnement qui paroît sur son visage à la vûë de sa femme qu'il reconnoît, la confirme de plus en plus dans le soupçon qu'elle a conçû de cet homme, que la frayeur jointe à une longue absence l'empêche de reconnoître. Elle crie, elle appelle du secours. Menelas a beau protester qu'il n'est point un ravisseur, & qu'il ne veut que lui dire un mot. Elle court : il arrête: elle échappe & ne se croit en sûreté que quand elle est arrivée au tombeau de Protée.

Après ce jeu de Théatre, la Scene devient fort agréable. Car Helene & Menelas revenus de leur premier trouble, se considerent l'un l'autre avec plus d'attention & d'étonnement. L'une voit les traits de Menelas, & l'autre ceux d'Helene: ce qui donne lieu à une situation pareille à celle d'Amphytrion. Mais les sentimens qui naissent de cette reconnoissance sont bien différens. Helene veut embrasser son époux. „ Moi, vo-„ tre époux, dit Menelas!" Plus il en voit de preuves, plus il se perd. Il ne peut concevoir qu'il y ait une double Helene, & il se croit trompé par un songe. Mais la veritable Helene lui explique le secret de l'énigme, en lui assurant que celle qu'il tient cachée dans une grotte, celle qui lui a été ravie par Paris, celle qui a causé tant de maux à la Grece n'est qu'un spectre formé d'air, en un mot, une fausse Helene; au lieu que celle qui lui parle a toujours vécu fidele à son époux dans le sein de l'Egypte. Menelas ne se paie pas de ce récit incroïable.

Tant

Tant de prodiges l'étonnent, mais ils ne l'éblouissent pas. Il paroît même indigné, & résolu de se retirer pour éviter jusqu'à l'image d'une épouse qu'il déteste & dont il est résolu de se venger. Les larmes d'Helene coulent en vain pour le rappeller. Elle s'écrie à peu près comme Inachus, quand il retrouva sa fille Io changée en génisse.

Tune es quæsita per omnes
Nata, mihi terras? tu non inventa reperta
Luctus eras levior.

OVID. Met. l. I. v. 653.

„ Est-ce vous, ma fille, que je revois, dit
„ Inachus, après vous avoir vainement cher-
„ chée en tant de lieux? helas! il me seroit
„ plus doux de ne vous avoir pas retrouvée.
„ Quoi, Menelas, dit Helene, je retrouve
„ un époux & je le perds?"

Heureusement il survient un Officier Grec, qui en arrivant de la grotte crie: *Au prodige.* Il vient en effet en raconter un des plus surprenans. Mais il tient le Roi en suspens, & lui dit, que bien vainement les Grecs ont essuïé tant de maux à Troye: qu'il n'y a plus d'Helene pour Menelas: qu'elle s'est évanouie dans les airs après avoir dit ces paroles: „ Grecs & Phrygiens, qui avés péri
„ pour moi aux rives du Scamandre, que je
„ plains votre illusion! Junon vous abusoit.
„ Vous crûtes Helene au pouvoir de Paris.
„ Il ne la posseda jamais. Pour moi, ma
„ destinée est remplie, & je retourne dans
„ les airs dont je suis formée. Mais aprenés que la fille de Tyndare étoit inno-
„ cente."

Ici l'Officier apperçoit Helene que sa précipitation, & sa situation sur le Théatre l'avoit empêché de voir d'abord. „ Quoi, „ lui dit-il, je vous vois dans ces lieux, & „ je venois apprendre à Menelas que vous „ n'êties plus! Hé bien, je ne souffrirai plus „ désormais que l'on puisse dire que tant de „ travaux qu'il a soufferts pour vous tirer de „ Troye soient perdus."

Menelas pleinement convaincu par le rapport de l'Officier, si conforme au récit d'Helene, se rend à l'évidence de ce prétendu miracle. On conçoit qu'un sujet pareil deviendroit comique sur notre Théatre.

Le Poëte même glissant légerement sur une matiere si délicate emploïe une partie de la Scene à exprimer la tendresse mutuelle, qui est l'effet de cette reconnoissance, & à satisfaire la curiosité de Menelas sur l'enlevement d'Helene en Egypte. L'Officier entre aussi dans la conversation; & l'on voit par les discours qui se tiennent de part & d'autre, que la vertu d'Helene dissipe entiérement les nuages qui l'avoient obscurcie.

Tout contribuë à lui donner un nouveau lustre. Menelas lui rend sa tendresse, & l'Officier lui présente de nouveaux hommages, comme si elle épousoit de nouveau Menelas. „ Je crois, dit cet Esclave, porter „ encore le flambeau nuptial sur le char qui „ vous conduisoit l'un & l'autre à Mycenes." Il brûle d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à ses compagnons qui sont restés sur le rivage, & il ne s'arrête que pour traiter d'une maniere fort cavaliere les oracles des Devins. La divination par le feu & par les

cris des oiseaux lui paroît une folie : & ce qui est singulier, c'est qu'il le prouve en forme. „ Calchas, dit-il, n'a point dit aux
„ Grecs, vous prodigués votre vie pour un
„ fantôme. Il n'en a pas eu la pensée. Ce-
„ pendant un Etat entier est détruit ; &
„ qu'on ne dise pas pour le justifier, que les
„ Dieux n'ont pas voulu nous découvrir cet-
„ te illusion. Pourquoi donc, répondrai-
„ je, consulte-t'on les Devins ? demandons
„ aux Dieux leurs bienfaits, & laissons l'art
„ des auspices, invention propre à flatter la
„ curiosité humaine, à fomenter la créduli-
„ té, & à enrichir ceux qui s'en servent.
„ L'Auspice le plus sûr est la raison & le
„ bon sens *.

Le merveilleux de cette impiété, c'est que le Choeur l'approuve, & qu'Helene y souscrit. Qu'on voïe Jocaste dans l'*Oedipe* † déclamer contre les Oracles, cela ne surprend point. Elle en est punie, & le Choeur s'éleve contre l'impiété de la Reine. Mais ici rien de pareil. Tout est supposé vertueux jusqu'à Helene : il se fait un prodige en sa faveur ; & cependant tout concourt à fronder la divination & les Devins, sans épargner Calchas qui étoit le plus célébre. A la verité, on oppose le témoignage des Dieux à Calchas. Mais ce grand Prêtre auroit pû se tirer de cet embarras, en disant avec l'Officier, que les Dieux ont leurs secrets qu'ils

* On sent ici & ailleurs qu'EURIPIDE étoit Philosophe, & ami de Socrate. Nous verrons dans la III. Partie comment ARISTOPHANE prend droit là-dessus de le rendre suspect.

† *Oedipe de* SOPHOCLE, *Tom. I.*

qu'ils cachent ſouvent aux humains. Pour le confondre avec tout ſon art, on lui ôte même cette reſſource. Cela paroîtroit inconcevable, ſi l'on ne ſçavoit d'ailleurs, que les Athéniens quoique ſuperſtitieux, n'en étoient pas moins railleurs & médiſans à l'égard de leurs ſuperſtitions. Les *Nuées* d'Ariſtophane en ſont une bonne preuve, comme nous l'avons déja obſervé. Nous donnerons la ſolution de ce probleme.

Après le départ de l'Officier, Helene s'informe curieuſement des malheurs arrivés à Menelas, & de la maniere dont il a pû échapper à tant de dangers. Le Prince la ſatisfait en peu de mots: ſurquoi, elle s'écrie: „ Ah, vos malheurs n'ont que trop duré; „ mais vous ne leur avés ſurvécu que pour „ trouver ici le trépas." Ce ſoupir & cette réfléxion allarment Menelas, & lui donnent lieu d'interroger à ſon tour Helene. Elle lui confirme ce que la Vieille avoit déja dit, que tout Grec doit païer de ſon ſang le malheur ou la témerité de mettre le pied dans l'Egypte. Elle propoſe la fuite à ſon mari. Mais il trouve ce parti indigne d'elle & de lui. Fuiroit-il ſans elle après l'avoir retrouvée ſi vertueuſe, & la laiſſeroit-il à Pharos expoſée à la paſſion d'un Tyran qui l'aime? Le ſeul parti raiſonnable, c'eſt de ſe cacher juſqu'à ce qu'il trouve un moïen aſſûré de ſortir de l'Iſle avec Helene. L'on reconnoît ici la ſituation d'Oreſte reconnu par ſa ſœur, dans l'Iphigenie en Tauride *.

L'avis qu'Helene donne à ſon époux, c'eſt de tâcher de gagner Theonoé. Comme elle connoît tout par un eſprit prophetique, elle

* *Tom. III. Act. IV. Sce. III p.* 47.

elle ne sçauroit ignorer l'arrivée de Menelas. Il faut donc l'engager à n'en pas parler au Tyran, qui est son frere. „ Mais si elle „ nous refuse le secret, dit Menelas, que „ ferons-nous? vous mourrés, répond He- „ lene, & je deviendrai malgré moi l'épou- „ se du Tyran." Toutefois, elle jure de se percer du même glaive qui aura ôté la vie à son époux. Celui-ci fait le même serment à l'égard de sa femme. Mais il compte qu'il en coûtera bien du sang au barbare, avant que d'en venir à cette cruelle extrémité. „ Approchés, s'écrie-t'il, approchés vils en- „ nemis : je saurai soutenir la gloire que je „ me suis acquise à Troye. Que diroit-on, „ si le vainqueur d'Achille, & le témoin de „ la mort d'Ajax n'exposoit pas sa vie pour „ son épouse?" Voilà un caractere de Menelas bien différent de celui que nous avons vû dans les Tragédies précedentes. Mais il n'est pas surprenant qu'on fasse un Menelas brave pour une Helene vertueuse. Si les reproches qu'on a faits à Euripide d'avoir trop maltraité ce Prince, ont lieu dans les autres Pieces, ils ne sont pas fondés sur celle-ci; & pour porter plus loin la réflexion, il y a autant d'apparence à croire qu'Athénes étoit bien avec Lacedémone quand on jouoit cette Tragédie, qu'à penser que les deux Républiques étoient brouillées, quand on représentoit celles où Sparte & Menelas ne sont pas épargnés.

Comme Helene voit sortir Theonoé, elle est saisie de fraieur. „ Nous sommes per- „ dus, dit-elle: fuïés. Mais que serviroit de „ se cacher? Theonoé quoiqu'absente vous

 „ apper-

„ apperçoit. Malheureux époux, le fer qui
„ t'épargna dans Troye, t'attendoit pour
„ t'immoler à Pharos."

ACTE III.

L'on reconnoît la Propheteſſe Theonoé à ſa démarche grave & myſterieuſe, & à ſes paroles toutes fatidiques. Elle donne ordre à une de ſes femmes de la préceder avec une lumiere pour purifier l'air qu'elle va reſpirer, & à l'autre de paſſer le feu d'un flambeau ſur ſa route pour en ôter les ſouillures & la profanation. Puis elle veut qu'après ſa priere faite, on reporte au Palais la flamme ſacrée.

„ Hé bien, dit-elle en appercevant He-
„ lene, que penſés-vous de mes Oracles?
„ voici Menelas votre époux que vous re-
„ trouvés privé de ſes vaiſſeaux & de la
„ fauſſe Helene. Malheureux Prince, que
„ de dangers vous avés eſſuïés, ſans ſça-
„ voir ſi vous retournerés dans votre patrie,
„ ou ſi vous terminerés ici votre deſtin!
„ Les Dieux ſont partagés, & Jupiter aſ-
„ ſemble aujourd'hui ſon Conſeil. Junon
„ qui fut votre ennemie, vous devient fa-
„ vorable, & ſouhaite votre retour dans la
„ Grece pour déſabuſer les Grecs au ſujet
„ d'Helene. Mais Venus s'y oppoſe. Elle
„ craint de paroître avoir reçu de Paris le
„ prix de la beauté à la faveur d'un hymen
„ venal. Du reſte, votre ſort eſt dans mes
„ mains. Je puis à mon gré prendre le
„ parti de Venus ou de Junon, cacher ou
„ reveler au Roi mon frere votre arrivée en
„ ces

„ ces lieux, vous perdre enfin, vous sau-
„ ver. Il m'a laissé ses ordres : je dois lui
„ obéir.

En effet, elle se dispose en apparence à envoyer vers Theoclymene, pour l'avertir que Menelas est à Pharos. Helene effrayée se jette au pieds de Theonoé, & lui tient ce discours. „ Vous me voyés à vos ge-
„ noux, Princesse, & sur ce tombeau qui
„ sert d'azyle à deux malheureux. N'aurois-
„ je retrouvé mon époux après tant de pé-
„ rils, que pour le voir mourir ! ne revelés
„ pas, je vous conjure, un secret qui nous
„ est si cher, & n'achetés pas l'amitié d'un
„ frere barbare au prix de toute votre pié-
„ té. Songés plûtôt que les Dieux haïs-
„ sant l'injustice & la violence, veulent que
„ chacun jouïsse de ses biens légitimes, &
„ non pas de ses rapines. L'abondance que
„ produit l'injustice est abominable à leurs
„ yeux. La terre & l'air sont des biens
„ communs dont les Dieux permettent l'u-
„ sage : mais ils ne souffrent pas qu'on s'en-
„ richisse impunément aux dépens des mal-
„ heureux. C'est par leur ordre & pour
„ mon malheur que Mercure m'a transpor-
„ tée en ces lieux. Je fus confiée au Roi
„ votre pere, afin qu'il me rendît à cet é-
„ poux qui me redemande aujourd'hui.
„ Comment remplira-t'on ce devoir si Me-
„ nelas meurt ? C'est à vous, Madame, de
„ respecter les Dieux, & les Manes de vô-
„ tre pere. Veulent-ils qu'on retienne un
„ dépôt qui n'appartient pas à l'Egypte ?
„ non, sans doute. Il est donc de votre
„ équité de suivre plûtôt les volontés d'un

„ pere juste, que de servir la violence d'un
„ frere cruel : & ne seroit-ce pas une ta-
„ che pour un cœur dépositaire des secrets
„ divins, qu'on le vît violer les ordres pa-
„ ternels, pour seconder l'inhumanité? Les
„ profonds mysteres vous sont dévoilés; l'a-
„ venir, le présent, le passé vous sont con-
„ nus; & vous ignoreriés les loix de l'équi-
„ té! mettés votre gloire, Madame, à me
„ tirer du sein de l'infortune où vous me vo-
„ ïés. Le nom d'Helene est odieux à tous
„ les mortels. Les Grecs me traitent d'é-
„ pouse perfide. Souffrés que mon retour à
„ Sparte les détrompe. Ma présence seule
„ les convaincra que c'est la querelle de deux
„ Divinités qui les a perdus, & non pas moi
„ qui les ai trahis. Par-là, vous me rendrés
„ l'honneur & les biens dont je ne jouis plus.
„ Vous procurerés un époux à ma fille, &
„ vous mettrés fin à toutes nos disgraces.
„ Helas, si la mort m'eût enlevé Menelas
„ loin de ces lieux, je le pleurerois absent:
„ mais les Dieux me l'ont rendu, & je le
„ verrois périr! Daignés, je vous supplie,
„ m'épargner cet horrible spectacle. Mon-
„ trés-vous fille équitable d'un pere si juste.
„ Est-il rien de plus glorieux pour les enfans
„ que d'heriter de la vertu de leurs peres"?

Theonoé convient qu'Helene est digne de compassion. „ Mais je voudrois, dit-elle,
„ entendre ce que dira Menelas. N'atten-
„ dés point, répond-il, que je tombe à vos
„ genoux, & que je flétrisse par des larmes
„ les lauriers que j'ai cueillis à Troye. Je
„ sçai qu'un Héros ne doit point rougir de
„ pleurer dans la situation où je me trouve.
„ Mais

„ Mais ma fortune paſſée m'a rendu, le
„ cœur trop haut pour donner la moindre
„ apparence de foibleſſe. Si donc vous ju-
„ gés, Madame, que ce ſoit une action
„ digne de vous, de ſauver un Prince in-
„ fortuné, & de me rendre mon épouſe,
„ rendés-là, ſauvés-nous. Sinon, accou-
„ tumé à être malheureux, je ne le ſerai pas
„ ſans y être préparé. Mais je vous déclare
„ que vous en ſerés plus coupable. Toute-
„ fois, je vais faire ce que je crois pouvoir
„ hazarder ſans honte, & ce qui ſera, ſans
„ doute, capable de vous toucher. Je m'ad-
„ dreſſerai aux Manes de votre pere· Sage
„ Roi, que renferme ce tombeau, prête
„ l'oreille à mes vœux. Rends moi l'épou-
„ ſe que les Dieux te chargerent de me gar-
„ der. Si la mort te met hors d'état de me
„ ſatisfaire par toi-même, voici la Princeſſe
„ ta fille qui tient ma deſtinée entre ſes mains:
„ voudroit-elle ternir la gloire d'un pere ſi
„ reſpectable? Dieu des Enfers, j'oſe encore
„ t'implorer. Combien de victimes t'ai-je
„ immolées pour Helene? rends-les moi,
„ ou fais qu'une Princeſſe qui ſemble ne pas
„ dégénérer de la vertu paternelle, me ren-
„ de mon épouſe. Au reſte, Madame, ſi
„ vous m'en privés, il eſt bon de vous ap-
„ prendre ce qu'elle a paſſé ſous ſilence. Sça-
„ chés donc, qu'elle & moi nous avons fait
„ un ſerment de diſputer ſa conquête à votre
„ frere au prix de notre vie. En un mot,
„ il faut qu'il meure ou qu'il tuë. Que s'il
„ refuſe le combat, & qu'il nous force par
„ la faim juſques dans cet azyle, j'ai juré de
„ retirer le poignard encore tout ſanglant du

„ ſein

„ sein d'Helene, pour le plonger dans le
„ mien. Notre sang coulera sur les Cen-
„ dres de votre pere, & son tombeau de-
„ viendra le notre ; monument éternel de
„ l'outrage que vous lui ferés, & source in-
„ tarissable de regrets pour vous. Assurés-
„ vous bien qu'Helene ne sera ni au Roi
„ d'Egypte, ni à aucun autre, & que je l'em-
„ menerai, sinon dans la Grece, du moins
„ dans la région des morts. Mais sied-il de
„ m'attendrir? plus Héros que malheureux,
„ je préfere ma gloire à votre pitié. Vous
„ pouvés me faire mourir ; je mourrai glo-
„ rieux ; ou plûtôt, croïés-moi, aïés soin
„ de votre propre gloire & rendés nous ju-
„ stice".

Le Chœur avertit Theonoé de prendre garde à la sentence qu'elle va prononcer. Mais Theonoé avoit déja pris le parti de l'équité, avant que d'entendre Helene & Menelas. C'étoit pour les éprouver qu'elle feignoit. Aussi leur promet-elle le secret à l'égard de Theoclymene, sans crainte de blesser son devoir, puisque par-là elle acquitte, autant qu'il lui est possible, la parole de son pere, & rend service à son frere en refusant de seconder sa barbarie. Elle conseille à Menelas de se rendre Venus propice, & elle le laisse concerter avec Helene les moïens de s'évader.

Cette conférence sur une affaire si difficile est traitée de maniere à montrer parfaitement l'embarras où ils se trouvent. Car Menelas propose un parti: puis on y trouve un obstacle. Il en imagine un autre avec aussi peu de succès. Tuera-t'il Theoclymene? quelle

ap-

apparence que sa sœur le permît? d'ailleurs, comment fuïr sans vaisseau? tous ceux de Menelas ont été brisés.

Helene est plus heureuse en ressources. Elle propose à son mari le dessein qu'elle a de le faire passer pour mort. Mais comme Menelas ne voit pas où conduit cet artifice, elle développe peu à peu son projet, & prévient ainsi le dénouement qu'il auroit fallu seulement préparer. C'est un défaut que nous avons souvent observé dans Euripide. Il est vrai pourtant que le projet est si hardi, & d'une execution si délicate qu'il laisse encore aux spectateurs tout le plaisir de l'attente.

La Princesse veut que Menelas ne quitte point le tombeau de Protée qui est un azyle sacré, tandis qu'elle ira préparer les ressorts que nous dirons dans la suite. Mais avant que de rentrer dans le Palais, elle invoque Junon & Venus avec beaucoup d'ardeur. Ce qu'elle dit à Venus est singulier. „ O Venus, „ cessés de poursuivre les tristes jours de celle „ qui vous a procuré la palme de la beauté. „ Ne vous suffit-il pas des maux veritables „ que vous m'avés faits, en livrant une fausse „ se Helene aux Troyens? si vous voulés „ ma mort, souffrés que je meure au moins „ dans ma patrie. Etes-vous donc insatiable „ de maux? faut-il que vous vous repaissiés „ de passions, de rage & d'horreurs? faut-il „ que les Amours ensanglantés remplissent „ nos maisons de carnage? ah, si vous étiés „ ce que vous dévés être, vous seriés la plus „ aimable des Déesses".

Le reste de la Scene est pour le chant du

Chœur. Les femmes Grecques touchées des malheurs d'Helene & de leurs propres calamités voudroient imiter les plaintes de Philomele pour peindre la destinée de Troye. Elles en font en effet une peinture animée en remontant jusqu'à Paris, qui fut la source de tant de maux. Elles se rappellent encore le dépit de Nauplius qui pour venger sur les Grecs la mort de son fils Palamede, alluma des feux sur des rochers de l'Eubée pour attirer leurs vaisseaux à un naufrage certain. Enfin, elles détestent les guerres, & les Héros guerriers qui mettent leur gloire à faire des malheureux, sous prétexte d'appaiser des discordes.

ACTE IV.

Cet Acte n'est que l'execution du dessein de l'artificieuse Helene. Menelas se tient caché derriere le tombeau, & Theoclymene arrive en équipage de chasse suivi d'Officiers & de chiens. Après avoir salué le tombeau de son pere, suivant son usage, il ordonne à ses domestiques de reporter dans le Palais les toiles qui lui ont servi pour la chasse, & de remener ses chiens. Puis il se blâme lui-même, comme par réflexion, d'être si indulgent envers ses Officiers; parce qu'il a appris en chemin qu'un Grec étoit arrivé dans l'Isle & qu'il étoit échappé aux sentinelles. Il conjecture que c'étoit quelque espion ou quelque ravisseur député pour enlever Helene. Aussi a-t'il déja envoïé après lui, pour tâcher de le prendre & de le punir de mort.
» Mais quoi, (s'écrie-t'il en entrant dans
» l'en-

„ l'enceinte du ſépulcre) le projet eſt déja
„ executé. Je ne vois plus Helene dans ſon
„ azyle. Sans doute, on me l'a ravie." La
paſſion qu'il a pour elle, & le deſſein où il
eſt de hâter ſon mariage lui inſpirent la penſée de courir lui-même après le raviſſeur. Il
appelle ſes Officiers & demande un char.
Mais Helene ſort du Palais à l'inſtant.

Theoclymene content de voir ſa crainte déçuë, ne fait paroître ſa ſurpriſe qu'au ſujet de l'habillement d'Helene. Car au lieu que ſes vêtemens étoient blancs, elle revient en longs habits de deuil, la tête raſée & les yeux baignés de larmes. Son amant veut ſçavoir la cauſe de ſon nouveau chagrin. Seroit-ce un ſonge fatal ou quelque triſte nouvelle de Sparte? „ Seigneur, répond-elle,
„ car c'eſt le nom que je conſens de vous
„ donner déſormais; je ſuis accablée de dou-
„ leur; tout eſt perdu pour moi."

La feinte douleur d'Helene s'explique par une de ces Scenes dont j'ai ſouvent parlé, & qui ſe font par des interrogations & des réponſes alternatives vers pour vers. Elle eſt très-agréable, ſur tout par les équivoques heureuſes que le ſujet fournit de lui-même. Car l'artifice de l'épouſe de Menelas conſiſte à faire entendre au Roi par des pleurs affectés & par des paroles entre-coupées de ſanglots, que ſon époux eſt mort; & qu'outre Theonoé qui l'aſſure, un Grec qui a fait naufrage avec lui vient d'en apporter la nouvelle. Cet homme eſt Menelas qui ſe montre au Roi.

Ses habits déchirés & le triſte état où il eſt, font aſſés voir à Theoclymene que c'eſt

un étranger qui a fait naufrage. Surquoi Helene contrefaisant les personnes fort affligées, s'écrie: „ Ah, il me semble voir en cet é„ tat mon époux!" Theoclymene s'informe curieusement de toutes les circonstances de cette mort, apparemment de peur de surprise. Mais les réponses d'Helene sont si justes, & le piége est si bien tendu, que le Roi ne sçauroit l'éviter: & de plus son amour pour elle le porte aisément à croire ce qu'il souhaite, la mort de Menelas; puisque cet époux étoit l'unique obstacle qu'Helene pût apporter à la passion de ce Roi amoureux. Il demande à la Princesse, si le tombeau de Protée sera encore desormais sa demeure. Mais Helene sans éluder beaucoup cette nouvelle attaque de son amant, lui déclare enfin, qu'étant devenuë libre elle consent à l'épouser. „ Oublions le passé, reprend„ elle, & cessons de nous haïr." Puis elle demande à Theoclymene une seule grace, c'est de lui permettre de rendre les derniers devoirs à la mémoire de Menelas: c'est-là le nœud de l'artifice. Car Theoclymene peu instruit des coutumes Grecques se prête à tout ce que veut Helene. Or elle prétend que son mari étant mort sous les eaux, il faut (suivant l'usage des Grecs) qu'elle monte sur un vaisseau; & qu'elle aille sur la mer assés loin du rivage pour y faire les funerailles convenables. Le Roi charmé d'avoir enfin triomphé, à ce qu'il croit, des répugnances d'Helene, permet tout, n'examine rien, & veut de plus fournir tout ce qui est nécessaire à cette pompe funebre. Pour sçavoir plus sûrement ce qu'il faut, il interroge Menelas.

nelas. Tout se borne à des animaux pour les sacrifices, à des lits, à des armes, & à des fruits.

L'usage de présenter aux morts tout ce qui sert à la vie, favorisoit le dessein d'Helene & de Menelas. Une seule chose fait peine au Roi. Quelle nécessité que le vaisseau s'écarte si loin des bords? ne sçauroit-on faire cette cérémonie sans Helene? mais on lui donne des réponses qui écartent tous ses scrupules. C'est, dit-on, l'épouse elle-même qui doit faire les funerailles de son époux; & à l'égard du vaisseau on doit le mettre en pleine mer, afin que les flots ne rejettent pas sur le rivage, les restes sacrés du sacrifice. Theoclymene trop satisfait de la parole qu'Helene lui a donnée de l'épouser s'aveugle sur tout ceci. Il veut tout préparer pour la cérémonie, donner au Grec des vêtemens & des vivres en faveur de l'heureuse nouvelle qu'il a apportée, & laisser à Helene la satisfaction de pleurer pour la derniere fois son Ancien mari. „ Cependant, ajoûte-t'il, consolés-vous, Madame. Ne vous livrés point à d'inutiles regrets: ils ne vous rendront pas votre époux." C'est ce que dit un de nos Poëtes.

> Pourquoi ces soins superflus,
> Pourquoi ces cris, ces allarmes?
> Ton époux ne t'entend plus.

„ En effet, reprend Menelas, votre devoir, Princesse, est d'aimer le mari qui vous parle, & d'oublier le mort. Votre

„ état

„ état présent l'exige de vous. Que si je
„ suis assés heureux pour retourner dans la
„ Grece, je rétablirai votre gloire injuste-
„ ment flétrie, pourvû que vous soïés telle
„ que vous devés être envers votre époux."
Helene répond sur le même ton à ces équivoques, tandis que le Roi qui en est la duppe goûte des complimens & des douceurs qui ne sont pas pour lui. Tous rentrent ensuite dans le Palais, excepté le Chœur dont l'Intermede paroît étranger au sujet, à la premiere vûë, puisqu'il ne s'agit que du ravissement de Proserpine, & des maux que causa aux hommes le chagrin de Cerès : mais il y a une finesse assés délicate, en ce que le Chœur n'osant révéler la fuite d'Helene, en parle cependant d'une maniere couverte & allégorique, en rappellant l'avanture de Proserpine enlevée par Pluton.

ACTE V.

Helene vient rendre compte aux femmes Grecques du succès de son entreprise, & les prie de garder le secret jusqu'à la fin, afin qu'en se sauvant elle puisse contribuer un jour à leur délivrance. Incontinent Théoclymene sort avec Ménélas & des Officiers chargés de toutes les choses qu'Helene avoit demandées; & il leur ordonna de suivre Ménélas : mais comme il ne sçauroit perdre Helene de vûë, il tâche de la dissuader du voïage qu'il a permis. Il craint que sa douleur ne la porte à se précipiter dans la mer, pour suivre l'Ombre de son époux: & il est jaloux des pleurs qu'elle verse pour un

mort

mort qu'il regarde encore comme un rival.

Helene allegue la Religion & les droits ſacrés d'un premier Hymen, qui ne permettent pas à une femme vertueuſe de ſe diſpenſer des derniers devoirs envers un mari aimé. Du reſte pour raſſurer Theoclymene, elle lui promet de ne pas ſe livrer à ſon déſeſpoir, & le preſſe cependant de donner ſes ordres pour avoir un vaiſſeau prêt. Le Roi y conſent enfin, & commande qu'on lui donne une galere Phenicienne de cinquante rames, avec ordre aux rameurs & à l'équipage d'obéir à l'Etranger. Il lui prend même envie d'accompagner Helene, & d'être de la cérémonie; mais elle vient à bout de l'en détourner. Tous ces petits obſtacles qu'il faut lever l'un après l'autre, & qui ſemblent devoir tout renverſer, font l'interêt de cette intrigue. Enfin Theoclymene, après avoir ordonné de faire tous les préparatifs de ſon nouveau mariage, prie le Grec de lui ramener au plûtôt Helene, les congédie l'un & l'autre, & ſe retire. Menelas réïtere ſes vœux au Ciel, & part avec ſa ſuite, tandis que le Chœur occupe la ſcene par des chants qui n'expriment que des ſouhaits vifs & élegans pour l'heureux retour d'Helene dans ſa patrie.

Quoique cet intervalle ſoit aſſés court par rapport à la vraiſemblance, un homme vient d'un air effraïé apprendre au Roi la fuite d'Helene; & lui déclarer que c'eſt Menelas lui-même qui l'a emmenée ſur la Galere que Theoclymene leur a prêtée. Le Roi ne peut croire d'abord une choſe ſi dépourvûë d'apparence: & le moïen qu'un homme ſeul

ait pû venir à bout de tant d'Egyptiens dont il étoit accompagné ? mais l'esclave lui fait un récit détaillé en ces termes.

„ Dès qu'Helene est sortie du palais pour „ aller sur le rivage de la mer, elle s'est mi- „ se à verser d'artificieuses larmes sur la pré- „ tenduë mort de Menelas qui la condui- „ soit. Arrivés au port nous en détachons „ une Galere de cinquante rames: nous fai- „ sons les préparatifs: l'un s'occupe à élever „ les mâts, l'autre à placer les rames, d'au- „ tres à disposer les voiles & à attacher le „ gouvernail. Incontinent nous voïons s'ap- „ procher curieusement du rivage des hom- „ mes de bonne mine, mais en mauvais é- „ quipage. C'étoient les compagnons du „ fils d'Atrée. Dès qu'il les apperçoit il s'é- „ crie avec une douleur feinte: malheureux „ Grecs, comment & sur quel vaisseau avés- „ vous fait naufrage: du moins venés secon- „ der Helene, & rendre avec nous les der- „ niers honneurs à son époux submergé. „ Ceux-ci versant des larmes simulées en- „ trent dans le vaisseau, & portent des of- „ frandes pour ce sacrifice de mer. Tout „ cela nous paroissoit suspect, & nous nous „ entretenions tout bas sur ce grand nombre „ de Grecs; mais pour obéir à vos ordres, „ nous n'osions trop éclaircir ce mystere: „ car enfin, Seigneur, l'ordre d'obéir à l'E- „ tranger est la cause unique de notre infor- „ tune. Déja tout étoit transporté dans le „ vaisseau: le taureau seul refusoit de passer, „ il poussoit des mugissemens, & nous écar- „ toit tous en menaçant des yeux & des „ cornes quiconque osoit en approcher.

„ Com-

„ Compagnons, dit alors Menelas, vous qui
„ avés renversé Troye; suivés nos coutumes
„ Grecques; traînés cette victime jusques
„ dans la Galere, & cette épée l'immolera.
„ Ils prennent aussi-tôt la victime, & l'en-
„ traînent sur une planche; de sorte que
„ Menelas en partie par caresses & en partie
„ par force acheve de la faire entrer dans le
„ navire. Comme il ne manquoit plus rien,
„ Helene s'assit au milieu de la poupe; Me-
„ nelas ressuscité prend sa place auprès d'el-
„ le; & les autres se rangent de suite à droi-
„ te & à gauche. Tout avoient des poi-
„ gnards cachés sous leurs robes. Ils pous-
„ sent à l'instant de grands cris, sans doute
„ pour s'exhorter à leur voïage, autant que
„ nous avons pû l'entendre. Comme nous
„ étions à quelque distance des côtes de
„ Pharos, le Pilote demande s'il est néces-
„ saire de voguer plus loin. C'est assés pour
„ mon dessein, répond Menelas. Inconti-
„ nent il court vers la proüe l'épée à la
„ main, & en égorgeant le taureau, sans
„ faire mention d'aucun mort, il fait seule-
„ ment cette priere: Dieu des mers, & vous
„ chastes filles de Nerée, conduisés-moi a-
„ vec mon épouse aux rivages de la Grece.
„ Cependant le sang de la victime ruisselloit
„ dans les eaux, présage heureux pour l'E-
„ tranger. Alors un de nous dit à son voi-
„ sin: ce voïage est frauduleux; retournons
„ en arriere; prenés le commandement, &
„ tournés le gouvernail. Mais le fils d'A-
„ trée, tout fumant du sang de la victime,
„ appelle ses compagnons: Amis, élite de la
„ Grece, que tardés-vous? Massacrés ces
„ bar-

„ barbares & précipités-les dans les flots.
„ Notre chef de son côté nous crie : Saisissés promptement cette planche ; brisés ces
„ bancs ; tirés ces rames, & mettés en pieces ces perfides Etrangers. Tous se levent ; tous s'animent : les uns armés de
„ poignards, les autres de tout ce que le hazard leur fournit. Il se fait un horrible
„ combat, & la Galere est rougie de sang.
„ Helene du haut de la poupe crie aux
„ siens : Souvenés-vous des exploits de
„ Troye, & renouvellés-les sur ces barbares. Dans cette ardeur mutuelle vous eussiés vû se confondre les vaincus & les vainqueurs, & plusieurs tomber morts. Menelas en général d'armée examinoit où il
„ falloit porter du secours, & il y voloit à
„ l'instant. Il frappe, il renverse tout ce
„ qui lui résiste, & culbute enfin tous nos
„ nautonniers dans la mer ; puis s'emparant
„ du gouvernail : C'est en Grece, dit-il,
„ que je prétends aller. On tourne la voile ; un vent favorable vient l'enfler, & le
„ vaisseau disparoît à mes yeux. Pour moi,
„ plûtôt que de m'exposer à une mort certaine, je m'étois jetté dans les flots, dont
„ l'on m'a tiré pour venir vous annoncer ce
„ malheur, & pour vous dire que rien n'est
„ plus salutaire qu'une sage défiance."

Theoclymene, doublement duppé, & comme amant & comme Roi, conçoit une fureur qui le porte à venger au moins sur sa sœur les interêts de son amour & de son sceptre. Elle est coupable à ses yeux, pour ne lui avoir pas revelé l'arrivée de Menelas à Pharos. Le Chœur, suivant son office, tâche

-che d'appaiser Theoclymene. „ Où cou-
„ rés-vous, Seigneur? Dans quel sang allés-
„ vous tremper vos mains?" Cela produit
une contestation courte & interessante entre
le Roi & le Chœur : mais comme des fem-
mes captives ne peuvent faire entrer la rai-
son dans l'esprit d'un ennemi courroucé, Eu-
ripide a recours à la machine pour le dé-
noument ; & il introduit à propos les deux
Gemeaux Castor & Pollux, dont l'un prend
la parole pour calmer Theoclymene. Il le
fait en lui alleguant l'innocence de Theonoé,
& la volonté des Dieux sur Helene. Il ad-
dresse ensuite le discours à Helene même,
quoiqu'absente, pour lui annoncer un retour
heureux dans sa patrie, & les honneurs di-
vins qui lui sont reservés après sa mort. Elle
doit donner son nom à une Isle *, & Me-
nelas doit habiter pour toujours dans les Isles
fortunées. Cette fable Athénienne est le but
de toute la piece ; ce qui confirme ce que
nous avons dit plus d'une fois, à sçavoir,
que les Poëtes Grecs travailloient presque
toujours sur des sujets capables de flatter leur
patrie, & que leurs Tragédies étoient pres-
que toûjours allégoriques.

Si l'on veut se rappeller l'idée de l'Iphige-
nie en Tauride, on trouvera que cette Tra-
gédie lui est parfaitement conforme. C'est
de part & d'autre une Princesse transportée
hors de sa patrie dans une terre étrangere,
Iphigenie en Scythie, & Helene en Egyp-
te. Ici c'est un époux, là c'est un frere;
tous

* L'Isle d'Helene ; c'est une des Sporades du pro-
montoire Sunium.

tous les deux inconnus & prêts d'être immolés ; qui reconnoissent l'un une sœur, l'autre une épouse. Des deux côtés ce sont les femmes qui, par leur génie plus industrieux que celui des hommes, trouvent le secret de s'évader & d'enlever ce qu'elles ont de plus cher, à la fureur de deux Tyrans. Enfin des Dieux en machine font les deux dénoumens, & remettent le calme sur le Théatre.

ION,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

LA fable d'Ion est fort composée : aussi fait-elle la matiere d'un long Prologue récité par Mercure tout exprès pour instruire les spectateurs à qui il addresse la parole sans autre artifice.

ACTE I.

Voici le fonds du Prologue & le sujet. Creüse, fille d'Erecthée Roi d'Athénes, fut séduite par Apollon ; & de ce commerce elle mit au monde un fils, à l'insçû d'Erecthée. Pour mettre son honneur à couvert, elle exposa ce fils dans la grotte même qui avoit été témoin de son malheur : mais elle eut la précaution de mettre l'enfant dans une corbeille fermée, avec quelques ornemens qu'elle avoit, pour suivre en cela une coutume domestique fondée sur une fable. C'est qu'Ericthonius * son aïeul & fils de la terre, avoit été confié par Minerve aux trois filles de Cecrops, avec défense d'ouvrir le petit pa-

* Ericthonius quatriéme Roi d'Athénes. Voïés cette fable dans OVIDE, *Met.* l. 2. f. 12.

panier où il étoit renfermé. Aglauros, l'une des Cécropides, cédant à la curiosité, ouvrit ce dépôt mysterieux, & y trouva un enfant accompagné d'un serpent. Ovide en parle comme Euripide.

Mais pour revenir à Creüse, elle renouvella en quelque sorte l'avanture d'Ericthonius, & Mercure fit pour elle ce que Minerve avoit fait pour son aïeul: car le Dieu, à la priere d'Apollon, tira le fils de Creüse de la grotte où sa mere l'avoit caché, & le transporta au Temple de Delphes. La Prêtresse d'Apollon fut d'abord choquée de cette avanture, dans la pensée qu'elle étoit arrivée à quelque Delphienne, doublement coupable d'avoir manqué à son devoir, & d'avoir osé prophaner un temple si respectable. Elle voulut même jetter l'enfant hors de cette demeure sacrée; mais Apollon lui toucha le cœur, & la pitié l'emporta sur l'indignation, de maniere que la Prêtresse prit soin de nourrir ce pupille. Il crut sous les yeux de sa liberatrice & à l'ombre des autels, sans que lui ni elle eussent aucune lumiere de ceux dont il avoit reçu le jour. L'estime qu'il s'acquit parmi les Delphiens, les engagea à le faire le dépositaire des Thrésors du Temple: cependant sa mere Creüse épousa Xuthus à l'occasion qu'on va dire.

Ce Xuthus n'étoit pas d'Athénes, mais d'Achaïe, & issu d'Eole. Il vint un jour au secours des Athéniens qui avoient une guerre sur les bras. Il les aida à remporter la victoire sur leurs ennemis; & Creüse avec le sceptre d'Athénes fut le prix de sa générosité & de sa valeur: mais tous deux après plusieurs années

nées se voïant sans heritiers résolurent d'aller à l'Oracle de Delphes. C'est ici précisément que commence la piece. Mercure prévient le spectacle en avertissant que le dessein d'Apollon est de faire passer Ion, ce fils qu'il a eû de Creüse, pour véritable fils de Xuthus, & de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie, partie considérable de la Grece.

Mercure s'étant retiré, Ion se montre à la tête de plusieurs Ministres d'Apollon. „ Déja, dit-il, le Dieu de la lumiere fait briller son char sur la terre; les astres en sa présence fuïent dans le sein de la nuit sacrée. Le sommet de la double colline reçoit un double éclat. Les parfums montent jusqu'à la voute du Temple; & la Prêtresse assise sur le trépié est prête d'annoncer au peuple les oracles du Dieu. „ Allés, Ministres saints, allés à la source „ de Castalie, & après vous être lavés dans „ ses eaux pures, rentrés dans le Temple; „ purifiés sur-tout vos levres pour interprêter heureusement les mysteres d'Apollon. „ Pour moi, satisfait de l'humble emploi „ que j'exerce depuis mon enfance, je vais „ orner ce vestibule de couronnes de laurier, en nettoïer l'entrée, & écarter à „ coup de fleches les oiseaux qui pourroient „ souiller les offrandes: car étant sans mere „ & sans pere, je regarde ce Temple qui „ m'a servi de berceau, comme un lieu sacré qui éxige tous mes soins."

Tandis qu'il s'occupe à ce pieux exercice, il entretient son esprit d'idées conformes à son emploi. Les lauriers, les myrtes, l'eau

de Castalie, tout lui rappelle le souvenir du Dieu qu'il sert, & la pureté qu'un ministre doït avoir dans son service. „ Heureux tra-„ vail, s'écrie-t'il! O Phebus, c'est toi que „ je sers, & dans le lieu qui t'est le plus „ cher! Que cet emploi m'est doux; qu'il „ m'est glorieux! Je ne suis point l'esclave „ d'un vil mortel; je suis le ministre d'un „ Dieu. Oui, ce Dieu est mon véritable „ pere, puisque, c'est par lui & de ses bien-„ faits que je vis." Tout ceci est une espece d'hymne, avec un refrain à la louange d'Apollon. Elle est suivie de quelques traits un peu trop naïfs pour notre Théatre: car Ion voïant une foule d'oiseaux qui sortent du Parnasse, & qui voltigent autour du Temple, les écarte à grands cris, & les menace de les frapper de ses traits, en les appellant chacun par leur nom.

Des filles Athéniennes qui arrivent font une autre scene naïve: elles examinent curieusement le vestibule du Temple. „ Ce „ n'est pas seulement dans notre Athénes, si „ chere aux Dieux, disent-elles, qu'on voit „ des Temples magnifiques, puisque Del-„ phes en a un si beau." Surquoi Ion leur fait considerer divers tableaux ou bas-reliefs, qui représentent quelques histoires des Dieux. „ De grace, dit-il, voïés le fils de Jupiter *, „ qui de sa faux dorée tuë l'hydre de Lerne.

* Hercule.

Le Choeur. Je le vois.

Ion. Et cet autre après de lui, qui tient * un flambeau ardent.

Le

* Je lis ainsi après Barnez, parce qu'en effet Iolas bruloit les têtes de l'hydre, à mesure que Hercule les coupoit: la leçon ordinaire ne s'entend pas bien.

LE CHOEUR. Quel eſt-il? Nous le repréſentons ſouvent, ce me ſemble, dans nos ouvrages de tapiſſerie.

ION. C'eſt Iolas l'Ecuyer d'Hercule. Regardés encore celui-ci * ſur un cheval aîlé, tout prêt à tuer le monſtre à trois corps.

* Bellerophon armé contre la Chimere.

Cela ſuffit pour connoître le goût de cette ſcene : à chaque demande Ion répond: „ Là? ce ſont les Geans : ici ? c'eſt Bac„ chus avec ſes Thyrſes : de ce côté? c'eſt „ Pallas avec ſon Egide;" & choſes ſemblables qui ſont de vraies beautés, mais peut-être trop ſimples pour le goût préſent. Virgile n'a pas manqué de copier en partie cette ſituation, lorſqu'il nous peint Enée dans un Temple de Carthage, dont il parcourt les peintures. „ *Dans* ce bois là même, dit„ il, Didon faiſoit ériger un Temple en „ l'honneur de Junon. Elle y avoit fait „ dreſſer la ſtatuë de la Déeſſe, & elle a„ voit enrichi le Temple de ſes préſens. Le „ ſeuil poſé ſur les degrés, par où l'on mon„ toit, étoit d'airain, & les colomnes qui „ portoient l'architrave étoient de bronze, „ auſſi-bien que les gonds qui ſoutenoient „ les portes. Le premier ſpectacle qui ſe „ préſenta aux yeux d'Enée, ſervit beaucoup „ à calmer ſes inquiétudes, à le raſſurer ſur „ les perils dont ſa vie étoit menacée, & à „ remettre la confiance dans ſon cœur. En „ effet, tandis qu'il parcouroit des yeux les „ divers ornemens du Temple, en atten„ dant que la Reine y vînt; tandis qu'il ré„ flechiſſoit ſur le bonheur des nouveaux ci„ toyens, & qu'il étoit charmé de l'habileté „ des ouvriers & de la beauté des ouvrages,

Æneïd. l. 1. v. 445. Traduct. du P. CATROU.

„ il fut furpris de voir toute la fuite de la
„ guerre de Troïe, tracée par ordre en d'ex-
„ cellens tableaux. Il comprit que la Re-
„ nommée avoit répandu par toute la terre
„ les travaux d'un fi long fiege. Enée re-
„ connut Agamemnon & Ménélas en pein-
„ ture. Il difcerna Priam & Achille dont
„ la colere fût fi funefte aux deux partis. A
„ cette vûë il s'arrêta, & les yeux baignés
„ de larmes, en quelle region dit-il à Acha-
„ te, nos avantures n'ont-elles pas pénetré?
„ On a joint ici le portrait de Priam à ceux
„ des Généraux Grecs. Vous voïés qu'on
„ fçait y faire juftice au mérite; qu'on y a
„ le cœur tourné à la compaffion, & qu'on
„ y eft touché de l'infortune des malheu-
„ reux. Ne craignés plus: nous fçaurons
„ tirer avantage de la connoiffance qu'on a
„ de nos malheurs dans ces lieux. Il parla
„ de la forte & continua de parcourir des
„ yeux ces muettes peintures. Chaque ta-
„ bleau lui fit verfer des larmes. Il voïoit
„ d'une part les Grecs affaillans fuir devant
„ une troupe de jeunes Troïens qui les pour-
„ fuivoient: d'une autre part il voïoit les
„ Phrygiens mis en fuite par Achille. Il
„ confideroit dans un tableau les tentes de
„ l'infortuné Rhefus, qui venu pour fecou-
„ rir Troye, fut attaqué de nuit par Dio-
„ mede. On pilloit fon camp lorfque le
„ chef étoit encore dans fon premier fom-
„ me, & on le rempliffoit de carnage.
„ Diomede conduifoit les chevaux fous les
„ pavillons qu'il avoit enlevés à Rhefus, a-
„ vant qu'ils euffent pû paître dans les prez
„ de la Troade, & boire des eaux du Xan-
„ the.

„ the. Ce ſpectacle fit verſer des larmes à
„ Enée. Dans un autre tableau paroiſſoit
„ le jeune Troïlus, qui fut aſſés audacieux
„ pour défier Achille. Il eſſaïa en vain ſes
„ armes contre lui. Troïlus lui étoit inégal
„ en forces : auſſi le voïoit-on le corps
„ preſqu'entier hors de ſon char, tombé à la
„ renverſe & entraîné vers la ville par ſes
„ chevaux dont il tenoit encore les rênes.
„ Sa tête & ſa chevelure traînoient à terre,
„ tandis que ſa lance qui lui reſtoit à ſa main
„ traçoit un ſillon ſur le ſable. Dans un
„ troiſiéme tableau étoient repréſentées les
„ Dames Troïennes, les cheveux en deſor-
„ dre dans le Temple de Pallas. Elles pa-
„ roiſſoient offrir leurs vœux à la Déeſſe
„ peu favorable. D'un air triſte & ſup-
„ pliant elles lui préſentoient une robe pour
„ couvrir ſa ſtatuë ; & elles ſe frappoient le
„ ſein. Pallas irritée ſembloit tenir les yeux
„ baiſſés en terre. Une autre peinture re-
„ préſentoit le corps d'Hector, qu'Achille
„ après l'avoir traîné autour des foſſez de
„ Troye, vendoit à Priam qui étoit venu le
„ racheter. Enée ne put s'empêcher de
„ pouſſer un profond ſoupir, lorſqu'il vit
„ les dépouilles, le char & le corps de ſon
„ ami ; & qu'il apperçut Priam deſarmé ten-
„ dant des mains ſuppliantes au meurtrier de
„ ſon fils. Dans une autre peinture il ſe vit
„ lui-même environné dans une mêlée par
„ les principaux chefs du camp ennemi. Il
„ y vit les Ethiopiens, & il reconnut Mem-
„ non à la noirceur de ſon viſage, & à la
„ lueur de ſes armes. La généreuſe Pente-
„ ſilée s'y faiſoit remarquer : elle étoit con-

„ ductrice d'un escadron d'Amazones, dont
„ les boucliers étoient échancrés en demi-
„ cercle. Leur Reine soutenant d'une é-
„ charpe la seule mammelle qui lui restoit,
„ paroissoit plus fiere que mille autres de
„ ses compagnes; & toute fille qu'elle étoit,
„ elle osoit se mesurer avec les plus braves
„ guerriers".

Ce morceau de l'Eneïde est si beau, que j'ai crû devoir n'en rien omettre malgré sa longueur, pour faire voir avec quelle délicatesse Virgile a sçu imiter les anciens, & encherir sur les beautés naturelles qu'il a trouvées dans leurs écrits. En voici encore un dans le même genre, que le lecteur me sçaura gré de lui rappeller. Il est du sixiéme livre de l'Eneïde où le Poëte décrit l'arrivée d'Enée à Cumes; & ce Prince occupé à considerer le Temple de Diane.

Æneid. l. 6. v. 13. trad. du P. Catrou.

„ Déjà le héros & sa suite étoient entrés
„ dans le bois consacré à Diane, & bientôt
„ ils furent rendus à son Temple tout écla-
„ tant de dorures. On dit que Dédale
„ fuïant la persécution de Minos, osa se
„ hazarder à fendre les airs avec des aîles
„ qu'il se fabriqua, & que par un chemin
„ nouveau volant vers le Septentrion, il
„ vint à Crete à l'endroit le plus élevé de
„ Cumes. Dès qu'il y fut arrivé il com-
„ mença par consacrer à Phebus ses aîles;
„ puis il érigea un Temple magnifique. Sur
„ les portes du Temple il sculpa en bas re-
„ lief la mort d'Androgée. Il y représenta
„ les Athéniens que Minos obligeoit tous
„ les ans d'envoïer à Crete quatorze de
„ leurs enfans. On y voit l'urne dont on

„ se

„ se servoit pour les tirer au sort. Dans un
„ autre bas-relief étoit figurée l'Isle de Cre-
„ te vis-à-vis d'Athénes. On y avoit repré-
„ senté Pasiphaé, & l'objet de son brutal
„ amour. Le Minotaure qui en fut le fruit
„ monstrueux y avoit sa place. On apper-
„ çevoit d'un autre côté le fameux laby-
„ rinthe dont on ne pouvoit retrouver l'is-
„ suë, lorsqu'on y étoit entré. Dédale s'y
„ étoit représenté lui-même. Trop favora-
„ ble à la passion qu'Ariadne avoit conçuë
„ pour Thesée, il donnoit à celui-ci un fil
„ pour lui faire retrouver sa route dans les
„ obscurs détours du labyrinthe. Infortuné
„ Icare, sans doute vous auriés eû part à ce
„ bel ouvrage de Dédale! Deux fois le pe-
„ re s'efforça d'emploïer l'or pour exprimer
„ la chute de son fils; deux fois ses mains
„ se refuserent à son travail. Les Troïens
„ auroient continué à parcourir des yeux le
„ reste de ces histoires, si Achate, qu'on
„ avoit envoyé chercher la Sibylle, ne l'eût
„ amenée.

La difference qu'on peut bien sentir entre ces peintures de Virgile, & celle d'Euripide, c'est que les premieres sont remplies de sentiment, & par-là plus interessantes que la seconde qui ne contient que des sujets généraux: mais Euripide n'en a pas été moins sensé dans le choix de ses sujets, puisqu'il ne s'agissoit que d'une situation de simple curiosité dans des filles, qui arrivant au Temple de Delphes avant leur maîtresse, jettent çà & là un coup d'œil en passant, bien plûtôt pour faire connoître au spectateur quel est le but de leur voïage, que pour l'a-

muser par des descriptions hors de saison: aussi la scene est-elle courte sur cet article.

La curiosité porte encore ces filles à vouloir entrer jusques dans le sanctuaire, pour achever de tout voir; mais Ion leur fait entendre que l'entrée n'en est permise qu'à ceux qui viennent consulter l'Oracle, après les sacrifices requis.

Ces Athéniennes qui forment le chœur font connoître qu'elles sont les femmes d'une Dame Athénienne nommée Creüse. Il n'est pas trop aisé de distinguer nettement si elle est entrée d'abord avec ses femmes, ou si elle vient ensuite sur le Théatre: car jusqu'à présent Ion n'a entretenu que sa suite. Elle prend tout à coup la parole, & semble répondre à une demande qu'on ne lui fait pas. Peut-être vouloit-elle ne se point découvrir, comme la suite donne lieu de le penser.

Le reste de la scene, ou si l'on veut cette nouvelle scene, est un long entretien de Creüse avec Ion. Il est frappé de son grand air & surpris de ses larmes. D'abord, elle paroît vouloir éluder les interrogations curieuses du Ministre d'Apollon; puis elle répond en mots mysterieux: „ Mes pleurs „ doivent vous étonner, sans doute; mais „ l'aspect de ce Temple m'a rappellé un „ triste souvenir. J'oubliois que j'étois en „ ce lieu, & mon esprit étoit à Athénes. „ Que les femmes sont malheureuses, & „ que les Dieux sont injustes! A qui avoir „ recours, si l'iniquité de nos Souverains „ maîtres nous perd?" Ce soupir énigmatique

que pour Ion, lui donne l'envie de découvrir le ſecret de cette Dame affligée. Mais elle referme auſſi-tôt ſon cœur pour ne pas le laiſſer pénétrer par un étranger. Comme il la complimente ſur ſa naiſſance, afin de changer de diſcours: „ Helas, dit-elle, c'eſt „ à cet unique avantage que s'eſt borné mon „ bonheur!" Elle raconte à ce ſujet la Fable de ſon ayeul Ericthonius, (grand titre de nobleſſe) le ſacrifice que fit Erecthée ſon pere de ſes propres filles, pour le ſalut de la patrie (autre titre d'héroïſme,) & la deſtinée de ce Roi, que Neptune précipita tout vivant dans le ſein de la terre, qu'il entr'ouvrit d'un coup de ſon Trident. Comme le lieu où il fut englouti, eſt le même où Apollon avoit ſéduit Creüſe, le nom de ce lieu la fait rentrer tout-à-coup dans ſa rêverie & dans ſon chagrin, „ Lieu fatal, dit-„ elle, puiſſai-je ne t'avoir jamais vû!" Ion piqué d'une nouvelle curioſité fait un nouveau pas pour entrer dans la confidence de la Dame. Mais elle détourne la converſation ſur ſon époux Xuthus. Il doit dans quelques momens venir conſulter l'Oracle d'Apollon. Mais il eſt allé d'abord à l'antre de Trophonius. C'eſt le chagrin de ſe voir ſans poſterité qui l'amene à Delphes. „ Quoi, dit Ion, vous n'avés jamais eû „ d'enfans!" L'interrogation eſt embarraſſante par ſa naïveté. Mais Creüſe s'en tire adroitement & ſe contente de répondre: „ Helas, Apollon le ſçait!"

Elle interroge à ſon tour Ion, qui lui avouë qu'il n'a pû connoître juſqu'à préſent ni pere, ni mere, & qu'il a toujours vécu des

 au-

autels, qui lui ont servi d'azyle. „ Je sçai, „ dit Creüse, une mere aussi infortunée que „ la votre. Quelle est-elle, répond Ion. „ Daignés me la nommer." Creüse en femme habile profite de cette ouverture, pour proposer son affaire sous le nom d'une autre. „ C'est elle, dit cette Princesse, „ pour qui je suis venu consulter Apollon en „ attendant l'arrivée de mon époux." Elle fait donc entendre, que c'est pour une amie qu'elle vient interroger le Dieu; & comme le Ministre lui offre ses services pour cela: après quelques façons, elle lui dit tout de suite, que cette amie a eû malgré elle une galanterie avec Apollon; qu'elle en a eû un fils, qu'elle l'a exposé; qu'on ignore ce que l'enfant est devenu, & qu'elle le croit mort; que du reste, à en juger par la datte de cette avanture, l'enfant devroit être à peu près du même âge qu'Ion.

Celui-ci surpris de la conformité qu'il trouve entre son destin & le sort de cet enfant, ne peut toutefois s'imaginer qu'un Dieu ait eû un commerce secret avec une mortelle. Ainsi il conclut qu'il est inutile & même dangereux de consulter Phœbus sur un crime qu'il n'avouroit pas. Creüse en soupirant se plaint de l'ingratitude de ce Dieu, & voïant de loin venir son mari, elle recommande à Ion un grand secret sur l'avanture qu'elle vient de lui raconter au sujet d'une amie, dans la crainte que cet entretien rapporté peu fidelement ne causât quelque trouble & quelque mal-entendu, dont la honte retomberoit sur elle.

Xuthus à la maniere Grecque saluë d'abord

bord le Dieu du Parnasse, puis Creüse, à qui il apprend que l'Oracle de l'antre n'a pas voulu prévenir celui de Delphes : mais qu'il assure par avance que Xuthus ne s'en retournera point sans enfans, ni Creüse sans réponse.

L'un & l'autre après quelques prieres entre dans le Temple, tandis qu'Ion va chercher l'eau pour faire les aspersions. Avant que d'y aller, il refléchit un moment sur le discours de Creüse, & blâme assés vertement le procedé d'Apollon, dont il se tient fort scandalisé. „ A quel dessein, dit-il, séduire des beautés mortelles, & abandonner leurs enfans au trépas? Songés qu'étant Dieu vous devés des exemples de vertu. S'il est des méchans parmi nous, vous les punissés. Sied-il donc aux Legislateurs de violer les loix? Si cela étoit, ce que je n'ose croire; les mortels vous puniroient à leur tour, & vos Temples seroient bien-tôt déserts. Car enfin, si vous succombés à d'indignes passions, il ne faut plus accuser les hommes, c'est à vous qu'il faut s'en prendre. Ils ne sont plus que les imitateurs de vos vices: vous êtes leurs maîtres." Voilà ce que les sages Païens pensoient de leurs Divinités, ou plûtôt des Fables que la Poësie leur imputoit.

Le Choeur resté seul dans le Vestibule du Temple addresse des voeux à Lucine, à Minerve, & à Diane pour obtenir à ses maîtres une posterité digne de la race d'Erecthée. Il y a un morceau élegant sur l'avantage d'une posterité nombreuse. Il revient à ce que

 dit

dit Ciceron dans l'Oraison pour Cluentius où il appelle un fils, „ l'esperance du pere, la „ gloire du nom qu'il doit perpetuer, l'ap„ pui de la maison, l'heritier de la famille, „ & un citoïen destiné à servir l'Etat." *Spem parentis, memoriam nominis, subsidium generis, hæredem familiæ, designatum Reipublicæ civem.* Le Grec d'Euripide, & le Latin de Ciceron ne sont gueres susceptibles d'une traduction heureuse en notre langue.

ACTE II.

Ion revient demander si Xuthus est sorti du Temple. Ce Prince en sort à l'instant, & dès qu'il apperçoit Ion, il l'aborde, en lui donnant le nom de fils. Mais le Ministre d'Apollon se refuse aux embrassemens de Xuthus, dont le discours lui paroît peu sensé. Sur quelle apparence & quelle preuve l'appeller son fils? il faut qu'il ait mal pris le sens de l'oracle. Cette contestation fait naître peu à peu l'explication du mystere. L'oracle a répondu à Xuthus: *La premiere personne que tu rencontreras à la sortie du Temple est ton fils:* & ce Prince ravi de se voir un fils qu'il ne connoissoit pas, n'a point songé dans son transport à demander à l'oracle de quelle femme il a eû cet enfant. C'est ce qui fait l'embarras d'Ion. „ Comment, „ dit-il, puis-je être votre fils, si vous igno„ rés vous-même quelle est ma mere?" A cela Xuthus n'a rien à répondre, si ce n'est qu'il convient d'avoir eû quelque galanterie avant son hymen dans un pellerinage qu'il avoit fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Or

Ion

Ion voïant que la datte s'accorde assés avec son âge, se païe de cette raison, & consent de reconnoître le Roi d'Athénes pour son pere, par déférence aux ordres de l'Oracle. Il falloit que le respect pour les Oracles fût extrême alors parmi les Grecs, puisque Xuthus se montre si crédule : car pour Ion, il ne pouvoit que gagner en se donnant pour fils à un pere qui étoit Roi d'Athénes. Toutefois ce n'est point ce motif qui le guide, comme on le verra bien-tôt.

Le Choeur ne balance pas un moment à féliciter son maître d'un dénouement si agréable ; & il se borne à souhaiter pour Creüse des heritiers du sang d'Erecthée, tandis qu'Ion & Xuthus réduisent leurs souhaits à retrouver celle dont Ion a reçû le jour.

Le pere propose à ce fils retrouvé de laisser faire au tems pour l'entier éclaircissement de ce mystere, & cependant de quitter Delphes, qu'il doit regarder comme un exil, pour passer à Athénes sa veritable patrie, où le sceptre l'attend avec la plus riante fortune. „ Vous ne répondés point, ajoûte-t'il, pour„ quoi détourner vos regards ? d'où vient „ cette rêverie subite où se plonge votre es„ prit ? ah, qu'une tristesse qui suit de si „ près la douceur de nos embrassemens cau„ se d'inquiétude à un pere tendre !"

Ion. Seigneur, les choses envisagées dans différentes situations paroissent sous des faces fort différentes. Je ne puis que benir ma destinée, de m'avoir rendu un pere tel que vous. Mais si vous désirés de sçavoir le sujet de mes craintes, le voici. Je sçai que la

nation Athénienne fiére de son origine, se vante de ne la devoir qu'au païs même qu'elle habite. De quel œil regardera-t'elle le fils naturel d'un étranger? le mépris est le moindre outrage qu'elle réserve à ma foiblesse, si je me borne à l'état de particulier. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands? le peuple me haïra. La grandeur est pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons Citoïens dont la sage politique est de se renfermer dans la sphere d'une vie privée, riront de ma témerité, si j'ose me mêler d'intrigues, chose toujours dangereuse dans une République. Je veux que la faveur m'éleve aux premiers rangs: que ne dois-je pas craindre dans un Etat où les Chefs ne souffrent point de rivaux? Entrerai-je enfin dans une maison étrangere, pour y voir une femme irritée d'avoir eû part à vos peines, sans espoir de partager votre bonheur? Hé, comment Creüse ne haïroit-elle pas l'objet de votre tendresse, se voïant privée d'un pareil gage de son hymen? car enfin, votre cœur penchera de son côté ou du mien. Si je lui enleve vos bonnes graces, quel affreux désordre dans votre maison! vous sçavés trop les funestes effets d'un amour qui se croit outragé. Après tout, Seigneur, votre épouse privée d'heritiers excite ma compassion. Issuë d'un sang illustre, elle mérite un autre sort. Vainement, vous faites briller la Couronne à mes yeux. Son éclat ne m'éblouit pas assés pour me cacher les maux qu'elle renferme. Est-ce vivre heureux que d'être environné de frayeurs & de soucis? Oui, je préfére la félicité d'un homme qui ne rend

comp-

compte de son loisir qu'à lui seul, à celle d'un Roi qu'une crainte éternelle rend ami des méchans & ennemi des bons. Peut-être répondrés-vous que l'abondance & les thrésors sont préférables à la situation, où je me vois. Non, Seigneur, non, je ne puis m'accommoder des peines & de l'inquiétude qui sont attachées aux grandes richesses. Laissés-moi joüir sans chagrin de mon heureuse médiocrité; & soïés-vous même le juge de mon bonheur. Un doux loisir, point de trouble, point d'envieux: telle est ma félicité. Jamais je n'éprouvai le déplaisir cruel d'être supplanté par d'indignes concurrens. Les louanges des Dieux, & le service des étrangers partagent ma vie. Je renvoïe les uns contens; il en revient d'autres, que j'ai toujours le plaisir de satisfaire, sans que l'habitude puisse me rendre moins agréable à leurs yeux: & ce qui me paroît un bien inestimable, c'est que mon cœur d'accord avec mon devoir contribuë à me rendre vertueux & digne du Dieu que je sers. Jugés, si je dois balancer entre ces biens & ceux que vous m'offrés; ou plûtôt, permettés que je continuë de vivre dans l'humble emploi où je me trouve, puisqu'après tout, il est indifférent d'être heureux par les richesses ou par la médiocrité.

C'est-là un de ces morceaux que la nature avouë dans tous les tems, & que * Racine a fait si heureusement passer sur notre Théa-

* *Voïés Athalie de* RACINE, *Acte II. Scene VII. & autres Scenes.* Si mon Ouvrage a quelque suite, parmi plusieurs Discours ou Traités qui la formeront, je ferai voir

Théatre. Xuthus n'y répond qu'en faisant entendre à son fils qu'il faut ceder à sa nouvelle fortune, & que pour lui il va faire des sacrifices, & préparer un festin pour célébrer le jour de la naissance de son fils. Il le nomme Ion par allégorie à la rencontre qu'il en a faite à l'issuë du Temple *; & pour lever toutes les difficultés, il défend au Chœur sous peine de mort, d'apprendre cette nouvelle à Creüse. Il veut en un mot qu'elle l'ignore, jusqu'à ce qu'il prenne son tems pour la déterminer à souffrir un autre fils que le sien sur le Thrône d'Erecthée. A cette condition le fils consent de suivre son pere à Athénes, & il ne desire rien autre chose pour combler ses vœux, que de retrouver pour mere une Athénienne.

Comme les femmes de Creüse, prévoient les suites funestes de cet Oracle; malgré la défense de Xuthus, l'indignation l'emporte sur la crainte dans leurs esprits; & plus fideles au sang d'Erecthée qu'à un Roi étranger, elles forment le dessein de découvrir à Creüse

voir dans celui de l'*Imitation* avec quel art & quelle finesse RACINE a fondu le génie des Anciens, sur tout celui d'EURIPIDE avec le sien propre, pour s'en faire un tout nouveau. On y verra en détail la souplesse inimitable de cet ingénieux Imitateur, qui a tourné en beautés suprêmes une infinité de tours & de traits naïfs, que tout l'artifice d'une traduction ne sauroit bien faire sentir. En attendant, si le Lecteur veut bien jetter un coup d'œil sur l'Athalie, il reconnoîtra Ion dans Joas, au moins en partie, & les Chœurs Grecs dans les Chœurs François, sans compter le plus grand nombre des plus beaux tours, & la noble simplicité de cette admirable Tragedie; comme j'espere le développer quelque jour.

* Parce que cet enfant s'est offert le premier à la vûë de Xuthus sortant du Temple *ἐξιόντι μοι*.

ſe le ſecret de ſon époux, & de ſervir la vengeance de cette Princeſſe & la liberté d'Athénes, en perdant Ion.

ACTE III.

Creüſe ſuivie d'un Vieillard qui avoit été Gouverneur d'Erecthée, & qu'elle regarde comme un pere, le prie de ſe joindre à elle pour obtenir d'Apollon un oracle qui ſoit favorable à ſes déſirs. Tandis que le Vieillard ſe met en devoir de lui obéïr & d'entrer dans le Temple, elle s'aviſe de demander à ſes femmes quelle réponſe Xuthus a reçuë du Dieu. Le Chœur par un air triſte & par des mots entrecoupés ne lui fait rien attendre que de fâcheux, & excite de plus en plus ſa curioſité en lui apprenant les ordres de Xuthus & le ſupplice dont il a menacé celles qui violeroient ſon ſecret. Enfin, ces femmes s'expliquent peu à peu, & révelent tout. La Reine en eſt frappée comme d'un coup de foudre; & la douleur ne lui permet pas de parler. Mais le Vieillard dévoué aux interêts des Erecthides, & outré d'une action qui lui paroît ſi indigne d'un Roi, s'écrie, „ Madame, on vous trahit, „ & votre époux vous déthrône. C'eſt moins „ par haine pour lui, que par fidelité pour „ vous, que j'oſe vous parler ainſi d'un é„ tranger qui après vous avoir épouſée, n'a „ pas rougi de violer la foi qu'il vous avoit „ jurée, & de ſe procurer des heritiers qui „ ne ſont pas de vous. Je vais donc vous „ développer ce myſtere." Il le fait d'une maniere bien capable de conſterner Creüſe,

mais

mais aussi très-vrai-semblable, eû égard aux circonstances qu'il rassemble. La stérilité de la Reine, le voïage à Delphes, la rencontre & la reconnoissance précipitée d'un fils, tout a l'air d'un artifice concerté pour placer le fils de quelque esclave aimée sur le Thrône des Erecthides. Il peint cet artifice des plus affreuses couleurs, pour animer la vengeance de Creüse: & il lui dit nettement, qu'il n'y a plus de ressource pour elle que dans le fer ou le poison, si elle veut prévenir sa mort par celle de ses deux ennemis. Il s'offre lui-même à devenir l'executeur de sa rage; & le Chœur épouse les mêmes sentimens de fureur.

Creüse entierement convainçuë de la perfidie de Xuthus, leve le masque, & fait une action bien hardie pour une femme. „ Dois-„ je parler ou me taire encore, dit-elle? „ Trop scrupuleuse pudeur, cesse de me „ contraindre. Car qui m'arrête désormais? „ chassée de mon Thrône & privée de l'es-„ poir d'avoir des successeurs de mon sang, „ est-il encore quelque devoir qui me lie à „ mon ingrat époux?" Ce début est suivi de sermens affreux qu'elle fait de réveler sa honte & celle de Xuthus. Cependant les larmes qui coulent de ses yeux, & la rougeur qui lui couvre le front montrent combien lui coûte l'aveu qu'elle va faire. Aussi ne le fait-elle que pour reprocher aux hommes & aux Dieux leur ingratitude & leur trahison. C'est sur tout à Phœbus qu'elle addresse les plus vifs reproches, en publiant que ce Dieu a triomphé de sa pudeur, & qu'il a souffert que son fils soit devenu la

proïe des oiſeaux, tandis qu'il rend au traître Xuthus un fils qui n'eſt pas à elle.

Le Vieillard & le Chœur également ſurpris de cet autre malheur de la Reine dont ils n'avoient eû aucune connoiſſance, comprennent à peine tout le ſens de ſes paroles. C'eſt pourquoi le vieux Gouverneur ſe fait répeter toute cette avanture pour tâcher de découvrir ſi l'on ne pourroit pas retrouver quelque trace de cet enfant expoſé, qui ſeroit du moins l'heritier légitime du Thrône, & le vengeur de ſa mere. Mais Creüſe avouë qu'elle l'a caché dans une grotte, & que depuis elle ne l'a plus revû. „ O cruel„ le mere, s'écrie le Vieillard, ô Dieu, en„ core plus barbare!" Le récit de Creüſe lui arrache cette expreſſion: car elle lui peint vivement cet enfant malheureux, qui lui tendoit en vain les bras, & la fatale néceſſité où elle étoit de ſacrifier l'amour maternel aux égards d'un honneur ſévére qu'il falloit mettre à couvert.

„ Vengés-vous, dit le Gouverneur, & „ puniſſés d'abord l'amant qui vous a per„ duë."

Creuse. Comment étant mortelle puis-je punir un Dieu?

Le Gouverneur. Mettés en feu le Temple de Delphes.

Creuse. Une crainte religieuſe m'arrête; & je n'ai déja que trop de malheurs.

Le Gouverneur. Hé bien, perdés votre époux.

Creuse. Un reſte de reſpect pour un hymen qui me fut cher, en murmure.

Le Gouverneur. Du moins étouffés

ce

ce monſtre naiſſant, cet Ion qui s'éleve contre vous.

Elle écoûte plus volontiers cette propoſition. Il n'eſt plus queſtion que des moïens de réuſſir. Le Vieillard du même ton qu'on vient d'entendre, propoſe les plus violens, comme d'aller égorger Ion dans la tente ſacrée où il mange avec ſes amis. Mais la Princeſſe n'approuvant rien de tout cela, „ C'eſt donc à vous, reprend-il, à cher- „ cher une reſſource." Creüſe en trouve une digne d'une femme en fureur, c'eſt le poiſon. Elle en avoit un très-préſent & très-efficace qui lui venoit de Minerve, à ſçavoir deux gouttes du ſang de Meduſe que la Déeſſe avoit données à Ericthonius avec cette proprieté que l'une des gouttes procureroit la guériſon, & l'autre une prompte mort. Creüſe charge le Gouverneur d'empoiſonner Ion avec la liqueur mortelle: mais elle voudroit attendre que ſa victime fût à Athénes. „ Non, répond le Gouverneur, „ c'eſt ici qu'il faut s'en défaire pour cacher „ la main qui le perd."

Creüſe y conſent, & lui donne un vaſe d'or où eſt renfermé le poiſon, avec ordre de le répandre dans la coupe d'Ion. Tandis qu'elle va dans ſon appartement en attendre l'effet, le Vieillard s'encourage à ce crime par cette horrible ſentence : „ Soyons ver- „ tueux, quand tout nous rit. Mais s'agit- „ il de nous venger d'un ennemi, n'écou- „ tons plus une importune vertu."

Ces ſentences & toute la conduite de l'attentat paroiſſent ne convenir gueres à des perſonnes pour qui le ſpectateur s'eſt intereſ-

sé. Le Choeur n'est pas moins coupable que les principaux personnages, & sa fidelité pour la race d'Erecthée ne sçauroit (ce me semble) justifier son emportement, quoique le Poëte tâche de l'ériger en vertu dans l'Intermede de cet Acte. Il faut pourtant convenir que la situation est admirable, qu'elle est tirée des vrais sentimens du cœur humain, & que par consequent elle est dans le vrai goût du Théatre.

ACTE IV.

Un domestique de Creüse vient d'un air effaré demander au Choeur où est la Princesse, qu'il a déja cherchée inutilement par toute la ville, & que tout Delphes vient de condamner à la mort. Il la cherche apparemment pour la sauver, s'il est possible; & toutefois, il s'arrête avec le Choeur assés longtems pour faire un récit très-étendu de la maniere dont la conspiration contre Ion a été découverte. En voici le sens.

„ Xuthus & son fils étoient partis de ce
„ lieu dans le dessein de faire des sacrifices
„ & un festin pour célebrer la naissance
„ d'Ion. Xuthus se charge des sacrifices;
„ & prêt d'aller sur le double sommet du
„ Parnasse pour arroser l'un & l'autre du
„ sang des victimes en l'honneur de Bac-
„ chus, il dit à son fils: Elevés des tentes:
„ donnés aux Delphiens une fête superbe,
„ & n'attendés pas mon retour."

La précaution que prend le Poëte d'écarter Xuthus étoit bien nécessaire, comme on va voir: mais elle ne sauve pas en-

entierement la faute qu'il a voulu éviter.

Le domestique décrit, avec beaucoup d'art & trop sans doute, la salle du festin.
„ C'étoit une seule tente qui renfermoit un
„ arpent en quarré long, & qui pouvoit
„ contenir tout le peuple de Delphes. Elle
„ étoit ornée des plus riches tapisseries du
„ Temple; ce qui faisoit un merveilleux
„ spectacle. Car au lieu de platfonds on
„ voïoit le magnifique présent d'Hercule,
„ monument de sa victoire, & dépouille
„ précieuse des Amazones. C'étoit un Ciel
„ parsemé d'étoiles. Le Soleil hâtant ses
„ coursiers de se précipiter sous les eaux ne
„ jettoit plus que les derniers traits d'une lu-
„ miere mourante: la Nuit revêtuë de longs
„ crespes noirs conduisoit son char leger dans
„ la plaine Etherée, suivie des Astres bril-
„ lans parmi lesquels les Pleïades se faisoient
„ distinguer, aussi-bien qu'Orion armé de
„ son épée." On décrit du même air l'Ourse dont la queuë faisoit plusieurs replis, la pleine Lune, qui divise le mois, avec les Hyades, & dans un lointain l'Aurore qui attendoit le départ des Astres. „ D'autres
„ ornemens, continuë l'Officier, tenoient
„ lieu de murs. C'étoient des Naumachies,
„ des chasses, des Centaures, des cerfs, &
„ des lions. Enfin à l'entrée, il y avoit un
„ Cécrops avec une queuë de serpent à con-
„ tours tortueux, & ses filles à ses côtés.
„ Du reste, les tables étoient chargées de
„ coupes d'or.

Cela ressemble assés aux enchantemens des Fées, vû le peu de tems qu'on a emploïé à préparer cette fête. D'ailleurs la description qu'on

qu'on en fait, plus badine *, ce ſemble, que pompeuſe, & tout au moins hors de place, ne devoit gueres plaire à des femmes effraïées à qui l'on venoit annoncer une mort certaine. Le narrateur pouvoit s'en tenir aux choſes qui ſuivent, & que je vais dire.

„ Un Herault avec cérémonie avoit invi-
„ té tous les citoïens au feſtin. La ſalle é-
„ toit remplie, & les convives ornés de
„ couronnes avoient commencé le repas,
„ lorſqu'un Vieillard a paru dans l'aſſemblée,
„ & a réveillé la joïe en ſe faiſant l'Echan-
„ ſon public. La Muſique & Bacchus aïant
„ échauffé les eſprits, le Vieillard fait appor-
„ ter de plus grandes coupes, & ſe fait un
„ mérite de ſervir lui-même ſon nouveau
„ maître. Il avoit mêlé dans le vin un poi-
„ ſon, qu'il avoit, dit-on, reçû de Creüſe.
„ Ion faiſoit déja la libation, quand une pa-
„ role échappée à un des Officiers lui a fait
„ entrevoir un fâcheux préſage. Il deman-
„ de une autre coupe & fait une libation de
„ tout le vin qui étoit dans la ſienne en in-
„ vitant les convives à l'imiter. Cependant
„ une troupe de colombes entre dans la ten-
„ te & goûte de ce vin répandu par les
„ conviés. On n'en voit aucun effet funeſ-
„ te pour ces oiſeaux. Mais la colombe qui
„ s'étoit arrêtée proche d'Ion trempe à pei-
„ ne ſon bec dans le vin empoiſonné, qu'el-
„ le s'agite violemment, fait entendre une
„ voix plaintive, & tombe étenduë aux
„ pieds

* Elle eſt élegante & charmante en elle-même. Ce n'eſt que ſa place que j'oſe ici blâmer. On pourroit faire un beau tableau ſur cette deſcription.

„ pieds des spectateurs. Ion déchirant aussi-
„ tôt ses vêtemens, s'écrie: Quel mortel at-
„ tente sur mes jours? c'est à toi, Vieillard,
„ de me le déclarer, puisque c'est de ta main
„ que j'ai reçû le poison. L'Echanson après
„ quelques détours confesse enfin le forfait
„ de Creüse. Ion à la tête des conviés,
„ court à l'instant aux Ministres du Temple
„ en demandant justice: & tous d'une voix
„ ont condamné la Reine a être précipitée
„ du haut du rocher".

Je ne crains pas d'être blâmé des partisans de l'antiquité les plus outrés, si je crois voir une faute dans cet inutile récit, puisque celles qui y sont interessées, je veux dire, les femmes de Creüse, n'avoient besoin de sçavoir autre chose, sinon que tout étoit découvert, sans s'embarrasser de la maniere, & moins encore de la description du festin; outre que l'essentiel pour le domestique, témoin de cet évenement, étoit de chercher promptement sa maîtresse pour favoriser son évasion, & non pas de s'amuser à décrire une salle de festin & de bal.

Le Chœur se sentant coupable du secret violé, & complice du crime de la Reine, voit bien qu'il mérite doublement la mort; & comme il ne voit nulle apparence à se sauver par la fuite, il entre dans des sentimens de fraïeur qui conviennent à des femmes, & qui pouvoient s'exciter, sans qu'il fût nécessaire d'emploïer une narration si détaillée.

Je suis persuadé, malgré l'arrangement ordinaire des Scenes, que le quatriéme Acte finit par ce désespoir du Chœur, & que le

cin-

cinquiéme est ouvert par Creüse. Quoiqu'il en soit cette Princesse sur le bruit de sa condamnation aïant trouvé le secret de s'échapper & de parvenir jusqu'au Vestibule du Temple demande au Chœur un conseil dans l'extrémité où elle est réduite. Mais elle n'en trouve qu'un dans des femmes éperduës à l'aspect d'une mort qui les menace elles-mêmes; c'est d'embrasser l'autel du Dieu.

Creüse s'y réfugie à propos: car le Théatre se remplit tout-à-coup de gens armés qu'amene Ion pour se saisir de son ennemie. Dès qu'il la voit, sa haine s'addresse au fleuve Cephise en ces termes. „ Comment peut „ être issuë de vous cette vipere aux yeux en„ flammés, dont l'audace est un venin plus „ subtil que le poison qu'elle a osé me pré„ senter? qu'on la prenne, & que son corps „ soit impitoïablement déchiré en tombant „ de rocher en rocher. C'est sans doute un „ effet de mon bon destin que je l'aïe con„ nuë avant que d'arriver à Athénes. Si tu „ as osé attenter sur ma vie au milieu de Del„ phes, qu'aurois-je dû attendre de toi dans „ le sein de ton Palais? tes perfides caresses „ m'auroient coûté le jour. Ne te persua„ des pas que cet autel & ce Temple te dé„ robent à ma vengeance. Si la pitié doit „ avoir lieu, c'est en faveur de ma mere & „ de moi-même".

Ion fait ici mention de sa mere sans sçavoir que c'est elle dont il poursuit la mort. Elle ignore de même qu'il est son fils; & cette double erreur produit l'embarras intéressant qu'on va voir.

CREUSE. Je vous défends à tous au nom

d'Apollon & au mien d'approcher de cet autel.

Ion. Qu'y a-t'il de commun entre Apollon & toi?

Creuse. Je suis dévouée à ce Dieu.

Ion. N'as-tu pas voulu perdre son fils?

Creuse. Devenu fils de Xuthus tu n'es plus celui d'Apollon.

Ion. Mais je l'avois été, & c'est de lui que je tiens en effet tout ce que je suis.

Creuse. Tu as été à lui, & j'y suis à présent.

Ion. J'étois juste, & tu es impie.

Creuse. Je n'ai fait que me venger de l'ennemi déclaré de ma maison.

Ion. D'un ennemi! ai-je envahi ton Thrône à main armée?

Creuse. Oui, cruel, tu as mis en combustion la maison d'Erecthée.

Ion. Ai-je porté à Athénes le fer & le feu?

Creuse. C'étoit les y porter que de m'arracher le Sceptre.

Ion. Mon pere me faisoit héritier d'un Sceptre qui est le prix de sa valeur.

Creuse. Et quel droit un descendant d'Eole a-t'il sur le peuple de Pallas;

Ion. Un droit acquis par son courage. Le droit de liberateur.

Creuse. S'il en fut le liberateur, doit-il en être l'usurpateur & le Tyran?

Ion. C'est donc une vaine crainte de l'avenir qui te portoit à me donner la mort?

Creuse. Je te donnois la mort pour prévenir mon trepas.

Ion. Non, non, c'est la jalousie qui a con-

conduit tes coups : c'eſt la rage de te voir ſans héritiers.

Creuse. Si je manque d'héritiers eſt-ce un titre pour m'enlever la couronne ;

Ion. Pour n'être pas ton fils, dois-je être privé de l'héritage paternel ;

Creuse. Il eſt à toi ; prens ſon épée & ſon bouclier : Voilà tes biens & ton héritage.

Ion. Va, quittes cet autel & ceſſes de profaner la majeſté du Dieu.

Creuse. Vas porter de pareils ordres à ta mere.

Ion. Quoi, je ne tirerois pas raiſon d'une impie qui m'a preſque donné la mort.

Creuse. Venges-toi : c'eſt ſur cet autel qu'il me faut égorger.

Ion. Quelle fureur de vouloir enſanglanter les couronnes du Dieu ;

Creuse. Pour te rendre coupable.

Ion finit par une exclamation contre l'injuſtice des loix, qui donnent au crime un azyle reſervé ſeulement pour l'innocence ; & ſoit que les Actes aïent été mal diviſés, comme il y a apparence, ſoit quelqu'autre raiſon, l'Acte ſuivant amene la Prêtreſſe de Phebus, ſans autre Intermede, pour faire le dénoument de cette intrigue.

ACTE V.

Cette Prêtreſſe ſort du Temple par inſpiration divine pour venir calmer la colere d'Ion. Comme elle lui tenoit lieu de mere, il a pour elle le reſpect & la déférence d'un tendre fils : mais il ne peut concevoir les or-

dres qu'elle lui donne, à ſcavoir d'aller à Athénes ſans ſoüiller ſes mains dans le ſang de ſon ennemie. „ Une juſte vengeance, dit-„ il, nous rend-elle coupables" ? La Prêtreſſe pour s'expliquer peu à peu, lui montre un petit berceau qu'elle porte. (C'eſt celui où elle avoit trouvé Ion.) Jamais elle ne lui avoit montré ce gage ſi propre à lui faire retrouver ſa mere, parce qu'Apollon l'avoit ainſi voulu: & c'eſt par l'ordre de ce même Dieu qu'elle découvre en ce jour un dépôt ſi important. „ Receves-le, dit-elle, & cher-„ chés les traces de celle dont vous reçûtes „ le jour".

Il y a beaucoup de machines dans toute cette piece: car outre que la Prêtreſſe en eſt une, auſſi bien que Minerve qui viendra après, on ne concevroit pas pourquoi la Prophêteſſe a gardé ſi long-tems ce berceau ſans en rien dire, & ſans que perſonne en ſoupçonnât rien, ſi le Poëte n'avoit eû ſoin de faire entendre plus d'une fois que tel étoit le bon plaiſir d'Apollon; de ſorte qu'Apollon ſemble avoir tout fait exprès pour donner lieu à une Tragédie; tant il prend de précautions pour en ménager tous les reſſors. Après avoir executé ſes ordres, la Prêtreſſe fait les derniers adieux à Ion, & ne lui apprend rien autre choſe de ſon ſort, ſinon qu'il a été expoſé ſur la porte du Temple dans le berceau qu'elle lui donne, & que deſormais c'eſt à lui de chercher avec ſoin ſa mere aux marques qu'il trouvera dans le dépôt qu'Apollon lui remet entre les mains. Il eſt vrai que cela ſe fait pour ne pas précipiter le dénoument ; mais c'eſt un défaut que de multiplier les ma-

machines pour ménager les surprises, quelque touchantes qu'elles puissent être.

Ion attendri à la vûë de son berceau, verse des larmes en songeant qu'il a été assés malheureux pour devoir sa naissance à un crime, & pour être exposé à la mort par une mere qui auroit dû l'allaiter *. Il bénit le Dieu qui l'a secouru en maudissant la fortune qui l'a trahi: & par un retour de tendresse il plaint sa mere, que des égards cruels ont apparemment forcée à perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Irrésolu sur le parti qu'il doit prendre, il veut d'abord faire au Dieu de Delphes un don de son berceau, pour n'être pas obligé d'y trouver ce qu'il ne voudroit pas, c'est-à-dire une mere vile, une esclave. Son incertitude lui paroît plus douce qu'un éclaircissement qui le rendroit méprisable. „ Mais quoi, reprend-il, dois-je me défier „ des faveurs d'un Dieu qui m'a conservé si „ fidellement ces gages de ma naissance? „ Osons ouvrir ce berceau: aussi bien ne „ sçaurois-je éluder mon destin. Sacrés or- „ nemens qui environnés ce dépôt; & vous „ liens qui tenés mon thrésor enfermé, faut- „ il que vous aïés si long-tems trompé mes „ desirs curieux".

Tandis qu'il s'avance pour délier le couvercle, & qu'il s'étonne de voir que le tems ne l'a point endommagé, Creüse reconnoît le berceau, & quittant son azyle: „ Voici „ le berceau, s'écrie-t'elle où je vous expo- „ sai; j'abandonne cet autel, dût-il m'en „ couter la vie". Ion surpris de cette nouvel-

* C'étoit la coutume des femmes Grecques.

velle audace de Creüse, veut qu'on se saisisse d'elle, & il croit que c'est une fureur causée par ses remords qui la contraint d'abandonner son refuge; mais elle s'attache à Ion & s'obstine à l'appeller son fils. Celui-ci, pour la convaincre de supercherie, s'avise d'un stratagême, à sçavoir d'obliger Creüse à lui dire ce que contient ce berceau avant qu'il l'ait ouvert. La Princesse ne balance pas, & répondant de point en point à toutes les demandes d'Ion, elle désigne au juste tout ce qui se trouve dans ce dépôt, les voiles de l'enfant, & les ornemens qui les accompagnent. A mesure qu'il en tire quelqu'un, Creüse nomme les autres. L'un est une figure de Meduse en broderie sur la toile avec un bord de serpens en guise d'Egide, ouvrage qu'elle fit étant fille; un autre est un brasselet ou collier de serpenteaux d'or, suivant l'usage des Erecthides en memoire d'Ericthonius, dans le berceau duquel Minerve avoit mis un serpent. Il y a enfin une couronne d'olivier formée d'une branche de celui que Pallas fit naître à Athénes, en frappant la terre de sa pique.

Creüse en un mot devine tout sans rien voir, & si précisément, que le jeune homme ne pouvant plus douter qu'elle ne soit sa mere, la reconnoit pour telle, & l'embrasse tendrement. Cette reconnoissance est bien touchée; mais elle seroit plus agréable, si Creüse n'eût pas été coupable d'un empoisonnement médité, crime si odieux que la plus juste vengeance ne peut le justifier assés, pour rendre Creüse digne des larmes du spectateur. Cependant pour ne pas prononcer

trop

trop legerement ſur des choſes ſi reſpectables, il faut ſe ſouvenir que la vengeance de Creüſe n'étoit que trop bien fondée, vû l'erreur où elle étoit; & que le poiſon tenoit lieu d'armes aux femmes outragées.

Cette ſcene doit paroître aujourd'hui déſagréable par un autre endroit important; c'eſt qu'après les premiers tranſports de la joïe reciproque de la mere & du fils, Creüſe qui ne peut rendre raiſon pourquoi & comment ce berceau avec l'enfant avoit été tranſporté à Delphes, ſe trouve obligée de découvrir à Ion par ſes ſoupirs & par ſon embarras, qu'il pourroit bien n'être pas fils légitime de Xuthus Ainſi en retrouvant ſa mere, il perd le pere qu'il avoit trouvé. La Reine eſt même réduite à expliquer ce myſtere; & elle aſſaiſonne cette explication le moins mal qu'il lui eſt poſſible en diſant comme Hippolyte dans Racine.

> L'Hymen n'eſt pas toujours entouré de flambeaux.

Phedre, Act. V. Sc. I.

En un mot elle donne à Ion de terribles ſcrupules ſur ſa naiſſance. Elle dit enfin, quoique timidement & après bien des façons, la vérité qui lui coûtoit tant à révéler; qu'elle avoit épouſé malgré elle Phœbus; qu'elle en avoit eû un fils: & que pour ne pas rendre ſa vertu ſuſpecte, elle avoit expoſé le gage d'un hymen glorieux à la verité, mais ignoré de ſes parens. On juge bien qu'Ion, durant ce récit qu'il interrompt ſouvent par de curieuſes queſtions, eſt agité de divers ſentimens. Un Dieu pour pere flatte ſa vani-

nité, mais une naiſſance ſi extraordinaire lui ſemble équivoque. D'un autre côté l'un & l'autre admire, non ſans s'attendrir, que la fortune ait permis qu'un fils & une mere aïent penſé ſe donner mutuellement la mort. Ce combat de tendreſſe eſt digne d'Euripide: mais Ion rendu à ſes réfléxions retombe dans ſes ſcrupules. Ravi de trouver une Reine, il voudroit encore que ſa naiſſance fût ſans tache; & pour s'en aſſurer il s'approche de Creüſe, & lui dit à l'inſçû du Chœur le ſujet de ſes craintes.

Quelque précaution qu'il prenne & quelqu'aſſaiſonnement qu'il apporte à une demande ſi délicate, elle n'eſt bonne qu'à faire rougir ſa mere; & cela feroit un méchant effet de nos jours. Car Ion la preſſe de lui avouer avec franchiſe ſi Apollon n'eſt point un voile ſpecieux dont elle tâche de couvrir ſa faute & d'embellir la naiſſance honteuſe d'un fils recouvré.

Creüſe prend Minerve à témoin de la verité de ſon avanture avec Apollon. Mais ce qui confirme Ion dans ſes ſoupçons, c'eſt que ce Dieu loin de l'avouer pour fils, le donne pour tel à Xuthus. „ Il vous donne à Xuthus, „ répond-elle. Mais il ne dit pas que vous „ ſoiés iſſu de ce Roi. Un ami ne peut-il „ pas donner à un autre ſon propre fils pour „ héritier"? Cette raiſon n'eſt pas trop bonne. Auſſi l'intereſſé ne s'en païant pas, ſa mere en allégue une autre, à ſçavoir la bienveillance particuliere de Phœbus qui veut que ſon fils ſuccede à un grand Roi, ce qui ne feroit pas ſi ce Dieu ſe déclaroit pere d'Ion. „ Hé, que pourroit-il hériter d'un Dieu?

„ pas

„ pas même le nom, ſur tout le mariage „ aïant été ſecret, & l'enfant expoſé".

Tout cela dégénere en comique par rapport à nous; & les ſoupçons d'Ion ont paru ſi bien fondés à Euripide même, qu'il fait prendre le parti de conſulter Phœbus pour les éclaircir. Mais Minerve prévient cette démarche, & tombe elle-même des nuës pour juſtifier la vertu de la Reine, & pour diſſiper les ſoupçons de ce qu'on lui rend.

La Déeſſe ſe dit envoïée pour cet effet par Apollon qui n'a pas voulu en paroiſſant lui-même, s'expoſer à des reproches ſur le paſſé. „ C'eſt lui (dit-elle) qui eſt votre „ pere. S'il vous donne à Xuthus, c'eſt „ pour vous faire entrer dans une illuſtre „ maiſon. Son bras ſeul a ſuſpendu l'effet „ de vos haines mutuelles, & ſon deſſein „ étoit de vous déclarer ſon ſecret à Athé- „ nes; mais vous en avés hâté la déclara- „ tion". Minerve donne ordre à Creüſe de placer Ion ſur le Thrône comme le rejetton des Erecthides, en l'aſſurant que ce Prince deviendra célebre dans toute la Grece; que ſes quatre fils ſeront les Chefs de quatre tribus d'Athénes; & que ſes petits-fils habiteront les Cyclades & les villes de l'Ionie *, nom qu'elles devront à Ion. La Déeſſe ajoûte, que Creüſe aura de Xuthus ſon époux deux enfans dont l'un donnera ſon nom à la Dorie †, & l'autre à l'Achaïe.

* Ionie, région ſéparée de l'Eolide par le fleuve Hermus. Ses fleuves ſont le Caiſtre & le Meandre.

† Dorie, partie de l'Achaïe la plus proche d'Athénes.

chaïe. * Tout ceci eſt hiſtorique & rapporté exprès pour flatter la vanité des Grecs fort jaloux de leurs anciennes origines. Enfin, Minerve fait valoir à Creüſe les faveurs d'Apollon: premierement, d'avoir fait enſorte que ſon commerce avec le Dieu demeurât ſecret: & en ſecond lieu, d'avoir dérobé l'enfant au trépas. D'où Pallas conclut, qu'il eſt important que Creüſe ne diſe pas à ſon mari qu'elle eſt mere d'Ion, de peur de tirer ce bon Roi d'une erreur qui lui eſt agréable: c'eſt-à-dire, que Minerve veut que Xuthus ſoit la duppe d'Apollon.

On voit combien ces ſortes de fables ſont contraires à nos idées, & combien une traduction ſuivie & toute ſimple d'une pareille Tragédie ſeroit déſagréable ajuourd'hui. Xuthus auroit fait un mauvais perſonnage dans cette Scene, auſſi-bien que dans celles qui la précedent, lorſqu'il eſt queſtion d'éclaircir l'avanture d'Apollon avec Creüſe: & voilà pourquoi le Poëte a pris grand ſoin de laiſſer ſur le Parnaſſe le mari occupé à faire de longs ſacrifices, tandis qu'on le jouë à ſon inſçû. C'eſt pour une ſemblable raiſon de bienſéance qu'Euripide n'a pas fait paroître Apollon. Mais tout cet art ne rendroit pas meilleur pour nous un ſujet, où après tout Apollon eſt ſéducteur, Minerve entremetteuſe, Creüſe barbare, Ion vindicatif, le Chœur peu vertueux, & Xuthus duppe †: outre qu'il

* L'Achaïe propre, eſt dans le Peloponneſe.

† J'ajoûte encore, imprudent d'avoir révelé le ſecret d'un fils que lui donne l'oracle en préſence des femmes de Creüſe. Il eſt pourtant vrai, qu'il y a été entraîné par

qu'il n'est nullement vrai-semblable qu'il se passe tant d'évenemens au pied du mont Parnasse, sans qu'il en vienne le moindre bruit aux oreilles de Xuthus, dont le fils est, peu s'en faut, empoisonné, & dont la femme est condamnée publiquement à la mort. Le moïen même après le calme qui suit cette horrible tempête, de cacher à Xûthus la cause veritable des bruits qui ont si fort éclaté dans toute une ville: & comment l'en instruire sans blesser en rien l'interêt du pere ou l'honneur de l'époux; Euripide laisse tout cela à ses Acteurs, qui loin de se jetter dans cet embarras se retirent tous contens après avoir remercié Minerve & Apollon. Je reconnois cependant avec un des plus habiles connoisseurs * à qui je l'ai oui dire, que malgré les défauts réels ou apparens que j'ai crû voir dans cette Piece, rien n'est plus veritablement Théatral, qu'une mere prête à faire mourir son fils inconnu, & à mourir inconnuë par ses mains, tandis que ce double projet de parricide sert à rendre la mere au fils, & le fils à la mere.

par la suite de l'évenement. Mais cela n'empêche pas qu'on ne sente en ceci l'inconvenient du Chœur, dont Xuthus auroit dû se défier.

* Le Pere P O R É E.

HER-

HERCULE FURIEUX, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

Comme on eſt prévenu ſur l'Hiſtoire d'Hercule par la lecture des Trachiniennes de Sophocle, & par celle de l'Hercule mourant de Seneque & de Rotrou, il n'eſt pas beſoin de s'étendre beaucoup ſur le ſujet de cette derniere Tragedie d'Euripide.

Hercule fils de Jupiter & d'Alcmene, avoit épouſé en premieres nôces Megare fille de Creon Roi de Thébes. Ce Mariage étoit un appui conſiderable pour Amphitryon qui paſſoit pour le pere d'Hercule, & qui étoit General des Armées Thébaines: d'un autre côté la renommée du grand Alcide avoit rendu cette alliance honorable pour Megare même: mais après pluſieurs exploits Alcide voulut deſcendre aux Enfers; & comme il ne reparoiſſoit plus, on le crut mort. Cependant il s'éleva une ſedition dans Thébes, les Conjurés avoient à leur tête un certain Lycus iſſu d'un Prince de même nom, qui a-

voit

voit regné à Thébes, & qui y avoit été tué. Ce Lycus né en Eubée osa aspirer au Sceptre Thébain, tout étranger qu'il étoit. En effet, secondé par les Conjurés il tua Creon, & s'empara du Thrône: il devint plûtôt Tyran que Roi: & le premier essai de Tyrannie qu'il fit, ce fut de prononcer l'Arrêt de mort contre Amphitryon, Megare, ses enfans, & toute la race d'Hercule, dans la crainte qu'un jour quelqu'un d'eux ne vangeât la mort de Creon sur l'Usurpateur. Le retour imprévu d'Hercule change toute la Scene, & donne lieu à cette Tragedie, dont voici les Personnages; Amphitryon, Megare, Lycus, Iris, une Furie, un Envoyé, Hercule, Thesée, un Choeur de Vieillards Thébains. La Scene est à Thébes dans le Vestibule du Palais d'Hercule proche de celui de Lycus.

ACTE PREMIER.

C'est Amphitryon qui fait l'ouverture à la façon d'Euripide. „ Qui ne connoît, dit-il, „ le fils d'Alcée, le pere d'Hercule, & le „ concurrent de Jupiter" ? Voilà en trois épithetes fort simples, Amphitryon si bien désigné, qu'on ne peut manquer de le reconnoître. La naïveté avec laquelle il se fait honneur d'avoir Jupiter pour rival, ne doit pas surprendre ceux qui ont la moindre teinture de l'Antiquité; toutefois elle est si peu conforme à nos idées, que cela seul présenté à un spectateur de nos jours, lui feroit trouver un ridicule achevé dans le cours d'une Piece toute sérieuse. Il faut donc essuyer d'abord ce ridicule, & se ramener douce-

 ment

ment aux idées anciennes. Dans ce point de vûë, on verra Amphitryon étaler ses malheurs d'une maniere tout-à-fait touchante.

Il raconte à peu près ce que j'ai dit d'abord de l'Histoire d'Hercule, de Créon, & de Lycus; il marque le lieu de la Scene, à sçavoir l'Autel de Jupiter érigé à Thébes par les soins d'Hercule à la porte de son Palais. Il l'embrasse comme un azyle contre la Tyrannie de Lycus qu'il peint des plus noires couleurs. Il se regarde comme une victime de la Politique de l'Usurpateur. La situation où il se voit reduit lui & sa famille est la plus triste qu'on puisse imaginer. C'est un manquement general des choses nécessaires à la vie, sans appui, sans ressource, sans amis: de ceux-ci, les uns peuvent servir, & ne font rien; les autres le veulent & ne le peuvent pas. On le voit dans cet état avec sa famille, c'est-à-dire, sa Belle-fille & trois petits fils, enfans d'Hercule, tous prosternés au pied de l'Autel.

Le Prologue se tourne en Dialogue. Car Megare se leve & s'avance pour s'entretenir avec son Beau-pere Amphitryon. Comment Euripide n'a-t-il pas voulu voir combien il lui étoit aisé d'ôter à ses Exordes l'air de purs Prologues addressés aux Spectateurs? Megare auroit pû faire connoître Amphitryon, & celui-ci Megare, sans parler au Parterre. C'est apparemment par un amour outré de l'extrême clarté, qu'Euripide a negligé cette finesse de l'Art, dans presque tous ses Poëmes.

Megare se fait donc connoître, non pas à la verité en déclinant son nom, mais en comparant sa fortune passée avec ses maux présens.

sens. Le sort de ses enfans est ce qui la touche le plus. Elle se compare à un tendre oiseau qui couvre ses petits de ses aîles. Cette infortunée mere dit qu'ils viennent souvent les uns aprés les autres lui demander, „ Où est donc leur pere ? Que fait-il ? „ Quand reviendra-t-il ? C'est en enfans „ qu'ils le cherchent encore. J'ai beau les „ distraire de cette pensée, continue-t-elle ; „ au moindre bruit qu'ils entendent, ils ac„ courent dans le vain espoir d'embrasser un „ pere trop inutilement attendu. Quel es„ poir nous reste, Seigneur ? Helas, je ne „ vois plus de ressource". Elle insinuë qu'en effet on les garde attentivement, & qu'il n'y a plus moyen d'échapper.

Amphitryon aime à se repaître d'esperances. Il en croit voir une lueur dans le retardement de la mort : mais ce délai même paroît affreux à Megare. C'est par ces sentences & d'autres semblables que finit l'Entretien ; & l'on voit arriver le Chœur ; ce sont des Vieillards, petit reste d'amis inutiles qui viennent consoler ces Princes malheureux. Ils plaignent sur-tout leurs enfans en qui ils reconnoissent le sang qui les fit naître. Mais à peine ont-ils commencé de parler, que Lycus paroît.

Il demande avec insulte aux Princes sur quel espoir ils cherchent à prolonger des jours qu'il a proscrits. Sur quelle ressource peuvent-ils compter ? „ Est-ce sur le retour „ d'Hercule qui est retenu aux Enfers ? Se„ roit-ce sur la prétenduë gloire, où d'Am„ phitryon qui se vante d'avoir Jupiter pour „ rival, ou de Megare qui se glorifie d'être

épou-

„ épouſe d'Hercule? Vain artifice pour ex-
„ citer la compaſſion des Thébains". En ef-
fet Lycus tâche dans ſon diſcours de rabbaiſ-
ſer les exploits d'Alcide. „ Eſt-on cenſé bra-
„ ve, dit-il, pour dompter des bêtes féro-
„ ces & des monſtres? Ce prétendu Héros
„ ſe ſert de l'arc & des flêches, armes af-
„ fectées aux lâches toujours prêts à fuir.
„ On n'eſt Héros que lorſque, ſans ſortir de
„ ſon rang, on voit l'ennemi de près, &
„ qu'on attend de ſang-froid les coups qu'il
„ va porter".

Lycus, après cette ſatyre aſſés cruë, confeſſe nettement qu'ayant tué Creon, il ne veut point laiſſer vivre ceux qui pourroient devenir les vengeurs de leur Ayeul. Cette bravade d'un Roi à l'égard d'une famille ſubjuguée par l'effet d'une Conjuration, n'eſt pas dans la nobleſſe de nos mœurs; mais elle entroit dans celles des Grecs, qui ne rougiſſoient point de dévoiler les motifs ſecrets de leur vindicative Politique. Elle montre du moins le genie du Gouvernement de leur tems. Outre qu'il n'étoit pas permis à Lycus de violer l'azyle ſacré d'un Autel, un Roi n'oſoit apporter ſimplement ſa volonté pour regle de ſes actions. Il en alleguoit des raiſons bonnes ou mauvaiſes; & voilà pourquoi l'on ſuppoſe ici que Lycus entre en diſcuſſion avec Amphitryon & Megare; l'un attaque, & les autres ſe défendent. C'étoit un ſpectacle fait pour une République où regnoit une apparence de Juſtice, la popularité, le raiſonnement, & le goût des Harangues pour & contre:

Amphitryon commence la ſienne par dire, que

que c'est à Jupiter de défendre la Maison d'Hercule son fils: que pour lui il se contente de justifier la valeur de ce Héros injustement attaquée. Il le fait avec dignité; car il prend à témoin de cette bravoure le Char de Jupiter, d'où Hercule foudroya les Geans, * & la Forêt de Pholoë, † où il dompta les Centaures. „ Interrogez votre Patrie même, „ dit-il au Tyran, elle vous apprendra les „ exploits d'Alcide". C'est qu'il avoit détruit Oechalie ville de l'Eubée où étoit né Lycus.

Quant aux reproches sur les armes d'Hercule, Amphitryon y répond en cette maniere. „ Un Guerrier pesamment armé est „ esclave de ses armes, & souvent victime „ de la lâcheté de ceux qui l'environnent, „ ou de son malheur, si ses armes viennent „ à se briser". J'avouë que tout ce détail avec une partie de ce qui le suit doit nous paroître sophistiquement puerile. Mais il faloit peindre des mœurs qui plaisoient alors, que nous souffrons dans les peintures, & qui nous déplaisent au Theatre.

Enfin pour ce qui régarde la mort des enfans d'Hercule, leur Ayeul dit: „ Pourquoi „ attenter à leur vie? que vous ont-ils fait? „ si un Tyran est sage de craindre les enfans „ des vrais Héros, nous en est-il moins dur „ d'être sacrifiés à ses craintes comme il de„ vroit l'être lui-même à notre vengeance? „ vous voulez regner dans ce païs: hé-bien „ don-

* Dans la plaine de Phlegra en Macedoine,

† Sur une Montagne de ce nom proche du Mont Othrys dans la Thessalie.

„ donnez-nous un exil pour reſſource, ou
„ craignez vous-même un funeſte revers".
Il finit en s'adreſſant aux Thébains, à qui il reproche leur ingratitude envers Alcide dont ils ont recû tant de bienfaits. C'eſt proprement la peroraiſon de ſa harangue, à laquelle le Chœur paroît applaudir.

Le Tyran aigri n'en eſt que plus porté à précipiter ſa vengeance. Comme il n'oſe tirer violemment ces malheureux de leur azyle, il ordonne qu'on les entoure d'un bucher, & qu'on y mette le feu; coutume cruelle & conforme à la ſuperſtition qui ſe croyoit quitte envers les Dieux, lorſque ſans arracher une perſonne de l'Autel, elle l'obligeoit à le quitter ou à y perir par la violence du eu. C'eſt ainſi que la vengeance éludoit la Religion, pour ſe ſatisfaire ſans paroître la bleſſer. A l'égard des Vieillards attachés à Amphitryon, amis plus compatiſſans qu'utiles; Lycus qui ne les craint pas, ſe contente de leur faire ſouvenir, que Creon n'eſt plus leur Roi, & qu'ils ſont les eſclaves d'un nouveau Maître. Le Chœur outré du nom d'eſclave & de la dureté de Lycus, éclatte en reproches très-amers en ſa préſence. Ces genereux Vieillards ne reſpirent que la vengeance; & leur unique peine, c'eſt de voir que leur pouvoir ne réponde pas à leur courage.

Megare les remercie de leur affection; mais elle ne veut pas qu'il leur en coûte les biens ou la vie. Puis addreſſant la parole à Amphitryon, elle ouvre un avis plein de generoſité. „ Je cheris mes enfans, dit-elle;
„ mere tendre, comment pourrois-je ne les

„ pas

„ pas aimer? j'avouë que la mort me semble
„ affreuse; mais quelle temerité de resister
„ à sa destinée? puisqu'il nous faut mourir,
„ livrons-nous volontairement au trepas.
„ N'attendons point une mort honteuse; &
„ ne donnons pas à nos ennemis un sujet de
„ risée, confusion pire pour nous que la
„ mort. Soutenons l'éclat de notre Rang,
„ & mourons dignes d'Hercule. Blanchi
„ sous les lauriers, voudriez-vous les flêtrir
„ par un soupçon de frayeur? Mon époux
„ dont la gloire est si justement établie, vou-
„ droit-il racheter le salut de ses fils au prix
„ d'une lâcheté? Non. L'opprobre des pe-
„ res retombe sur les enfans: c'est son ex-
„ emple que je veux suivre. Quel fonds
„ d'ailleurs voulez-vous que je fasse sur vo-
„ tre espoir? Esperez-vous que votre fils
„ sorte du sein de la terre? Hé qui jamais
„ est revenu du Royaume de Pluton? Comp-
„ teriez-vous de fléchir un Tyran? Non
„ sans doute: si l'on a un ennemi, on vient
„ à bout de ses desseins sans blesser l'hon-
„ neur. Mais que peut-on gagner sur un
„ Tyran insensé? Il m'étoit venu en pensée
„ comme à vous, de demander au moins un
„ exil pour mes infortunés fils: mais est-ce
„ les sauver que de les livrer à l'indigence?
„ Tout fuit les malheureux; & leurs amis se
„ lassent de l'être plus d'un jour. Osez donc
„ subir avec nous une mort qui aussi bien est
„ inévitable"?

C'est par ces pensées que Megare anime Amphitryon. Ce venerable Vieillard répond que ce n'est ni lâcheté ni amour de la vie, qui lui ont fait differer son trépas; mais la ten-

tendresse & la pitié qu'il a pour ses petits fils.
„ Me voici prêt, dit-il, au Tyran; frappez,
„ percez mon sein, employez tous les sup-
„ plices; je n'ai qu'une grace à demander;
„ s'il faut que ces enfans perissent, du moins
„ faites-nous mourir avant eux. Epargnez-
„ nous l'horreur de les voir expirer en im-
„ plorant vainement le nom de leur Mere
„ & de leur Ayeul. Du reste faites ce que
„ vous avez projetté, puisque aussi bien
„ nous ne pouvons éviter notre destinée".

„ Ajoutez, reprend Megare, une secon-
„ de grace à la premiere, afin de rendre le
„ bienfait commun. Souffrez que je pare
„ ces tendres victimes de leurs vêtemens fu-
„ neraires. Faites ouvrir ce Palais dont on
„ nous a chassés; c'est le seul bien que je
„ vous demande pour eux, de l'héritage de
„ leur Pere". Lycus y consent, ordonne qu'on ouvre, & ajoute en se retirant qu'il va revenir pour les sacrifier; réponse Tyrannique & dans les mœurs Grecques. Ainsi le fils d'Achille immola-t-il Polyxene. Le *sortez*, de Roxane à Bajazet qu'elle envoye à la mort, a bien plus de noblesse & de grandeur.

Bajazet Act. V. Sc. 4.

Megare avec un profond soupir, fait entrer ses fils dans le Palais qui fut à eux, & dont ils n'ont plus le nom. Pour Amphitryon il termine la Scene par un cri d'indignation contre Jupiter, & d'une maniere aussi ridicule qu'impie. Car il reproche à ce Dieu d'avoir bien sçû tromper Alcmene, & d'être insensible à la reconnoissance & à l'amitié qu'il doit à son époux.

L'Intermede est une Ode sur les travaux d'Her-

d'Hercule. Du reste les Vieillards hors d'état de défendre sa famille, l'honnorent du moins de leurs larmes, à la vûë de Megare accompagnée de ses trois fils, qui reviennent en habits de deuil, & suivis d'Amphitryon.

ACTE II.

„ Où est le Prêtre (dit Alcmene en en-
„ trant?) voilà les Victimes. Chers enfans,
„ quelle funeste union! C'est la mort qui
„ nous réunit, & c'est pour la derniere fois
„ que je jouis de votre vûë. Cruelle desti-
„ née! Ne vous ai-je donc mis au monde,
„ & élevés avec tant de soin que pour être
„ dévoués à l'opprobre & au dernier suppli-
„ ce? Etoit-ce là ce que m'avoit fait esperer
„ votre pere? Il vous destinoit à vous (*Elle*
„ *parle à l'ainé*) le Sceptre d'Argos, le Pa-
„ lais d'Eurysthée, & la peau du Lion de
„ Nemée dont il étoit revêtu: (*au second*) à
„ vous sa redoutable Massuë & la Couron-
„ ne de Thébes que lui apportoit mon Hy-
„ men. L'Oechalie, le prix de sa valeur
„ devoit être le partage du dernier. Ce
„ Héros rempli de ses vastes desseins, vous
„ faisoit tous Monarques, tandis qu'occu-
„ pée de mon côté à vous choisir des épou-
„ ses dignes de vous, je me faisois un plaisir
„ secret d'assurer votre bonheur, & de le
„ fonder sur l'alliance d'Athénes, de Lace-
„ demone, & de Thébes. Vains projets:
„ tout cela s'est évanoui comme une ombre.
„ Le Destin vous donne aujourd'hui les Par-
„ ques pour épouses, & ne me laisse que
„ mes

Ces trois enfans étoient Therimaque, Creontiade, Deicoon.

„ mes larmes pour * bain nuptial. Votre
„ Ayeul, au lieu du Banquet de l'Hymenée,
„ vous offre un tombeau, & donne Pluton
„ pour Gendre à votre pere. Qui de vous
„ dois-je embrasser le premier? Comment
„ recueillir vos larmes & vous arroser tous
„ ensemble de mes pleurs? Cher époux, car
„ hélas: si les morts entendent nos cris, c'est
„ à vous que je dois m'addresser, femme,
„ pere, enfans, tous les vôtres vont au tom-
„ beau. Votre Hymen me faisoit appeller
„ heureuse, & voici que je meurs. Venez,
„ secourez-nous; faites du moins paroître
„ votre grande Ombre: elle suffira pour ac-
„ cabler nos lâches meurtriers".

Amphitryon de son côté s'addresse à Jupiter: „ Mais hélas, dit-il, je l'ai déja trop „ vainement imploré". Il se retourne vers les Vieillards pour leur faire une leçon très-Epicurienne. Il leur fait sentir par ses malheurs que rien n'est stable dans la vie, & que par consequent il faut jouir du tems sans crainte & sans chagrin.

Dans ce moment de crise où tout semble désespéré, Hercule reparoît inopinément. C'est Megare qui la premiere l'apperçoit. Elle fait éclatter des transports de joye difficiles à représenter. Elle envoye ses enfans à sa rencontre & leur dit de s'attacher aux habits de leur liberateur. Cette scene est une belle situation après ce qui a precedé. Hercule en revoyant sa maison s'écrie: „ Cher „ hospice, que je vous revois avec joye, a-
„ près

* C'est une allusion à l'usage des meres Grecques, qui se baignoient avant les Nôces de leurs enfans.

„ près mon retour des Enfers! Mais qu'ap-
„ perçois-je? je vois mes enfans couronnés
„ comme des victimes, mon épouse au mi-
„ lieu d'une troupe d'hommes, & mon pere
„ éploré! Voyons quel malheur nous attend.
„ Chere épouse, qu'est-il donc arrivé?".

Megare raconte à Hercule, par des réponses alternatives, l'extremité où se trouve sa famille, la sédition de Thébes, la révolution en faveur de Lycus, le meurtre de Creon, & toutes ses suites. Il n'est pas surprenant qu'Hercule ignorât encore tout cela: il est entré secrettement dans la Ville sur le présage d'un oiseau qui lui annonçoit quelque calamité, & il a gardé l'*incognitò* jusqu'à son Palais. Ainsi il a pû ne pas sçavoir ce qui s'est passé, quoiqu'il ait traversé la Ville. Euripide a grand soin de prevenir l'objection qui vient tout d'un coup à l'esprit sur cet article.

Le beau de cette Scene, c'est cette ignorance même d'Alcide, pour qui chaque vers que dit Megare est un coup de foudre. Il ne peut revenir de son étonnement. „ Quoi,
„ dit-il, mon absence a-t-elle donc dissipé
„ tous mes amis?"

MEGARE. Est-il des amis pour les malheureux?

HERCULE. Les ingrats Thébains ont-ils perdu le souvenir de mes bienfaits?

Il leur en avoit fait d'insignes, entr'autres par la victoire qu'il avoit remportée pour eux sur ceux d'Orchomene, * qu'il avoit contraints

* Orchomene Ville de Béotie, où il y avoit un beau Temple dédié aux Graces.

traints de payer aux Thébains le double du Tribut que les Thébains eux-mêmes leur payoient auparavant.

Hercule courroucé au point qu'on peut imaginer, arrache les bandelettes mortuaires de la tête de ses enfans, & ne songe qu'à assouvir sa vengeance. C'est peu pour lui d'égorger le Tyran; il veut envelopper dans la punition les perfides Thébains, comme complices d'un crime qu'ils ont eu la lâcheté de souffrir. Il veut rougir de sang les eaux de l'Ismene & de Dircé. Tout ce qu'il a fait d'exploits lui semble méprisable, s'il ne signale son bras & son courroux en vengeant & en sauvant ce qu'il a de plus cher.

Amphitryon qui jusqu'à present a laissé parler Megare, prend enfin la parole. Il étoit de la bienseance Theatrale qu'une femme comme plus sensible, ainsi qu'elle le dit elle-même, fît éclatter sa joye, & qu'un Vieillard se réservât pour le conseil. Celui qu'il donne à son fils est plein de prudence. Il ne veut pas qu'un Héros s'expose seul à la brutalité d'une multitude de gens perdus & accablés de dettes, que leurs crimes & l'amour des choses nouvelles ont, dit-il, attachés au Tyran. „ Sans doute, ajoute-t-il, „ on vous aura vû entrer dans la Ville, & „ c'en est assés pour les rassembler contre „ vous. Que m'importe, répond Hercule, „ qu'on m'ait vû ou non"? Réponse fiere & digne d'Hercule. Mais il assure qu'il est entré secrettement, ainsi que nous l'avons observé. C'est pour cela même, & afin d'agir à coup sûr dans une conjoncture si délicate, qu'il se rend au conseil de son pere, & qu'il consent d'attendre Lycus. Du-

Durant ce court intervalle Euripide donne quelque lieu à la curiosité d'Amphitryon, justement étonné de revoir son fils revenu des Enfers. Alcide dit, qu'il y est entré en effet, qu'il en a tiré Thesée, & qu'il a amené jusques dans une forêt le chien Cerbere. Tout cela se raconte en très-peu de mots. Il n'étoit pas convenable de s'étendre sur ces prodiges dans la situation où se trouvoit Hercule, ni aussi de les omettre entierement, puisqu'on ne l'attendoit plus. Les bienséances dictées par le bon sens sont ici exactement observées. Rien de plus naturel que les empressemens d'une famille sur le point de périr & qu'un liberateur imprévû vient sauver inopinément. On la voit autour d'Hercule qui paroît à leurs yeux comme une Divinité. Femme, enfans, tous tremblent par l'effet de la frayeur qui les a saisis, & qui se renouvelle par la réflexion. Tous l'embrassent & le serrent étroitement, comme s'ils craignoient qu'il ne leur échappât. Il sent par-là à quel point de désespoir ils étoient réduits: ses entrailles en sont émûës. Il les console, il essuïe leurs larmes, & il leur dit tendrement de laisser ses vêtemens, puisqu'il ne prétend pas les abandonner. Hercule ne rougit point de paroître pere, & il en soutient le rôle d'un air qui releve encore celui de Héros. „ Les richesses & la pauvreté, „ dit-il, distinguent les rangs parmi les hom- „ mes. Mais la tendresse paternelle les ra- „ mene à l'égalité". Tous rentrent après ces mots pour attendre le retour du Tyran.

Le Chœur du second Intermede n'est gueres plus interessant que le premier, au moins

pour notre goût. C'eſt une hymne d'allégreſſe qui roule en partie ſur les avantages d'une jeuneſſe floriſſante. Les Vieillards voudroient qu'elle fût éternelle, ou du moins doublée pour les gens de bien. Car comment diſcerner les bons des méchans, puiſque les Dieux les laiſſent tous également vieillir. Ce ſont des Vieillards & des Païens qui parlent ainſi. Ils retombent ſur la concluſion ordinaire, qui eſt de ne pas abandonner la joïe & les Muſes. Ils veulent enfin, emploïer leurs voix à chanter le triomphe du grand Alcide.

ACTE III.

Lycus paroît & gardant toujours ſon caractere de Tyran, il ſomme Amphitryon qu'il voit ſortir, de lui livrer Megare & ſes enfans, ſuivant ſa promeſſe, afin de les immoler. Le tems que les victimes mettent à s'orner ſemble long à ſon impatiente barbarie. Amphitryon diſſimule afin d'attirer Lycus dans le piege qu'on lui prépare. C'eſt comme l'Electre de Sophocle. Elle en uſe ainſi à l'égard d'Egiſthe.

L'impatience de Lycus le fait rentrer dans le Palais pour en tirer ſes victimes, ſans ſoupçonner le ſort qui l'attend lui-même. A l'égard d'Amphitryon, il reſte un moment avec le Chœur ſur le Théatre. Vœux communs ſur l'évenement, conjouiſſance de la part des Vieillards, eſperance & crainte, tout prépare à la révolution. Mais à peine Amphitryon eſt-il rentré qu'on entend les cris de Lycus. Le Chœur éclatte en chants

d'al-

d'allégresse, & regarde Thébes comme un Roïaume délivré d'un cruel usurpateur. C'est une espece de divertissement comme dans un Opera. Il y en a plusieurs de ce genre dans notre Poëte pour remplir les vuides que laissent les principaux Acteurs, quand ils agissent derriere le Théatre. Ce sont de courts Intermedes tout differens de ceux qu'on voit entre les Actes, & menagés seulement pour instruire le Spectateur des faits qu'on ne peut produire sur la Scene, tel qu'est par exemple ici le meurtre de Lycus.

Sur ces entrefaites Iris Messagere de Junon, & une Furie se montrent en l'air. Euripide entre ici dans le merveilleux de la Fable, & change, à proprement parler, de sujet & d'action. Car Lycus mort, & la famille d'Hercule délivrée, tout semble fini. Cependant la Piece n'est qu'au troisiéme Acte. Veritablement ce qu'on va voir est lié avec ce qui a précedé. Mais ce n'est plus le même objet. En effet, Junon toujours ennemie déclarée d'Hercule, n'aïant pû venir à bout de le perdre ni par le voïage aux Enfers, ni par le moïen de Lycus, veut l'exposer à un revers qui lui fera païer bien cherement le plaisir d'avoir arraché sa famille au trépas. Elle prétend qu'Hercule immole de ses mains ces mêmes enfans qu'il vient de sauver avec tant de bonheur & de gloire. Iris le dit nettement, & donne ordre à la Furie de troubler les sens de ce Héros jusqu'à la fureur. Qui le croiroit? La Furie touchée de compassion ne sçauroit consentir à exercer cette barbarie sur un homme si utile aux mortels, & même aux Dieux.

C'est que les Enfers l'avoient respecté comme Orphée. Cependant Iris presse. „ Il „ n'est pas question de déliberer, dit-elle, „ Junon l'ordonne ; il faut obéïr. Ces or„ dres tout étranges qu'ils paroissent produi„ ront un bien veritable." L'Eumenide atteste le Soleil qu'elle obéït malgré elle. Toutefois elle le fait, & s'empare invisiblement d'Hercule, tandis qu'Iris remonte aux Cieux.

Les Vieillards témoins d'un si affreux projet se replongent dans la tristesse. Ils croient déja voir un massacre horrible, & entendre un grand bruit dans le Palais. Cela est dit pour marquer que l'ordre de Junon est executé.

ACTE IV.

En effet, un Officier vient dire à ces Vieillards qu'Hercule saisi d'une fureur divine a tué ses propres enfans. Sa narration est une peinture aussi vive que toutes celles qu'on a vûës d'Euripide. Mais il y a des choses qui, sans doute, blesseroient la noblesse de nos manieres. En voici une partie ; on en jugera. „ On faisoit un sacrifice „ à l'autel de Jupiter pour expier le Palais „ souillé par le sang de Lycus. Hercule „ étoit environné de sa famille. On por„ toit déja la corbeille autour de l'Autel, & „ nous gardions un silence religieux ; lorsque „ ce Héros sur le point d'éteindre le tison „ sacré dans l'eau lustrale afin de purifier les „ assistans, s'arrête tout-à-coup. Ses enfans „ surpris, tournent aussi-tôt la vûë sur lui.

„ Ses

„ Ses yeux roulent d'une maniere affreuse,
„ & se remplissent de sang. L'écume cou-
„ le sur sa barbe, & il s'écrie avec un sou-
„ ris convulsif & forcé. O Jupiter, mon
„ pere, pourquoi m'arrêter à des sacrifices
„ d'expiation avant que d'avoir immolé Eu-
„ rysthée? sacrifions cette autre victime,
„ comme j'ai fait la premiere; & quand je
„ vous aurai apporté la tête de cet ennemi,
„ il sera tems de purifier mes mains. Lais-
„ sés ces vases, répandés cette eau: c'est
„ mon arc que je demande. Où sont mes
„ armes? je pars pour Mycenes. Portons
„ * ce qu'il faut pour renverser la ville de
„ fonds en comble."

L'Officier ajoûte, qu'Hercule se retire de l'Autel; qu'il s'imagine monter sur un char, & animer ses coursiers; que les esclaves sourient, & se disent les uns aux autres: „ Notre maître est-il en humeur de se réjouir, „ ou dans une fureur veritable?" Voilà de ces naïvetés qui nous paroissent à juste titre peu dignes de la majesté du cothurne, quoiqu'il y en ait beaucoup de cette sorte dans les anciens. D'un autre côté, c'est sur ce pied-là qu'on les juge à la rigueur: mais injustement. Ce qui est comique aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Les modes qui nous paroissent ridicules, étoient sérieusement respectées il y a cinquante ans: comparaison simple & juste à laquelle il est difficile de ne pas se rendre.

Le reste de la narration est un détail des fo-

* Dans le Grec il y a *μοχλὺς*, *δικέλλας*, *vectes*, *Ligones*.

folies d'Hercule. J'appelle ainsi ses fureurs, parce qu'elles n'ont pas toute la noblesse à la mode, qu'on trouve dans celles d'Oreste chés Racine. Aussi le Poëte Grec ne les expose-t'il pas sur la Scene. Hercule passe dans un appartement. Il croit être chés les Megariens : un moment après à Corinthe: puis à Mycenes. Il se dépouille, il se bat en l'air, il se persuade avoir remporté de grandes victoires. Son pere se présente à lui, & tâche de le rappeller au bon sens. Mais Hercule le prend pour Eurysthée, & ses propres enfans pour ceux de son ennemi. Armé de son arc, il les poursuit. L'un se cache sous les habits de sa mere: l'autre, derriere une colonne: le troisiéme sous l'Autel. La mere a beau crier : „ Que faites-vous? „ hé, ce sont vos enfans que vous tués." Il court après l'un d'eux & le renverse mort derriere la colonne. Il en immole un autre sous l'Autel. Il voloit vers le troisiéme. Mais Megare se sauve avec lui. Elle sort de l'appartement, & enferme heureusement son époux furieux. Il se croit aux portes de Mycenes. Il brise tout, se fait un passage, & du même coup, il tuë la mere & le fils. Il préparoit le même sort à son pere. Mais Pallas l'arrête & le renverse. „ Enfin, dit „ l'Officier, il est plongé dans un profond „ sommeil ; & revenus de notre fraïeur, „ nous l'avons lié à un débris de colonne." Hercule, en bon François, étoit fou à lier, pire que le Roland d'Arioste. N'imitons pas ces traits d'Euripide pour notre siecle: mais aussi ne les condamnons pas légerement dans le sien.

Le Chœur plus frappé de ce malheur que de celui des Danaïdes & de Progné, dont les premieres égorgerent leurs maris, & l'autre tua son fils, ne peut revenir de sa surprise. On ouvre incontinent le Palais pour augmenter l'impression par le spectacle des tristes effets de la fureur d'Alcide. Des portes brisées, des cadavres étendus, des piliers renversés, Hercule lié, Amphitryon au désespoir, tout l'appartement ruisselant de sang, voilà l'ouverture de la Scene suivante.

Le malheureux pere que son agitation empêche de sentir encore tous ses maux tremble, qu'on ne réveille Hercule. Il craint qu'à son réveil il ne mette tout à feu & à sang. Cette Scene est précisément du même goût que celle de Tecmesse dans l'Ajax de Sophocle, Tom. III. pag. 298. & celle de Phedre dans Euripide, Tom. II. En un mot, c'est un jeu de Théatre ancien où le Chœur & Amphitryon font paroître également la crainte & la douleur, comme si c'étoit la chose même, & non une représentation feinte. Cependant Hercule se réveille & revient à lui.

Etonné, comme on peut penser, de se retrouver dans l'état où il se voit, couché par terre & attaché à une colonne brisée, son arc loin de lui & ses fléches éparses çà & là, il se croit presque redescendu aux Enfers. „ Où suis-je, s'écrie-t'il?" Amphitryon & les Vieillards s'avancent vers lui timidement. „ Pourquoi pleurés-vous, mon „ pere, dit Hercule? pourquoi vous éloi- „ gnés-vous de moi?" Le pere jette un cri de douleur, & profere des mots interrom-

pus qui font assés connoître à son fils qu'il s'est passé quelque chose de bien funeste. Redevenu tranquille on le délie. On lui dit que toute la colere de Junon est tombée sur lui. „ Tournés vos regards, ajoûte Am-„ phitryon ; voïés ces cadavres." Hercule est foudroïé par cette vûë, & plus encore en apprenant qu'il est l'unique auteur de tout ce carnage. Il ne peut se rappeller aucune trace de ce qu'il a fait. Le tout se développe par des interrogations & des réponses vives qui sont d'un naturel infini, & qui percent Hercule, comme autant de traits. Trop instruit de son malheur, il veut se donner la mort, il se livre à un repentir affreux, il ne pense qu'aux moïens de se délivrer de la vie, & ne dit rien que de funeste. Sur le point d'executer son dessein, il voit tout-à-coup paroître Thesée. La honte & la confusion succedent à la fureur. Il s'enveloppe la tête de ses vêtemens, & craint, dit-il, de souiller un ami si cher par son seul aspect.

ACTE V.

Thesée addresse la parole à Amphitryon à qui il déclare qu'il vient avec des troupes pour secourir son ami Hercule, sur le bruit qui s'est répandu à Athénes, que Lycus s'étoit emparé du Sceptre de Thébes. Aussitôt, en se détournant, il voit une femme & des enfans égorgés. Il croit d'abord être venu trop tard au secours d'Hercule, & que Lycus a répandu tout ce sang. Puis il se détrompe, & il juge que c'est l'effet de quel-

quelqu'autre infortune qu'il ignore.

Amphitryon lui fait entendre par ses larmes & ses cris la verité de ce qui s'étoit passé. Thesée vivement frappé du malheur de son ami & du courroux de l'inéxorable Junon, demande au moins qu'Hercule se dévoile le visage. Il conjure le pere d'obtenir cette grace du fils. Le Vieillard s'y emploïe avec les paroles les plus touchantes. Il prie, il gémit, il presse. „ O mon fils, quittés „ ces voiles qui vous cachent. Montrés-„ vous à la lumiere du jour. Ma voix doit „ avoir sur vous le pouvoir des prieres. J'y „ descends toutefois, & je tombe à vos ge-„ noux tout en pleurs. Etouffés, mon fils, „ ces horribles remords qui vous font fré-„ mir comme un lion. Quittés ces idées „ funestes & ces présages de mort. Ne „ mettés point un surcroît à notre accable-„ ment."

Hercule ne répond que par de profonds soupirs. Thesée presse de son côté. „ Mal-„ heureux Prince, s'écrie-t'il, montrés-vous „ du moins à un ami. Aussi-bien n'est-il „ point de ténebres assés épaisses pour ca-„ cher votre calamité. Pourquoi me faire „ signe de tourner les yeux sur le sang que „ vous avés répandu? Croïés-vous que The-„ sée puisse vous abandonner sous le vain „ prétexte de craindre une souillure? non, „ non, mon amitié ne refuse point de s'as-„ socier aux maux d'un ami. Helas, si je „ suis assés heureux pour m'être tiré des „ Enfers, n'est-ce pas vous à qui je dois ce „ bonheur? Loin de moi ces lâches amis „ dont la reconnoissance vieillit, & dont

 „ l'ami-

„ l'amitié mercenaire dans le calme, n'ose
„ affronter la tempête. Lévés-vous donc,
„ quittés ces voiles, & daignés jetter vos
„ regards sur nous. Songés qu'un Héros
„ sçait supporter les revers que lui envoïent
„ les Dieux.

HERCULE. Ah Thesée, avés-vous jetté la vûë sur mes fils égorgés?

THESE'E. J'ai tout entendu, j'ai tout vû.

HERCULE. Comment donc pouvés-vous me forcer de revoir le Soleil?

THESE'E. Que craignés-vous? ce Dieu peut-il être souillé par les regards d'un mortel?

HERCULE. Ah, fuïés du moins la contagion d'un ami malheureux?

THESE'E. Moi, fuïr! moi, vous abandonner! les amis n'ont rien de profane & de contagieux pour Thesée.

HERCULE. Je ne puis que louer votre amitié; & j'avouë aussi que j'ai signalé la mienne pour vous.

THESE'E. C'est pour cela que ma tendresse doit éclatter au moins en vous plaignant.

HERCULE. Assassin de mes propres enfans, je ne suis que trop à plaindre.

THESE'E. D'autres malheurs me rendent sensible aux vôtres.

HERCULE. Quoi? avés-vous vû des malheurs plus affreux que les miens?

THESE'E. Non, ce n'est pas ma pensée. Les vôtres passent toute expression.

HERCULE. Et c'est pour cela que j'ai résolu de mourir.

THE-

THESE'E. Croïés-vous que les Dieux soient touchés de ces menaces?

HERCULE. Les Dieux me bravent, & je veux les braver.

THESE'E. Arrêtés, Hercule, & ne vous attirés pas un surcroît de maux.

HERCULE. * Arrivé au comble de l'infortune, je ne laisse plus de lieu à de nouveaux malheurs.

THESE'E. Que prétendés-vous? où aboutira tout votre courroux?

HERCULE. Je veux rentrer dans les Enfers d'où je suis sorti.

THESE'E. Sentimens peu dignes d'un Héros!

HERCULE. Ah, vous me conseillés, & vous n'êtes pas malheureux!

THESE'E. Est-ce Hercule que j'entends? cet Hercule qui a dévoré tant de calamités....

HER-

* Ce vers d'EURIPIDE est rapporté par LONGIN comme un exemple du sublime qui dépend de l'arrangement des mots, qu'il compare à l'assemblage des justes proportions. „ Ainsi, dit-il, les parties du „ sublime étant divisées, le sublime se dissipe entiere- „ ment, au lieu que venant à ne former qu'un corps „ par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison „ harmonieuse qui les joint, le seul tour de la periode „ leur donne du son & de l'emphase, &c." Sur cela il cite ce vers d'Hercule:

Γέμω κακῶν δὴ, κ᾽οὐκέτ᾽ ἔσθ᾽ ὅπη τεθῇ.

Que DESPREAUX a traduit moins vivement dans ces deux vers, à cause de la gêne de la langue.

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

HERCULE. Sont-elles comparables à l'état où je me vois?

THESE'E. Quoi? ce liberateur de l'Univers entier! ce Héros...

HERCULE. J'ai fait du bien aux hommes: ils m'abandonnent; & Junon triomphe.

THESE'E. Non, la Grece ne souffrira pas que le trépas d'Hercule, soit l'effet d'un chagrin.

HERCULE. Ecoutés-moi, Thesée; je veux à mon tour renverser tous vos conseils, & vous montrer que je dois cesser de vivre, que je devrois même n'avoir jamais vécu.

Hercule fait ici l'énumération des malheurs qui ont accompagné tous les momens de sa vie. Il reprend les choses de loin. Il rappelle tous ses travaux, & les traits innombrables de la colere de Junon. Car que n'en a-t'il pas essuié?

Memorem Junonis ob iram.

Æneïd. l. 1.

Mais le dernier trait lui semble le plus insupportable de tous. Il vient ensuite à la nécessité de se donner la mort. Il ne lui est plus permis de rester à Thébes: Hé, qu'y feroit-il? quel Temple, quelle assemblée pourroit-il fréquenter? ira-t'il à Argos? mais il faut qu'il fuie tout ce qui est censé être sa patrie. Quelle ville étrangere lui pourroit servir d'azyle? de quels yeux le regarderoit-on? que ne diroit-on pas en le montrant au doigt? il est dur à un guerrier couvert de gloire de se voir tombé dans l'ignominie. La terre même prendroit la parole, & déposeroit contre lui, pour lui enlever tout espoir

poir de réfuge. Il éprouveroit le ſort d'Ixion dont la rouë marque une inſtabilité éternelle.
„ Non, non, conclut-il; ma deſtinée eſt
„ de m'arracher pour toujours à la vûë de la
„ Grece. Quel fruit me reviendroit d'une
„ vie inutile & flétrie par un attentat? laiſ-
„ ſons triompher Junon. Elle s'eſt fait un
„ plaiſir cruel de perdre le plus grand des
„ Grecs, & elle a encore des autels!"

Theſée convient que tous les maux d'Hercule viennent de l'implacable Junon. Il avouë, qu'il eſt plus aiſé de conſeiller autrui, que de ſçavoir être malheureux. „ Mais en-
„ fin, ajoûte-t'il, nul mortel, nul Dieu mê-
„ me, ſi l'on doit en croire les Poëtes, n'eſt
„ exempt d'infortune." Il appuïe particulierement ſur l'exemple des Dieux, ſur leurs mariages illicites, & ſur le manque de reſpect envers les peres. „ Ils habitent pourtant le
„ Ciel, continuë-t'il, & ils ſçavent ſe con-
„ ſoler de la honte de leurs forfaits." Cette doctrine eſt concluante pour un mortel, comme l'eſt Hercule. Mais il n'en paroît pas moins ſurprenant qu'on oſât parler ſi librement ſur un Théatre Païen. Nous en allons voir la raiſon. Après les paroles conſolantes, Theſée en ami généreux paſſe aux effets. Il veut qu'Hercule quitte Thébes, puiſqu'il le faut ſuivant la loi. Mais il lui offre Athénes, où il lui réſerve un rang, des biens, & des honneurs dignes du grand Alcide. C'eſt par-là que le Roi d'Athénes veut éterniſer ſa reconnoiſſance.

La réponſe d'Hercule eſt remarquable.
„ Les exemples des Dieux, répond-il, ſont
„ étrangers à mon infortune. Non, je ne

 „ les

„ les crois point capables des forfaits qu'on
„ leur impute. Jamais je ne compris qu'un
„ Dieu pût être le Souverain d'une autre
„ Divinité. Un Dieu veritablement Dieu
„ n'a besoin de personne. Laissons-là les fa-
„ bles ridicules que nous débitent les Poë-
„ tes." Voilà le polytheïsme nettement ren-
versé, & cela sur un Théatre public en pré-
sence d'un peuple entier de Païens. D'où
il s'ensuit que les sentimens vrais ou moins
déraisonnables sur la divinité n'étoient pas
renfermés dans un petit nombre de Philoso-
phes, mais assés communément répandus
dans la Grece; & qu'à l'égard des fables on
les abandonnoit au caprice des Poëtes qui
travailloient pour la Scene. *Voïés la fin du dernier Tome.*

Hercule persuadé enfin, que ce seroit don-
ner un soupçon de lâcheté que de quitter la
vie dans un excès de chagrin, accepte l'a-
zyle que lui offre son ami, & lui rend gra-
ces de sa générosité. „ Mais helas, ajoûte-
„ t'il, je suis inconsolable. Vainqueur de
„ mille revers, dont aucun n'a pû me tirer
„ le moindre soupir, je n'avois pas crû de-
„ voir être jamais réduit à la foiblesse de
„ verser des pleurs. Aujourd'hui je le vois,
„ il faut ceder à la fortune. O mon pere,
„ vous voïés en moi un fugitif & un parri-
„ cide. Faites ce que m'interdit la loi. Pleu-
„ rés ces chers enfans dont j'ai été malgré
„ moi le bourreau : inhumés-les sur le sein
„ de leur mere ; & rendés-leur les derniers
„ honneurs. Quitte de ce pieux devoir re-
„ gnés sur cette ville, & bien que malheu-
„ reux, forcés votre courage à supporter la

„ vie

„ vie comme moi. Triſtes enfans, inno-
„ centes victimes d'un pere qui vous a per-
„ dus ſans que vous aïés pû jouir du fruit
„ de ſes travaux & de ſa gloire ; chere é-
„ pouſe, trop mal païée de votre fidelité &
„ de vos tendres ſoins, je me ſuis donc pri-
„ vé de vous, & m'en voilà pour toujours
„ ſéparé! funeſtes adieux, triſtes embraſſe-
„ mens! helas, voici mes armes qui m'ont
„ trop cruellement ſervi. Dois-je encore
„ les reprendre? ces fléches ſuſpenduës à
„ mon côté me rediront ſans ceſſe : barba-
„ re, nous fûmes les inſtrumens de tes fu-
„ reurs : c'eſt par nous que tu as percé ton
„ épouſe & tes enfans."

Après cette courte déliberation ſur ſes fléches, il les reprend en ſoupirant, pour ne pas être expoſé à mourir honteuſement par les mains de ſes ennemis, faute de ces traits qui lui ont ſervi à executer tant de grandes actions. Il prie Theſée de l'accompagner à Argos chés Euryſthée, pour lui mener le chien Cerbere, qu'il a tiré des Enfers par l'ordre de ce Prince. La fable à part, ceci gâte un beau morceau. Enfin, il prie les Thébains d'honorer de leurs larmes les funérailles de ſes fils, & de le pleurer.
„ Car helas, dit-il, Junon nous a tous frap-
„ pés, & nous ſommes tous au rang des
„ morts."

Theſée l'interrompt pour ne pas le laiſſer s'attendrir d'avantage. Il l'invite à ſe lever, & il le ſoutient comme un homme accablé ſous le faix de la douleur. Hercule louë la tendreſſe généreuſe de ſon ami : mais il veut avant le départ jetter encore les yeux ſur ſes en-

enfans: & Thesée voudroit l'en écarter. Il lui permet toutefois d'embrasser un pere, & pour ne lui plus donner lieu de nourrir sa douleur, il presse le départ, il insiste, & par d'aimables reproches il rappelle peu à peu la fermeté d'Hercule. Ce Héros après avoir promis à son pere la sépulture qu'il lui a demandée, suit enfin son ami en se comparant à un vaisseau battu de la tempête. „ Malheureux (dit-il en partant) quiconque „ préfére les biens ou la gloire à un verita„ ble ami." Cette pensée est, ce semble, la moralité de cette Tragédie puisque tout y paroît arrangé pour amener le denoument d'Hercule & de Thesée.

HERCULE FURIEUX,

TRAGEDIE DE SENEQUE.

DANS la Tragédie de Seneque soit le Philosophe, soit le Tragique, soit un autre des differens Auteurs de toutes celles qu'on a sous le même nom, le sujet d'Hercule furieux est précisement celui d'Euripide. Mais la conduite en est bien differente.

ACTE PREMIER.

Junon fait seule le premier Acte, façon assés ordinaire de ce Poëte. Elle déclame longuement, & c'est tout; non pas que sa déclamation n'ait des morceaux très-vifs & dignes de Seneque: mais enfin, c'est peu de réalité sous beaucoup de vers brillans & magnifiques. Junon jalouse de la gloire d'Hercule veut le rendre furieux & l'obliger à tuer sa femme & ses enfans, après qu'il les aura sauvés des mains de l'usurpateur Lycus. Voilà tout ce qu'il faut sçavoir pour être au fait.

fait. Mais Seneque met 124 Iambes mortels à le dire.

„ Sœur de Jupiter, (dit la Déesse en pre-
„ nant d'abord le haut ton,) il ne me reste
„ plus que ce titre. J'ai quitté la demeure
„ Etherée & mon perfide époux. La terre
„ est mon partage depuis que ses maîtresses
„ occupent les Cieux." Ici elle fait l'énumération des figures du globe céleste, & manie fort sçavamment la fable antique. En effet, „ tout le Ciel est marqué par les ga-
„ lanteries de Jupiter, & ce Dieu a divinisé
„ toutes ses amours." Mais ce qui pique le plus la jalouse Déesse, c'est de voir Alcide, ce fils de sa rivale Alcmene, prendre par de nouveaux exploits le chemin des Cieux, & mériter la place que les Destins lui ont promise. „ Vainement, dit-elle, je me lasse
„ à l'accabler de travaux ; il jouit de mon
„ courroux, & tourne ma haine à sa gloire."
Tous ses hauts-faits que Junon rappelle à son souvenir sont pour elle autant d'éguillons qui la pressent d'en arrêter le cours. „ Il a
„ dompté l'Enfer ; il ne lui reste plus qu'à
„ attenter sur le Ciel même, & qu'à ravir
„ le sceptre à son pere. Il a porté la voûte
„ azurée, & moi-même qui la foulois. Sans
„ doute, il se fraïe un chemin vers les
„ Dieux." Junon s'anime donc à la vengeance. Elle songe à délivrer les Titans pour les lui opposer. „ Vaine ressource ! il
„ les a subjugués. On ne peut lui opposer
„ que lui-même. Qu'il devienne son pro-
„ pre ennemi."

Ce parti pris, Junon évoque les Eumenides & tout l'Enfer avec un grand fracas de pa-

paroles. Il n'en falloit pas tant pour renverser la raiſon d'un mortel. Elle fait plus encore : elle veut conduire la main d'Hercule & devenir l'auteur d'un crime qui puiſſe le noircir & le rendre indigne du Ciel. Quel nom mérite une ſi abominable Divinité? les Tragiques Grecs donnent aux Dieux des paſſions & des foibleſſes. Mais ils ſçavent au moins les déguiſer ou les pallier bien ou mal. Il y a une noirceur trop marquée dans le procedé de Junon. A peine la paſſeroit-on au déſeſpoir d'une femme en fureur.

Le Chœur qui ſuit eſt tout-à-fait ſtérile, & ne parle que pour parler. Ce ſont des Thébains qui charmés de voir le jour reparoître, font d'abord une belle deſcription du lever du Soleil & de tous les objets qu'il ranime. Puis ils retombent ſur les ſoucis & les agitations des grands, qu'ils comparent avec la tranquillité des états inférieurs. Ils n'épargnent pas même Alcide, qu'ils blâment de ſon voïage aux Enfers, comme s'il avoit précipité ſon trépas qui vient, diſent-ils, toujours aſſés-tôt. Ce Chœur en un mot, eſt un tiſſu de ſentences communes bien exprimées.

ACTE II.

Megare à ſon tour vient déclamer en élevant la voix par un

O magne Olympi rector & mundi arbiter!

C'eſt le Souverain des Dieux à qui elle demande la fin de ſes maux & le retour d'Her-

d'Hercule. Ces deux mots sont noyés dans 113 Vers dont plusieurs sont très-beaux; mais dont le total ne dit presque rien. Voici des brillans d'esprit. „ La fin d'une entre-„ prise est pour Hercule un degré à de nou-„ veaux dangers. Il trouve à son retour un „ ennemi tout préparé, & avant son arrivée „ une autre guerre le rappelle. Nul repos, „ nul loisir pour lui, que le tems qu'on em-„ ploye à lui donner des ordres. Junon at-„ tachée à lui nuire depuis sa naissance, n'a „ pas même laissé son enfance oisive. Il a „ dompté les monstres avant même que de „ les connoître". Elle parle des serpents, dont un Poëte de nos jours dit si bien,

M. Rousseau.

> Et les Couleuvres étouffées
> Furent les jeux de son berceau.

„ Hercule faisoit dès-lors les préludes du „ combat de l'Hydre". *Prælusit Hydræ*. On repasse les douze Travaux dans ce style toujours soutenu, & l'on conclut par ce Vers,

Quid ista prosunt? orbe defensó caret.

„ Que lui ont produit tant d'exploits? Il „ ne jouit plus du monde dont il fut le li-„ berateur". C'est que Megare le suppose arrêté aux Enfers, comme Phedre le suppofoit de Thesée, quand elle disoit à Hippolyte:

L'on

L'on ne voit point deux fois le rivage des morts
Seigneur; puisque Thesée a vû les sombres bords,
N'esperez pas qu'ici jamais on le revoye,
Et l'avare Acheron ne lache point sa proye.

Phedr. Trag. Act. II. Sc. 5.

Durant cette cruelle absence de son époux, Megare a vû tomber sous l'épée de l'Usurpateur, non seulement Creon son pere, mais encore ses freres héritiers du Diademe. Elle devoit en avertir plûtôt le Spectateur, & ne pas mêler dans ses plaintes des choses tout-à-fait étrangeres, comme la Fable d'Amphion qui bâtit les murs de Thébes au son de sa Lyre. „ O race de Cadmus, continue „ Megare, ô cité d'Amphion, dans quel abî„ me étes-vous précipitée? vous tremblez „ sous les loix d'un vil étranger devenu votre „ Tyran, tandis que le Héros qui poursuit les „ forfaits par mer & par terre, & qui dompte „ par tout la tyrannie, est esclave quoi„ qu'absent, & porte un joug qu'il empêcha „ les nations de porter".

Nunc servit absens, fertque quæ ferri vetat.

Megare espere qu'il n'en ira pas ainsi; „ Qu'Hercule reverra la lumiere, & qu'il „ s'y fera une route s'il ne la trouve pas. „ Sortez de la terre, cher époux; fendez les „ tenebres infernales; & si le passage vous „ est fermé, brisez le globe terrestre pour en „ sortir".

Orbe diducto redi.

Quelle

Quelle idée! Megare veut que son époux fasse plus. Elle l'invite „ A entrainer avec „ lui tout ce qui est enfermé dans la nuit „ éternelle, la mort, & les peuples enseve- „ lis dans ses ombres depuis tant de révo- „ lutions de siecles". Pour rendre sa pensée plus extraordinaire, comme si elle ne l'étoit pas assés, elle la confirme par un exemple incroyable; elle fait souvenir Alcide de la belle action qu'il fit, lorsqu'il renversa de sa main de Montagnes entieres, & qu'il fendit la valée de Tempé pour ouvrir un nouveau lit à un fleuve. Tous ces grands souhaits se reduisent toutefois au désir de revoir Hercule. N'est-ce pas là abuser du sens commun, & ne valoit-il pas mieux se borner avec Euripide, à une simple priere telle que la douleur sensée sçait la suggérer? Combien plus sensément se plaint Penelope chez Ovide, de l'absence d'Ulysse! Ses plaintes ont je ne sçai quoi de melodieux qui flatte également le cœur & l'oreille. Elle dit plus dans les deux premiers vers de sa Lettre que Megare en quarante. Un autheur dans sa jeunesse en a paraphrasé la pensée d'une maniere qui passe de beaucoup tout le reste de son ouvrage qu'il a depuis effacé par ses pleurs. Les premiers vers au moins meritent d'être conservés.

Reçois, mon cher Ulysse, un tendre souvenir,
Des beaux nœuds dont l'hymen a voulu nous unir,
Et si ta Penelope a pour toi quelques charmes,
Viens

Viens calmer ſes douleurs, viens eſſuyer ſes
larmes;
Ne crois pas qu'une Lettre en arrête le cours;
C'eſt Ulyſſe que j'aime & non pas ſes diſcours.

Hanc tua Penelope lento tibi mittit, Vlyſſe;
Nil mihi reſcribas attamen: ipſe veni.

Si Ovide ſeme ſouvent des Antitheſes & des penſées brillantes dans le mouvement d'une paſſion, il paroît les rencontrer plûtôt que les chercher; & d'ailleurs il eſt plus ſobre & moins outré que Seneque qui aime mieux forger des penſées folles & extravagantes, que d'être réduit à penſer ſimplement. Ce qu'il y a de ſpirituel dans Ovide n'intereſſe preſque en rien le ſentiment qu'il veut faire naître. Il n'en eſt pas ainſi de Seneque. Sa ſubtilité ne produit que des ſentimens, auſſi faux que ſes penſées. D'où il eſt aiſé de conclure en paſſant, combien devoit être different le genie du Theatre latin, entre les mains d'Ovide & de ſes contemporains, d'avec celui qu'on voit regner dans le Theatre de Seneque & de ſes imitateurs.

On commence à voir quelque air de Dialogue dans les Scenes ſuivantes. Amphitryon vient conſoler Megare, fondé ſur l'eſpoir du retour d'Hercule. „ Ah, répond „ elle, les malheureux ſont toujours duppes „ de leur eſperance. Au contraire, reprend „ Amphitryon, ils le ſont plus ſouvent de „ leur crainte." Ces deux ſentences ſont la matiere de la Scene. Car Megare ne peut ſe

se persuader „ qu'Hercule au centre de la
„ terre & accablé d'un si grand poids, puis-
„ se se frayer un chemin à la lumiere." Le
vieillard de son côté pour l'encourager, lui
rappelle les efforts étonnans d'Alcide qui vint,
dit-il, à bout de passer à pied la mer de Ly-
bie lorsque son vaisseau échoüa.

Lycus qui paroît, interrompt par sa pré-
sence ce court entretien. Il laisse pourtant
à Megare le loisir de l'annoncer au Specta-
teur par six vers qui ne signifient rien du
tout, sinon que Lycus est l'usurpateur du
Thrône Thébain. Il fait lui-même un mo-
nologue, où il se peint comme tel par des
sentences dignes de lui. Il convient qu'il n'a
ni naissance ni droit au Sceptre. Mais il pré-
tend que la force lui tient lieu de tout, que
la sûreté est dans les armes, & que tout au-
tre moyen est un foible appui du Thrône.
Il veut pourtant réparer son défaut de nais-
sance par l'hymen de Megare. Possesseur
d'un grand Etat il ne s'avise pas de craindre
le refus de sa main, ou du moins il est resolu
de s'en venger, s'il le faut, en exterminant
toute la race d'Hercule. Voilà ce qui ap-
partient en propre à Seneque, & ce tour est
très-heureusement imaginé. Car outre que
l'amour de Lycus est dans la vrai-semblance,
il donne beau jeu au Poëte, & plus de cou-
leur à la cruauté du Tyran, qui paroît avoir
un motif trop bas chez Euripide. Lycus
profite donc de l'occasion, & aborde Mega-
re proche de l'Autel où elle s'est retirée avec
son Beau-pere.

Il ne lui dit point, comme dans Euripide,
qu'il vient la sacrifier à sa politique. Au con-

traire

traire il lui fait une déclaration soumise & artificieuse. Racine a semblé l'imiter dans l'Andromaque, lorsqu'il fait parler Pyrrhus en cette maniere.

> Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
> Peut-on haïr sans cesse, & punit-on toujours?

Androm. Act. 1. Sc. 4.

Megare ne répond pas comme Andromaque. Aussi a-t-elle affaire à un Tyran moins genereux que Pyrrhus. „ Moi, dit-elle, que „ je baise une main encore teinte du sang de „ mon pere & de mes freres! Ah que plûtôt l'Univers soit renversé! (Je traduis „ ainsi cinq ou six tours latins qui ne veulent „ dire que cela) pere, freres, sceptre, patrie, „ tu m'as tout ravi. Mais il me reste un „ bien plus précieux que tout ce que j'ai per- „ du: c'est ma haine pour toi; bien si cher „ à mes yeux, que je souffre même d'être „ obligée de le partager avec tous les Thé- „ bains". Après ce début elle remet sous les yeux du Tyran les crimes célebres de Thébes que les Dieux ont punis, & elle lui présage une destinée pareille à celle de tant de coupables qui l'ont précédé & qui l'étoient moins que lui.

Lycus fait une assés mauvaise réponse. Car il convient qu'il foule aux pieds les loix; & cependant il entreprend de justifier la mort de Créon & des freres de Megare. „ C'est „ dans la guerre, dit-il, qu'ils ont trouvé le „ trépas. La fureur des armes ne connoît „ point de frein. Ils défendoient leur Thrô-

„ ne ; je l'attaquois en Uſurpateur. Mais enfin
„ c'eſt le ſuccés, non le motif, qui déci-
„ de". Il conclut que Megare doit oublier tout, & ceder au vainqueur ; que c'eſt une épouſe & non une captive qu'il veut s'attacher ; qu'enfin loin de blâmer la fermeté de Megare, il l'en eſtime plus digne de lui.

La veuve d'Hercule confirme ſes refus par des execrations. Lycus menace : elle le brave. Il déprime les faits & la naiſſance d'Hercule. Amphitryon le juſtifie ſur ces deux points. C'eſt une conteſtation vive & ſerrée ; mais dont le ſujet eſt petit & peu intereſſant à cauſe de la Fable ridicule qui en eſt le fonds. Il eſt vrai que Seneque a pris cela d'Euripide : mais d'une mauvaiſe choſe il en a fait une pire. En effet dans Seneque Hercule eſt très-bien attaqué & fort mal défendu. „ Peut-on donner le nom de Héros,
„ dit Lycus, à un Guerrier qui changeant ſa
„ peau de Lion & ſa maſſue en ornemens
„ Tyriens, n'a pas rougi de parfumer ſes che-
„ veux, de ceindre d'un voile leger un front
„ baſanné, & de mouvoir au ſon d'un in-
„ ſtrument Lydien des bras célebres par tant
„ d'exploits"? Que répond Amphitryon? Loin de déſavoüer une partie ſi peu honorable de l'hiſtoire d'Alcide, il tâche de l'excuſer par l'exemple de Bacchus, & il ajoute niaiſement que les grands travaux ſouffrent quelque relâche. Lycus paſſe enfin juſqu'à l'inſolence la plus outrée : ce qui ſeul montre aſſés que l'autheur de cette Piece n'entendoit rien au Theatre en fait de mœurs, comme en tout le reſte. Ce vers de Lycus au ſujet de Megare en eſt une preuve.

Vel ex coactâ nobilem partum feram.

C'est-à-dire, qu'il se propose d'en venir à la violence pour satisfaire sa passion, & se donner un héritier d'un sang illustre. Sur quoi Megare atteste les Ombres de Créon, d'Oedipe, & de la Maison de Labdacus, déterminée qu'elle est „ à rendre complet le nombre des „ Danaïdes". Elle veut dire à tuer un époux tel que Lycus, & à faire ce que la seule Hypermnestre ne fit pas.

Le Tyran passe de l'amour à la fureur, & commande qu'on entoure l'Autel d'un bucher pour consumer tout ce qui reste d'Hercule. Amphitryon demande en vain à mourir le premier. Il n'a plus recours qu'à Hercule qu'il invoque à grands cris. Deja il croit voir la terre trembler, & le ciel s'ouvrir.

Le Cœur ensuite déclame à l'ordinaire, & après avoir chargé la fortune d'imprécations, il fait à son tour une invocation pour engager Hercule à sortir des Enfers. L'Exemple d'Orphée qu'il étend fort au long, lui donne lieu d'espérer que la bravoure n'aura pas moins de force contre Pluton, que la douceur du chant n'en eut sur lui.

Quæ vinci potuit Regia cantibus
Hæc vinci poterit Regia viribus.

ACTE III.

Cet Acte où l'on commence à voir Hercule, est ridicule à proportion que la Scene

d'Euripide son modele, est pleine de noblesse & de grandeur. Hercule paroît suivi de Thesée, mais comment? en Héros qui vient délivrer sa famille d'une mort prochaine? Non: mais en vrai déclamateur qui vient débiter avec emphase des exploits incroyables qui ne vont point au fait. En un mot il s'addresse au Soleil & à Jupiter pour leur demander pardon de ce qu'il leur fait voir un monstre horrible capable de les faire pâlir. C'est le chien Cerbere: il les prie de détourner les yeux. C'est à Junon seule & à lui d'oser regarder ce monstre. Il a percé la nuit du Tenaré. A l'en croire il n'a tenu qu'à lui de déthrôner Pluton. Il a vaincu le Destin & la Mort. Il défie Junon de lui rien commander au delà.

Passons legerement sur de pareilles rodomontades. Il apperçoit enfin sa maison entourée de Gardes: il approche; Amphitryon le reconnoît à ses larges épaules, & à sa massue.

Tune es? agnosco toros,
Humerosque, & alto nobilem trunco manum.

Ce n'est pas là certainement Euripide, quoiqu'on ait prétendu l'imiter dans cette Scene. La seule trace qu'on en reconnoisse, c'est ce court récit d'Amphitryon. „ Créon a été „ massacré: Lycus regne. & il est sur le „ point d'égorger vos enfans, votre pere, & „ votre épouse". A quoi Hercule pour être concis à son tour, au lieu de marquer la surprise si naturelle que peint Euripide, répond brusquement qu'il va tuer l'Usurpateur.

Thesée s'offre à le faire pour épargner à son

son ami une action peu digne d'un tel Héros.
„ Elle l'étoit pourtant assés. Non, reprend
„ Alcide, c'est à moi d'immoler Lycus. Il
„ faut qu'il aille apprendre à Pluton, mon re-
„ tour sur la terre". Hercule écarte donc son
pere & sa femme qui veulent l'embrasser,
& s'en va de ce pas executer son projet.

Le beau est que Thesée, pour porter à son comble l'étourderie romanesque d'une si brusque entreprise, console sur le champ Megare & Amphitryon par ce court raisonnement:
„ Je connois Hercule, Lycus sera immolé
„ à Créon : que dis-je, sera immolé : il
„ meurt: c'est trop peu dire encore: il est
„ mort".

Si novi Herculem,
Lycus Creonti debitas pœnas dabit;
Lentum est, dabit, dat: hoc quoque est lentum; dedit.

Le *Je meurs, je suis mort, je suis enterré,* de l'Avare, est apparemment né de cette source. Mais c'est un ridicule en fureur que Moliere fait parler suivant son caractere: & Thesée devoit s'exprimer si non en Roi, du moins en homme sensé. Autre impertinence pour le dire en bon François, c'est tout le reste de cette Scene, qui auroit dû être la plus interessante, & qui dégenere en fadeur. En effet Hercule étant venu & parti comme un éclair, que peuvent se dire Amphitryon, Megare, & Thesée, qui soit capable de dédommager les Spectateurs. Tout leur entretien, quel qu'il puisse être, doit sembler bien froid: mais il devient glaçant par la matiere. Amphitryon & Megare oublient qu'ils alloient perir un moment aupara-

L'Avare, Comedie de Moliere, Act. 4. Sc. 7.

ravant. Contens du retour d'Hercule & de ſon entrepriſe contre Lycus, ſans avoir la moindre inquietude ſur le ſuccés, ils s'amuſent à queſtionner Theſée ſur le voyage des Enfers, à peu près comme des enfans qui écoutent avec avidité les perſonnes revenues d'un voyage de long cours.

Theſée conteur prolixe contrefait ſottement l'effrayé, avant que d'oſer entrer dans le détail de ſes avantures infernales. Il faut qu'on le raſſure, & qui? des gens qui un moment plus tard étoient conſumés par le feu. Il ſe raſſure donc, & demande permiſſion „ à tous *les Dieux d'en haut & d'en* „ *bas*, de réveler impunément des ſecrets „ cachés ſous l'épaiſſeur de la terre". Trait imité de Virgile, ou plûtôt eſtropié d'après ce grand maître qui parle ainſi.

Virg. Æneid. l. 6. v. 6. 42.

Dî quibus imperium animarum, umbræque ſilentes,
Et Chaos & Phlegeton, loca nocte tacentia latè
Sit mihi fas audita loqui, ſit numine veſtro
Pandere res altâ terrâ & caligine merſas.

Après cette demande, Theſée ſe donne carriere. On me diſpenſera de le ſuivre. Il ſuffit de dire qu'il fait une deſcription des Enfers en Virgile traveſti; qu'Amphitryon lui fait des queſtions pueriles; qu'il y répond en contant toujours de plus belle, & qu'après un long & pompeux circuit, il décrit encore plus au long comment Hercule a terraſſé & emmené Cerbere. Un ſeul mot ſur une pareille Fable qui étoit reçûe des Anciens avoit ſuffi à Euripide. L'Autheur latin a cru devoir en faire ſon bel endroit; & il

il n'a pas vû qu'en voulant déclamer, il gâtoit par là le morceau le plus charmant de son modele, & qu'il donnoit justement dans l'inconvenient que reproche Horace aux Poëtes novices.

Inceptis gravibus plerumque & magna professis
Purpureus latè qui splendeat unus & alter
Assuitur pannus: cum lucus & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amænos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus
Scis simulare. Quid hoc si fractis enatat exspes
Navibus ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Institui: currente rotâ cur urceus exit?

Hor. Poët. v. 14. Trad. du P. Sanadon.

„ Vous prétendés faire un poëme. Le dé-
„ but en est magnifique, & ne promet rien
„ que de grand. Puis vous vous amusés à
„ décrire le Rhein, l'Arc en Ciel, un Au-
„ tel de Diane, un bois sacré, ou les détours
„ d'un ruisseau qui s'échappe avec un doux
„ murmure au travers d'une campagne déli-
„ cieuse. Ce sont deux ou trois bandes de
„ pourpre, qui jettent un grand éclat, je
„ l'avouë: mais ce n'est pas là leur place.
„ Peut-être excellés-vous à peindre un cy-
„ près; c'est un talent. Mais que fait un
„ cyprès dans un tableau, quand celui qui
„ vous paie veut que vous le représentiés au
„ milieu d'un naufrage, se sauvant sur une
„ planche des débris de son vaisseau, après
„ avoir tout perdu. Nous faisons comme
„ un Potier présomptueux & malhabile qui
„ veut débuter par un grand vase. Après

„ avoir

„ avoir bien fait tourner sa rouë, tout son tra-
„ vail aboutit à faire un petit pot".

J'ai crû devoir rapprocher ici cet endroit d'Horace, parce qu'il peint parfaitement l'inconvenient où tombe presque toujours l'Autheur des Tragédies Latines. Pour achever d'endormir les spectateurs, le Chœur revient avec sa tirade ordinaire, où il chante les louanges d'Hercule, & sur tout son retour triomphant des Enfers.

ACTE IV.

Hercule reparoît couvert du sang de Lycus & de tous ceux qui accompagnoient le Tyran. Son premier soin est de faire sur le champ un sacrifice pour remercier les Dieux de cette victoire. Il les invoque tous, en les nommant ses freres, horsmis ceux qui doivent le jour à Junon. Il ordonne qu'on amene des victimes, & qu'on apporte de l'encens. Mais afin de le dire en style de Seneque, pour victimes il demande des troupeaux entiers, & pour encens tout ce qu'en recueillent les Indiens & les Arabes. Thesée saisi du même esprit fait aussi des invocations. Vainement Amphitryon veut-il retarder le sacrifice jusqu'à ce que son fils ait pris un peu de repos, & purifié ses mains ensanglantées. „ Il n'est point, dit Hercu-
„ le, de victime plus agréable aux yeux de
„ Jupiter qu'un Tyran. Que ne puis-je enco-
„ re l'immoler"!

Il commence donc le sacrifice par une priere qu'il dit être digne de lui. Elle l'est en effet. Il prie les Dieux d'écarter tous les maux de

de l'Univers. Mais surpris incontinent d'une horrible vapeur il se trouble, & tout se change à ses yeux: il se croit environné de ténebres épaisses. Il s'imagine voir le Lion célefte, ce Lion qu'il avoit dompté dans la forêt de Nemée, prêt à passer sur le corps des Signes de l'Automne & de l'Hyver pour dévorer le Taureau, Signe affecté au Printems. Voilà certes une folie sçavante. On y peut reconnoître en passant l'Autheur de l'*Hercule Oetæus*, où nous avons remarqué les mêmes idées dans Hercule qu'on y suppose sensé. Ces confrontations sont plus sûres pour faire juger que les deux Pieces sont de la même main, que les conjectures des Heinsius pour les donner à differens Autheurs.

Vainement Amphitryon effraïé tâche de rappeller son fils à la raison. Son esprit s'égare toûjours de plus en plus, & s'évapore en fantaisies tellement bizarres que je ne pense pas devoir y arrêter le Lecteur. C'est une escalade au Ciel, & un siege dans les formes. Hercule menace Junon de briser les portes des Cieux, si elle s'obstine à les tenir fermées. Il menace Jupiter même, de rendre la liberté à Saturne. Il appelle à son secours les Titans dont il se fait le Chef. Enfin, c'est un tintamarre horrible qui se passe dans la tête de ce Héros devenu fou. Il falloit, ou lui donner une folie plus vrai-semblable, ou du moins ne le pas exposer en cet état à la vûë du public, & le cacher, comme a fait sagement Euripide, qui le peint bien moins insensé.

Dans Seneque tous ces objets s'évanouis-

ſent pour faire place à d'autres dont la ſuite eſt plus triſte. Hercule s'aviſe malheureuſement de prendre ſes enfans pour ceux de Lycus, & ſa femme pour Junon. Frappé de cette imagination, il les maſſacre tous impitoïablement. Il eſt vrai qu'il le fait hors de la vûë du parterre. Car c'eſt Amphitryon éploré qui ſans ſortir de la Scene raconte ce qu'il voit ſeul. Il voit Megare & ſes enfans ſe ſauver çà & là, tandis qu'Hercule fait pluſieurs tours en paroiſſant & diſparoiſſant pour les atteindre. Cette Scene ſanglante ne laiſſe pas de frapper les ſpectateurs, comme ſi le ſang couloit veritablement ſous leurs yeux, & l'on ne peut nier que ce jeu de Théatre n'ait ſon prix. Enfin, Hercule fatigué tombe dans une eſpece de léthargie, comme chés le Poëte Grec, de ſorte que l'agitation du Théatre venant à ceſſer laiſſe au Chœur le tems de faire ſes lamentations preſqu'auſſi folles que les extravagances du Héros.

ACTE V.

Hercule ſe réveille: & les circonſtances de ſon réveil ſont à peu près les mêmes que dans Euripide, c'eſt-à-dire, aſſés naturelles. Il y a même des traits qui ne ſont pas dans l'original. Alcide s'apperçoit qu'il eſt déſarmé. „ Quel eſt mon vainqueur, dit-il? „ c'eſt, ſans doute, un autre Hercule. Qu'il „ paroiſſe. Quel eſt donc celui qui n'a pas „ tremblé à la vûë d'Alcide endormi"? Puis voïant les cadavres de ſa femme & de ſes fils. „ Ah, reprend-il, quel nouveau Lycus „ a ſurpris Thébes, & vient de me faire voir

„ tant d'horreurs"? Pour le trouver il erre çà & là, sans que personne se présente à sa vûë. Il rencontre à la fin son pere & Thesée qui se sont voilés le visage, & qui pleurent. A cet aspect sa surprise redouble, & leur silence augmente de plus en plus son étonnement. On ne lui parle qu'en termes ambigus & entrecoupés. Il reconnoît une de ses fléches dans le sein d'un de ses fils. Il entrevoit son crime: les larmes d'Amphitryon & de Thesée achevent de le convaincre. „ Suis-je le coupable, (s'écrie-t'il en „ revenant vers eux) ils se taisent; je le „ suis". Son repentir est presque une fureur nouvelle. Il implore la foudre de Jupiter. Il veut prendre la place de Promethée sur le Caucase. Il souhaite d'être attaché aux rochers Cyanées, afin qu'en s'approchant l'un de l'autre ils puissent l'écraser. Il se détermine à se brûler vif. En un mot, il veut rendre Hercule aux Enfers. J'emprunte ses termes sans pouvoir en rendre l'énergie. Aussi Amphitryon remarque-t'il que la frénesie d'Hercule loin de se dissiper n'a fait que changer d'objet en se tournant sur lui-même. Il a d'autant plus de raison d'en juger ainsi, qu'Alcide continuë en effet ses horribles invocations aux Enfers, aux Furies, à l'Erebe, & à tout ce qu'il peut y avoir de plus affreux que tout cela. Mais il y mêle du ridicule à son ordinaire. Il veut brûler sa massuë, ses fléches, & les mains même de Junon qui les ont si malheureusement conduites.

Thesée se hazarde enfin à lui parler pour lui faire entendre que cette calamité est l'ef-

fet de l'erreur, non du crime. Mais Hercule s'obstine à vouloir mourir. Il redemande ses armes. Le parti en est pris. Amphitryon s'efforce de le détourner de ce funeste dessein, & il emploïe tout ce qu'il y a pour Hercule de plus cher & de plus sacré.
„ Non, non, répond-il, il n'est plus rien
„ qui m'arrête ici bas. Raison, renommée
„ armes, femme, enfans, valeur, fureur
„ même, j'ai tout perdu. Rien ne peut as-
„ souvir mon cœur, ni effacer mon crime
„ que la mort".

Mais vous ferés mourir un pere, dit Thesée.

HERCULE. C'est pour éviter ce forfait que je meurs.

THESE'E. Quoi, sous les yeux d'un pere?

HERCULE. Je les ai déja instruits à voir de pareils attentats.

AMPHITRYON. Jettés les yeux sur vos exploits, & pardonnés-vous un crime involontaire.

HERCULE. Qu'Alcide se pardonne un forfait, lui qui n'en a épargné aucun!

Il persiste à demander ses fléches pour se tuer: & Thesée le porte à faire un dernier effort sur son cœur, à se dompter lui-même, & à vivre. Mais en vain: „ Si je vis, „ répond Hercule, mon forfait est volon„ taire; si je meurs, il ne l'est plus".

Si vivo, feci scelera; si morior, tuli.

Déterminé à se donner la mort, il ranime toute sa rage & menace de renverser les forêts des monts Parnasse & Citheron, pour s'en

s'en faire un bucher, de bouleverser sur lui les Temples avec les Dieux, en un mot Thébes entiere, & de s'en faire un tombeau: que si Thébes avec ses sept portes, ses remparts, & ses tours, est encore un fardeau trop léger pour ses épaules, il est résolu de briser en deux l'axe du Monde pour s'écraser plus sûrement. Voilà, comme on voit, une résolution bien sérieuse. Aussi Amphitryon qui la regarde comme telle, désespérant de vaincre une pareille opiniâtreté, prend le parti d'approcher de son sein une des fléches d'Hercule pour s'en percer. „ Voici, dit-il, le „ trait que Junon a lancé par vos mains sur „ un de vos fils, il se tournera contre moi-„ même". Thesée contrefait l'homme épouvanté pour augmenter la crainte d'Hercule à cet aspect. Mais Alcide ne se relâche qu'à dire un seul mot, quand on lui demande ce qu'il ordonne. „ Je ne veux rien, dit-il: ma „ fureur est en sureté".

Dans cette conjoncture si délicate, Amphitryon prêt à se frapper, redouble ses prieres & ses menaces pour la derniere fois. Son fils se laisse enfin dompter, & demande grace à son pere pour son pere même. Il veut que Thesée releve ce Vieillard. La main d'Hercule est trop souillée pour lui donner ce secours. Il se rend en soupirant, & regarde comme un effort superieur à tous ses travaux celui de supporter la vie. Le pere de son côté, baise la main de son fils comme un appui qu'il recouvre inespérément. Mais Hercule rendu à lui-même & à la vie malgré lui, ne sçait où se bannir de la vûë des hommes. Il invoque geographiquement tous

les fleuves pour laver son crime, & toutes les parties du Monde les plus reculées pour le cacher. Il conclut que sa trop grande renommée lui ôte la consolation même d'un exil obscur.

Ubique notus perdidi exilio locum.

Thesée interrompt son ami en lui offrant un azyle à Athénes, païs, dit-il, qui sçait rendre „ l'innocence aux Dieux même". C'est que Mars y avoit été absous au tribunal de l'Aréopage, suivant la Fable. Le Roi d'Athénes emmene Hercule, & par ce moïen le spectacle finit.

Fin du Théatre Tragique.

LE

THEATRE

DES GRECS,

TROISIEME PARTIE.

AVERTISSEMENT.

JE termine cet Ouvrage, comme je l'ai promis, par le Théâtre Comique, & je prie le Lecteur, soit favorable, soit contraire à l'Antiquité Théatrale de ne juger ni les Anciens ni moi sans avoir lû de suite tout cet Ouvrage. Quoiqu'il soit un composé de Pieces toutes séparées & indépendantes en apparence de celles qui précédent, ou qui suivent, il forme toutefois un tout dont les parties ne sçauroient se passer les unes des autres. Le moyen de connoître les Spectacles antiques, si l'on ne compare tout ce qui nous en reste? C'est cette comparaison précieuse & necessaire qui m'avoit fait juger qu'il falloit tout publier, ou ne publier rien. D'ailleurs les réflexions qui m'ont paru importantes sur chaque Piece, & sur le goût general de l'Antiquité, ont une sorte de gradation imperceptible que j'ai tâché de ménager avec soin, & dont le fil se perd, quand on ne fait que parcourir légérement tantôt un morceau, tantôt un autre. C'est un édifice que j'ai essayé de rendre le moins irrégulier qu'il m'a été possible de le faire, & qui veut être vû en

son

son entier & par ordre. Enfin un Lecteur qui ne feroit que voltiger çà & là dans ce Livre, pourroit faire cent objections qui se trouveroient ou prévenues, ou résolues dans ce qu'il auroit omis de voir. J'ai même tellement compté sur la liaison des parties de cet Ouvrage, que loin d'épuiser la matiere, j'ai supprimé quantité de mes idées, pour laisser au Lecteur judicieux le plaisir de conclure ce que je jugeois qu'il verroit beaucoup mieux que moi. Au reste ce n'est point ici une Apologie anticipée des Anciens, ou de ma maniere. Je n'ai ni prétendu contraindre personne à déterminer à mon point le degré d'estime que je crois dû aux Auteurs de la Scene Athénienne, ni crû que leur renommée (dans notre siecle) dût dépendre de ma façon de penser ou de m'exprimer, que j'abandonne au jugement du public.

DIS-

DISCOURS SUR LA COMEDIE GRECQUE.

I. J'Ai balancé long-tems si je toucherois l'article de la Comédie des Grecs, tant à cause du petit nombre de Pieces qui nous en reste, qu'à cause de la licence effrenée d'Aristophane leur Auteur; & de la difficulté d'établir une idée sûre de la Comédie Grecque sur les œuvres d'un seul Poëte. D'ailleurs la Tragédie m'avoit paru mériter toute l'attention dont j'étois capable pour la bien peindre, comme le morceau le plus estimé des Athéniens & des Grecs sensés *, particulierement de Socrate qui n'estimoit ni les Comédiens ni les Comédies. Mais le seul nom d'un ouvrage de Théatre qui dans les beaux siecles, & beaucoup plus dans le notre, a fait tant de progrés, qu'il est devenu égal, pour ne pas dire pré-

Raisons d'exposer Aristophane, sans le traduire entierement.

* Il y avoit une Loi qui défendoit à tout Juge de l'Aréopage de faire des Comédies.

préférable au Tragique même, m'a fait juger qu'on pourroit peut-être me reprocher de n'avoir pas rendu mon Ouvrage complet, si après avoir approfondi, autant qu'il m'a été possible, ce qui regarde le Tragique des Grecs, je n'ébauchois au moins le caractere de leur Comique.

J'ai donc fait réflexion qu'il n'étoit pas entierement impossible de vaincre en partie les obstacles qui m'avoient arrêté, ni d'aller un peu plus loin que les Sçavans Auteurs * qui nous ont donné en François quelques Pieces séparées d'Aristophane : non pas que je prétende beaucoup traduire. Les mêmes raisons qui m'ont retenu dans la plus noble partie du Théatre Grec croissent de moitié quand il est question de toucher à celle-ci. Quoique le ridicule qui en est l'objet, soit aussi-bien le même en tout tems que les passions qui sont les objets de la Tragédie, cependant si la différence des mœurs rend quelquefois les passions méconnoissables, combien plus altere-t'elle les plaisanteries ! C'est peu dire qu'alterer, elle les déguise si fort que le plaisant qui peint le ridicule devient fade ou

bas

* Madame DACIER, M. BOIVIN.

bas bien plus aisément, que ce qui est passionné ne dégénére en chose risible, à force de vieillir.

Ce qu'on appelle plaisant & comique n'est qu'un tour, un rien, qui veut être senti dans son point précis. Pour peu qu'on s'éloigne de ce point, la plaisanterie disparoît & ne laisse en sa place que de la fadeur. Tel bon mot, qui aura réjoui une compagnie, ne vaudra rien du tout étant exposé au public, parce qu'il est isolé & séparé des circonstances qui le rendoient piquant. Il en est à peu près de même de plusieurs railleries anciennes ; leur sel le plus subtil s'évapore à la longue, & ce qu'il en reste s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émousse jamais.

Mais outre cet obstacle qui s'oppose à la traduction universelle d'Aristophane, outre quantité d'allusions perduës par l'intervalle des tems, les mots licencieux qu'il prodigue à la populace, pour en tirer des risées coupables, sont indignes de la curiosité des honnêtes gens, & méritent de rester éternellement dans l'obscurité qui leur convient. Enfin tout n'est pas excellent dans ces commencemens de la Comédie, ou du moins ne sçauroit-il pa-

paroître tel dans des tems si éloignés, à l'aspect de ce que nous avons en ce genre sous les yeux ; & cette raison suffiroit seule pour épargner bien de la peine au Traducteur ; & encore plus d'ennui aux Lecteurs quels qu'ils soient ; car le petit nombre des Sçavans qui aiment les délices Attiques, (pour parler leur vrai langage) s'embarrasse assez peu des traductions, si ce n'est pour les critiquer ; & le grand nombre des gens d'esprit ou, ce qui est la même chose, le public veut des Comédies qui lui plaisent sans beaucoup de gêne ; & il n'est pas disposé à trouver beau tout ce qui a besoin de preuves un peu longues pour être trouvé beau. S'il eût fallu prouver aux Grecs & aux Troyens qu'Helene étoit belle, il n'y auroit point eu de guerre de Troye.

D'un autre côté Aristophane est un morceau plus considerable qu'on ne peut croire. L'Histoire Grecque ne sçauroit presque s'en passer pour ce qui concerne la connoissance des Athéniens en particulier. Cela seul le rendroit respectable, quand on ne le considereroit pas comme Poëte comique ; mais si l'on a encore égard à cette qualité, il est l'unique dont on puisse tirer l'idée de la Comédie de son tems : & de plus on voit que dans

ses

ſes pieces il en veut ſouvent aux Poëtes Tragiques, (ſurtout aux trois fameux dont nous avons examiné les précieux reſtes) & qui pis eſt à l'Etat & aux Dieux mêmes.

Points capitaux de ce Diſcours.

II. Ce ſont ces conſiderations qui m'ont engagé à ſuivre dans la peinture de ce Poëte à peu près la même methode que j'ai ſuivie pour pluſieurs Pieces des Tragiques, c'eſt-à-dire, à en donner des analyſes exactes autant que les ſujets le permettent, pour en déduire quatre ſyſtêmes eſſentiels. 1°. Sur le caractere de la Comédie de ſon tems, ſans omettre celle de Menandre *. 2°. Sur le gouverne-

* MENANDRE, Athénien, fils de Diopethes & d'Hégéſtrate, fut ſans contredit le plus diſtingué des Poëtes de la nouvelle Comédie. Il avoit été diſciple de THE'OPHRASTE. Sa paſſion pour les femmes le deshonora. Il étoit louche & fort ſpirituel. Des 180 ou, pour parler plus juſte avec SUIDAS, des 80 Comédies qu'il compoſa, & qu'on dit avoir été toutes traduites par Terence, il ne nous reſte que très-peu de fragmens. Il floriſſoit vers la 115. Olympiade l'an du monde 3645. & 318. ans avant J. C. Il ſe noya dans le port de Pirée où il ſe baignoit. Nous avons rapporté ailleurs ce qu'il dit à un certain Philemon ſon antagoniſte, moins poëte que lui, mais quelquefois vainqueur. Ce Philemon plus ancien que lui, étoit en vogue du tems d'Alexandre le Grand. Il avoit exprimé tous ſes vœux en deux vers : „ La ſanté d'a„ bord,

vernement & les vices des Athéniens. 3°. Sur ce qu'on peut penſer des ſentimens d'Ariſtophane touchant Eſchyle, Sophocle & Euripide. 4°. Sur les railleries qu'il fait des Dieux. Ces choſes ne seront point traitées par ordre, comme elles ſembleroient dévoir l'être dans un diſcours ſuivi; mais elles naîtront tantôt ſéparément, tantôt enſemble, de l'expoſé de chacune des Comédies, & des réflexions que permet la liberté de la méthode que je ſuis. Un précis de tout à la fin achevera peut-être le deſſein que je me ſuis propoſé.

Hiſtoire de la Comédie.

III. Je ne répéterai point ici ce que Madame Dacier & tant d'autres avant elle ont recueilli de ce qu'on a pû ſçavoir ſur

„ bord, puis la fortune; enſuite la joye; enfin „ ne devoir rien à perſonne: voilà tous mes ſou„ haits." Il étoit extrêmement avare. On le repreſentoit avec des doigts crochus: auſſi ſe faiſoit-il cherement payer ſes Comédies. Il vécut environ cent ans: d'autres diſent cent un an. On rapporte diverſes hiſtoriettes de ſa mort: entr'autres VALERE MAXIME dit qu'il mourut à force de rire d'une petite avanture. Voyant un âne manger des figues, il ordonna à ſon valet d'aller l'écarter. Celui-ci ne ſe preſſant pas, l'âne mangea tout. „ Hé bien, lui dit Philemon, „ donne lui du vin maintenant." APULE'E & QUINTILIEN mettent ce Comique fort au-deſſous de MENANDRE; mais en récompenſe ils lui accordent la ſeconde place.

ſur l'hiſtoire de la Comédie. Ses commencemens ſont auſſi obſcurs que ceux de la Tragédie même ; & il y a grande apparence que ſi l'on prend ces deux choſes dans un ſens fort étendu, elles ſont nées dans le même berceau, je veux dire parmi les divertiſſemens des vendanges, & que l'une ne ſe diſtingua de l'autre que par les Chœurs tantôt ſerieux, tantôt bouffons, qui en faiſoient toute l'ame & tout le corps. Mais à prendre ces deux mots dans une ſignification plus étroite, ſuivant l'idée qu'on en a depuis qu'elles ont pris forme, la Comédie eſt poſterieure à la Tragédie : & comme celle-ci eſt uniquement l'ouvrage d'Eſchyle, celle-là doit paſſer pour en être une ſuite & une imitation à beaucoup d'égards. Ce n'eſt en effet qu'une action miſe en ſpectacle avec le même artifice. L'objet ſeul eſt different, & n'eſt autre que le ridicule. Cette origine de la vraïe Comédie ne ſouffre pas de difficulté, ſi l'on s'en rapporte à Horace, qui devoit mieux ſçavoir que nous l'époque veritable des œuvres de Théatre. Ce Poëte juſtifie tellement le ſyſtême que j'ai tâché d'établir dans le ſecond diſcours, qu'il me paroît démontré.

I. Partie, & I. vol.

Horace parle ainſi, „ * On dit que Theſ-

* HOR. poët. v. 275. traduct. du P. SANADON.

„ Thespis s'avisa le premier d'une espe-
„ ce de Tragédie où il promenoit sur
„ des charettes ses Acteurs barbouillés de
„ lie, dont les uns chantoient & les au-
„ tres déclamoient." Voilà l'ébauche
de la Tragédie & de la Comédie. Car
Thespis n'avoit qu'un seul Acteur qui
parlât, sans nulle ombre de dialogue ni
d'interlocuteurs. „ Eschyle les fit pa-
„ roître ensuite avec plus de dignité. Il
„ les plaça sur un Théatre médiocre-
„ ment exhaussé, leur donna des mas-
„ ques, & les habilla de robes traînan-
„ tes, leur chaussa le cothurne, & leur
„ fit prendre un style plus relevé."
(Horace omet l'invention des interlocu-
teurs; mais on l'apprend d'Aristote. Le
Poëte le dit assés lui-même par les termes
suivans.) „ Après que la Tragédie eût
„ ainsi pris toute sa forme, (c'est dans
l'article d'Eschyle qu'on parle de cette
forme; c'est donc à Eschyle qu'elle la
doit) „ parut la vieille Comédie; & ses
„ commencemens eurent de grands suc-
„ cés." Voici la Comédie Grecque née
après la Tragédie, & par conséquent de
la Tragédie même, & de l'imitation
d'Eschyle inventeur de celle-ci, ou pour
remonter plus haut, née d'Homere qui
avoit servi de guide à Eschyle: car à en
croi-

Arist. poët. ch. 4.

croire Ariſtote, † le *Margités*, poëme ſatyrique d'Homere, a donné lieu à la Comédie, comme l'Iliade & l'Odyſſée à la Tragédie : c'eſt-à-dire, que l'objet & l'art de l'œuvre Comique ont été puiſés dans Homere & dans Eſchyle. Cela doit paroître d'autant moins ſurprenant, que les idées de l'eſprit humain ſont toûjours ſucceſſives, & que les arts ne s'inventent gueres que par imitation. Une premiere idée renferme le germe d'une ſeconde, & celle-ci en ſe développant donne la naiſſance à une troiſiéme ; & ainſi de ſuite. Telle eſt l'allure de l'eſprit des hommes, il n'avance que par dégrés dans ſes productions : ſemblable à la nature qui fait & multiplie les ſiennes en s'imitant & en ſe répétant elle-même, lorſqu'elle paroît le plus ſe varier. C'eſt ainſi que la Comédie a reçu ſa naiſſance, ſes accroiſſemens, ſa perfection & ſa varieté.

† Poët. ch. 4.

Quel eſt l'Auteur de la Comedie.

IV. Mais la queſtion eſt de ſçavoir quel eſt l'heureux Auteur de cette imitation & de ce ſpectacle ; ſi c'en eſt un ſeul, comme Eſchyle le fut du Tragique, ou ſi ce ſont pluſieurs. Horace n'en dit rien, ni perſonne avant lui *.

* Sat. 4. l. 1.

* „ Les changemens qui ſont arrivés à la Tra„ gédie ont éte ſenſibles, & on en a connu les „ Au-

Ce Poëte nous cite seulement trois Ecrivains estimés dans le genre de la vieille Comédie, à sçavoir Eupolis *, Cratinus,

„ Auteurs; mais la Comédie a été inconnuë, „ parce qu'elle n'a pas été cultivée dès le com„ mencement, comme la Tragédie; car le Ma„ gistrat ne commença que fort tard à donner „ des Chœurs comiques. Ceux qui jouoient a„ lors étoient des Acteurs libres & volontaires, „ qui jouoient pour eux & sans ordre du Magis„ trat. Depuis que la Comédie eut commencé „ à prendre quelque forme, on sçait les Poëtes „ qui y ont travaillé; mais on ignore ceux qui „ y ont employé les premiers des masques, fait „ des prologues, augmenté le nombre des Ac„ teurs, & ajoûté toutes les autres choses que „ nous y voyons aujourd'hui. Epicharmus & „ Phormys s'aviserent les premiers de former „ des sujets, & par conséquent cette maniere „ vint de Sicile. Crates fut le premier des „ Athéniens qui la suivit en renonçant aux rail„ leries grossieres qui regnoient auparavant." Aristote *Poët. chapit. 5. traduction de* M. Dacier. Crates florissoit dans la 82. Olympiade. 450. ans avant notre Ere, douze ou treize ans avant Aristophane.

* Eupolis étoit Athénien. Sa mort, dont nous parlerons bien-tôt, est rapportée diversement par les Auteurs. Presque tous conviennent qu'il fut noyé. Elien ajoûte un trait qui merite d'avoir ici sa place. Il dit (l. 10. des Animaux) qu'un certain Augeas d'Eleusine fit present à ce Poëte d'un fort beau chien Molosse qui s'attacha à son Maître au point de tuer un esclave qui emportoit quelques Comédies d'Eupolis. Il ajoûte que le Poëte étant mort à Egine, son chien

nus, * Ariſtophane: & il dit, „ qu'eux „ & les autres qui travaillerent dans leur „ goût, reprenoient les vices perſonnels „ avec une extrême liberté." Ce ſont là apparemment les Poëtes les plus diſtingués dans ce genre, quoiqu'ils ne ſoient pas les premiers, & qu'on trouve ailleurs les noms de beaucoup d'autres †. Parmi ces trois on peut aſſurer qu'Ariſtophane étoit le plus celebre, puiſque non ſeulement le Roi de Perſe * en témoigna une haute eſtime aux Députés Grecs, comme d'un homme infiniment utile à ſa patrie; & que Platon ‡ en faiſoit un cas ſi particulier qu'il diſoit, que les Graces avoient choiſi pour demeure le ſein d'Ariſtophane; mais encore puiſqu'il eſt le ſeul dont quelques Comédies ayent pénétré le cahos des tems pour parvenir juſqu'à nous. A la verité ce ne ſont pas là des preuves qu'il ſoit l'inventeur de la Co-

* *Intermede du II. acte de la Comed. intitulee les Acharniens.*

‡ *Epigramme attribuée à PLATON.*

chien ſe laiſſa mourir de faim & de regret ſur ſon tombeau.

* CRATINUS d'Athénes, fils de Callimedes, mourut âgé de 97. ans. Il avoit compoſé vingt & une Comédies, dont neuf furent couronnées. Il étoit auſſi timide guerrier que hardi Comédien.

† HERTELIUS a recueilli les Sentences de cinquante Poëtes Grecs des trois âges de la Comédie.

Comédie proprement dite ; d'autant plus qu'il avoit des prédéceſſeurs, ou plutôt des contemporains qui couroient la même lice. Mais cela marque du moins qu'il avoit contribué plus qu'un autre à porter la Comédie à la perfection où il nous l'a laiſſée. C'eſt pourquoi ſans rechercher davantage ſi la Comédie en regle eſt l'ouvrage d'un ſeul génie, ce qui ne paroît pas être bien décidé, ou de pluſieurs contemporains, tels que les trois que cite Horace, il faut diſtinguer trois formes que prit la Comédie, tant par le génie des Poëtes, que par les loix des Magiſtrats, & le changement du gouvernement populaire en celui du petit nombre.

Comédie ancienne moyenne & nouvelle.

V. * La Comédie qu'Horace appelle la vieille, & qu'il dit avoir été poſterieure à Eſchyle, tenoit quelque choſe de ſa premiere origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore informe, de dire des boufonneries & des injures aux paſſans du haut du chariot de Theſpis. Quoique devenuë réguliere dans ſon plan, digne d'un grand Théatre, d'un cirque rempli de nombreux ſpectateurs, & du nom de Comédie en forme, elle

* Cette Hiſtoire des trois âges du Spectacle Comique & de leur différence eſt tirée en partie d'un fragment précieux de PLATONIUS.

elle n'en étoit pas plus réservée. Elle représentoit des faits véritables, les habits, les gestes & les airs en masques, de quiconque il lui plaisoit de sacrifier aux huées publiques. Nul n'étoit épargné (dans une ville aussi libre, disons mieux, aussi libertine que l'étoit alors Athénes) pas même les premiers Magistrats, ni les Juges qui devoient donner leur voix pour authoriser ou proscrire les Comédies. Insolente jusqu'à l'impieté déclarée, elle se joüoit presqu'également des hommes & des * Dieux. On la reconnoîtra à ces traits dans la plûpart des Pieces d'Aristophane. Sur-tout l'on n'y trouvera nulle ombre de louange, & bien moins des traces de fadeur & d'adulation.

Cette licence des Poëtes, dont Socrate devint en quelque façon la victime, fut enfin réfrenée par une Loi. C'est que le Gouvernement partagé auparavant à tout le monde, fut restraint à un nombre déterminé de citoyens. On défendit de nommer personne sur le Théatre; mais la malignité poëtique trouva bientôt le secret d'éluder l'esprit de la Loi, & de se dédommager de la gêne où mettoit les Autheurs la nécessité de supposer des noms

 feints.

* On expliquera en quel sens & comment cela étoit toleré.

feints. Elle se mit à tracer des caracteres vrais & reconnoissables : de sorte qu'elle gagna l'avantage de satisfaire plus finement la vanité des Poëtes & la malice des Spectateurs. Elle procura aux uns le plaisir délicat de se faire deviner, & aux autres celui de deviner juste en nommant les masques. Quand les portraits sont si ressemblans, qu'il n'y manque autre chose que le nom, on ne s'avise gueres de l'y afficher. La Loi ne fit donc que retrancher une grossiereté, pour y substituer une finesse ; & l'art qu'elle crut renfermer dans les bornes du devoir, n'en devint que plus ingénieux à en sortir. Aristophane qui fut compris dans la Loi, en est un bon exemple dans quelques-uns de ses Poëmes. Telle fut la Comédie qu'on appella depuis Mitoyenne.

La Nouvelle qui la suivit fut encore un rafinement exquis que l'on dut aux Magistrats : car comme ils avoient défendu d'abord les vrais noms, ils défendirent ensuite les sujets véritables, & * l'attirail d'un Chœur trop médisant ; de maniere que les Poëtes se virent réduits à la né-

* Peut-être le Chœur étoit-il déja interdit dans le moyen âge de la Comédie. PLATONIUS semble le dire.

nécessité de produire sur la scene des sujets & des noms de pure invention : ce qui purgea le Théâtre Comique & l'enrichit ; car alors la Comédie plus sage, cessa d'être une Mégere armée de torches, & devint un miroir agréable & innocent de la vie humaine.

> Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
> S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y pas voir !
> L'avare des premiers rit du tableau fidelle
> D'un avare souvent tracé sur son modelle ;
> Et mille fois un fat finement exprimé
> Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Despr. Art Poët. chant. 3.

C'est là proprement la belle Comédie, la Comédie de Menandre & celle de Terence. Je ne rappelle tout ceci d'après tant d'Autheurs, que pour en rafraîchir le souvenir, & pour ajoûter à ce qu'ils ont dit, un effet singulier des Édits publics, qu'ils ont omis d'observer ; c'est le progrès successif de l'art. Une histoire nuë de la Poësie & des Poëtes, telle qu'on l'a faite souvent, n'est qu'un corps sans ame, si l'on n'y joint ce qui en fait la vie, à sçavoir la naissance, le progrès, la perfection de l'art, & les causes qui y ont contribué.

La Comédie Latine.

VI. Pour ne rien omettre d'essentiel sur ce qui concerne cette partie, disons un mot de la Comédie Latine. La Comédie eut son tour comme les autres arts, & passa avec eux de Grece à Rome ; mais les Romains ne s'attacherent gueres qu'à la nouvelle, sans médisances personnelles & sans Chœurs, quoiqu'ils ayent pû joüer quelques Pieces traduites de la vieille ou de la moyenne Comédie ; ainsi que Pline le dit d'une qui fut représentée de son tems. Mais la Comédie Romaine, bien que modelée sur la nouvelle Grecque, ne laisse pas de compter aussi ses divers âges tirez de la rudesse ou de la politesse des plumes qui la traiterent. Les pieces de Livius Andronicus plus ancien & moins poli que ceux à qui il montra l'art de la scene, forment le premier âge, & ce qu'on peut nommer la vieille Comédie & Tragédie Romaine. Il faut y comprendre Névius son contemporain, & même Ennius qui parut plusieurs années après eux. Le second âge se borne à Pacuvius, Cecilius, Accius & même Plaute, si l'on n'aime mieux mettre ce dernier avec Terence, pour faire le troisiéme & le bel âge de la Comédie Latine, qu'on peut nommer la nouvelle, sur tout si l'on a égard à celle de Terence le fidelle copiste de

An de Rome 514. la premiere année de la 136. Olympiade.

de Menandre, & l'ami de Lélius.

Mais les Romains, sans s'arrêter à cette généalogie, distinguoient communément les Comédies par * les habits des Acteurs. La robe nommée *Pratexta*, à larges bandes de pourpre, étant l'ornement des Magistrats en dignité & en exercice, les Acteurs qui en étoient revêtus donnoient à la Comédie un nom qui en étoit tiré. C'étoit l'espece la plus noble. Il n'en faut pas séparer celle qu'on appelloit *Trabeata*, † à cause de *Trabea*, ornement des Consuls en paix, & des Generaux triomphans après la guerre. La seconde espece introduisoit des Senateurs, non pas dans les grandes charges, mais hommes privez, dont les habits nommés *Toges* la firent nommer *Togata*. L'habit commun du peuple, ou la Tunique, ou plutôt les maisons basses dont on ornoit la décoration de la scene, donnerent à la derniere espece le nom de *Tabernaria*. On ne parle ici ni des pieces Atellanes qui tiroient leur nom & leur origine de la Ville *Atella* ‡, parce qu'elles ne différoient de la der-

* *Pratextata*, *Togata*, *Tabernaria*.

† SUET. *de Claris Grammat.* dit que C. MELISSUS Bibliothecaire d'Auguste en fut l'Autheur.

‡ Atella, ville ancienne d'Italie dans la Campanie.

derniere espece que par une plus grande liberté : ni de celles qu'on nommoit *Palliatas*, à l'occasion du manteau Grec dont on revêtoit les personnages de la Grece sur la scene Latine ; parce que cet habit ne marquoit que la nation, & ne caracterisoit pas la dignité & la condition, ainsi que les autres dont nous avons parlé. A dire vrai, ces distinctions sont frivoles ; c'est par le caractere des sujets généraux qu'on peut plus utilement & plus judicieusement diviser la Comédie, comme nous le verrons dans la suite. A l'égard des Romains, qu'ils ayent eû raison ou non d'en user autrement, ils ont laissé si peu de chose en cette matiere, qui soit venu jusqu'à nous, qu'il n'est pas nécessaire de nous embarrasser dans leur division qui ne nous apprend presque rien de solide. Les seuls Plaute & Terence, que nous en avons herité, nous instruisent mieux du vrai caractere de leur Comédie, au moins pour leur tems, que ne font des noms & des termes dont nous n'avons plus d'exemples sensibles.

VII. Pour ne nous pas trop écarter, revenons à Aristophane, Poëte unique, où nous puissions voir ce que c'est que la Comédie Grecque. Il est en effet le seul

que

que les injures des ans ayent épargné en partie, après avoir enveloppé dans les ténebres & presque dans l'oubli, tant de grands hommes, dont il ne nous est venu que les noms & quelques fragmens, avec un leger souvenir peu capable de les défendre contre les ennemis de la belle antiquité; souvenir semblable à ces ombres du soleil couchant, qui laissent à peine discerner une foible lumiere: toutefois de cette lueur même il faut tâcher de recueillir des rayons assés forts pour former un portrait de la Comédie Grecque le plus approchant de la verité qu'il sera possible.

La Comédie Grecque réduite au seul ARISTOPHANE.

L'on sçait peu de chose de la personne d'Aristophane, encore est-ce beaucoup plus par ses Comédies que par autrui. On peut même à peine assurer au vrai quelle fut sa patrie: du moins les ennemis qu'il s'étoit faits par ses médisances cruelles lui disputerent-ils assés vivement sa qualité de citoyen, pour la rendre douteuse. Les uns vouloient qu'il fût Rhodien, d'autres Eginete *, & tous étranger. Pour lui il se disoit fils d'un Philippe, & du bourg Cydathenien; mais il convenoit qu'il

* Egine, petite Isle assés proche du Péloponnese.

qu'il avoit du bien dans Egine, dont apparemment il étoit originaire. Il fut toutefois déclaré citoyen d'Athénes, malgré ses ennemis, sur ses preuves bonnes ou mauvaises, par un jugement décisif; & cela pour avoir réjoüi ses Juges en disant un bon mot: il consiste en deux vers fort naïfs de Telemaque dans Homere, qu'il s'appliqua fort plaisamment.

HOMERE, Odyssée.

> Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mere:
> Pour moi je n'en sçai rien. Qui sçait quel est son pere?

Cette plaisanterie valut pour lui la harangue de Ciceron, qui disoit en faveur d'Archias, que ce Poëte étoit citoyen Romain; mais que quand même il ne l'eût pas été par sa naissance, il auroit merité de l'être par ses talens.

CICER. Orat. pro Archia poeta.

An de la 85 Olymp. 437. avant notre Ere & de la fond. de Rome 317.

Aristophane florissoit dans le siecle des grands hommes de la Grece, particulierement de Socrate & d'Euripide, ausquels il survêcut. Ce fut sur tout durant la guerre du Peloponnese qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un Comédien propre à amuser le peuple, que comme le censeur du gouvernement, l'homme gagé par l'Etat pour le réformer, & presque l'arbitre de la patrie. C'est par le détail

de

de ses Comédies que nous connoîtrons mieux & les traits personnels qui le regardent comme Poëte, & le caractere de son genie, qui est la partie la plus interessante. Il ne sera pourtant pas mal de prévenir les lecteurs par les divers jugemens qu'en ont porté les Critiques de nos jours, tels que le P. Rapin & Madame Dacier, sans oublier un ancien aussi respectable que l'est Plutarque. On verra par le détail du petit nombre des pieces, si & jusqu'où ils peuvent avoir tort ou raison.

Censures & Eloges d'Aristophane.

VIII. „ Aristophane, dit le P. Rapin, n'est point exact dans l'ordonnance de ses fables; ses fictions ne sont pas vrai-semblables; il joüe les gens grossierement & trop à découvert. Socrate qu'il raille si fort dans ses Comédies, avoit un air de raillerie plus délicat que lui; & il n'étoit pas si effronté. Il est vrai qu'Aristophane écrivoit encore dans le désordre & dans la licence de la vieille Comédie, & qu'il avoit reconnu l'humeur du peuple d'Athénes, qui se choquoit aisément du merite des gens extraordinaires, dont il plaisantoit. Mais la trop grande envie qu'il avoit de plaire à ce peuple en joüant les honnêtes gens, le rendit lui-même malhonnête homme, & gâta un peu le génie

„ qu'il

„ qu'il avoit de railler, par ses manieres
„ rudes & outrées. Après tout il ne fai-
„ soit souvent le plaisant que par des
„ goinfreries. Ce ragoût composé de
„ septante & six syllabes dans la derniere
„ scene de la Comédie des Harangueuses,
„ ne seroit pas au goût de notre siecle.
„ Son langage est quelquefois obscur,
„ embarrassé, bas, trivial; & ses allusions
„ fréquentes de mots, ses contradictions
„ de termes opposez les uns aux autres,
„ ses mêlanges de style, du tragique &
„ du comique, du serieux & du grave
„ & du familier sont fades; & ses plai-
„ santeries, à les examiner de près, sont
„ souvent fausses. Menandre est plaisant
„ d'une maniere plus honnête; son style
„ est pur, net, élevé, naturel; il per-
„ suade en Orateur, & il instruit en
„ Philosophe: & si l'on peut former un
„ jugement juste sur les fragmens qui
„ nous restent de cet Autheur, on trou-
„ vera qu'il fait des portraits agréables de
„ la vie civile; qu'il fait parler les gens
„ dans leur caractere; qu'on se reconnoît
„ dans les peintures qu'il fait des mœurs,
„ parce qu'il s'attache à la nature, &
„ qu'il entre dans les sentimens des per-
„ sonnes, qu'il fait parler. Enfin, Plu-
„ tarque dans la comparaison qu'il a faite

„ de

„ de ces deux Autheurs, dit que la Mu-
„ se d'Ariſtophane reſſemble à une fem-
„ me effrontée, & que celle de Menan-
„ dre reſſemble à une honnête fem-
„ me".

On verra bien que tout ce caractere eſt pris de Plutarque. Pourſuivons cette réflexion du P. Rapin, puiſque nous avons parlé de la Comédie Latine, dont il fait auſſi le caractere.

„ Pour les deux Poëtes comiques La-
„ tins, Plaute eſt ingénieux dans ſes deſ-
„ ſeins, heureux dans ſes imaginations,
„ fertile dans l'invention. Il ne laiſſe pas
„ d'avoir de méchantes plaiſanteries au
„ goût d'Horace, * & ſes bons mots
„ qui faiſoient rire le peuple, faiſoient
„ quelquefois pitié aux honnêtes gens.
„ Il eſt vrai qu'il en dit les meilleurs du
„ monde; mais il en dit ſouvent de fort
„ méchans. C'eſt à quoi on eſt ſujet
„ quand on veut trop faire le plaiſant:
„ on tâche à faire rire par des hyperboles,
„ quand

* Si l'on en croit de bons Critiques, HORACE ne traite pas tout-à-fait de méchantes, les plaiſanteries de PLAUTE; car au lieu de dire dans l'Art poëtique ce que diſent les leçons ordinaires,

At veſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales, nimiùm patienter utrumque
Ne dicam ſtultè . . . ces Critiques lui font dire, *non dicam ſtultè*.

Voyés la traduct. du P. SANADON.

„ quand on ne peut pas réüssir à faire rire
„ par les choses. Plaute n'est pas tout-
„ à-fait si régulier dans l'ordonnance de
„ ses pieces, ni dans la distribution de
„ ses actes que Terence ; mais il est aussi
„ plus simple dans ses sujets ; car les fa-
„ bles de Terence sont d'ordinaire com-
„ posées, comme on le voit dans l'An-
„ drienne qui contient deux amours.
„ C'est ce qu'on reprochoit à Terence ;
„ qu'il faisoit une Comédie Latine de
„ deux Grecques, pour animer davan-
„ tage son Théatre ; mais aussi les dé-
„ noumens de Terence sont plus naturels
„ que ceux de Plaute, comme ceux de
„ Plaute sont plus naturels que ceux
„ d'Aristophane. Et quoique César ap-
„ pelle Terence un diminutif de Menan-
„ dre, parce qu'il n'a que de la douceur
„ & de la délicatesse, & qu'il n'a pas de
„ force & de vigueur, il a écrit d'une
„ maniere & si naturelle & si judicieuse,
„ que de copie qu'il étoit, il est devenu
„ original ; jamais Autheur n'a eû un
„ goût plus pur de la nature. Je ne dirai
„ rien de Cécilius dont il ne nous est
„ resté que des fragmens. On sçait de
„ lui tout au plus ce qu'en dit Varron,
„ qu'il étoit heureux dans les sujets qu'il
„ prenoit".

Le

Le P. Rapin en omet beaucoup d'autres par la même raison qu'il nous en est venu trop peu de chose pour en juger. Tandis que nous y sommes, l'on ne sera peut-être pas fâché de revoir ici ce qu'il pense de Lopes de Vega & de Moliere. On va voir qu'à l'égard du premier, il outre un peu trop l'éloge, & qu'il ne le porte pas plus loin qu'il ne le faut quant au second : en tout cas ces morceaux ne seront pas inutiles à notre dessein, quand nous examinerons à fonds ce qui doit caracteriser la Comédie.

„ Jamais personne n'a eû un génie plus
„ grand pour la Comédie que Lopes de
„ Vega Espagnol. Il avoit une fertilité
„ d'esprit jointe à une grande beauté de
„ naturel & à une facilité admirable ; car
„ il a composé plus de trois cens Comé-
„ dies. Son nom seul faisoit l'éloge de
„ ses piéces, tant sa réputation étoit éta-
„ blie ; & c'étoit assés qu'un Ouvrage
„ sortît de ses mains pour mériter l'ap-
„ probation publique. Il avoit l'esprit
„ trop vaste pour l'assujettir à des regles,
„ & pour lui donner des bornes. Ce
„ fut ce qui l'obligea de s'abandonner à
„ son genie, parce qu'il en étoit toû-
„ jours sûr. Il ne consultoit point d'au-
„ tre commentaire quand il composoit,

„ que

„ que le goût de ses Auditeurs ; & il se
„ régloit plus sur le succès de ses piéces,
„ que sur la raison. Ainsi il se défit de
„ tous les scrupules de l'unité, & des su-
„ perstitions de la vrai-semblance". (Cela n'est pas dit en forme d'éloge, sans doute, & il faut le joindre à ce qui suit immédiatement.) „ Mais comme il veut
„ d'ordinaire raffiner sur le ridicule, &
„ être trop plaisant, ses imaginations
„ sont souvent plus heureuses qu'elles
„ ne sont justes, & elles sont plus folles
„ qu'elles ne sont naturelles : car par trop de
„ subtilité sur la plaisanterie, son enjou-
„ ment devient faux à force d'être trop
„ délicat, & ses graces deviennent froides
„ pour être trop fines".

„ Personne n'a aussi porté le ridicule
„ de la Comédie plus loin parmi nous
„ que Moliere ; car les anciens Poëtes
„ comiques n'ont que des valets pour les
„ plaisans de leur Théatre ; & les plaisans
„ du Théatre de Moliere sont les Mar-
„ quis & les gens de qualité. Les autres
„ n'ont joüé dans la Comédie que la vie
„ bourgeoise, & Moliere a joüé tout Pa-
„ ris & la Cour. Il est le seul parmi
„ nous qui ait découvert ces traits de la
„ nature qui la distinguent & qui la font
„ connoître. Les beautés des portraits
„ qu'il

„ qu'il fait, sont si naturelles qu'elles se
„ font sentir aux personnes les plus grossieres : & le talent qu'il avoit à plaisanter s'étoit renforcé de la moitié par celui qu'il avoit de contrefaire. Son
„ Misantrope est, à mon sens, le caractere le plus achevé, & ensemble le plus
„ singulier qui ait jamais paru sur le Théatre : mais l'ordonnance de ses Comédies est toûjours défectueuse en quelque chose, & ses dénoumens ne sont
„ point heureux : c'est tout ce qu'on
„ peut observer en général sur la Comédie". Telles sont les pensées d'un des plus fins connoisseurs en ouvrages d'esprit. Quoiqu'elles ne soient pas toutes des oracles, on en peut tirer avantage ; & elles approchent beaucoup plus de la vérité que les jugemens de Baillet, dont le goût un peu Béotien étoit plus propre à compiler qu'à juger.

„ * Jamais homme (s'écrie Madame Dacier éprise du mérite d'Aristophane) n'a eû plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paroître. Sa critique est naturelle & aisée ; & ce qui se trouve fort rarement, il conserve beaucoup de délicatesse dans une grande fertilité. En un mot, l'esprit Atti-

* Préface du Plutus de Mademoiselle le Febvre, depuis Madame Dacier. Paris 1684.

„ que

„ que que les Anciens ont tant vanté,
„ paroît plus dans Ariſtophane que dans
„ aucun autre Autheur que je connoiſſe
„ de l'antiquité. Mais ce qu'on doit le
„ plus admirer en lui, c'eſt qu'il eſt toûjours
„ ſi bien le maître des matieres qu'il
„ traite, que ſans ſe géner, il trouve le
„ moyen de faire venir naturellement des
„ choſes qui auroient paru d'abord le
„ plus éloignées de ſon ſujet; & que ſes
„ caprices, même les plus vifs & les moins
„ attendus paroiſſent comme des ſuites
„ néceſſaires des incidens qu'il a préparés.
„ C'eſt cet art qui rend inimitables
„ les Dialogues de Platon, qu'on
„ doit regarder comme autant de piéces
„ de Théatre, qui ne divertiſſent pas
„ moins par l'action que par le diſcours.
„ Le ſtyle d'Ariſtophane eſt auſſi agréable
„ que ſon eſprit; outre la pureté, la
„ netteté, la force & la douceur, il a une
„ certaine harmonie qui flatte ſi agréablement
„ l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable
„ au plaiſir qu'on prend à le lire.
„ Quand il s'attache au ſtyle médiocre
„ & commun, il le fait ſans baſſeſſe;
„ quand il vient au ſtyle ſublime il s'éleve
„ ſans obſcurité; & jamais perſonne
„ n'a ſçû faire un mêlange ſi agréable de
„ tous les différens genres d'écrire. Que

„ l'on

„ l'on ait étudié tout ce qui nous reste
„ de l'ancienne Grece, si l'on n'a pas lû
„ Aristophane on ne connoît pas encore
„ tous les charmes & toutes les beautés
„ du Grec".

IX. Voilà un magnifique éloge: mais suspendons notre jugement, & daignons écouter Plutarque: l'ancien mérite bien audience, au moins après les modernes. Voilà le précis de son jugement sur Aristophane & Menandre. Il éleve extrémement ce dernier au-dessus de l'autre. Il reproche au premier d'outrer la nature, de parler à la populace plus qu'aux honnêtes gens, d'affecter un style obscur & licencieux, tragique, sublime & bas, serieux & badin jusqu'à la puérilité, en un mot un style très-inégal; de ne pas faire parler ses personnages suivant leurs caracteres; de sorte qu'on ne peut distinguer chés lui le fils du pere, le citoyen du païsan, le héros du bourgeois, & le Dieu du valet: au lieu que la diction de Menandre, qui est d'ailleurs uniforme & pure, a l'adresse de s'ajuster aux différens rôles, sans négliger le comique un peu fort, quand il est nécessaire; mais aussi sans l'outrer, ni perdre la nature de vûë: en quoi Menandre, continuë Plutarque, a atteint une perfection, où nul artisan

Sentiment de PLUTARQUE sur ARISTOPHANE & MENANDRE.

Voyés cette comparaison dans les Opuscules.

ne

ne ſçauroit parvenir. Car quel homme trouva jamais l'art de faire un maſque qui convînt également aux enfans & aux femmes, aux jeunes & aux vieux, aux Divinités & aux Héros? Or Menandre a trouvé cet heureux ſecret dans l'égalité & la ſoupleſſe de ſon expreſſion qui ſans ceſſer d'être la même, eſt toutefois différente ſelon le beſoin; ſemblable à l'eau (pour exprimer de plus en plus la penſée de Plutarque) ſemblable, dis-je, en cela à une eau pure, qui coulant le long de différens rivages tortueux, en prend les formes, les détours & les retours, & ſans alterer en rien ſa nature & ſa pureté. Plutarque fait encore un mérite à Menandre d'avoir commencé fort jeune & fini à la force de l'âge, tout prêt à enfanter de plus grands prodiges ſi la mort ne l'eût interrompu: ce qui joint à la réflexion qu'il fait en retombant ſur Ariſtophane, montre que ce dernier continua trop long-tems à faire valoir ſon talent: car, dit-il, ſa poëſie eſt une courtiſane ſur le retour qui affecte quelquefois des airs de prude, mais dont l'impudence ne peut être pardonnée par le peuple, ni les faux airs ſupportés des perſonnes graves. Menandre au contraire ne ſe produit jamais qu'en homme agréable & ſpirituel, recherché au Théatre, à table & dans les com-

compagnies, vrai Elixir de tous les thrésors nés de la Gréce, digne d'être toûjours lû, représenté, appris par mémoire, & toûjours digne de plaire. Son art inévitable de persuader, & la réputation qu'il a eû d'être le plus beau parleur de la Grece, font assés voir quelle est l'aménité de son style. Plutarque ne sçauroit finir sur l'article de Menandre : il dit qu'il fait les délices des Philosophes fatigués de leurs méditations; qu'il est à leur égard comme une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à respirer un air pur; que malgré les talens des Poëtes comiques d'Athénes, Menandre a toûjours un sel consacré, en quelque sorte, pour être sorti de la même mer qui donna la naissance à Venus. Que le sel d'Aristophane au contraire est un sel amer, âcre, cuisant & ulcerant; qu'on ne sçait si la dexterité tant vantée de celui-ci consiste plus dans les rôles que dans les mots : car il lui reproche beaucoup les jeux de mots, & les allusions antithétiques) qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature; que chés lui la ruse est malignité, la naïveté bêtise, les railleries moins capables de faire rire que d'être sifflées, & les amours moins égayés qu'effrontés; qu'enfin c'est moins pour des personnes sensées qu'il a écrit,

que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs & de débauches.

Justification d'Aristophane.

X. Après un tel caractere il ſemble qu'il ne faudroit pas aller plus loin, & qu'il vaudroit mieux contribuer à enſevelir pour jamais, s'il étoit poſſible, la mémoire d'un Poëte odieux, qui nous dédommage ſi mal de Menandre qu'on ne peut reſſuſciter. Mais ſans faire aucune grace à Ariſtophane de ſes libertés en paroles, ſoit deshonnêtes ſoit médiſantes, non plus qu'à Plaute ſon imitateur, ou du moins l'héritier de ſon génie, ne ſeroit-il point permis de faire à leur égard ce qu'on dit que faiſoit Lucréce, ſi je ne me trompe, par rapport à Ennius, dont il tiroit des pierreries cachées dans ſes vers bourbeux; *Ennî de ſtercore gemmas.*

Plutarque l'an de J.C. 119. Menand. 341. avant J.C. & Aristoph. 437.

De plus il ne faut pas croire que Plutarque qui vivoit plus de quatre ſiécles après Menandre, & plus de cinq après Ariſtophane, ait jugé ſi exactement de l'un & de l'autre, que ſon jugement ne ſoit pas un peu ſujet à reviſion. Platon contemporain d'Ariſtophane en jugeoit bien différemment, au moins quant au génie, lui qui dans ſon *Banquet* donne à ce Poëte comique une place diſtinguée où il le fait parler ſuivant ſon caractere, & même avec Socrate: par où il eſt viſible

(pour

(pour le dire en passant) que ce dialogue de Platon étoit fait avant qu'Aristophane eût composé ses Nuées contre Socrate. On rapporte que le même Platon envoïa à Denys le Tyran un exemplaire d'Aristophane en l'exhortant à le lire avec attention, s'il vouloit connoître à fonds l'état de la République d'Athénes.

Enfin plusieurs Sçavans ont crû pouvoir n'être pas tout-à-fait du sentiment de Plutarque *. Frischlinus, par exemple, quoiqu'avec raison plus favorable au goût de Menandre, qu'à celui d'Aristophane, a entrepris la défense de ce dernier contre la critique outrée de l'ancien censeur. 1°. Il passe d'abord condamnation sur les obscénités & les bouffonneries. Mais cette partie si méprisable & composée uniquement pour le menu peuple, (comme le remarque M. Boivin,) quelqu'inexcusable qu'elle soit, n'est pas après tout le principal fond de ce que nous avons d'Aristophane. Je ne dirai point avec Frischlinus que Plutarque lui-même semble se contredire en ceci, & faire l'éloge du Poëte, lorsqu'il l'accuse d'avoir rendu sa diction conforme à la scene: il entendoit par scene la *farce* ou le Théatre igno-

Préface sur les Oiseaux d'Aristoph.

* Un des Interprêtes d'ARISTOPHANE.

ignoble ſur lequel ſe joüe le bas comique. C'eſt donc une pure chicane ; & quand même le Poëte auroit attrapé ſon but, qui étoit en partie de divertir une populace corrompuë, il n'en ſeroit ni moins malhonnête homme, ni plus Poëte, malgré la prétention de ſon défenſeur. On n'eſt point Poëte pour ſçavoir préciſément divertir des ſots ou des libertins. Ce n'eſt donc pas par cet endroit qu'il faut excuſer le talent d'Ariſtophane. Le goût dépravé du petit peuple qui chaſſa une fois Cratinus & ſa troupe, parce que la ſcene n'étoit pas aſſés baſſement comique à ſon gré, ne juſtifie nullement Ariſtophane, puiſque Menandre trouva bien le ſecret de changer ce goût en donnant une ſorte de Comédie, non pas à la vérité auſſi modeſte que paroit le dire Plutarque, mais beaucoup moins libre qu'auparavant. Ariſtophane n'eſt pas non plus juſtifié par le motif qu'il allegue lui-même, quand il dit qu'il peint les débauches ſur le Théatre, non pour corrompre les mœurs, mais pour les corriger. La vûe des vices groſſiers eſt plutôt un poiſon qu'un remede.

L'Apologiſte a oublié une raiſon qui me paroît eſſentielle pour fonder le déchaînement de Plutarque contre Ariſtophane.

phane. C'eſt que ſelon les apparences Plutarque ayant entre les mains toutes les pieces de ce Poëte qui montoient au moins à cinquante, en voyoit beaucoup plus de libertines que nous n'en avons, quoique celles qui nous reſtent au nombre de onze le ſoient encore beaucoup plus qu'il ne feroit à ſouhaiter.

2° Le ſecond reproche de Plutarque, roule ſur quelques jeux de mots dont il apporte des exemples, & que Friſchlinus défend tantôt plus tantôt moins heureuſement. Il eſt impoſſible de les expoſer en François. Mais après tout cette partie eſt ſi peu de choſe, qu'elle ne méritoit pas d'être ſi ſévérement repriſe, d'autant plus qu'entre ces bons mots il y en a de ſi malins, qu'aſſurément ils devoient paſſer en proverbe, du moins par le ſel de la malignité, ſinon par la fineſſe de l'eſprit. Un ſeul exemple ſuffira : il s'agit des Queſteurs ou Thréſoriers d'Athénes. Ariſtophane les noye tout net, *non quod eſſent ταμίαι ſed λαμίαι* *. Si un mot pareil qu'on ne peut rendre en notre langue, eût été dit en France dans un cas ſemblable,

* Le mot *lamiæ*, c'eſt-à-dire, larves ou eſprits qui dans l'idée populaire dévoroient les hommes, fait tout le ſel de la plaiſanterie contre ces Thréſoriers.

ble, il auroit autant fait fortune que quantité de nos bons mots qui ne sont que trop bien reçus & trop durables. Le bon de l'affaire c'est que Plutarque même convient que ce mot étoit extrémement loué. Nous en verrons quelques autres dans la suite des Comédies, autant qu'il sera possible de les rendre.

3° Le mêlange du comique & du tragique, troisiéme accusation. Véritablement elle est fondée, puisqu'en effet Aristophane monte souvent sur le cothurne; mais il reste à examiner comment. Le fait-il en Poëte tragique? Non, mais comme il avoit remarqué que l'art de la parodie lui réussissoit, chés un peuple qui vouloit rire des mêmes choses qui lui avoient arraché des pleurs, il y revient éternellement; & il n'y a gueres de Tragédies ou de ces morceaux frappans que les Athéniens sçavoient par cœur, qu'il ne tourne en plaisanterie, en y jettant une couche de ridicule ou de burlesque, tantôt par des changemens ou transpositions de mots, tantôt par l'application imprévûe qu'il en fait. Ce sont des guipures tragiques dont il revêt sa Muse comique, pour la rendre plus comique encore. Cratinus en avoit usé de même, & nous sçavons qu'il fit une Comédie intitulée *Ulysse*, pour tra-

vestir

vestir Homere & son Odyssée: ce qui montre que les beaux esprits & les Poëtes sont à l'égard les uns des autres à peu près les mêmes dans tous les tems; & qu'on peut dire à cet égard d'Athénes, *c'est tout comme ici.* Je prouverai ce systême par les faits, sur-tout par rapport aux railleries d'Aristophane, sur nos trois célebres Tragiques. Or cela étant ainsi, ce mêlange tant reproché à Aristophane ne passera pas pour être aussi repréhensible que le veut Plutarque. Nous n'avons besoin ni du Virgile travesti, ni de parodies de nos jours, ni du Lutrin pour montrer que cette bigarrure peut avoir souvent son mérite selon les conjonctures.

4° Il faut dire la même chose en général de l'obscurité, de la bassesse, de l'enflure, en un mot de l'inégalité prétenduë de style qui met Plutarque en colere. Ces reproches ne conviennent en aucune maniere à un Poëte dont le style a toujours passé pour être extrémement attique, mais d'un atticisme qui le rendoit infiniment cher aux amateurs du goût d'Athénes. Plutarque en ceci a peût-être blâmé les Chœurs dont le langage tantôt élevé, tantôt burlesque, & toûjours fort poëtique, paroît peu convenable à la

Comédie. Mais ces Chœurs qu'elle avoit empruntés de la Tragédie en naissant étoient alors à la mode, principalement pour médire, & Aristophane les admit comme les Poëtes de son tems, du moins dans la vieille Comédie & peut-être dans la moyenne ; au lieu que Menandre les supprima moins par goût que par décret public. Ce n'est donc pas sur cet assemblage de serieux & de comique qu'il faut condamner Aristophane pour élever Menandre.

5°. Un cinquiéme reproche, c'est de n'avoir pas observé les caracteres ; d'avoir, par exemple, fait parler les femmes en Orateurs, & les Orateurs en esclaves : mais on verra bien par les personnages critiqués, que cette objection tombe d'elle-même ; & il suffit de dire ici qu'un Poëte qui peignoit non pas seulement des personnages en l'air, mais des personnes réelles, des hommes connus, des citoyens qu'il nommoit par leur nom, qu'il joüoit sous leur masque, & sous leurs habits, qu'il marquoit enfin d'un fer brûlant, (si j'ose user de cette comparaison) à la vûe de tout un peuple extrêmement fier & moqueur, il suffit encore une fois de dire qu'un tel Poëte ne manquoit pas assurément ses caracteres.

Sa

Sa licence applaudie ne le justifie que trop de ce côté-là. Il s'exposoit pourtant, s'il eût déplu, au sort d'Eupolis, qui sur une Comédie des *Noyés*, où il déchiroit imprudemment des particuliers plus puissans que lui, fut pris & noyé plus effectivement que ceux qu'il avoit noyés en plein Théatre.

Fragm. de PLATONIUS, & HERTELIUS.

6°. La critique qui condamne le sel d'Aristophane comme trop acrimonieux est plus solide. Tel étoit le goût d'une Comédie licencieuse qui se permettoit tout, parce qu'on rioit de tout parmi une nation jalouse de son excessive liberté, & ennemie de tout air de supériorité & de domination ; car le génie d'indépendance produit naturellement un goût de raillerie plus mordante que délicate : ce qu'il est aisé de reconnoître dans la plûpart des peuples insulaires. Si nous ne disons pas, avec Longin, que le gouvernement populaire anime l'éloquence, & que le joug d'une domination légitime l'étouffe ; au moins est-il aisé de juger par l'évenement, que l'éloquence prend différentes formes selon les gouvernemens différens. Plus vive & plus emportée dans une République, elle est plus douce & plus insinuante dans une Monarchie. On peut dire la même cho-

Traité du Sublime, ch. dernier.

se de la raillerie. Elle suit le tour des esprits, & les esprits suivent celui du gouvernement. Ainsi la raillerie républicaine sur tout celle du siécle dont nous parlons, devoit être bien plus forte que dans le siecle qui suivit, par la même raison que celle d'Horace étoit plus fine, & celle de Lucilius plus épicée, si j'ose user de ce terme. En effet le ragoût de la médisance fut toûjours un mêts délicieux pour la malice humaine; mais l'assaisonnement de ce mêts s'est toûjours diversifié suivant les mœurs plus ou moins polies: & il faut entendre par politesse, ce sçavoir vivre, cet art de se gêner, de contraindre ses sentimens & ses airs, qui est le fruit de la dépendance. S'il s'agissoit de prononcer sur ces deux especes de plaisanterie, quoique l'une & l'autre ait son prix, il n'y auroit pas à balancer; tous les suffrages se réuniroient en faveur de la seconde, sans mépriser pourtant la premiere. Aussi préféra-t'on Menandre; mais on ne dédaignera pas Aristophane: d'autant plus qu'il fut le premier à quitter cette étrange méthode de mordre impunément à droit ou à tort, & que par une Comédie d'un autre goût, il donna lieu à la maniere plus agréable & moins dangereuse de Menandre. Sur quoi il

il y auroit encore une diſtinction à faire entre l'acrimonie de l'un & la douceur de l'autre : c'eſt que cette acrimonie & cette douceur ne ſe trouvent répandues dans leurs ouvrages, que parce que l'un emploïoit des traits perſonnels, & l'autre des traits géneraux ; ce qui laiſſe toûjours la liberté d'examiner s'il ne peut pas y avoir une égale délicateſſe dans les deux manieres. Nous le verrons par le détail : diſons ici ſeulement que l'eſprit regnant, ou l'amour des peintures parlantes & des fortes touches de pinceau juſtifieroient encore Ariſtophane d'avoir tourné, comme le prétend Plutarque, la ruſe en malignité, la naïveté en bêtiſe, les ris en farce, & les amours en effronterie, ſi dans quelque ſiecle que ce puiſſe être un Poëte pouvoit être excuſable de peindre les ridicules & les ſcélerats publics tels qu'ils ſont.

7°. Enfin c'eſt par un pur motif d'interêt ſecret qu'Ælien, Plutarque, & pluſieurs autres condamnent ce Poëte ſans appel. Socrate qu'il perdit, dit-on, * à l'in-

* Il n'eſt pas certain qu'ARISTOPHANE ait été cauſe de la mort de SOCRATE. Il n'en fut pas moins coupable pour l'avoir accuſé publiquément d'impiété, comme il le fit dans *ſes Nuées*. Voyés l'article qui précédera ce que nous dirons de cette Comédie.

l'inſtigation de deux miſérables & par une vengeance poëtique, c'eſt-à-dire, plus que Vatinienne, tient trop au cœur des honnêtes gens, pour lui pardonner un crime ſi horrible. C'eſt ce qui leur a inſpiré une haine implacable contre Ariſtophane. L'eſprit philoſophique s'en eſt mêlé; & cet eſprit, quand il s'y met, eſt plus dangereux qu'aucun autre. Un ennemi ordinaire peut avoüer quelques bonnes qualités dans ſon ennemi; mais un ennemi philoſophe & partial par philoſophie, veut détruire entiérement celui qui l'a bleſſé dans la partie la plus ſenſible du cœur, je veux dire, dans ſon attachement à quelqu'amorceur d'eſprits, tel qu'étoit Socrate. L'eſprit eſt ce qu'il y a de plus libre & de plus délicat ſur la liberté, dans l'homme. On peut tout ſur ſes biens, ſur ſa vie, ſur ſa réputation; mais rien ſur ſes jugemens. Or ſi quelqu'un a été aſſés inſinuant pour ſe concilier les eſprits, & faire ſecte dans une République, l'on ſe ſacrifiera pour lui, & l'on ne pardonnera pas à quiconque aura oſé l'attaquer juſtement ou injuſtement, parce qu'on s'eſt érigé en idole cette vérité réelle ou imaginaire qu'il ſoûtenoit. Cette haine même loin de s'éteindre, ne fera que ſe perpetuer de ſiecle en ſiecle; & de là naît

cet-

cette étonnante diverſité qui ſe manifeſte dans les jugemens ſur les hommes. Ariſtophane obtiendra-t'il jamais grace des diſciples de Platon qui fait de Socrate ſon héros? il ne faut pas l'eſperer. Tout autre avoüera qu'Ariſtophane peut avoir été un méchant homme en une occaſion, & du reſte un bon Poëte; mais ce diſcernement ne convient pas à la paſſion & au préjugé: & c'eſt pourtant l'un & l'autre qui fait les réputations en bien ou en mal.

8°. Comme je joins ici mes raiſons, bonnes ou mauvaiſes, pour & contre Ariſtophane, à celles de Friſchlinus ſon défenſeur, je ne dois pas omettre une choſe qu'il a oubliée, & qui peut-être a mis Plutarque de mauvaiſe humeur ſans compter le reſte: c'eſt la maſcarade éternelle qui regne dans les Comédies d'Ariſtophane, comme les Arlequinades ſur le Théatre des Italiens. Des nuées, des grenouilles, des guêpes, des oiſeaux: quels perſonnages! Ils ont dû paroître bien bizarres à Plutarque accoutumé à une toute autre eſpece de ſpectacle comique, & combien plus doivent-ils nous le paroître à nous qui avons une eſpece de Comédie toute nouvelle, & peu connue des Grecs & des Romains! Voilà le vrai

& le solide reproche qu'on peut faire à notre Poëte ; il renferme tous les autres. Prétendrois-je le justifier ? non : vainement dirois-je qu'Aristophane écrivoit pour un siecle qui vouloit du spectacle, du saillant & du grotesque dans les peintures satyriques ; que les brouhaha des Spectateurs refusés quelquefois à Cratinus & prodigués à Aristophane, l'obligeoient de plus en plus à suivre ce goût dominant, pour ne pas échoüer par des peintures plus fines & moins frapantes ; que dans un Etat où la politique alloit à démasquer tout ce qui avoit l'air d'ambition, de singularité, ou de friponnerie, la Comédie s'étoit érigée en harangueuse, en réformatrice, en donneuse d'avis propres à émouvoir le peuple sur ses plus chers interêts ; qu'enfin cette même Comédie dans le dessein de gourmander le peuple & de lui plaire, s'arrogeoit tous les droits de l'éloquence, dont les traits n'étoient que trop forts, en se réservant des touches de pinceau plus marquées encore. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres ne feroient que blanchir, & l'on me fermeroit la bouche d'un seul mot qui seroit applaudi : c'est qu'un tel siecle étoit digne de compassion ; & de ce siecle passant successivement aux sui-

vans

vans jusqu'au notre, on concluroit tout bas que nous seuls avons le sens commun en partage : conclusion flateuse trop reprochée aux François : mais qui renverse imperceptiblement le prétendu préjugé en faveur de l'antiquité. A la vûe de quantité d'heureux traits, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans Aristophane, peut-être plaindroit-on encore par pitié un tel génie d'avoir eû affaire à des sots. Mais dans quel siecle n'y en a t'il pas ? & ne craignons-nous point nous-mêmes que la postérité ne juge de Moliere & de son siecle, comme on veut aujourd'hui juger d'Aristophane ? Menandre changea de goût & fut applaudi dans Athénes, mais dans Athénes changée. Terence l'imita à Rome, & mérita d'être préferé à Plaute, quoique César ne l'appellât qu'un demi-Menandre, parce qu'il paroissoit manquer de cette vivacité & de cette force qu'il nomme *vis comica*. On s'est lassé depuis du goût de Menandre & de Terence à la vûe de Moliere qui a paru comme un nouvel astre en ouvrant une nouvelle carriere. Hé, qui peut répondre qu'en supposant les mêmes intervalles de tems qui se trouvent entre ces quatre génies, il n'en naîtra pas quelque autre, ou plutôt quelque goût different, qui

fera

fera tomber Moliere à ſon tour? Sans aller plus loin, les Anglois nos voiſins ne le trouvent-ils pas un peu froid? qu'ils ayent raiſon ou non, c'eſt une queſtion à part. Tout ce que je prétends, c'eſt qu'on devroit conclure ce que je dis; à ſçavoir que les Auteurs comiques doivent vieillir comme les modes, ſi l'on prend uniquement chaque ſiecle & chaque climat pour la regle ſouveraine du goût. Mais parlons plus préciſément, & par une analyſe exacte tâchons de diſcerner dans la Comédie même, ſoit d'Ariſtophane & de Plaute; ſoit de Menandre & de Terence; ſoit de Moliere & de ſes concurrens (s'il en a,) ce qui ne veillit point, ce qui doit plaire dans tous les ſiecles, & chés toutes les Nations.

Différence remarquable entre le goût de la Comédie & les autres ouvrages d'eſprit quant à la durée.

XI. Je dis dans la Comédie même: ce qu'il faut bien obſerver; car il y a entr'elle & les autres œuvres de litterature, ſur tout la Tragédie, une différence eſſentielle que les ennemis de l'antiquité ne veulent pas appercevoir, & que je vais tâcher de rendre palpable.

Tous les ouvrages ſe ſentent du ſiecle où ils ſont nés. Ils en portent l'empreinte. Les mœurs & les tems y ſont marqués par des traits ineffaçables. Si l'on accorde que les plus beaux ſiecles paſſés

ſont

font groſſiers en comparaiſon & au gré du notre, le procès des Anciens eſt fait; & il faudra convenir de la rudeſſe tant reprochée de nos jours à leurs ouvrages. L'hiſtoire ſeule ſemble être à couvert de ce reproche. On n'oſe s'aviſer de dire au ſujet d'Herodote & de Thucydide, de Tite-Live & de Tacite ce qu'on a dit ſans façon d'Homere & des Poëtes Grecs où Latins. Pourquoi cela? c'eſt que l'hiſtoire va droit à ſon but en racontant les manieres & les mœurs des peuples, quelles qu'elles puiſſent être. Elle eſt indépendante de ſa matiere; il ne reſte qu'à examiner ſon art. L'hiſtoire de la Chine bien écrite pourroit plaire autant aux François que celle de France. Il n'en eſt pas de même des autres ouvrages d'eſprit, ils dépendent de leurs ſujets, & par conſequent des mœurs & des manieres du tems où ils ont été composés: du moins c'eſt par-là qu'on veut les enviſager. Choſe injuſte; car, comme nous l'avons dit bien des fois, tous les Ecrivains, par exemple, les Orateurs, & ſur tout les Poëtes, ſont peintres & rien de plus. Ils peignent la nature telle qu'ils la voyent, avec l'appanage de l'éducation qui la varie dans tous les tems & tous les climats, ſans la changer entierement. Mais on

veut

veut que leur succès dépende en partie de leur matiere, c'est-à-dire, de cet accessoire qu'on mésure sur l'accessoire d'aujourd'hui. Suivant ce préjugé les Orateurs sont plus dépendans de leur matiere que les Historiens, & les Poëtes plus que les Orateurs : aussi fait-on plus de grace de nos jours à Hérodote ou à Suétone, qu'à Démosthene ou à Ciceron, & plus aux uns & aux autres, qu'à Homere ou à Virgile. Cela va par degrés ; & pour revenir au point dont nous sommes partis, on fait (par la même raison imperceptible) beaucoup moins grace ou justice aux Poëtes tragiques, qu'à tous les autres. D'où vient ? c'est que leurs peintures sont plus examinées du côté de la matiere que de l'art. Ainsi l'on sifflera l'Achille & l'Hippolyte d'Euripide auprès de ceux de Racine, sans considerer que ceux-ci seront peut-être sifflés à leur tour dans un siecle plus reculé, si l'on suit la même regle de juger en mesurant tout au siecle où l'on vit.

Mais après tout la Tragédie n'ayant pour objet que les passions, est beaucoup moins exposée à la bizarrerie de notre goût, qui veut tout regler sur nos manieres. Car quoique les passions Grecques soient souvent revêtues de modes & d'usa-

d'usages qui nous choquent, elles percent pourtant à travers ce voile, quand elles sont bien touchées, comme on ne peut nier qu'elles ne le soient dans Eschyle, Sophocle & Euripide. Le principal l'emporte donc sur l'accessoire. L'accessoire consiste dans les mœurs, & les passions sont le principal. Grecques ou Françoises, il n'importe, les passions se ressemblent plus par ce qu'elles ont de commun dans tous les tems qu'elles ne différent par ce qu'elles contractent de particulier dans chaque siecle. Nos trois Poëtes tragiques en sont donc quittes pour quelques railleries qui retombent à plomb sur leur siecle; mais leur siecle & eux se trouvent bien dédommagés par l'admiration qu'on ne sçauroit refuser à leur art.

La Comédie est beaucoup plus à plaindre: non seulement son objet est le ridicule, qui par sa dépendance des manieres change dans tous les tems & chés toutes les nations, quoique pour le fonds il soit le même; mais l'art comique consiste encore à attraper ce ridicule au gré des spectateurs présens & non à venir. La Comédie à beau atteindre son but & divertir le parterre pour qui elle est faite; si elle passe à la posterité, comme dans un monde nouveau, on ne la reconnoît plus:

plus : elle y devient étrangere ; parce qu'elle n'y trouve ni les mêmes originaux, ni le même ridicule, ni les mêmes spectateurs : mais des lecteurs impitoïables qui lui font un procès de les ennuyer après avoir rejouï Athénes, Rome ou Paris ; car la these est générale, & enveloppe tous les Poëtes & tous les âges. En un mot, la Comédie est l'esclave de sa matiere & du goût regnant, servitude que n'éprouve pas la Tragédie au même degré, par la diversité (bien comprise) des objets de l'une & de l'autre. C'est pour cela qu'en supposant dans tous les siecles, des Critiques (comme il y en eut toûjours) qui mésurent tout au même compas, la Comédie d'Aristophane a veilli pour eux ; celle de Menandre a fait quelque tems leurs délices : & quoique rajeunie à Rome, elle a enfin éprouvé l'injure des ans ; la muse de Moliere a presque fait oublier l'une & l'autre, & se tiendroit encore sur ses brodequins (comme dit Boileau) si l'avidité des choses nouvelles ne rendoit à la fin ennuyeux sur le Théatre ce qu'on y a trop souvent admiré.

Ceux qui ont tâché de rendre leur jugement indépendant des mœurs & des usages (& il y en eut aussi toûjours) n'ont

pas

pas jugé si rigoureusement ni les Auteurs ni les siécles. Ils ont senti que tous les siecles polis se ressembloient à certains égards essentiels, & ne différoient que par certaines manieres pour le moins indifférentes, hormis la Religion; que par-tout où regnoit l'esprit, la politesse, l'abondance & la liberté, on voyoit aussi regner un goût sûr & fin qu'on n'exprime point, & qui se sent par qui sçait sentir; qu'Athénes cette inventrice de tous les arts, cette mere du goût Romain, & depuis universel, n'étoit pas composée de bêtes; qu'enfin le siecle des grands hommes d'Athénes & celui d'Auguste ayant toûjours passé pour des siecles privilégiés, quoiqu'on y distinguât de mauvais Auteurs, comme en ce tems-ci, il falloit suspendre sa critique & aller bride en main avant que de prononcer si facilement sur le mérite des siecles & des Auteurs loués universellement en fait de goût. Arrêtés par cette considération si simple, ils ont tâché de remonter à la source du goût; & ils ont trouvé qu'il y a non seulement une beauté immuable de tous les tems & de tous les pays, de même qu'un sens commun qui ne vieillit point; mais encore une sorte de beauté qui change & qui varie, beauté dépen-

dante

dante des conjonctures & des lieux, beauté dont nous parlons ; que l'une ne se rencontre jamais sans un mêlange de l'autre, parce qu'il n'y a rien ici bas de parfait ; & que de ces deux choses réünies résulte ce qu'on appelle le goût d'un siecle : j'entens toûjours un siecle spirituel & poli ; un siecle dont les œuvres laissent après lui un long souvenir, un siecle qu'on tâche d'imiter ou de critiquer après en avoir perdu la trace à force de révolutions.

Sur ce principe incontestable d'un *beau* universel & absolu, & d'un *beau* relatif & particulier, dont le mêlange ne se trouve que trop inégal de nos jours, il est aisé d'apporter la raison de nos divers jugemens sur les Anciens, particulierement sur Aristophane. Considerons-le uniquement du côté des beautés qui plaisoient aux Athéniens & qui ne nous plaisent plus, nous le condamnerons sans même examiner si cette espece de beautés n'avoit pas quelquefois sa source dans le vrai *beau*, quoiqu'elle paroisse en sortir à force d'être outrée. Nous ne lui sçaurons pas même gré d'avoir fait rire le peuple le plus raffiné qu'il y eût alors ; nous irons jusqu'à mettre ce peuple avec son atticisme au rang des sauvages qu'il

nous

nous plaît de dégrader, parce qu'ils n'ont en partage que l'innocence & le bon sens. Mais n'avons-nous pas dans nos mœurs même (plus polies, si l'on veut,) ces beautés de mode qu'on voit passer dans les écrits comme dans le reste, ces beautés si cheres à notre amour propre, mais qui déplairont peut-être à nos neveux? Soyons plus équitables : laissons le *beau* relatif pour ce qu'il vaut dans chaque siecle; ou si nous en voulons décider, disons que ce qui s'en trouve dans Aristophane, Menandre & Moliere pouvoit être bien placé pour leur tems; mais qu'en le comparant au vrai *beau*, cette partie relative d'Aristophane étoit un coloris outré; celle de Menandre un coloris trop foible, & celle de Moliere un vernis singulier composé de l'un & de l'autre, ou plûtôt inimitable, sans paroître imité, mais toûjours dépendant des années qui l'altéreront peu à peu, à mesure que nos idées (que nous voïons changer tous les jours) se trouveront sensiblement changées. Hé, ne le sont-elles pas considerablement depuis Moliere? S'il revenoit au monde il lui faudroit presque tenter de nouvelles routes.

A l'égard des beautés inaltérables, dont la Comédie est beaucoup moins suscepti-

ble

ble que la Tragédie, s'il est question d'en prononcer, ne mettons pas aisément Aristophane & Plaute au-dessous de Menandre & de Terence. Balançons même avec Despreaux à préférer le Comique François aux Comiques Grecs & Latins. Donnons seulement avec lui la grande regle de plaire en tout siecle, & le dénoument de toutes les difficultés sur la préférence. Cette regle & ce dénoument ne sont autres que le but de la Comédie.

Boileau, *art. poët. chant. 3.*

> Etudiés la Cour, & connoissés la Ville:
> L'une & l'autre est toujours en modelles fertile.
> C'est par-là que Moliere illustrant ses écrits
> Peut-être de son art eût remporté le prix,
> Si moins ami du peuple en ses doctes peintures
> Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
> Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
> Et sans honte à Terence allié Tabarin.

Véritablement Aristophane & Plaute ont fait cette indigne alliance, & beaucoup plus que Moliere: c'est en cela qu'il faut les blâmer. Ce qui plaisoit alors à Athénes & à Rome n'étoit qu'une beauté passagere, qui n'avoit pas un fondement

ment légitime ſur la vraie beauté. Auſſi ce goût changea-t-il. Mais ſi nous condamnons en ceci leur ſiecle, quel ſiecle ne mérite pas d'être condamné? Rapportons tout au goût univerſel, & nous trouverons dans Ariſtophane autant pour le moins à eſtimer qu'à cenſurer.

La Tragédie plus uniforme que la Comédie.

XII. Mais avant que de paſſer à ſes œuvres, on me pardonnera encore quelques réflexions ſur le parallele de la Tragédie & de la Comédie. La premiere, quoique différente ſelon les tems & les Poëtes, eſt uniforme par ſa nature, étant fondée ſur les paſſions qui ne varient jamais. Il n'en eſt pas ainſi de la ſeconde. Quelque différence qu'on trouve entre Eſchyle, Sophocle & Euripide; entre Corneille & Racine; entre les François & les Grecs, on n'en trouvera pas aſſés pour établir diverſes eſpeces de Tragédies. Les œuvres de ces grands maîtres ſont en quelque ſorte ſemblables aux Néréïdes, dont Ovide dit ingénieuſement, „ qu'elles avoient un air, non pas à la „ vérité le même, mais tel qu'il laiſſoit „ aiſément reconnoître qu'elles étoient „ ſœurs."

Facies non omnibus una
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.

La raiſon eſt que les mêmes paſſions en

font l'ame & le jeu. A l'égard des Comédies d'Ariftophane & de Plaute, de Menandre & de Terence, de Moliere & de fes imitateurs, fi on les confronte entr'elles, on trouvera à la vérité quelqu'air de famille, (s'il eft permis de pouffer cette comparaifon) mais beaucoup moins marqué à caufe de la différence que contractent le ridicule & le plaifant quant aux manieres de chaque fiecle. On ne les prendra pas pour fœurs, mais au plus pour parentes éloignées. La Mufe d'Ariftophane & de Plaute (à la bien définir, eft une Bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue médifante eft détrempée de fiel, & dont le poifon dangereux reffemble à celui de l'afpic & de la vipere; mais dont les faillies malignes & les caprices ingénieux portent plutôt leur coup qu'on ne s'en eft aperçû. La Mufe de Terence, & par conféquent celle de Menandre, eft une beauté fimple & fans fard, mais enjouée; dont les traits font plus fins que frappans, plus doux que forts, plus naïfs & plus modeftes que grands & fiers; mais toujours infiniment naturels.

Ce n'eft pas un portrait, une image femblable:
C'eft un fils, un amant, un pere véritable.

Quant

Quant à la Muse de Moliere, elle n'est pas toûjours vêtuë en bourgeoise républicaine, comme celles des Grecs & des Latins; elle prend souvent des airs de qualité, & sort de son état jusqu'à se parer avec grace des plus brillans atours. Elle mêle toûjours dans ses manieres de l'élegance au badinage, de la force à la délicatesse, de la grandeur & de la fierté même à la naïveté & à la modestie. Si quelquefois en faveur du peuple elle s'émancipe à admettre la mascarade, ce sont des momens de joïe folle dont elle revient bientôt, & qui durent aussi peu que ceux d'une legere yvresse. La premiere peut être peinte entourée de petits Satyres, les uns bouffons, les autres délicats; mais tous extremément libres & malins, véritables singes toûjours prêts à rire en face & à montrer au doit l'honnête homme confondu avec le scelerat. On peindroit bien la seconde environnée de Génies dont l'enfance est pleine d'agrémens & de candeur, que la nature seule a instruits à plaire, & dont le langage emmiellé est d'autant plus attrayant, qu'on est moins tenté de s'en défier. Les Ris délicats de la Cour & ceux de la ville un peu plus folâtres, semblent accompagner la derniere, & s'en être rendus in-

 sépa-

séparables. Toutefois refusera-t'on à la Muse d'Aristophane ou de Plaute l'avantage d'être plus vive, plus animée, plus inventive ? à celle de Menandre ou de Terence la gloire d'être plus naturelle & plus réservée ? enfin à celle de Moliere l'heureux secret d'avoir allié tout le sel des deux premieres à un art singulier qui leur étoit inconnu ? Rendons à ces trois sortes de mérite la justice qui leur est dûe. Séparons dans chacun d'eux l'or pur & veritable d'avec le faux or, sans approuver ni condamner en tout ni les uns ni les autres. S'il faut enfin prononcer sur le goût général de leurs ouvrages, convenons que celui de Menandre, de Terence & de Moliere, plaira plus sans contredit aux honnêtes gens, & par conséquent qu'il approche plus de la vraie beauté, ou qu'il est moins mêlangé de beautés purement relatives, que celui d'Aristophane & de Plaute.

En distinguant la Comédie par les sujets, nous en avons trouvé trois sortes chés les Grecs, & autant chés les Latins, en la distinguant comme eux par les habits : de plus en la distinguant par les Auteurs & les tems, nous venons d'en voir trois especes; mais nous en verrons encore trois autres classes, si nous vou-

lons

lons nous arrêter plus particulierement à sa matiere. Comme le but & les regles générales de toutes ces especes de Comédie sont les mêmes, il ne sera peut-être pas hors de propos de se les remettre sous les yeux en racourci, avant que d'exposer la derniere division dont je viens de parler. Je ne puis mieux faire à ce sujet que de transcrire ici la xxv. réflexion du P. Rapin sur la poëtique en particulier.

*XIII. „ La Comédie, dit-il, est „ une image de la vie commune. Sa fin „ est de montrer sur le Théatre les dé„ fauts des particuliers, pour guérir les „ défauts du public, & de corriger le „ peuple par la crainte d'être moqué. „ Ainsi le ridicule est ce qu'il y a de „ plus essentiel à la Comédie. Il y a „ un ridicule dans les paroles, & un ri„ dicule dans les choses, un ridicule hon„ nête & un ridicule bouffon. C'est „ un don purement de la nature que de „ trouver le ridicule de chaque chose. „ Car toutes les actions de la vie ont „ leur beau & leur mauvais côté, leur „ plaisant & leur sérieux. Mais Aristo„ te qui donne des préceptes pour faire „ pleurer, n'en donne point pour faire „ rire. Cela vient purement du génie: „ l'art & la méthode y ont peu de part:

* Réflex. sur la poët. p. 154. Paris 1684.

Régles générales de la Comédie.

 „ c'est

„ c'eſt l'ouvrage du pur naturel. Les
„ Eſpagnols ont le génie de voir le ri-
„ dicule des choſes bien mieux que nous.
„ Les Italiens qui ſont naturellement
„ Comédiens, l'expriment mieux : leur
„ langue y eſt plus propre que la notre,
„ par l'air badin qu'elle a de dire ce
„ qu'elle dit. La notre peut en devenir
„ capable quand elle ſera encore plus per-
„ fectionnée. Enfin ce tour agréable,
„ cet enjoument qui ſçait ſoutenir la dé-
„ licateſſe de ſon caractere, ſans tomber
„ dans la froideur ni dans la bouffonne-
„ rie, cette raillerie fine qui eſt la fleur
„ du bel eſprit, eſt le talent que deman-
„ de la Comédie. Il faut toutefois ob-
„ ſerver que le vrai ridicule de l'art qu'on
„ cherche ſur le Théatre, ne doit être
„ que la copie du ridicule qui eſt dans
„ la nature. La Comédie eſt comme el-
„ le doit être, quand on croit ſe trouver
„ dans une compagnie du quartier, ou
„ dans une aſſemblée de famille, étant
„ au Théatre ; & qu'on n'y voit que
„ ce qu'on voit dans le monde. Car el-
„ le ne vaut du tout rien dès qu'on ne
„ s'y reconnoît point, & dès qu'on n'y
„ voit pas ſes manieres & celles des per-
„ ſonnes avec qui l'on vit. Menandre
„ n'a réuſſi que par-là parmi les Grecs :
„ &

„ & les Romains penſoient être en con-
„ verſation, quand ils aſſiſtoient aux Co-
„ médies de Terence : car ils n'y trou-
„ voient rien que ce qu'ils avoient cou-
„ tume de trouver dans les Compagnies
„ ordinaires. C'eſt le grand art de la
„ Comédie, de s'attacher à la nature, &
„ de n'en ſortir jamais ; d'avoir des ſen-
„ timens communs & des expreſſions qui
„ ſoient à la portée de tout le monde :
„ car il faut bien ſe mettre dans l'eſprit
„ que les traits les plus groſſiers de la na-
„ ture, quels qu'ils ſoient, plaiſent toû-
„ jours davantage que les plus délicats,
„ qui ſont hors du naturel. Néanmoins
„ les termes bas & vulgaires ne doivent
„ pas être permis ſur le Théatre, s'ils ne
„ ſont ſoutenus de quelque ſorte d'eſ-
„ prit. Les proverbes & les bons mots
„ du peuple n'y doivent pas auſſi être
„ ſoufferts, s'ils n'ont quelque ſens plai-
„ ſant, & s'ils ne ſont naturels. Voilà
„ le principe le plus univerſel de la Co-
„ médie : par-là tout ce qu'elle repré-
„ ſente ne peut manquer de plaire ; &
„ ſans cela rien ne plaît. Ce n'eſt qu'en
„ s'attachant à la nature qu'on parvient
„ à exprimer la vrai-ſemblance, qui eſt
„ le ſeul guide infaillible, qu'on puiſſe
„ ſuivre au Théatre. Sans la vrai-ſem-

„ blance tout est défectueux : avec elle
„ tout est beau : on ne s'égare jamais en
„ la suivant , & les defauts les plus or-
„ dinaires de la Comédie viennent de ce
„ que les bienséances n'y sont pas gar-
„ dées, ni les incidens assés préparés. Il
„ faut même bien prendre garde que les
„ couleurs dont on se sert pour préparer
„ les incidens n'ayent rien de grossier,
„ pour laisser au spectateur le plaisir de
„ trouver lui-même ce qu'elles signi-
„ fient. Mais le foible le plus ordinaire
„ de nos Comédies est le dénoument :
„ on n'y réussit presque jamais par la dif-
„ ficulté qu'il y a de dénouer heureuse-
„ ment ce qu'on a noué. Il est aisé de
„ lier une intrigue ; c'est l'ouvrage de
„ l'imagination ; mais le dénoument est
„ l'ouvrage tout pur du jugement : c'est
„ ce qui en rend le succès difficile. Et
„ si l'on veut y faire un peu de ré-
„ flexion, on trouvera que le défaut le
„ plus universel des Comédies , est que
„ la catastrophe n'en est pas naturelle. Il
„ reste à examiner si l'on peut faire dans
„ la Comédie des images plus grandes
„ que le naturel, pour toucher davanta-
„ ge l'esprit des spectateurs par de plus
„ grands traits & par des impressions
„ plus fortes ; c'est-à-dire, si le Poëte
„ peut

„ peut faire un avare plus avare, & un
„ fâcheux plus impertinent & plus in-
„ commode, qu'il n'eſt ordinairement.
„ A quoi je réponds que Plaute qui
„ vouloit plaire au peuple l'a fait ainſi;
„ mais Terence qui vouloit plaire aux
„ honnêtes gens, ſe renfermoit dans les
„ bornes de la nature, & il repreſentoit
„ les vices ſans les groſſir & ſans les aug-
„ menter. Toutefois ces caractéres ou-
„ trés, comme celui du Gentilhomme
„ Bourgeois, & celui du Malade imagi-
„ naire de Moliere, n'ont pas laiſſé de
„ réuſſir depuis peu à la Cour où l'on
„ eſt ſi délicat: mais tout y eſt bien
„ reçu, juſqu'aux divertiſſemens de Pro-
„ vince quand ils ont quelque air de
„ plaiſanterie: car on y aime à rire plus
„ qu'à admirer. Ce ſont là les regles les
„ plus importantes de la Comédie."

Trois claſſes de Comedies.

XIV. Ces regles ſont véritablement communes aux trois ſortes que j'imagine: mais il eſt eſſentiel de bien diſtinguer toutes les trois, & je le fais par leur matiere qui ne laiſſe pas de diverſifier un peu leur art. La vieille & la moyenne Comédie repréſentoient naïvement des avantures véritables. De la même façon quelques traits d'hiſtoire ou de fable peuvent former un ordre de Comédies qui

lui reſſemble, ſans en avoir les défauts; tel eſt l'Amphitryon. Combien d'hiſtoriettes morales, combien d'avantures anciennes & nouvelles, combien de petites fables d'Eſope, de Phedre, de la Fontaine ou de quelque ancien Poëte ne fourniroient pas de jolis ſpectacles, ſi tout cela étoit mis en œuvre par d'habiles mains? & n'en a-t'on pas vû qui ont réuſſi dans ce genre, comme *Timon le Miſantrope?* c'eſt proprement les Italiens que cette eſpece regarde. L'ancien ſpectacle nommé ſatyrique à cauſe des Satyres qui y jouoient leur rôle, & dont nous n'avons d'autre exemple que le Cyclope d'Euripide, a donné lieu ſans doute aux Comédies paſtorales que nous devons principalement à l'Italie, & qu'elle cultive beaucoup plus que la France. C'eſt toutefois une ſorte de ſpectacle qui auroit ſon agrément, s'il étoit touché avec élegance & ſans baſſeſſe: c'eſt l'Idylle miſe en action. Enfin la nouvelle Comédie inventée par Ménandre a produit ce qu'on appelle aujourd'hui Comédie proprement dite. C'eſt celle qui roule ſur des portraits généraux de la vie commune, & ſur des avantures & des noms ſuppoſés, ſoit de ville ſoit de cour. Cette troiſiéme eſpece eſt inconteſtablement la plus no-

noble & la plus autorisée par l'usage. Aussi est-elle la plus difficile à exécuter, parce que tout y est de pure invention, sans que le Poëte soit soutenu par des traits & des personnages connus, comme l'est toujours le Poëte tragique. Qui sçait même si à force de réflexions on n'inventeroit pas encore quelqu'autre sorte de spectacle comique tout différent des trois que je viens de dire, tant la Comédie est féconde? Mais sa carriere n'est déja que trop vaste, pour l'engager à découvrir de nouvelles lices; & dans un champ où l'on fait tant de faux pas, rien n'est si périlleux que la nouveauté mal entenduë. C'est un écueil où l'on n'a que trop échoué en tout genre, à commencer par la Grammaire & la Langue. Il vaut mieux chercher la nouveauté dans la maniere de dire les choses communes, que dans des idées extraordinaires où l'on se perd souvent. Le mauvais succès de l'espece bizarre de la *Tragicomédie* (espece monstrueuse tout-à-fait inconnue aux Anciens) prouve assés le danger de la nouveauté en cette matiere.

Si la Tragédie est plus difficile à composer que la Comédie.

XV. Pour achever le parallele de la Comédie & de la Tragédie, on pourroit reveiller une question plus souvent proposée que bien décidée, & aussi interes-

 sante

ſante qu'elle eſt commune; à ſçavoir lequel de ces deux genres eſt le plus aiſé ou le plus difficile à remplir dans l'exécution. Je n'aurai pas la témérité de réſoudre entierement un problême ſur lequel tant de grands génies n'ont oſé nettement prononcer avant moi : mais s'il eſt permis à tout homme qui ſe mêle de littérature d'expoſer ſes raiſons pour & contre, ſur tout ouvrage d'eſprit conſidéré uniquement comme tel, ſans égard à l'utilité ou à l'abus, je déduirai en peu de mots les miennes, que je puiſe dans la nature des deux ſpectacles & des génies qu'ils exigent. Horace ſe propoſe une queſtion à peu près de même eſpece, qu'il réſout de la maniere qu'on va voir *.
„ On a demandé ſi un bon Poëme étoit
„ l'ouvrage de l'art ou de la nature: pour
„ moi je ne vois pas ce que l'art peut fai-
„ re ſans le génie, ni le génie ſans l'étu-
„ de. L'un a beſoin de l'autre, & leur
„ ſuccès dépend de leur bonne intelli-
„ gence." Si l'on ſuivoit le biais que prend

* HOR. *poët. v.* 407. *trad. du* P. SANADON.
Natura fieret laudabile carmen an arte
Quæſitum eſt: ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid poſſit video ingenium: alterius ſic,
Altera poſcit opem res & conjurat amicè.

prend Horace pour prononcer, par maniere d'accommodement, il seroit aisé de dire tout d'un coup qu'en supposant deux génies égaux, l'un tourné au Tragique, & l'autre au Comique, supposant encore une égalité parfaite dans l'un & l'autre art, l'un seroit aussi facile, ou si l'on veut, aussi difficile que l'autre: mais cela ne satisfait pas, comme dans la question d'Horace qui est toute simple; car personne ne peut douter que le talent & le travail ne contribuent de concert aux bonnes choses, surtout à la bonne poësie: mais s'il étoit question de mettre dans la balance le talent & l'étude, afin de prononcer lequel des deux doit plus mettre du sien pour former un bon ouvrage, le problême deviendroit plus curieux, & peut-être seroit-il assés difficilement résolu. En effet, quoique la nature doive faire une grande partie des frais en fait de vers, nous ne voyons pourtant de vers un peu durables, que ceux qui sont extrêmement corrects. Il y auroit même à parier en faveur de la correction. Hé, ignore-t'on que Virgile avec moins de génie qu'Ovide est pourtant plus précieux aux personnes qui ont le discernement fin? Sans aller si loin, l'Horace de nos jours, ce Boileau qui produisoit a-

vec tant de peine, qui demandoit à Moliere où il trouvoit si aisément la Rime, qui disoit :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois,

N'a-t'il pas acquis par ses vers limés & mille fois remis sur l'enclume, la préférence sur ceux de ce même Moliere, si naturels d'ailleurs & sortis d'un génie si fécond ? Horace pensoit bien lui-même ainsi, lui qui en donnant des leçons de poësie aux Ecrivains de son siécle, leur dit nettement que Rome l'emporteroit sur toutes les nations par le talent d'écrire comme par les armes, si les Poëtes ne redoutoient la gêne, le courage, & le tems nécessaires pour limer leurs piéces. Tout poëme lui paroissoit réprehensible, s'il n'avoit été remis dix fois sur le métier; encore vouloit-il qu'on le tînt neuf ans caché (comme l'enfant l'est neuf mois dans le sein de sa mere) afin de modérer l'impatience naturelle qui se joint à l'amour propre & à la paresse pour déguiser les défauts; tant il est véritable que la correction est la pierre de touche des écrits !

Or la question proposée revient à la comparaison que je viens de faire entre le talent & la correction, puisqu'il s'agit d'une

d'une comparaiſon entre le plus ou le moins de difficulté à faire une Tragédie ou une Comédie. C'eſt pourquoi de même que la nature & l'étude pouvant concourir plus ou moins à faire un Poëte, on doit balancer l'une & l'autre : de même ſi l'on veut comparer les efforts de deux eſprits en deux genres différens, il faut peſer le talent de part & d'autre du côté des Auteurs, & le plus ou le moins d'obſtacles du côté des ouvrages.

Que les talens, ſoit le Tragique ſoit le Comique, doivent être très-différens, il n'y a pas de difficulté. Il eſt pour toutes choſes un tour d'eſprit qu'on ne ſe donne point, pur don de la nature, don exquis en toute matiere, & qui détermine ceux qui l'ont reçû, à ſuivre preſque malgré eux un goût qui les maîtriſe. Paſcal ſentit dès l'enfance qu'il étoit né Géometre, & Van-dyk qu'il étoit né Peintre. Quelquefois à la vérité ce ſentiment intérieur ne ſe découvre pas ſi nettement ; mais il eſt rare de trouver des Corneilles qui ayent long-tems ignoré qu'il fuſſent Poëtes. P. Corneille après avoir entrevû ſon talent, tâtonna long-tems pour ſçavoir de quel côté il le guidoit. Il eſſaïa d'abord la Comédie dans un ſiécle où elle étoit ſi groſſiere en

Fran-

France, qu'elle ne pouvoit plaire aux honnêtes gens. Il la métamorphosa du premier coup d'essai. *Melite* plut si fort étant parée de ses mains qu'elle fonda une nouvelle espece de Comédie & de Comédiens. Ce succès qui encourageoit Corneille à poursuivre cette sorte de Comique, qu'il avoit imaginée le premier, ne lui laissoit pas lieu de soupçonner qu'il dût enfanter un jour les chefs-d'œuvres tragiques que sa Muse étala depuis avec tant d'éclat. Il soupçonnoit encore moins que, quoique ses piéces comiques fussent extrêmement à la mode faute de mieux, il dût paroître un autre génie formé par la Comédie Grecque & Latine, qui en faisant lui-même de nouveaux progrès, feroit bien-tôt éclipser cette espece de Comédie de mode, à qui Corneille croyoit devoir consacrer son talent comme à son idole. Il s'avisa enfin de produire le Cid après Medée, & par cet élan extraordinaire de son génie, il reconnut, quoique tard, que la nature ne lui avoit marqué d'autre carriere à courir que celle des Sophocles. Heureux génie, qui sans imitation & sans regles, sçut d'abord s'élever à un si haut vol! Devenu aigle, pour ainsi parler, il n'abandonna plus la route qu'il s'étoit tra-

MOLIERE.

cée

cée au-dessus des esprits de son siecle. Il retint pourtant quelques vestiges du faux goût qui infectoit toute la nation ; mais en cela même il fut admirable, puisqu'il vint à bout de le changer entierement, soit par les réflexions qu'il fit, soit par celles qu'il donna lieu de faire. En un mot Corneille étoit né pour la Tragédie, comme Moliere pour la Comédie. A la vérité, celui-ci connut plutôt son talent que celui-là, & ne fut pas moins heureux à se faire applaudir, quoique souvent,

> L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes pieces
> En habit de Marquis, en robes de Comtesses,
> Vinssent pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
> Et secoüer la tête à l'endroit le plus beau.

Mais sans avoir égard au tems où l'un & l'autre connut ce dont il étoit capable, supposons le talent Tragique & le talent Comique aussi égaux dans ces deux Poëtes, qu'ils sont différens dans leur nature ; il n'y aura plus qu'à faire un parallele des difficultés inégales de leur art, & une compensation de celles qui paroîtront communes.

Il semble, 1o. Que le Poëte Tragique a l'avantage du sujet, que n'a pas le Comique ;

mique ; car le premier tire ſon ſujet de l'Hiſtoire, & le ſecond eſt contraint de le créer (comme nous l'avons déja dit) au moins pour la Comédie noble & relevée. Or il n'eſt pas ſi aiſé qu'on penſeroit bien, de trouver des ſujets Comiques capables de recevoir une forme agréable & nouvelle ; au lieu que l'Hiſtoire eſt une ſource, ſinon intariſſable du moins aſſés féconde, pour ne pas laiſſer les talens à ſec. Il eſt vrai que l'invention paroît avoir un plus grand champ que l'Hiſtoire. Les faits véritables ſont limités à un nombre aſſés reſſerré. Les faits qu'on a droit de feindre peuvent aller à l'infini ; mais quand l'invention l'emporteroit de ce côté-là, comptera-t'on pour rien la difficulté d'inventer? Faire une Tragédie, c'eſt raſſembler des matériaux & les mettre en œuvre comme un habile Architecte; mais faire une Comédie, n'eſt-ce point bâtir en l'air comme le diſoit & le faiſoit Eſope? Vainement d'ailleurs vanteroit-on le champ de l'invention, comme étant auſſi étendu que celui des ſouhaits. Tout eſt borné, & l'eſprit de l'homme l'eſt pour le moins autant que le reſte. De plus il faut inventer, mais conformément à la nature. Or les caracteres bien marqués

de la nature ſont eux-mêmes très-bornés. Moliere a ſaiſi les principaux traits du ridicule. En choiſira-t'on de moins forts? on courra riſque d'être froid. Quand une Comédie compte pour s'animer, ſur des perſonnages ſubalternes, elle hazarde extrêmement. Un tableau doit tirer tout ſon feu de ſon principal perſonnage, & non pas des groupes : de même une Comédie, pour être bonne, ſe ſoutient plus par un caractere dominant, que par des rôles ſubalternes.

Les caracteres tragiques au contraire ſont ſans nombre; non que les traits généraux n'en ſoient limités : diſſimulation, jalouſie, politique, ambition, ſoif de regner, autres interêts de cœur & ces paſſions ſe varient à l'infini, & prennent mille formes différentes dans les diverſes ſituations que fournit l'hiſtoire; formes qui ſe rendront toûjours nouvelles, tant qu'on fera des Tragédies. Ainſi le diſſimulé, le jaloux Mithridate ſi heureuſement peint par Racine n'empêchera pas un Poëte de faire un Tibere jaloux & diſſimulé. Le violent Achille laiſſera lieu au tableau du violent Alexandre.

En eſt-il de même de l'avarice, de la ſotte vanité, de l'hypocriſie, & des autres vices pris du côté du ridicule? Non

pas

pas à beaucoup près. On aura plutôt doublé & triplé toutes les Tragédies de nos Poëtes célebres, & remanié tous leurs sujets, comme on a fait *Sophonisbe* & *Oedipe*, qu'on n'aura osé remettre sur la scene des Comédies en cinq actes sur un *Avare*, un *Bourgeois-Gentilhomme*, un *Tartuffe*, & les autres sujets trop connus. Quoi donc ces vices populaires seroient-ils moins propres à se diversifier, que les passions & les vices héroïques, si j'ose user de ce terme ? Les uns changent-ils plus que les autres suivant les conjonctures ? Non, certes; mais étant répétés dans les Comédies, il seroient moins marqués, moins précis, moins vifs, & par conséquent moins applaudis. Le ridicule & le plaisant veulent être plus frappés que l'héroïque & le passionné, qui se soûtiennent assés par eux-mêmes. De plus, quand ces deux choses si dissemblables pourroient également se varier & se soûtenir (ce qui n'est pas,) la Comédie, sur le pied qu'elle est aujourd'hui, subsiste par les caracteres & non par les incidens. Or il n'y a que les incidens qui diversifient les caracteres, soit sur le Théatre du monde, soit sur le Théatre Comique. La Comédie au point où l'a portée Moliere, ressemble

aux

aux portraits qu'a tracés le célebre la Bruyere. Oseroit-on les retracer après lui, sans s'exposer au sort de ceux qui ont osé les continuer ? Qu'ajouter, par exemple, à son *Distrait ?* le mettra-t'on en d'autres circonstances ? ce seront toûjours les mêmes traits principaux de distraction ; & il n'y a que ces traits saillans qui soient propres de la Comédie, dont le but est de peindre d'après nature, mais vivement & fortement, comme Callot dans ses desseins. Si la Comédie étoit encore parmi nous (comme elle l'est chés les Espagnols, une espece de Roman composé de beaucoup d'incidens & d'intrigues, qui se broüillent & se dénouent avec surprise ; si elle étoit telle à peu près que celle que suivit Corneille de son tems ; si même elle s'étoit toûjours bornée à ne peindre, comme celle de Terence, que les portraits communs qu'offre la simple nature, des peres, des fils, des rivaux, malgré l'uniformité qui y regneroit toûjours (ainsi que dans les six Comédies de Terence, & apparemment dans celles de Menandre, qu'il imita en ses quatre premieres pieces,) on se sauveroit du moins ou par la varieté des incidens & des intrigues à l'Espagnole, ou par la répétion des mêmes carac-

teres

teres de la nature à la façon de Terence; mais ce n'eſt plus aujourd'hui cela : on veut des portraits nouveaux & rien davantage. La multiplicité des incidens & le pénible effort d'une intrigue ne font plus un azyle permis à la foibleſſe des génies, qui s'en accommoderoient beaucoup mieux : ni au goût de la Comédie qui veut un air moins embarraſſé. Libre & aiſée dans ſes manieres elle ne ſouffre rien de romaneſque. Elle laiſſe tout cet attirail aux *Nouvelles* ou petits Romans qui ont amuſé le ſiecle paſſé. Elle ne ſouffre que des maſques reſſemblans qui ſe ſuccedent tour à tour ſans gêne, & preſque ſans apparence d'apprêt. Racine même, ſur les pas des Grecs, ne nous-a-t'il pas inſtruits à donner cet air ſimple & peu apprêté à la Tragédie ? N'a-t'il pas tâché de la débarraſſer de ce grand nombre d'incidens, qui font une étude d'un divertiſſement pour les Spectateurs, & qui marquent moins de fecondité que peu de goût dans les Poëtes? Mais quoiqu'il ait pû faire & que l'on faſſe pour la ſimplifier, elle aura toujours ſur la Comédie l'avantage du nombre des ſujets, parce qu'elle eſt plus ſuſceptible de ſituations & d'évenemens que la Comédie. Or les évenemens & les ſituations varient les ca-

racteres & les rendent nouveaux. Un avare pris d'après nature, sera toûjours l'avare de Plaute ou de Moliere : mais un Neron ou un Prince tel que lui, ne sera pas toûjours le Neron de Racine. Le peu d'intrigue que souffre la Comédie, ne changera pas assés l'un pour en faire un nouveau portrait ; & les grands projets de la Tragédie changeroient assés l'autre pour en faire un caractere tout neuf.

Mais 2°. outre les sujets, n'y a-t'il pas encore beaucoup à dire sur le but de l'un & de l'autre spectacle ? L'un veut toucher, l'autre réjouïr ; & lequel des deux est le plus aisé ? A bien pénétrer ces deux fins ; toucher, c'est frapper les ressorts du cœur qui sont les plus naturels, la crainte & la pitié : réjouir, c'est porter à rire : chose très-naturelle à la vérité, mais plus délicate. L'honnête homme & le païsan ont le cœur sensible & humain : il n'y a que le plus ou le moins ; mais ils sont hommes enfin, & leur cœur est mû par les mêmes touches. Ils aiment aussi à sortir d'eux-mêmes, à s'épanouir, & à s'égaïer : mais les ressorts qu'il faut toucher pour cela ne sont pas les mêmes dans le païsan & dans l'honnête homme. Les passions ne dépendent que de l'humanité ; le ris dépend de l'éducation.

arriver toûjours à la fin, en la reculant toûjours, comme Ithaque qui fuïoit devant Ulysse, pour lier les scenes & les actes, pour élever enfin par un progrès insensible, un édifice frappant, dont le moindre mérite soit d'avoir toutes ses proportions? Ajoûtera-t'on que cet art est infiniment inférieur dans la Comédie où tous les personnages peuvent s'amener sans beaucoup d'adresse & d'effort, dont la conduite toute unie peut s'envisager d'un seul coup d'œil, dont le plan même & la construction fait beaucoup moins le prix, qu'un vernis de plaisant répandu dans chaque scene, qui est plus souvent le fruit d'un heureux moment que de la méditation?

Mais (outre que ces objections ne sont pas sans replique, non plus qu'une infinité d'autres qu'on peut former sur un sujet si abondant) s'il s'agissoit de juger par l'impression que font la Tragédie & la Comédie supposées également bonnes, on trouveroit peut-être dans l'examen de cette impression, que le sel d'un bon mot qui réjouit tout le monde, a dû coûter plus de réflexions que tel trait qui aura plû extrêmement dans une Tragédie: & l'on panchera d'autant plus de ce côté-là, qu'on fera plus d'attention qu'une veine

heu-

heureuſe en fait de Tragique coute ſouvent moins à ouvrir & à laiſſer couler, qu'un mot bien placé dans le Comique ne coute à placer ainſi. Sur-tout en jugera-t'on de cette maniere, quand on voudra ſentir le prix d'un mot mis en ſa place, & la différence d'un tel mot en toutes ſortes d'écrits, d'avec le pur bon ſens & l'imagination même la plus ornée, qui ſouvent fait illuſion.

C'eſt trop m'arrêter ſur une digreſſion pareille; & comme il ne m'appartient pas de décider, j'abandonne volontiers & le Problême & mes raiſons au goût particulier des Lecteurs, qui en trouveront de meilleures pour ou contre. Je n'ai prétendu qu'expoſer ſur la Comédie (comme ouvrage d'eſprit) tout ce qu'un homme de lettres peut raiſonnablement en dire ſans ſortir de ſon état, & ſans approuver en aucune ſorte l'abus qu'on fait preſque toûjours d'un ſpectacle, qui dans ſon eſſence pourroit être innocent; & qui ceſſe de l'être dès que la malignité humaine s'en mêle. C'eſt en faveur des Lettres & non des ſpectacles que j'écris. Les uns ſont peut-être trop frequentés, & les autres trop negligées. Cependant c'eſt aux Lettres Grecques & Latines que nous devons ce goût ſi précieux, que

l'on perdra insensiblement par la négligence qu'on affecte aujourd'hui de remonter aux sources. Si la raison a beaucoup gagné, ne peut-on pas dire que le goût a un peu perdu?

Mais pour revenir à Aristophane, tant de grands hommes de l'antiquité, & des siecles consécutifs jusqu'à nous en ont fait cas, qu'il n'est pas naturel de juger qu'il soit méprisable, malgré les défauts essentiels qu'on lui reproche à si juste titre. Il suffit de dire que Platon & Ciceron l'ont estimé; & pour finir par le trait qui lui est le plus glorieux (sans toutefois le justifier) le grand S. Chrysostome n'a-t'il pas nourri son éloquence si vive & si ferme, de l'atticisme vif & mâle de ce mordant Comique, qu'il estimoit au point de faire à son égard ce que faisoit Alexandre d'Homere, dont il mettoit les œuvres sous son chevet, pour les retrouver le soir avant le sommeil & le matin au reveil. Passons à la revision des Comédies d'Aristophane.

OB-

OBSERVATIONS PRELIMINAIRES.

I. LEs Comédies se joüoient par authorité publique trois ou quatre fois l'année; aux Fêtes Dionysiales * vers le Printems & dans la ville, aux Panathenées ou Fêtes de Minerve tous les cinq ans, & aux Fêtes de Bacchus Lenéen † sur la fin de chaque Automne dans les champs. Outre ces Fêtes on pretend qu'il y en avoit encore une particuliere de Bacchus nommée *Anthesteries*, qui se partageoit en trois, qu'on appelloit Fêtes des *tonneaux*, des *coupes* & des *marmites*. On dit que l'excommunication d'Oreste donna lieu à la Fête des coupes ‡. Elle étoit aussi affectée aux spectacles. C'étoit dans ces jours que les Poëtes Tragiques & Comiques disputoient le prix. Les premiers donnoient leurs pieces quatre à quatre, excepté Sophocle qui ne jugea pas à propos de continuer un si pénible exercice, & qui se borna à donner une seule piece chaque fois pour disputer au concours.

Le tems où l'on joüoit les Tragédies & les Comédies.

II. Il y avoit des Juges ou Commissaires nommés par l'Etat, afin de juger, dans le con-

Juges des pieces de Théatre.

* De Bacchus sous le nom de Denys.
† Ainsi appellé à cause du pressoir ληνός.
‡ EURIPIDE en parle dans l'Iphigenie en Tauride, pag. 54. vol. III.

concours, du mérite des pieces, ſoit Comiques ſoit Tragiques avant que de les publier dans les Fêtes. On les joüoit devant eux, & même en préſence du peuple *, mais apparemment ſans beaucoup d'appareil. Les juges donnoient leurs ſuffrages, & la piece qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuſe, couronnée comme telle, & repréſentée avec toute la pompe poſſible aux frais de la Republique. On ne laiſſoit pas de repréſenter auſſi celles qui n'étoient qu'au ſecond ou au troiſiéme rang. Ce n'étoient pas toûjours les meilleures pieces qui avoient la préférence; mais dans quel tems la brigue, l'aveuglement, l'inconſtance, le caprice & le préjugé n'ont-ils pas eû lieu?

Principaux acteurs d'ARISTOPHANE.

III. Il ne paroît pas qu'Ariſtophane ait joüé lui-même ſes pieces, ſi non une ſeule fois, pour le rôle de Cléon dans les *Chevaliers*; & cela par ce que Cléon étoit tellement redouté, qu'il ne ſe trouva aucun acteur aſſés hardi pour oſer le joüer; du moins ce fut la premiere fois qu'Ariſtophane monta ſur le Théatre. Calliſtrate & Philonide étoient ſes acteurs ordinaires. Le premier mettoit au Théatre les pieces qui ne regardoient pas directement l'Etat & les particuliers. Tel eſt le Plutus. Le ſecond joüoit celles qui peignoient les Athéniens préſens d'après nature, & qui s'adreſſoient à la Republique en corps. C'eſt ainſi qu'en parle l'Auteur anonyme de la vie d'Ariſtophane.

IV. Quoi-

* Cela paroît être par un endroit d'ARISTOPHANE, dans les *Oiſeaux*, Acte 2.

IV. Quoique les Comédies Grecques qui ſont venuës jusqu'à nous ne portent pas les titres qui marquent leur diviſion en cinq actes, non plus que les Tragédies, il eſt aiſé d'appercevoir cette diviſion naturelle, que les Poëtes ont exactement ſuivie, & de la marquer en examinant la nature du ſpectacle. Leurs commentateurs l'ont marquée dans la plûpart des pieces. J'ai diviſé de même celles qui ne l'étoient pas dans le Poëte Comique, tel que nous l'avons aujourd'hui.

Diviſion des Comédies en Actes.

V. Nous n'avons point la premiere Comédie d'Ariſtophane. Elle étoit intitulée les *Daitaliens* *. Il la fit joüer ſans ſe faire connoître, parce qu'il étoit trop jeune ſelon les loix, qui défendoient aux Poëtes de compoſer ou de donner au Theatre des Comédies avant l'âge de trente, d'autres diſent de quarante ans †. Elle fut repréſentée par Calliſtrate ſous l'Archonte Diotime la premiere année de la 88 Olympiade ‡, & fut jugée mériter la ſeconde place §. Cette datte ſert en partie à fixer celle de quelques autres. Mais indépendamment d'elle la plûpart des Comédies les plus eſſentielles qui regardent l'Etat, ou des hommes diſtingués dans Athénes, ou la guerre du Peloponneſe, durant laquelle furent joüées preſque toutes celles que nous avons, ſont fixées par les paroles mêmes d'Ariſtophane, par d'anciennes préfaces

Ordre de la compoſition & de la repréſentation des pieces d'ARISTOPHANE.

* Peuple de l'Attique.

† Voyés la ſcene du Chœur aux Spectateurs dans les *Nuées* & le SCHOLIASTE à ce ſujet.

‡ Un Autheur anonyme dans la deſcription des Olympiades.

§ SCHOLIASTE ſur les *Nuées*.

faces Grecques ſur ſes œuvres, par les Scholiaſtes, & par les raiſonnemens qu'on peut tirer de toutes ces choſes réünies. On en verra les preuves en leur lieu, preuves d'autant plus néceſſaires que les Comédies en ont beſoin pour être entenduës. C'eſt ce qui m'a déterminé à les arranger de la maniere ſuivante *.

Comédies		
1. LES ACHARNIENS †.	Comédie	VI.
2. LES CHEVALIERS.	joüée	VII.
3. LES NUE'ES.	l'an de la	IX.
4. LES GUESPES.	guerre du	IX.
5. LA PAIX.	Peloponneſe	XIII.
6. LES OISEAUX.		XVIII.
7. LES FESTES DE CERE'S.		XXI.
8. LYSISTRATA.		XXI.
9. LES GRENOUILLES.		XXVI.
10. LES HARANGUEUSES	L'an 4. de la 69. Olymp. datte incertaine.	
11. PLUTUS.	L'an 4. de la 97. Olymp.	

Tel eſt l'arrangement des Comédies d'Ariſtophane, comme on le verra par les preuves ‡. Je le ſuivrai préférablement à celui qu'on trouve dans les éditions, & que voici.

1. PLUTUS.
2. LES NUE'ES.
3. LES GRENOUILLES.
4. LES CHEVALIERS.
5. LES ACHARNIENS.
6. LES GUESPES.
7. LA PAIX.
8. LES OISEAUX.

LES

* *Après* MM. SAMUEL PETIT, PAULMIER DE GRENTEMESNIL, SPANHEIM, KUSTER, & ARISTOPHANE *lui même*.

† Il faut prononcer les Acarniens.

‡ SAMUEL PETIT *Miſcel.* PALMER. *in exerciat.* SPANHEM. KUSTER, &c.

9. LES HARANGUEUSES.
10. LES FESTES DE CERE'S.
11. LYSISTRATA.

On s'eſt peu embarraſſé de rechercher avec ſoin les dattes de toutes les pieces d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide, parce que ce ſont des Tragédies tout-à-fait indépendantes du temps où elles ont été joüées, les ſujets de ces Tragédies étant des faits antérieurs, la plûpart fabuleux & connus comme tels. Mais il n'en eſt pas de même d'Ariſtophane. Ses pieces ſont tellement liées au tems où il les compoſoit, que la plûpart des traits les plus délicats & les plus agréables ſeroient inintelligibles, ſi l'on ne fixoit les faits contemporains dont ils dépendent, & par conſéquent la vraïe origine de chaque piece. Ce travail entrepris ſur le rapport des Comédies qui nous reſtent a été d'autant plus néceſſaire, que les Scholiaſtes mêmes, dont nous avons d'ailleurs tant de remarques précieuſes, ſont quelquefois tombés dans de grandes bévûes, faute d'avoir débroüillé les tems. Quantité de Sçavans y ſont tombés après eux ſur leur authorité.

Faſtes des évenemens dont parle ARISTOPHANE.

IV. Comme il ne ſuffit pas de marquer les tems, ſi l'on n'y joint les faits & les évenemens qui y tiennent, j'ai crû devoir mettre d'abord ſous les yeux du Lecteur les faſtes de tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans la fameuſe guerre du Peloponneſe. Les Comédies d'Ariſtophane pour être bien compriſes, demanderoient une bonne hiſtoire Grecque. Pour y ſuppléer j'ai tiré ces faſtes de la chronologie du P. Petau; & j'ai

 quel-

quelquefois ajoûté l'authorité du Poëte Comique à celle de Thucydide, historien d'une partie de cette guerre. Il suffira de les parcourir d'abord ; mais on pourra y avoir recours en lisant chaque piece, particulierement les *Acharniens*, les *Chevaliers*, la *Paix*. Ces trois Comédies ne sçauroient s'en passer ; & quoiqu'en les traitant j'aye rapproché, & même étendu les faits auxquels elles font allusion, un coup d'œil sur les fastes y jettera encore plus de clarté. On trouvera peut-être une difficulté sur les Archontes marqués dans les Comédies, c'est qu'ils semblent ne pas s'accorder toûjours avec ceux qu'a marqués le P. Petau : mais il est aisé d'en faire l'accord en ayant égard aux années commençantes ou finissantes de chaque Archonte. Par-là on conciliera les Scholiastes d'Aristophane, avec les fastes dont je me sers.

THUCYD. l. 5.

Thucydide lui-même nous avertit au sujet de la guerre du Peloponnese, dont il donne l'histoire, „ de nous en tenir à sa maniere de „ supputer les années par les étés & par les „ hyvers, sans égard à l'énumération & à „ la suite des Archontes Athéniens, ou des „ autres, soit Magistrats soit Généraux, de „ quelque païs ; parce que cette autre sup- „ putation nous jetteroit dans l'embarras, à „ cause des divers commencemens de leurs „ charges".

VII. Je prie le Lecteur de ne pas dédaigner ces recherches, sous prétexte que leur objet est de trouver le mot pour rire dans des Comédies. Je conviens qu'il est fâcheux pour elles d'avoir besoin de tant d'aprêt pour nous réjoüir, & que la satyre perd une partie

tie de ſon prix, quand il faut la deviner. Mais tel eſt le ſort des plaiſanteries & des bons mots. Leur ſel dépend de rapports fins, & diſparoît avec eux en moins d'un ſiecle. Boileau a crû devoir ſe procurer un commentaire de ſon vivant. Moliere en auroit preſque autant de beſoin que lui; comment Ariſtophane pourroit-il s'en paſſer?

FASTES
DE LA GUERRE
DU PELOPONNESE,

Pour servir aux Comédies d'Aristophane.

Année avant J. C. 431. de la fond. de Rome 323. OLYMP. 87. ANNE'E 2. de la guer. I. Arch. Pithodorus finissant; Euthydemus commençant.

COmmencement de la guerre du Peloponnese sous l'Archonte Pythodorus au printems. Thucydide l. 2. La véritable cause de la guerre fut la jalousie des Lacédémoniens au sujet d'Athénes, devenue trop fiere & trop puissante. Les prétextes furent différentes hostilités, entr'autres le décret porté contre les Mégariens * par Periclès; & Periclès lui-même, qui craignoit de rendre compte en fut l'occasion & le promoteur. La guerre commença par la surprise de Platée †, où les Thébains furent tous tués. Quelques mois après, les Lacédémoniens firent le dégât dans le territoire de l'Attique, & camperent à Acharne ‡, quarorze ans depuis l'irrup-

* Mégare capitale de la Mégaride, contrée entre Athénes & Corinthe.

† Platée, Ville frontiere de Béotie.

‡ Acharne, Ville & païs des plus riches de l'Attique.

ruption de Pliſtoanax. Thucyd. l. 2. Les Athéniens chaſſent les Eginetes * de leur Iſle, & ruïnent les côtes du Peloponneſe, avec une flotte de cent vaiſſeaux. Ils gagnent Sitalcès Roi de Thrace, & Perdiccas Roi de Macédoine. Voyés les *Acharniens*, les *Chevaliers*, & la *Paix*. Eclipſe de Soleil au 3. d'Août Mercredi, à la 17. h. 43′ depuis le Midi.

LES ATHENIENS aſſiegent en vain Methone †. Braſidas chef des Lacédémoniens ſe rend illuſtre. Peſte cruelle à Athénés à cauſe du grand nombre de Païſans qui s'y étoient retirés après un ſecond dégat, que firent les Lacédémoniens dans l'Attique. Periclès inſulte derechef les côtes du Peloponneſe. Il devient odieux aux Athéniens qui le condamnent à une amende. Thucyd. 2. Diod. 12. Voyés les *Chevaliers*.

ANNE'E III. de la guer. 2. Arch. Apollodore.

PERICLES meurt deux ans & ſix mois depuis le commencement de la guerre. Agnon Genéral des Athéniens attaque & prend Potidée ‡. Phormion autre chef des Athéniens gagne deux batailles navalles ſur les Lacédémoniens. Ceux du Peloponneſe attaquent Platée au mois d'Octobre. Sitalcès eſt occupé contre Perdiccas. Thucyd. l. 2 Voyés les *Acharniens*.

ANNE'E IV. de la guerre 3. Arch, Epaminon.

OLYMP. 88. de la guer. 4. Arch. Diotimus.

LES LESBIENS ¶, ſurtout ceux de Mityle-

* Egine, Iſle & Ville dans le Golphe Saronique.

† Methone, ville du Peloponneſe à l'extrêmité maritime de la Meſſenie.

‡ Potidée, ville de Macédoine & Colonie des Corinthiens à l'Iſthme de Pallene, preſqu'Iſle entre les Golphes de Therme & de Torone.

¶ Leſbos, Iſle de la Mer Egeé. Mitylene, aujourd'hui Metélin en étoit la principale ville.

lene, quittent le parti des Athéniens, & envoyent en secret des Députés aux Peloponnesiens. Thucyd. l. 3. Mitylene est prise, & ses habitans passés au fil de l'épée. Le siege de Platée continuë.

ANNE'E II. de la guer. 5. Arch. Euclides. LES LEONTINS * prient les Athéniens d'envoyer une flotte en Sicile, pour les défendre contre Syracuse †; ce qui fut fait: mais on s'accommoda. Les Mityleniens assiegés par Pachès pour la seconde fois sont contraints de se rendre. Athénes les condamne tous à mort, les femmes & les enfans à l'esclavage. Le lendemain on envoïe un contr'ordre qui arrive à propos. Voyés les *Acharniens*. Les Lacédémoniens prennent & ruinent Platée. Sédition dans Corcyre ‡. La Noblesse penche pour Lacédémone, & le peuple pour Athénes. Les Athéniens soutiennent le peuple contre la Noblesse. Diod. 12. Thucyd. 3.

ANNE'E III. de la guer. 6. Arch. Scytodorus. LA PESTE recommence à Athénes. On purifie Delos ¶ en transportant les corps morts. Thrachine § prend le nom d'Heraclée & devient Colonie Lacédémonienne. Lachés en Sicile attire les Messiniens * au parti d'Athénes. Les Athéniens envoïent 30. vaisseaux au

* Les Leontins, ville ancienne de Sicile qui avoit été habitée par les Lestrigons.

† Ville alors la plus considérable de Sicile.

‡ Corcyre, aujourd'hui *Corfou*, Isle de la mer Ionienne, peu loin de l'Epire.

¶ Delos; Isle de la mer Egée, la plus renommée des Cyclades, connue par la naissance de Diane & d'Apollon.

§ Trachine, païs & ville de la Phthiotide sur le bord du Golphe Maliaque.

* Messine, ville de Sicile, fameuse par son port.

au Peloponnefe fous la conduite de Demofthene, d'Alcifthene, & de Proclès. Ils en donnent 51. à Nicias pour Melos *. Ceux-ci domptent les Béotiens à Tanagre †. Demofthene infefte les Leucadiens ‡ avec des troupes d'Acarnanie ¶: mais il eft vaincu par les Etoliens. Les Athéniens, dans la grande Grece ou la Calabre, font le dégât au territoire des Locriens §. Ils y prennent Peripopolion. Demofthene a fa revanche fur les Etoliens unis aux Lacédémoniens. Diod. 12.

ANNÉE IV. de la guer. 7. Arch. Stratocles.

DEMOSTHENE fortifie Pyle *, éloignée de 400. ftades † de Lacédémone. Les Lacédémoniens jettent quelques troupes dans la petite Ifle de Sphacterie, vis-à-vis le port de Pyle. Il y font interceptés fans efpoir de reffource. Les Lacédémoniens entrent en négociation. On les rebute avec dureté, & Cléon eft l'auteur de cet avis très pernicieux pour les Athéniens. Cléon nommé Général malgré lui prend l'Ifle avec Demofthene. Thucyd. 2. Diod. 12. Voyés les *Chevaliers*. La Comédie roule principalement fur cette hif-

* Melos, Ifle oblongue adjacente à celle de Crete.

† Tanagre, ville de la Béotie fur le fleuve Afopus.

‡ Leucade, Ifle de la mer Ionienne. Elle tenoit autrefois à l'Acarnanie, comme la carte le marque.

Leucada continuam veteres habuêre Coloni.

Nunc freta circumeunt. OVID. Met. l. 15. v. 289.

¶ Païs proche de l'Epire, féparé de l'Etolie par le fleuve Acheloüs.

§ Locriens, ou Locres: territoire borné par la Doride, la Phocide, & la mer Egée. Ils avoient dans la Calabre une colonie de leur nom.

* Pyle de Meffenie, ville & port du Peloponnefe, vis-à-vis l'Ifle de Spacterie, & différente de Pyle de Neftor, & de Pyle d'Elide, &c.

† vingt lieuës.

histoire. Mort d'Artaxerxès Longuemain l'an 40 de son regne. Xerxès lui succede pour deux mois, & Sogdien pour sept. Les Syracusains & les Locriens prennent Messine.

OLYMP. 89. de la guer. 8. Arch. Isarchus.

CEUX de Syracuse, & les autres Siciliens font leur paix. Les chefs des Athéniens à leur retour sont condamnés à l'exil ou à l'amende. Brasidas chef des Lacédémoniens sauve Mégare que les Athéniens veulent surprendre. Par ordre d'Athénes Lamachus va au Pont *, & Demosthene à Naupacte †. Brasidas de son côté négocie auprès de Perdiccas, va le trouver & gagne plusieurs villes au parti Lacédémonien. Il prend Amphipolis ‡. Thucyd. 4. Diod. 14. Voyés les *Acharniens* & la *Paix*.

Commencement du regne de Darius Nothus, neuviéme Roi des Perses, qui dure 19 années. Cette époque est la datte des premieres *Nuées* d'Aristophane. Les secondes furent joüées l'année d'après. Schol. d'Aristoph. Or Socrate ne mourut que la premiere année de la 95. Olymp. âgé de 70. ans, selon Diogene Laërce & Eusebe; c'est-à-dire, 23. ans au moins après la répré-sentation des *Nuées*; donc Aristophane ne fut pas la cause prochaine de sa mort, comme Elien paroît l'insinuer. On développera ce point de critique en son lieu d'après M. Paul-

* Region de l'Asie Mineure.

† Ville d'Etolie sur le bord du golphe Corinthien. On l'appelle aujourd'hui *Lepante*.

‡ Amphipolis, ville de Thrace, ainsi nommée parce que le fleuve Strymon l'environne en partie.

Paulmier. Eclipse de Soleil le 21. Mars Mercredi à 8. h. 29′ après minuit. Thucyd. 3.

LAMACHUS, Général pour Athénes, perd sa flotte près d'Heracleée * par une tempête. Tréve d'un an entre Athénes & Lacédémone. Brasidas prend † Sçione avant que d'avoir appris la nouvelle de la treve, sujet d'altercation qu'on ne peut terminer. ‡ Menda passe aux Lacédémoniens. Nicias recouvre cette place. On assiege Sçione. Perdiccas aliené des Lacédémoniens, reprend le parti d'Athénes. Le Temple d'Argos brûlé par la négligence du Sacrificateur. Thucyd. 4. Diod. 12.

ANNE'E II. de la guer. 9. Arch. Aminias.

CLEON en Thrace prend Torone §. Il fait une retraite précipitée devant Amphipolis. On le poursuit: il est tué & Brasidas aussi; mais les Lacédémoniens sont vainqueurs. Par la mort de ces deux broüillons il se fait une treve de 50. années entre Athénes & Lacédémone. C'est-là, à proprement parler, la fin de la guerre du Peloponnese. Thucyd. 5. On ne laisse pas d'appeller encore de ce nom la guerre qui suivit; parce que les nouveaux troubles qui rompirent la treve, furent une suite naturelle de cette premiere guerre. Cette époque est remarquable pour les Comédies d'Aristophane.

ANNE'E III. de la guer. 10. Arch. Alcæus.

LES VILLES GRECQUES s'imaginant que les

ANNE'E IV de la guer. 11. Arch. Ariston.

* Heraclée de Thrace.

† Sçione, une des cinq villes de Pallene ou Phlegra, presqu'Isle entre les golphes de Thermes & de Torone en Macedoine.

‡ Menda, ville de la region Pallene.

§ Torone ville sur le Golphe Toronien.

les Athéniens & les Lacédémoniens de concert avoient conspiré contre la liberté du reste de la Grece, se liguent entr'elles, & déferent le principal pouvoir à Argos, en l'ôtant aux uns & aux autres. Les Lacédémoniens usent de douceur pour retenir leurs alliés; les Athéniens ont recours à la sévérité & aux voyes de fait. Nouveau sujet de broüilleries. Thucyd. 5. Diod. 12.

Olymp. 90. de la guer. 12. Arch. Aristophyle ou Astyphile.

Les Atheniens rétablissent les Deliens qu'ils avoient chassés. Ils refusent de rendre Pyle aux Lacédémoniens. Renouvellement de guerre. Les Argiens se joignent aux Athéniens, & cela par une ruse d'Alcibiade. Les Eléens * sont exclus des jeux Olympiques pour avoir fait un acte d'hostilité durant la treve stipulée pour ces jeux. Diod 12.

Anne'e II. de la guer. 13. Arch. Archias.

Les Argiens sont aux prises avec les Lacédémoniens; font la paix & la violent. Les Béotiens s'emparent d'Heraclée †. Alcibiade entre à main armée dans le Peloponnese. Les Argiens prennent Epidaure ‡. Thucyd. 5. Diod. 12. Voyés la *Paix*.

Anne'e III. de la guer. 14 Arch. Antiphon.

Les Lacedemoniens remportent une victoire signalée sur ceux d'Argos & de Mantinée §. Thucyd. 5.

Anne'e IV. de la guer. 15. Arch. Euphemus.

Traite' des Lacédémoniens avec ceux d'Argos & de Mantinée, sur la fin de la 4e. année de la 90e. Olympiade. Thucyd. 5. Perdiccas devient suspect aux Athéniens.

En-

* Ceux d'Elis dans le Peloponnese.

† Ou Trachine de Phthiotide.

‡ Du Peloponnese. Cette ville étoit célébre par le Temple d'Esculape.

§. Mantinée, ville d'Arcadie.

ENTREPRISE témeraire de la guerre de Sicile par les Athéniens: en voici le sujet. Ceux de Selinus * avoient accablé les Egestans †, & ceux de Syracuse avoient chassé les Leontins. Ces peuples malheureux ont recours aux Athéniens, qui aprés avoir envoyé sur les lieux, prennent leur défense à l'instigation d'Alcibiade, dans le dessein d'envahir toute la Sicile; mais le succès fut bien différent de leur esperance. Jamais Athénes ne souffrit un si terrible échec. Les trois Généraux nommés pour cette guerre furent Alcibiade, Nicias, Lamachus. Aristophane n'en parle point dans la *Paix*, ni ne peut en parler, quoiqu'en disent quelques commentateurs. Cette expédition n'étoit pas encore faite. Les Insulaires de Melos domptés par les Athéniens. On tua tous ceux qui étoient au dessus de l'âge de puberté. Thucyd. 5. Diod. 12.

OLYMP. 91. de la guer. 16. Arch. Aristomnestus.

LA FLOTTE nombreuse d'Athénes vogue en Sicile. Les *Hermés* ou figures de Mercure, qu'on mettoit dans les Carfours, se trouverent mutilés une nuit. On prit cela pour un fâcheux présage, par rapport à l'expédition de Sicile. On accuse Alcibiade d'impieté à ce sujet. On veut l'obliger à revenir de Sicile pour répondre à cette accusation. Il va jusqu'à Thurium ‡ & s'enfuit à Spar-

ANNÉE II. de la guer. 17. Arch. Chabrias.

* Ville sur le bord austral de la Sicile.

† Egeste, ville de Sicile bâtie, dit-on, & ainsi nommée par Enée du nom de *Egesta* mere d'Aceste.

‡ Thurium, ville de la grande Grece ou Calabre, vers le golphe de Taracate, & l'embouchure du fleuve Sybaris, dont elle avoit porté le nom.

Sparte. Il gagne les Lacédémoniens, & les anime à secourir la Sicile contre les Athéniens. On envoye à sa place Gylippus. Diod. 13.

ANNE'E III. de la guer. 18. Arch. Pisander.

EN SICILE les Athéniens bloquent Syracuse. Lamachus est tué. En Grece les Athéniens unis aux Argiens, font le dégât dans la Laconie. Rupture de la Treve. Les Syracusans se fortifient. Nicias réduit à une fâcheuse extrêmité demande son rappel. Thucid. 7.

ANNE'E IV. de la guer. 19. Arch. Cleocritus.

LES LACEDEMONIENS prennent. Décélie éloignée d'Athénes de 120 stades. Athénes envoye des secours en Sicile sous la conduite d'Eurymedon & de Demosthene. Bataille navalle perduë par les Syracusans; mais ils ont leur revanche, & les Athéniens sont totalement défaits sur mer & sur terre. Demosthene & Nicias y perdent la vie. Eclipse de Lune le 28. Aoust mercredi vers minuit. Thucyd. 8. L'effet de cette perte pour les Athéniens, fut la défection des Isles de Lesbos & de Chio †. L'Eubée songea aussi à se séparer. Tissapharnes & Pharnabaze Lieutenans du Roi de Perse s'abouchent avec les Lacédémoniens.

OLYMP. 92. de la guer. 20. Arch. Callius.

LES LACEDEMONIENS font un traité avec Darius Nothus, Roi de Perse. Les Athéniens attaquent Chio. Les Syracusans fournissent des secours aux Peloponnesiens. Alcibiade négotie son pardon & son retour à Athénes. Il

* Décélie, ville de l'Attique, une des douze de Cecrops attribuée à la tribu Hippothoontide.

† Chio, belle Isle de la mer Egée entre Samos & Lesbos.

Il propose de gagner Tissapharnes, & d'établir l'Oligarchie. Pisander vient à bout de ce dernier article; & l'on établit quatre cens Administrateurs de la République d'Athénes, 100. ans après la Royauté abolie. Alcibiade fait sa paix; quitte Lacédémone, & revient à Athénes. Thucyd. & Diod. Charminus Athénien, perd six triremes dans un combat naval vers l'Isle de Simia * contre Antiochus Lacédémonien. Aristophane, *Fêtes de Cerès*. Thucyd.

ANNE'E II. de la guer. 21. Arch. Theopompus.

Les quatre cens ADMINISTRATEURS exercent une tyrannie insupportable. Agis, Roi de Lacédémone, inquiette l'Attique. Hyperbolus (dont parle tant Aristophane) banni par l'ostracisme (honneur qu'il ne méritoit pas) est tué à Samos † dans une sédition. L'on se défait des quatre cens Administrateurs à Athénes, & l'on établit le gouvernement des cinq mille. Les Athéniens sont vaincus dans l'Eubée, & l'Eubée quitte leur parti. Mindarus, chef des Lacédémoniens, fait passer une flotte de Milet ‡ dans l'Hellespont en trompant les Athéniens. Thrasybule & Trasylle gagnent sur Mindarus une bataille navalle entre Sestos * & Abydos. Ensuite ils prennent Cyzique. Thucydide finit là son histoire. Mindarus vaincu pour la troisié-

* Simia ou Sima, petite Isle de la mer Egée entre celle de Rhodes & le Cap Crio.

† Samos, Isle de la mer Icarienne à l'opposite d'Ephese.

‡ Milet, ville située sur les frontieres de la Carie près du Méandre.

§ Sestos & Abydos, villes séparées par l'Hellespont aujourd'hui les *Dardanelles*.

siéme fois à Cyzique * y perd la vie. Xenoph. 1.

ANNÉE III. de la guer. 22. Arch. Glaucippus.

LES EGESTANS opprimés par les Selinontins, & craignant la colere des Syracusans, à cause de leur liaison avec les Athéniens, appellent à leur secours les Carthaginois. Ceux-ci y envoyent Annibal petit-fils d'Amilcar, & fils de Giscon. Ceux de Selinus s'addressent aux Syracusans. Diod. 13. Ceux de Chalcis en Eubée abandonnent les Athéniens, conspirent avec les Béotiens, retrécissent leur bras de mer, & n'y laissent de passage que pour un vaisseau. Les Lacédémoniens tâchent de procurer la paix sans y réüssir. Diod. 3. Archelaüs 14e. Roi de Macédoine, regne 14. ans.

ANNÉE VI. de la guer. 23. Arch. Dioclès.

ANNIBAL prend Selinus & la pille vers la 242e. année depuis sa fondation. Il détruisit aussi Himera † 240 ans après qu'elle eût été fondée. Les Lacédémoniens recouvrent Pyle 15. ans après avoir été fortifiée par Demosthene & enlevée par les Athéniens. Theramene prend Chalcédoine ‡, & Alcibiade Bizance. Diod. 13.

OLYMP. 93. de la guer. 24. Arch. Euctemon.

LES ATHENIENS s'emparent de toutes les villes de l'Hellespont, hormis Abydes. Alcibiade revenu à Athénes y est reçu avec pompe.

* Isle de la Propontide, tout près du continent. La ville portoit le même nom.

† Himera, ville Grecque de Sicile, patrie du Poëte Stesichore. Il y avoit des bains chauds, qu'on dit que Minerve enseigna à Hercule, sur quoi Aristophane badine dans les *Nuées*.

‡ Chalcédoine, ville ancienne de Thrace, séparée de Bizance, aujourd'hui *Constantinople*, par le Bosphore Thracien.

pe. Peu après il monte une flotte, & fait des excursions. Les Lacédémoniens font Lysander Général. Il est aidé par Cyrus fils de Darius Nothus en Asie. Dans l'absence d'Alcibiade, son Lieutenant Antiochus est malheureux en guerre. Les Athéniens s'en prennent à Alcibiade, & mettent son armée sous le commandement de dix chefs. Il s'enfuit d'Athénes pour la seconde fois. Diod. 13.

LES LACEDEMONIENS mettent Callicratidas à la place de Lysander. Conon, Général des Athéniens est contraint de se retirer à Mitylene. Callicratidas l'assiege. Diod. 13.

ANNE'E II. de la guer 35. Arch. Antigenes.

LES ATHENIENS vainqueurs aux Isles Arginuses, entre Mitylene & Methymne *. Callicratidas tué.. Les Chefs des Athéniens punis pour n'avoir pas retiré les corps de ceux qui avoient fait naufrage; quoique la tempête les en eût empêchés. Eclipse de Lune le 15. Avril lundi à 8. h. 50' depuis le midi. Le Temple de Minerve à Athénes brûlé. Xenoph. 2. Sophocle & Euripide meurent cette même année, au témoignage d'Apollodore l'annaliste chés Diod. d'autres disent que Sophocle, quoique plus âgé, survêcut six ans à Euripide.

ANNE'E III. de la guer. 26. Arch. Callias.

LYSANDER a pour Collegue Aracus avec ordre au second d'obéir au premier. Les Athé-

ANNE'E IV. de la guer. 27. Arch. Alexias.

* Mitylene & Methymne étoient aux deux extrêmitez de l'anse de Lesbos. Les trois petites Isles Arginuses que Strabon place dans cette anse, se trouvent ou omises ou autrement placées dans les Cartes recentes. Il y avoit encore une ville de ce nom à l'extrémité de l'Eolide. C'est dans cette mer que se donna le combat de Conon.

théniens vaincus dans un lieu nommé * *Æ-gos Potamos* (fleuve de la Chevre) pour n'avoir pas suivi les conseils d'Alcibiade. Lysander assiege Athénes.

OLYMP. 94. de la guer. 28. Arch. Pythodorus. ANNE'E avant J. C. 404. de la fond. de Rome 350.

AU COMMENCEMENT de la premiere année de cette Olympiade 94. finit la guerre du Peloponnese, par la prise d'Athénes, dont Lysander se rendit maître après six mois de siege, environ le 28. d'Avril. Les Thébains opinoient à la detruire. Lacédémone la conserva, & y établit trente Tyrans. Theramene leur chef fut tué, quoique le plus modéré de tous. Eclipse de Soleil le 3. Septembre vendredi à la 9. h. 12'.

Ainsi la guerre du Peloponnese dura 27. ans 6. mois. Les fortifications du port de Pyrée qu'avoit faites Themistocle, furent rasées. *Pausan. in Attic.* Alcibiade mourut cette même année. Diod. 13.

* Ville de la Chersonnese Thracienne. Le fleuve lui a donné son nom.

LES

LES COMEDIES

D'ARISTOPHANE

LES COMEDIES D'ARISTOPHANE.

LES ACHARNIENS.

Comédie jouée la 6. année de la guerre du Peloponnese, année 3. de la 88. Olympiade, aux Fêtes Lenéennes, sous l'Archonte successeur d'Euclides, soit Euthymenes suivant la Préface Grecque, soit Euthydemus, selon MM. Sam. Petit & Paulmier, soit Scythodorus, selon Diodore. La preuve de cette datte est tirée de l'ancien sujet Grec, & confirmée par les paroles mêmes d'Aristophane, que l'on exposera.

LE sujet de cette piece regarde directement le bien public & l'Etat entier. Le but du Poëte est d'engager Athénes à conclure la paix avec Lacédémone; mais la conduite & le tour qu'il prend pour traiter une affaire d'Etat si délicate, sont fort énigmatiques. Il y a même, généralement

parlant, beaucoup de bas comique, sur lequel il faut glisser légerement, ou plutôt qu'il faut supprimer.

Pour l'intelligence du plan & des plus précieux morceaux, il est nécessaire de reprendre les choses dès leur source ; c'est-à-dire, de remonter aux commencemens de la guerre du Peloponnese. Bien des causes contribuerent à l'allumer & à l'entretenir. Elles sont déduites dans Thucydide, & en partie dans le *Periclès* de Plutarque. Periclès en effet, une des meilleures têtes & des plus grands Capitaines des Athéniens, joüa un grand rôle dans cette guerre si funeste à toute la Grece. Quelque brouillés que fussent les interêts, il lui eût été aisé de tout pacifier. Mais loin de s'y prêter, on prétend qu'il souffla le feu de la discorde, & qu'il fut l'unique auteur de cet incendie universel. Voici le fait, „ dont Aristophane a „ fait tant de bruit (dit Plutarque) que le „ peuple avoit toujours ses vers à la bou- „ che."

PLUT. *dans Periclès.*

Il y avoit à Athénes une beauté célebre nommée Aspasia, que son esprit & ses charmes rendoient l'oracle des Athéniens. Les plus grands personnages se faisoient honneur de la voir. Socrate même ne dédaignoit pas de lui faire sa cour. Elle gouvernoit l'Etat sans paroître se mêler de rien. Periclès en fut épris ; & elle se l'attacha si bien, qu'il répudia sa femme pour l'épouser. Elle avoit entretenu chés elle des courtisanes. Quelques jeunes gens d'Athénes s'aviserent dans l'yvresse d'aller à Mégare, & d'enlever une courtisane nommée Simætha. Les Méga-
riens

riens offensés allerent à leur tour à Athénes, d'où ils enleverent deux courtisanes d'Aspasie. Ce rapt de trois femmes perduës fut plus fatal aux Grecs, que n'avoit été aux Troyens celui d'Helene: car il en coûta aux premiers près de 28. ans de la plus cruelle guerre qu'ils eussent encore éprouvée, & il s'en fallut peu que les Grecs conjurés à se perdre ne renversassent la plus brillante de leurs Républiques, je veux dire Athénes.

Periclès épousa, dit-on, les intérêts d'Aspasie si vivement qu'il porta un decret terrible contre les Mégariens. „ Archidamus „ Roi des Lacédémoniens fit tout ce qu'il „ pût pour accorder la plûpart des différens „ (entre les Athéniens trop fiers & le reste „ de la Grece) de maniere que les Athéniens „ n'eussent point eu la guerre pour les au„ tres charges qu'on leur mettoit sus, s'ils „ eussent voulu condescendre à révoquer le „ decret qu'ils avoient fait contre les Méga„ riens. Au moyen de quoi Periclès, qui ré„ sista plus que nul autre à cette révocation, „ & qui aiguisa & incita le peuple à persé„ verer opininiâtrément en ce qu'il avoit „ une fois ordonné contre les Mégariens, „ fut seul estimé cause & auteur de la guer„ re Peloponnesiaque. Car on dit que les „ Lacédémoniens envoyérent des Ambassa„ deurs à Athénes sur ce point-là, & com„ me Periclès alleguoit une Loi qui défen„ doit d'ôter le tableau sur lequel un Edit „ public auroit été une fois écrit, il y eut „ l'un des Ambassadeurs de Lacédémone, „ nommé Polyarces qui lui dit : Hé bien, „ ne l'ôtés pas, mais tournés-le seulement;

PLUT. trad. d'AMYOT. Ib.

» car vous n'avés pas de Loi qui vous dé-
» fende cela. Ce mot fut trouvé plaiſant.
» Mais non pour cela Periclès n'en fléchit
» jamais: & pourtant ſemble-t-il qu'il avoit
» quelque occaſion ſecrette de propre &
» particuliere malveillance contre eux *.
» Mais la voulant couvrir d'une cauſe pu-
» blique & manifeſte, il leur ôta & retran-
» cha les terres ſacrées qu'ils mettoient au
» labourage, & pour ce faire mit en avant
» un decret qu'on leur envoyât un Herault
» pour les ſommer de s'en départir, & que
» le même Herault allât auſſi devers les La-
» cédémoniens pour en accuſer devant eux
» les Mégariens. Il eſt bien certain que ce
» decret fut mis en avant par Periclès.
» Auſſi n'y a-t-il rien qui ne ſoit juſte &
» raiſonnable. Mais il avint que le Herault
» qui y fut envoyé mourut, & penſa-t'on
» que les Mégariens l'euſſent fait mourir.
» Parquoi Charinus propoſa incontinent un
» decret contr'eux, qu'ils fuſſent declarés
» ennemis mortels des Athéniens à jamais
» ſans eſpoir de reconciliation quelconque:
» & que ſi un Mégarien mettoit le pied ſeu-
» lement dans le territoire d'Attique, il fût
» puni de mort, & que les Capitaines an-
» nuels quand ils feroient leur ſerment ordi-
» naire juraſſent entre les autres articles que
» tous les ans ils entreroient en armes par
» deux fois dedans le païs, & au dommage
» des Mégariens; & que le Herault Anthe-
» mocritus fut enterré au lieu qui s'appelloit
» lors les portes Thriaſiennes, & maintenant
» s'ap-

* Les Mégariens

„ s'appelle Dipylon *. Mais les Mégariens
„ niant fort & ferme qu'ils eussent été cau-
„ ses de la mort de cet Anthemocritus, en
„ rejettoient la cause † sur Aspasia & sur
„ Periclès, alléguant pour témoignage ces
„ vers du Poëte Aristophane en sa Come-
„ die intitulée les Acharnes, qui sont si vul-
„ gaires que le commun du peuple même
„ les a en la bouche." Nous en avons dit
le sens. Il s'agit du rapt des courtisanes.
„ Aussi est-il bien mal aisé (continuë Plu-
„ tarque) de sçavoir dire à la verité la pre-
„ miere origine & cause de cette guerre.
„ Mais bien sont tous les Historiens d'ac-
„ cord que Periclès fut principalement au-
„ teur de ce que le decret fait à l'encontre
„ des Mégariens ne fut point révoqué."

A ce morceau il en faut necessairement joindre un autre du même Ancien. „ Si
„ descendirent les Lacédémoniens, & leurs
„ alliés & confféderés, avec grosse puissance
„ au païs de l'Attique sous la conduite du
„ Roi Archidamus, & en ruinant tout par
„ où ils passoient entrerent jusqu'au Bourg
„ d'Acharnes, là où ils se camperent, esti-
„ mant que les Athéniens ne les y souffri-
„ roient jamais, mais leur sortiroient à l'en-
„ contre pour défendre leur païs, & mon-
„ trer qu'ils n'avoient point le cœur abbat-
„ tu. Mais Periclès considéroit qu'il seroit
„ trop dangereux de hazarder la bataille, où
„ il seroit question de la propre ville d'A-
„ thénes contre soixante mille combattants à
„ pied

* Dipylon une des portes d'Athénes.

† La cause du second decret si foudroyant contr'eux.

„ pied tant du Peloponnése, que de la Béo-
„ tie. Car autant y avoit-il au premier voya-
„ ge qu'ils y firent. Et quant à ceux qui
„ vouloient combattre à quelque prix que ce
„ fût, & qui perdoient patience de voir
„ ainsi détruire leur païs devant leurs yeux,
„ il les reconfortoit & appaisoit en leur re-
„ montrant que les arbres taillés & coupés
„ revenoient en peu de tems, mais qu'il est
„ impossible de recouvrer les hommes, quand
„ on les a une fois perdus." En effet (sui-
vant Thucydide & Plutarque) Periclès étoit
sage. Car la vûë des ennemis en désolant
ainsi le païs d'Acharnes qui faisoit la plus
belle portion de l'Attique & du peuple d'A-
thénes, étoit de venir à bout ou d'attirer les
Athéniens à une action générale qui auroit
sans doute décidé du sort d'Athénes, ou d'ex-
citer les Acharniens à la révolte par la con-
sidération de l'indifférence d'un chef qui les
abandonnoit au pillage. Periclès tint bon,
& sauva Athénes, comme Fabius sauva Ro-
me, en temporisant. Il se cantonna dans
la ville en se mocquant de tout ce qu'on
pouvoit dire à son désavantage. Il avoit de
son côté d'assés belles actions pour ne rien
appréhender sur l'honneur. Cependant tou-
te la République étoit partagée de sentimens,
& il se voyoit comme un Pilote au milieu
de l'orage. Les Acharniens sur-tout vou-
loient qu'on donnât bataille. Cleon lui-
même, cet homme populaire & maître du
peuple, que nous ferons bientôt connoître,
étoit le premier à animer la populace contre
Periclès; mais le ministre habile dévora tout,
& alla son train. Il fit porter la guerre dans
le

le Peloponnese par mer, & quand la ville n'eut plus besoin de sa presence pour la contenir dans le devoir, il alla lui-même châtier les Mégariens.

Tandis que duroient ces pillages mutuels (& ils durérent long-tems) les Athéniens trouvérent accès auprès de deux ou trois Rois qui les bercerent de grandes espérances de secours. Mais apparemment leur politique alloit à amuser les deux partis, & à les laisser s'entre-détruire. Le Sénat Athénien se repaissoit de chiméres au sujet de ces secours qui ne venoient point, & il en repaissoit le peuple pour tirer les affaires en longueur, comme Aristophane le lui reprochoit en face. Le premier de ces Rois qu'on croyoit avoir gagnés étoit Sithalcès Roi de Thrace, que son beaufrere Nymphodore Abderitain * avoit mis dans le parti des Athéniens, & dont le fils & l'héritier présomptif Sadocus avoit été fait citoyen d'Athénes. L'Abderitain promettoit que le Roi viendroit à bout de pacifier la Thrace, où la guerre étoit allumée, & que bientôt la République auroit les troupes Thraciennes à son service. Perdiccas fils d'Aléxandre † Roi de Macédoine étoit le second sur qui l'on comptoit ; & le troisiéme étoit le Roi de Perse ‡. Nous dirons le reste dans le détail de la piece à mesure qu'il en sera besoin. Il suffit de se rappeller encore que Periclès mourut deux ans & demi après le commencement

* Abdere ville maritime de Thrace, bâtie par Hercule après qu'il eut vaincu Diomede, selon la fable.

† Aléxandre fils d'Amyntas.

‡ Darius Nothus.

cement de la guerre du Peloponnese, & que cette guerre commença la seconde année de la 87. Olympiade 431. avant J. C.

Il y a grand nombre de personnages dans cette piece d'Aristophane. Il n'a pour but, comme j'ai dit, que de montrer dans une allegorie combien la paix est préférable à la guerre. Il represente un homme qu'il appelle bon citoyen, quoiqu'il ne laisse pas de dire & de faire des bouffonneries fort basses. Le Poëte feint que cet homme trouve le secret de faire seul sa paix avec les ennemis, & de jouïr seul des fruits de la paix, tandis que les Acharniens, les Mégariens, & le peuple d'Athénes souffrent toutes les rigueurs de la guerre, amusés qu'ils sont par les promesses ou par les menaces du Senat, & par l'ambition du Général Lamachus dont l'interêt particulier est de prolonger la guerre. Ni les Généraux, ni l'Etat, ni la memoire de Periclès ne sont épargnés dans cette singuliere Comédie.

ACTE PREMIER.

Dicæopolis ou le bon citoyen paroît seul, (c'est un Acharnien désolé des pertes qu'il a souffertes) & repassant dès le matin tous les sujets de chagrin qu'il a, il n'en trouve qu'un seul de joïe, à sçavoir les cinq talens * que Cleon a été obligé de *vomir*. Ce sont ses termes. Il le taxe (dit le Scholiaste †) d'avoir reçû de certains insulaires les cinq talens à

* Un talent, mille écus.

† Après Theopompe.

à condition d'engager la République à diminuer leur tribut annuel. * Les Chevaliers ſes ennemis declarés lui en firent un procés, & le contraignirent de *rendre gorge* †, pour uſer du terme d'Ariſtophane. Il en fait compliment aux Chevaliers comme d'une action digne de la Grece.

Mais d'un autre côté Dicæopolis eſt affligé de voir tout changé dans Athénes juſqu'au goût, par exemple de voir qu'on préfére les pieces de Theognis à celles d'Eſchyle. Il donne ici ſur les doigts à quelques Poëtes & Muſiciens; c'eſt ſa manie. Enfin il s'impatiente d'être ſi long-tems à attendre que le peuple s'aſſemble. Il ſe plaint de ce que chacun s'amuſe au marché, & tache d'éviter les coups de cordes colorées qu'on donnoit aux pareſſeux pour les reconnoître & leur faire payer l'amende. Il ajoute que les Magiſtrats mêmes ne ſe preſſoient pas de venir, bien diſpoſés du reſte à fondre comme un eſſain pour ſe diſputer les premieres places. Tout cela annonce une aſſemblée ‡. „ Mais „ helas, dit-il, ils ne ſe ſoucient point de la „ paix. Je ſuis le ſeul qui ſoupire après elle, „ &

* Les Chevaliers, ſecond ordre des quatre d'Athénes. On en parlera ailleurs.

† Madame DACIER dit que ces cinq talents furent donnés à ARISTOPHANE après la Comédie des Chevaliers, pour avoir joué Cleon. C'eſt une mépriſe viſible. La Comédie des Chevaliers eſt poſterieure.

‡ Le lieu de l'aſſemblée du Peuple ſe nommoit Πνὺξ par alluſion aux moiſſons epaiſſes. Les principaux Magiſtrats s'appelloient *Prytaniens* Πρυτάνεις par rapport au lieu où ils s'aſſembloient extraordinairement nommé *Prytanée*. C'étoit un Palais où l'on entretenoit aux frais de la République ceux qui s'étoient diſtingués par quelque ſervice ſignalé.

„ & qui regrette mon village." La raison qu'il en apporte c'est que son champ ne lui dit point, va acheter du charbon, de l'huile, du vinaigre. Il produit tout.

Dicæopolis las de tant d'assemblées qui ne produisent rien, va donc à celle-ci résolu de troubler tout, si l'on y parle d'autre chose que de la paix qu'il souhaite. Aussi-tôt le Théatre se remplit de Magistrats du Prytanée qui se précipitent pour être les premiers placés. * Un Herault les fait ranger, & demande *qui veut parler* †. Amphitheus se présente. Il commence par prouver qu'il est issu des Dieux, & que les Dieux lui ont ordonné de parler de Paix. Cet Amphitheus représente un noble gueux. Car après avoir fait sa génealogie divine, il se plaint de n'avoir pas un sou; mais au mot de Paix avec les Lacédémoniens on le fait chasser. Dicæopolis remontre que c'est une injustice de traiter si mal un homme qui veut procurer le bien de la patrie. On le fait taire lui-même. Il replique. A l'instant on annonce les Ambassadeurs d'Athénes qui reviennent de la Cour du Roi de Perse. Leur scene est curieuse. Car ils disent d'abord qu'ils ont été députés depuis douze ans ‡ avec deux dragmes § par jour. C'est un ridicule que le Poëte veut donner à ceux qui briguoient les Ambassades & les prolongeoient pour s'en-

* ARISTOPHANE raille souvent sur cette puerile précipitation.

† Formule ordinaire.

‡ Depuis l'Archonte Euthymene; il veut dire depuis fort long-tems.

§ Une dragme, dix sols.

s'enrichir. Il n'en veut pas moins au Gouvernement qu'il taxe de profusion & de folle dépense en députations inutiles. Les Ambassadeurs disent qu'ils ont beaucoup souffert en chemin, qu'on les a parfaitement bien reçûs, qu'ils ont beaucoup bû & mangé pour se distinguer auprès des Perses qui n'estiment que ceux qui boivent & mangent beaucoup. La raison burlesque de leur long retardement, c'est le détail des grands repas qu'il leur a fallu faire. Enfin pour fruit de leur ambassade ils amenent Pseudartabane le favori du Roi. Cela est interrompu par les *à parte* de Dicæopolis qui se désespere de voir que la République soit aussi duppe qu'elle l'est.

En effet le Satrape interrogé répond dans son langage barbare d'une maniere inintelligible. Dicæopolis le tire à quartier, & venant au fait il demande si le Roi envoïe de l'argent à Athénes, & si les Députés nouvellement revenus ne trompent point le peuple. Il répond lui-même pour le Satrape, comme s'il lui voyoit faire des signes qui signifient *non* pour le premier article, & *oui* au second. Le Hérault l'interrompt & déclare au Satrape que le Sénat le prie d'aller au Prytanée * où il sera bien reçû. Dicæopolis est indigné de cette dupperie. Quoi, dit-il, faire à des Ambassadeurs subornés un honneur qui n'est dû qu'aux veritables! Etre assés insensé pour vouloir être séduit par ces mascarades, pour peu qu'on nous flatte de fauss-

* Palais où on logeoit les Ambassadeurs. Voyés la note précédente.

fausses espérances de secours contre les Lacédémoniens ! Telle est au moins la pensée du bon citoyen. Il prend le parti de tirer à l'écart Amphitheus, & il lui dit à l'oreille, pour achever les Ambassadeurs & le Gouvernement. „ Prenés-moi ces deux dragmes que je vous donne, & faites alliance „ pour moi seul & ma famille avec les La„ cédémoniens. (*à part*) Vous autres Mes„ sieurs, envoyés & recevés des Ambassa„ deurs tant qu'il vous plaira, & bayés aux „ corneilles." *

Le Herault appelle à son tour Theorus qu'on avoit envoïé chés le Roi de Thrace.

DICÆOPOLIS *à part.*

Autre imposteur gagé pour nous amuser.

THEORUS.

Je ne serois pas resté si long-tems en Thrace, si...

DICÆOPOLIS *à part.*

Si tu 'navois eû une grosse récompense.

THEORUS.

Si la neige & la glace n'eussent rendu les chemins impraticables. Car tandis que Theognis donnoit ici une piece (*allusion maligne à ses poësies à la glace*) je bûvois avec le Roi Sithalcès. En verité il adore Athénes, & nous n'avons pas de meilleur ami. Croiriés-vous qu'il porte sa tendresse jusqu'à écrire sur ses murs, † *Charmans Athéniens*. Son fils que nous avons fait Athénien, souhaitoit fort de venir prendre part à nos fêtes. Il a prié le Roi son pere de secourir sa nouvelle pa-

* κεχήνατε.

† Allusion aux Bergers qui gravent sur l'écorce le nom des Bergeres qu'ils aiment.

patrie. Celui-ci a juré dans un sacrifice qu'il enverra le secours promis ; & ses armées sont si nombreuses qu'on s'écriera en les voyant, quelle prodigieuse quantité de moucherons! *

DICÆOPOLIS.

Je veux être pendu, si j'en crois un mot.

THEORUS.

Il envoye même avec nous les plus braves Thraciens.

Le Herault les appelle. C'étoient des † Odomantes, Peuples féroces, grands mangeurs d'ail, & qui demandoient pour solde deux dragmes: chose à remarquer. Dicæopolis peu content de ces troupes auxiliaires qui devoroient la République, trouve moyen de faire rompre l'assemblée sous prétexte d'une superstition. Tout s'en va, hors Dicæopolis qui apperçoit son ami Amphitheus. Celui-ci revient, comme on voit, en bien peu de tems. Mais Aristophane cherche ici beaucoup plus le plaisant que le vrai-semblable. Il y paroît par l'assemblée ridicule qu'il fait tenir, & par sa hardiesse à joüer des Ambassadeurs, des Rois, des Alliés, & tout l'Etat.

„ J'accourois, (dit Amphithée) pour vous „ apporter la Paix. Mon dessein a été é„ venté par des vieillards austeres, de vrais „ guerriers de Marathon ‡, des Acharniens „ en

* Trait de satyre contre la voracité des troupes étrangeres qui mangeoient l'Etat quand il les appelloit.

† Odomantes, Nation vers le fleuve Strymon.

‡ Cela a l'air de raillerie. Les Athéniens ne voyoient rien de plus grand que leurs anciens guerriers qui se trouverent à la bataille de Marathon. Ils y firent en effet

„ en un mot, qui crioient de toute leur for-
„ ce; Ah perfide, tu portes la paix, & nos
„ vignes sont brûlées! Ils prennent des pier-
„ res: Je fuis. Mais ils n'ont cessé de me
„ poursuivre avec de grands cris."

DICÆOPOLIS.

Laissons les crier. Où sont les Traités?

AMPHITHEUS.

J'en ai de trois goûts. En voici de cinq ans, goûtés. (*Il en parle comme des vins.*)

DICÆOPOLIS *faisant une grimace.*

Fy, celui-ci sent la poix & le gaudron du vaisseau. (*Allusion aux flottes qu'on équippoit pour la guerre.*)

AMPHITHEUS.

Goûtés d'un de dix feüilles.

DICÆOPOLIS *secoüant la tête.*

Aye, celui-ci est encore un peu aigre. Il sent les allées & venuës des Ambassadeurs, & le retardement des Alliés.

AMPHITHEUS.

Hé bien en voilà un autre de trente ans sur mer & sur terre.

DICÆOPOLIS.

Donnés, donnés. O Dieux, celui-ci est pure ambrosie, vrai nectar, &c.

Ce

effet des prodiges de valeur. Aussi perpetua-t-on leur mémoire par quantité de monumens. ESCHYLE avoit le sien aussi bien que Miltiade au rapport de PAUSANIAS. (*in Atticis.*) „ Les Marathoniens disent, ajoute-t-il, „ que durant le combat il parut un homme vêtu & ar-„ mé en paisan, qu'il tua quantité de barbares avec „ une espece de soc de charruë, & qu'ensuite il dispa-„ rut. L'Oracle consulté au sujet de cet homme ne „ répondit rien autre chose aux Athéniens, sinon qu'ils „ eussent à révérer *le Héros de la charruë*. On érigea en „ son honneur un monument de marbre blanc."

Ce n'eſt là qu'un eſſay des fréquentes allégories dont Ariſtophane eſt rempli. Dicæopolis content d'avoir ſa recette qui le délivre deſormais de toute crainte, remercie ſon ami. Amphithée ſe retire pour ne pas rencontrer les Acharniens qui le pourſuivent; & l'autre va chés lui pour préparer un ſacrifice à Bacchus en action de graces du bienfait qu'il vient de recevoir.

Les Acharniens entrent tumultuairement ſur le Theatre. Ils ſe ſéparent en deux demi-Chœurs, & cherchent partout, mais en vain, le porteur de Traités pour le lapider, comme ſi un Traité de Paix eût été à leur égard une marchandiſe de contrebande.

ACTE II.

La premiere Scene n'eſt que le ſacrifice de Dicæopolis. Il impoſe ſilence à ceux qu'il rencontre. Il eſt ſuivi de ſa femme, de ſa fille, & de ſes valets, qui portent ce qui eſt neceſſaire au ſacrifice. Je ne dois pas inſiſter ſur cette Scene, ni ſur la priere du Sacrificateur, excepté ſur un ſeul endroit qui confirme la datte de cette piece. Le voici. » O Phalés, je m'adreſſe à vous à la ſixiéme année * qui enfin me fait revoir ma chere patrie, après mon traité particulier avec les Lacédémoniens. Me voilà donc dé-

* Il y avoit donc ſix ans que la guerre du Peloponneſe étoit commencée quand on joua cette piece. Cette datte de ſix ans eſt encore énoncée dans un autre endroit, où il eſt dit que depuis ſix ans on ne voyoit plus d'anguilles de Copaïs Lac de Beotie, à cauſe de la guerre qui interrompoit ce commerce.

„ délivré des miséres, des inquiétudes, &
„ des Lamachus." Lamachus étoit un Général d'Armée d'Athénes qui joüe son rôle dans cette Comédie, c'est-à-dire, qui y est maltraité en personne malgré sa dignité & ses exploits.

Le Chœur entendant parler Dicæopolis de Traités, tourne toute sa colere contre lui, & se dispose à le lapider. Le citoïen demande qu'au moins on l'écoute. Cela fait un jeu de Theatre. Les Acharniens s'emportent contre ceux de Lacédémone comme si c'étoient des gens sans foy. Dicæopolis se met en devoir de les justifier, & de prouver qu'ils ne sont pas les auteurs des maux de la Grece. Le Chœur s'irrite de plus en plus. Leur compatriote a beau demander grace, on s'apprête à le lapider sans misericorde. Le villageois ne sçachant comment se tirer de leurs mains s'avise d'un stratagême, c'est de les menacer de tuer leurs amis qu'il a en ôtage. Cette menace est pour eux une énigme qu'ils ne comprennent point. A-t-il quelqu'un de nos enfans chés lui? Mais il éclaircit le mystere par une bouffonnerie, afin de parodier le Telephe * d'Euripide. Car comme Telephe pour se sauver des mains des Grecs menace de tuer Oreste, de même Dicæopolis tire l'épée, afin de percer (le devineroit-on?) un sac de charbons. On ne voit pas là le mot pour rire, même

* Tragedie perduë d'EURIPIDE; le SCHOLIASTE prétend sans preuve que le Poëte attaque ici le Telephe d'ESCHYLE. ARISTOPHANE fait à peu près la même parodie dans les *Harangueuses*, où il s'agit du Telephe d'EURIPIDE.

même en se transportant à Athénes, si ce n'est la parodie. A l'égard des charbons qui sont si chers aux Acharniens, qu'ils demandent grace pour eux avec des larmes comiques, j'ignore où est la finesse, si ce n'est de dire que les vignes d'Acharnes ayant été brûlées, elles tenoient si fort au cœur des habitants, qu'ils en chérissoient jusqu'aux charbons, ou parce qu'ils aimoient leurs foyers, & qu'ils ne haïssoient pas la bonne chere, ou tout simplement parce qu'ils faisoient commerce de charbon. Aussi Aristophane fait-il dire au Chœur composé de vieillards, qu'ils n'ont plus cette legereté avec laquelle ils égaloient celle de Phayllus * bien que chargés de sacs de charbons. Quoi qu'il en soit, le Poëte joint tellement l'idée de charbons avec celle d'Acharniens qu'il leur fait presque invoquer une muse charbonniere. Car il la compare à la fumée qui sort du brasier quand on fait griller les viandes. Il faut passer ces mœurs & ces railleries à une République où grands & petits, nobles & roturiers, riches & pauvres, tout étoit égal en fait de politique & de liberté. Du reste Dicæopolis pour parodier jusqu'au bout la scene de Telephe badine sur la peur de ces charbons qu'il menaçoit; il leur pardonne, & met bas l'épée, quand les Acharniens ont laissé tomber leurs pierres.

La tréve étant concluë entre cet homme & ses compatriotes, il se détermine à leur par-

* Phayllus célébre par sa legereté à la course. Une Epigramme citée par le SCHOLIASTE dit qu'il avoit sauté l'espace de cinquante pieds. Apparemment qu'il ne s'agit pas d'un saut à platte terre.

parler en faveur des Lacédémoniens, quoique cette matiere lui paroisse infiniment délicate. Car, à l'en croire, les Athéniens, & tous ceux des bourgs de l'Attique veulent être loués, flattés, & caressés par les Orateurs. Ils ne veulent pas voir qu'on les trahit; ils ne cherchent qu'à juger du matin au soir, sur tout à condamner, sans s'embarrasser des affaires les plus essentielles de la Grece & de l'Etat. C'est ainsi que Demosthene dans la Tribune gourmandoit les Athéniens. On trouvera souvent en lisant notre Poëte, que j'ai eu raison de dire qu'il ne les gourmandoit pas moins sur le Théatre. „ Je „ sçai, (ajoute Dicæopolis au nom d'Aris„ tophane) je sçai ce qu'il m'en coûta pour „ ma Comédie de l'an passé. Cleon me „ traîna à leur Tribunal, & avec un bruit „ effroyable, il * déchargea sur moi des „ torrens d'impostures & de calomnies, en „ un mot je pensai périr dans le bourbier où „ il me plongea." Cette Comédie étoit intitulée les *Babyloniens* †, & Cleon y avoit été apparemment maltraité. Comme cette piece avoit été jouée vers le Printems aux fêtes Dionysiales en présence des Alliés qui apportoient alors leurs tributs à Athénes, Cleon en prit occasion d'accuser le Poëte d'avoir livré citoïens & l'Etat à la risée des étrangers. Il lui disputa même son droit de citoïen d'Attique. Aristophane se tira de cette affaire, ainsi que nous l'avons expliqué dans

* Cleon avoit la voix forte & enroüée. On le verra dans la suite.

† Comédie perduë.

dans le discours précédent. En jouant la Comédie des *Acharniens* il ne se trouva plus dans le même cas, puisqu'il la représenta aux fêtes Lenéennes sur la fin de l'Automne, tems où il n'y avoit plus d'étrangers dans la ville. C'est ce qui le fait parler si librement, & plus librement que jamais de la République & de Cleon. Le procés que lui fit Cleon donna lieu à la Comédie suivante intitulée *les Chevaliers*.

Le Villageois en finissant sa plainte s'avise d'un artifice comique pour parler sans danger en faveur des Lacédémoniens; c'est de se déguiser en gueux afin d'exciter davantage la pitié. „ Pourquoi tant de détours, dit le „ Chœur, prenés-moi le casque infernal du „ Poëte Jerôme, & parlés comme un Sisy-„ phe *. Ce Jerôme qu'on raille ici étoit „ un Poëte tragique †, mais extraordinaire „ &

* Sisyphe, selon la fable, revint des enfers. (Voyés *Philoctete* T. II. part. I. p. 84.) Voici comment NOEL DE CONTI raconte la chose après Démétrie sur les Olympies de Pindare „ Les autres maintiennent que (Si-„ syphe fut condamné à rouler sa pierre aux enfers) „ pour avoir déloyaument trompé les démons soûter-„ rains, disans qu'après sa mort il descendit aux enfers, „ & fit là bas un tour de son métier à Pluton. Com-„ me il étoit en l'article de la mort, il commanda à sa „ femme de jetter son corps emmi la place sans sépul-„ ture. Ce qu'elle ayant fait, il demanda permission „ à Pluton d'aller châtier sa femme qui tenoit si peu „ compte de lui, promettant de retourner en bref. „ Mais lui étant sa requeste accordée sous cette condi-„ tion, comme il eût derechef goûté l'air de ce mon-„ de, il ne voulut plus retourner en l'autre, jusqu'à „ tant que Mercure l'empoignant au collet, l'y rame-„ na, mettant en execution ledit Arrêt des Dieux con-„ tre lui. D'autres veulent encore que ce soit pour a-„ voir pris à force sa niece Tyrrho." *Trad. de* JAN DE MONTLYARD 1607.

† SUIDAS.

„ & irrégulier dans ses imaginations dépour-
„ vûës de jugement. Il visoit au terrible,
„ & ne laissoit pas de s'attirer quelquefois
„ des applaudissemens." Il avoit une grande & noire chevelure qu'Aristophane appelle perruque ou casque d'enfer, par allusion à un proverbe fait au sujet de ceux qui se rendoient invisibles par enchantement.

Afin d'exécuter son projet de gueuserie, le bourgeois d'Acharne frappe à la porte d'Euripide. Le valet Cephisophon ouvre. Euripide est-il ici, dit le Bourgeois? il y est & n'y est pas *, répond le valet. Il s'explique: c'est que le corps d'Euripide y est; à l'égard de son esprit, il bat la campagne pour recüeillir de petits vers. On appelle Euripide. Il se fait tirer l'oreille. Enfin il arrive; & Dicæopolis avec cet air guoguenard que prend volontiers Aristophane au sujet d'Euripide, demande par charité à ce Poëte quelqu'un de ses lambeaux tragiques dont il a coûtume de revêtir ses personnages. „ Car
„ enfin, dit-il, il me faut faire à ce peuple
„ un long discours qui étant mal dit me pro-
„ cureroit la mort."

Euripide lui propose plusieurs de ses diverses Tragédies. Mais l'autre répond toûjours,
„ Ce n'est pas cela: il y en a une dont le
„ Héros est encore plus déplorable." On nomme enfin Telephe. „ Justement, dit
„ le Bourgeois, ce sont ses haillons que je
„ demande. Hola quelqu'un, dit Euripide,
„ qu'on

* Ce mot paroît une parodie de quelques réponses ambiguës de ce goût qu'on trouve dans EURIPIDE, comme quand il fait dire au sujet d'Alceste, *elle vit & ne vit plus*. III. Vol. *Alceste* Act. I. S. IV. p. 106.

„ qu'on m'apporte les habits déchirés de Te-
„ lephe; on les trouvera ſur ceux de Thyeſ-
„ te *, & parmi ceux d'Ino.*"

On les apporte; & Dicæopolis s'en revêt en diſant quelques plaiſanteries de même goût; par exemple qu'il lui faut dans cette conjonćture paroître gueux, & non pas l'être, être riche aux yeux des ſpećtateurs, & pauvre en apparence pour amuſer de vaines paroles les ſots Acharniens.

Devenu gueux il importune de plus en plus Euripide par ſes demandes toutes comiques dans le même genre, juſqu'à lui demander un pacquet de ces herbes que vendoit ſa mere. C'eſt un reproche qu'Ariſtophane fait ſouvent à Euripide, que celui d'être fils d'une vendeuſe de légumes. Que la choſe ſoit vraye ou fauſſe, la diſcuſſion en eſt peu utile, & encore moins aiſée. Tout cela étoit extrêmement malin pour le tems. Euripide indigné fait fermer la porte au nés de Dicæopolis. Celui-ci metamorphoſé en Telephe en prend toutes les manieres & tous les geſtes. Il rappelle ſon courage, & avec la permiſſion qu'il obtient d'une partie du Chœur, il commence ſa harangue, ou plûtôt la parodie de la belle Scene de Telephe. On jugera de ces parodies de pieces perduës par celles qu'on verra de quelques Tragedies que nous avons.

Voici le fonds de la harangue où il faut ſuppoſer ce ſel de parodie. Dicæopolis prie les Athéniens de ne pas trouver mauvais qu'il oſe parler d'affaires d'Etat, quoique gueux, puiſ-

* Tragedies perduës.

puisqu'il fait une Tragedie, & que la Tragedie a pour objet ce qui est juste. Il ajoute que Cleon ne se plaindra plus qu'il parle mal de la République en presence des étrangers *. Tel est l'exorde. Il déclare ensuite ensuite qu'il hait les Lacédémoniens. „ Mais „ après tout, dit-il, pourquoi les accuser de „ la perte de nos vignes ? Au moins je ne „ parle point d'Athénes ; songés, dis-je, „ Messieurs, que je ne parle point de l'Etat. „ Mais quelques hommes perdus, diffamés, „ sans foi, sans loi, sans naissance, calomnierent les Mégariens. Tout devint Mégarien à leurs yeux. L'on n'apportoit rien „ au marché qui ne le fût, & qu'on ne confisquât sur ce pied-là. C'étoit peu. Nos „ jeunes étourdis dans l'yvresse vont à Mégare, & enlevent Simætha. Les Mégariens pour s'en venger dérobent deux „ courtisanes d'Aspasie. Voilà la source de „ la guerre qui inonde la Grece. Trois „ courtisanes ! Voilà la cause des emportemens de Periclès. Voilà pourquoi il a „ tant éclaté, tant foudroyé † dans le Sénat, & broüillé enfin la Grece entiere. „ Voilà le principe de cet Edit fatal qui interdisoit aux Mégariens la terre & la mer. „ Ceux-ci contraints par une cruelle necessité, prient les Lacédémoniens de solliciter pour eux la rescission d'un si funeste „ de-

* Il s'ensuit donc des paroles mêmes d'ARISTOPHANE, que cette Comédie parut aux fêtes de Bacchus sur la fin de l'automne, lorsque les étrangers n'étoient plus à Athénes.

† Ce passage est cité par CICERON, pour faire voir le caractere de l'éloquence de Periclès.

„ decret porté pour un ſujet ſi frivole. Nous „ n'écoutons ni les prieres ni les ſoumiſſions. „ De là les fureurs de la guerre & le bruit „ des armes. Il ne falloit pas cela, dira-t-„ on. Dites donc ce qu'il falloit faire?" c'eſt-à-dire comment ſe devoient comporter les Lacédémoniens. Dicæopolis en effet apporte aux Athéniens un exemple comique, mais qui ne ſouffre pas de réponſe. „ Si „ quelque Lacédémonien eût enlevé un „ chien à ceux de Seriphe * la moindre de „ vos Iſles, & qu'on vînt vous demander „ juſtice, ne vous verroit-on pas auſſi-tôt „ en mouvement pour équiper trente vaiſ-„ ſeaux afin de venger cette injure? &c."

Le Chœur ſe partage en deux bandes, dont l'une blâme, & l'autre approuve l'Orateur. L'une trouve qu'il dit la verité, l'autre prétend qu'il ne faut pas la dire. Grand bruit de part & d'autre. La diſcorde qui s'en mêle fait qu'on appelle à grands cris Lamachus au ſecours.

Il vole ſur le champ à ce cri de guerre. Il fait l'empreſſé comme s'il s'agiſſoit d'une ſurpriſe de l'ennemi, ou d'une ſédition fort ſérieuſe. On lui défére un gueux qui parle avec audace des affaires d'Etat, & calomnie la République. Dicæopolis fait beaucoup de ſoumiſſions railleuſes au grand Lamachus pour obtenir un moment d'audience. Il contrefait l'effrayé à la vûë de l'armure, des plumes, & des aigrettes du terrible guerrier. Ain-

* Seriphe, petite Iſle de la mer Egée, une des Cyclades, rocher pelé, & preſque déſert du tems d'ARISTOPHANE.

Ainsi l'appelle-t-il en tremblant pour le rendre ridicule au suprême degré. C'est, si je ne me trompe, une imitation burlesque de l'adieu d'Hector à Andromaque, qui est un des plus beaux endroits d'Homere. Car Hector en disant à son épouse un adieu qui fut le dernier, remarqua que l'enfant Astyanax qu'elle tenoit entre ses bras eut peur du casque chargé d'aigrettes que portoit son pere; & il est dit qu'Hector le mit bas. Dicæopolis tout saisi d'effroi prie Lamachus d'en faire de même. Le Général qui sent la raillerie veut se fâcher. Mais le prétendu gueux quitte son personnage, redevient lui-même, fait le fâché à son tour, & muni de ses Traités comme d'un bouclier, il fait face à son adversaire. Il lui reproche assés nettement d'avoir été fait Général plûtôt par la voye de l'argent, que par celle du mérite. *Il lui* insulte sur sa jeunesse & son oisiveté, tandis qu'il profite (comme beaucoup d'autres qu'il insinuë) des recompenses dûës aux services & à la valeur. O République, s'écrie Lamachus, doit-on supporter ces outrages! Non, répond Dicæopolis, on ne devroit pas les souffrir, si tu n'étois pas au service de la République.

Le premier jure une guerre éternelle aux Peloponnésiens; & l'autre en vertu de ses Traités leur permet à tous le commerce avec Athénes, excepté en faveur de Lamachus. Tous deux s'étant retirés, le Choeur fait un de ces intermedes satyriques *, que j'appellerai discours aux spectateurs.

On

* Parabasis.

On y parle en faveur & au nom du Poëte. Par la bouche du Chœur il se lave des calomnies que ses ennemis ont lancées contre lui ; il se justifie en particulier sur l'accusation d'avoir maltraité le Peuple & l'Etat dans ses Comédies *. Il prétend au contraire mériter de grandes récompenses pour avoir tâché de détromper les Athéniens au sujet des vaines promesses des nations étrangéres. Mais il se justifie avec hauteur & avec dérision. Plus cynique & non moins hardi que Demosthene, il traite ses citoïens d'enfans, & de duppes. Il leur reproche leur imbécillité à se laisser séduire par les fades louanges des étrangers qui se récrient sur la beauté d'Athénes, & qui ne font rien pour elle ; tandis que lui Aristophane a seul osé leur dire la verité en plein Theatre au péril de sa vie. Il ajoute qu'à ce seul titre de veridique censeur, il est devenu l'objet de la curiosité de tous les Alliés & tributaires d'Athénes : „ Que même sa gloire a été si loin „ que le Roi de Perse interrogeant un jour „ les Ambassadeurs de Lacédémone après „ leur avoir demandé quels Peuples de la „ Grece avoient le plus de forces sur mer, „ les questionna ensuite sur Aristophane & „ sur les sujets ordinaires de ses traits satyri- „ ques, ajoutant que ses conseils tendoient „ au bien, & que si les Athéniens les sui- „ voient, ils séroient les maîtres de la Gre- „ ce. C'est pour cela, (continuë-t-on) que „ les

* Dans celles que nous n'avons plus, sur tout dans les Babyloniens. La prémiere de toutes étoit intitulée *les Daitaliens.*

„ les Lacédémoniens demandent qu'on leur
„ rende Egine pour préliminaire de la paix,
„ non qu'ils se soucient beaucoup de ce port,
„ mais afin de nuire à ce Poëte *." Du reste le Chœur demande aux spectateurs qu'on laisse faire Aristophane, qu'il n'a en vûë que le bien public, & qu'il le procurera de toutes ses forces, non par des adulations basses, & par des souplesses artificieuses; mais par de salutaires avis. Il défie Cléon. Qu'en auroit-il à craindre, ayant pour lui la droiture & l'équité, assuré d'ailleurs qu'il ne sera jamais repréhensible de lâcheté en fait de bien public, comme l'a été son ennemi? Il n'y a certainement plus de République où l'on ose parler sur ce ton, & dans une Comédie, aux premieres personnes de l'Etat, & à la République assemblée.

Je me suis étendu sur ce point, parce qu'il jette un grand jour sur les inimitiés personnelles entre Aristophane & Cléon, sur la réputation du Poëte, & sur le caractere de la vieille Comédie. Il seroit à souhaiter que nous eussions de même la clef de quantité d'autres particularités, surtout de l'inimitié d'Aristophane & d'Euripide. L'Acte finit par une réprimande du Chœur qui reproche à la République la préférence qu'elle donne aux jeunes citoiens sur les anciens dans le gouvernement de l'Etat, & le commandement des armées. Cela regarde en partie La-

* Il falloit qu'ARISTOPHANE eût du bien dans Egine. Aussi Cléon l'avoit-il accusé d'être Eginete. *Voyés le Discours préliminaire, p. 205.*

Lamachus. Il étoit jeune, & il n'avoit pas encore fait parler en sa faveur les belles actions qu'il fit depuis, & qui obligerent Aristophane de lui rendre justice.

ACTE III.

Tout le reste de cette piece n'est ni long, ni curieux, & demande moins de discussion. Dicæopolis revient, & marque sur le Théatre le marché où il permet aux Peloponnésiens, aux Mégariens, & aux Béotiens de venir faire le négoce pour lui à l'exclusion de Lamachus, comme il le lui avoit déclaré. Il ordonne de tout, comme s'il étoit le maître absolu en vertu de son Traité avec Lacédémone.

Le marché ouvert, un Mégarien affamé, à cause du commerce interrompu par la guerre, vient apporter des marchandises. Ce sont ses enfans qu'il instruit à contrefaire le cri des porcs pour les vendre : Scene du plus bas comique. Un délateur survient, & crie *haro* pour avoir sa part de la confiscation. Dicæopolis le confond : Autre Scene mieux entenduë, pour faire conclure que la paix faite, il n'y aura plus de Cleonyme, plus d'Hyperbolus, ni d'autres pareils fripons qui sont tous nommés par leur nom, toûjours prêts à déférer leurs citoïens, & à s'enrichir par les délations.

ACTE IV.

Un Béotien riche & chargé de quantité de denrées, herbes, poissons, gibier de tou-

te espece arrive à son tour au marché. Un autre délateur accourt. On le baffoüé. Le valet de Lamachus vient de la part de son maître pour faire quelque achat. On le congédie impitoïablement. Le Choeur commence à voir les grands biens que produit la paix, & à la souhaiter. Un Hérault annonce cette paix à toute la famille de Dicæopolis, & l'exhorte à la célébrer par une fête. Un miserable Laboureur qui a perdu ses boeufs veut y prendre part; & un nouveau marié vient offrir des présens à Dicæopolis pour participer, s'il est possible, à son bonheur. Mais ce bonheur incommunicable est réservé à Dicæopolis qui seul a sçû connoître le prix de la paix, & se la procurer. Deux couriers arrivent : l'un demande Lamachus, & lui dit, qu'il faut courir aux armes contre les Béotiens; l'autre invite Dicæopolis à un festin. Cela fait un contraste ridicule. Car Lamachus va malgré lui à la guerre, & le Villageois vole au festin après bien des railleries sur Lamachus, & une antithese soutenuë de termes de guerre & de cuisine.

ACTE V.

On annonce comiquement que Lamachus est blessé, & qu'on le ramene avec les fuyards. Il paroît lui-même déplorant son destin, & il sert de joüet à Dicæopolis qui a bien dîné.

Ceux qui connoissent Aristophane me sçauront gré de ma brieveté sur les derniers Actes de cette Comedie. Il y en a d'entie-res,

ces sur lesquelles il sera difficile & peu necessaire de s'arrêter davantage.

LES CHEVALIERS,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

*Cette Comédie fut joüée la 7. année de la guerre du Peloponnese, aux Fêtes de Bacchus Lenéen, la 4. année de la 88. Olympiade, sous l'Archonte Stratoclès *.*

PLUTAR. *dans Solon, trad. d'AMYOT.*

„ SOLON voulant (dit Plutarque) que „ les offices & magistratures demeurassent entre les mains des riches citoïens „ comme ils étoient, & au demeurant mê„ler l'authorité du gouvernement; de sorte „ que le menu peuple en eût sa part, ce „ qu'il n'avoit pas auparavant, il fit une gé„nérale estimation des biens de chaque par„ticulier citoïen: & de ceux qui se trou„verent avoir du revenu annuel, jusqu'à la „ quantité de cinq cens minots & au-dessus, „ tant en grains qu'en fruits liquides, il en „ fit le premier ordre, & les appella *Penta„cosiomedimnes* †, c'est-à-dire, ayant cinq „ cens minots de revenu: & ceux qui en „ avoient trois cens, & pouvoient entrete„nir un cheval de service, il les mit au se„cond

* La preuve est tirée d'une préface Grecque, & des paroles du Poëte qu'on citera.

† Medimnus, mesure Antique.

„ cond rang, & les appella *Chevaliers*.
„ Ceux qui n'en avoient que deux cens fu-
„ rent mis au troisiéme rang, & appellés
„ *Zeugites*. Tous les autres au-dessous s'ap-
„ pelloient *Thetes*, comme qui diroit mer-
„ cenaires ou manœuvres vivans de leurs
„ bras, ausquels il ne permit tenir ni exer-
„ cer aucun office public; & ne joüissoient
„ du droit de bourgeoisie, sinon en tant
„ qu'ils avoient droit aux élections, aux as-
„ semblées de ville, & aux jugemens esquels
„ le peuple jugeoit souverainement."

Le titre de cette piece étant ainsi connu, il sera aisé de voir qu'elle n'est qu'une violente satyre de Cléon Thrésorier & Général d'armée. Une haine particuliere, autant que l'amour du bien public, poussa Aristophane à se déchaîner si furieusement contre un homme si puissant. Cléon avoit accusé le Poëte d'un crime grave, comme nous l'avons dit, & il lui avoit disputé son droit de bourgeoisie. Voilà la cause secrette du déchainement. Du reste, Cléon étoit d'une insolence extrême. Nul Auteur n'en dit du bien. Fils de corroyeur & corroyeur lui-même, il s'étoit élevé par la brigue, & apparemment par une sorte de mérite, tel qu'il le falloit pour réussir dans une République. Il avoit une voix terrible & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses interêts. Enflé d'un succès extraordinaire que lui procura la fortune plutôt que la bravoure, il devint presque le maître de l'Etat : & ce fut lorsqu'il étoit au comble de sa gloire qu'Aristophane osa l'attaquer, non plus indirectement,

Pag. 205. & dans la Comédie précedente.

ment,

ment, mais en le produisant lui-même sur le Théatre. On reproche à Cléon le péculat, de l'ardeur à s'attirer des présens, de l'adresse à séduire le peuple, & le vol d'une belle action qui n'étoit pas à lui. Voici l'occasion qui l'éleva à un si haut degré de pouvoir.

Pyle, petite ville du Peloponnese, située sur le bord de la mer, vis-à-vis l'Isle Sphacterie, & dans le territoire de Coryphasion, avoit été abandonnée & dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Demosthene qui y aborda avec deux flottes, engagea, quoiqu'avec peine, Eurymedon & Sophocle à la fortifier & à s'en faire une place d'armes, d'où l'on pourroit aisément infester les Lacédémoniens, qui n'en étoient éloignés que d'environ quatre cens stades. Ce projet s'exécuta; & il étoit en effet si important, que les Lacédémoniens firent tous leurs efforts pour reprendre Pyle. Elle devint même l'objet principal d'Athénes & de Lacédémone jusqu'à la fin de la guerre. Les Lacédémoniens ne manquerent pas de l'assieger, & pour en venir plus aisément à bout, ils jetterent des troupes dans la petite Isle voisine : mais comme les flottes agissoient de part & d'autre, les troupes de l'isle se trouverent interceptées, & manquerent bien-tôt de tout. Les Athéniens de leur côté ne souffroient pas moins dans Pyle; de sorte qu'eux & les ennemis étoient également assiégeans & assiegés, les premiers dans la ville, & les seconds dans l'Isle, victimes les uns & les autres de leur opiniâtreté. Cependant les Lacédémoniens

THUCYD. L. 4.

20 lieuës.

envoyerent des Députés à Athénes pour demander une composition honorable, afin de tirer leurs troupes de Sphacterie. Leurs demandes étoient justes, & même soumises. Leur harangue chés Thucydide en fait foi. Mais Cléon s'opposa vivement à tout accord avec les Lacédémoniens, jusqu'à maltraiter de paroles leurs Ambassadeurs. Demosthene à son tour se voyant dépourvu de vivres & de secours, envoya son collegue Nicias à Athénes, pour engager la Republique à secourir l'armée ou à entrer en négociation avec les ennemis. Le peuple d'Athénes irrité de ce mauvais succès, commença à s'en prendre à Cléon; mais Cléon pour se tirer d'intrigue, rejettoit la faute sur l'incapacité ou la lenteur des deux Généraux; & il se vantoit publiquement de prendre l'Isle en vingt jours, si on le faisoit Général. Nicias le prend au mot. Cléon croit que c'est une feinte, & ne recule point; mais voyant que Nicias songeoit tout de bon à abdiquer le commandement, il commence à faire naître difficultés sur difficultés, pour faire oublier ce qu'il avoit témérairement avancé. On n'en fut point duppe; & ce qui est surprenant, on le fit Général malgré lui, avec ordre de partir pour le siege. Il fut plus heureux qu'il n'avoit été prudent: car comme il étoit en chemin, Demosthene brûla un petit bois de l'Isle qui incommodoit fort ses troupes; & par-là, la prise de Sphacterie lui devint si facile, qu'il n'étoit plus besoin de secours. Cléon arrive, se joint à lui, & tous deux contraignent les soldats qui étoient dans l'Isle à se rendre. On les emmena à Athé-

Athénes dans un triste état. Cléon revenu triomphant, contre l'attente publique, devient plus que jamais l'idole du peuple qui lui attribue cet exploit, & le regarde comme le plus grand Capitaine de son siecle. C'est ce qui le rendit extrémement odieux aux principaux Athéniens, sur tout aux Chevaliers, qui le haïssoient déja à cause de sa basse naissance, & de ses emplois obtenus à leur préjudice. Aristophane pour démasquer cet homme vil, eut la hardiesse d'en faire un sujet de Comédie, sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de joüer lui-même le rôle de Cléon ; & il monta sur le Théatre pour la premiere fois, aucun des Comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barboüilla le visage de lie faute de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assés hardi pour faire un masque ressemblant à Cleon, comme on en faisoit pour ceux qu'on vouloit joüer en public.

Deux choses empêchent qu'on ne puisse prendre aujourd'hui à cette piece tout le plaisir qu'elle fit aux Athéniens, à sçavoir une infinité de traits personnels sur un homme qui ne nous interesse pas, & un style composé d'énigmes & d'anecdotes, dont il n'est pas toujours aisé de trouver le vrai sens. Nous tâcherons de ne rien omettre d'essentiel par rapport au but principal.

ACTE I.

Demosthene & Nicias vêtus en esclaves, ouvrent la scene. Le premier crie de toute

ſa force, comme s'il venoit d'être battu. Il envoye au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien * qui s'eſt introduit depuis peu dans la maiſon, & qui roue de coups les eſclaves. Allegorie ingénieuſe: car la maiſon c'eſt Athénes; le Paphlagonien c'eſt Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, mais par alluſion † à ſa voix rauque & ſemblable au bruit des flots. Les eſclaves ſont les premiers de la République, tels que Demoſthene & Nicias, auſſi-bien que la République même. Le maître de la maiſon, c'eſt le peuple. Cette ſatyre eſt autant contre le peuple & l'Etat, que contre Cléon.

On voit que le reproche de Plutarque tombe de lui-même, quand il blâme Ariſtophane d'avoir fait parler des Orateurs en eſclaves, ſans garder la bienſéance des caracteres. Dans le tour allegorique qu'il a pris de repréſenter ces grands hommes, & les meilleures têtes de l'Etat, comme des eſclaves d'un vieillard capricieux maltraités par un homme vil, pouvoit-il mieux garder la décence des caracteres, qu'en les faiſant parler en véritables eſclaves? Il eſt vrai qu'il outre beaucoup; mais il ne force le pinceau que pour jetter plus de ridicule ſur eux, ſur Cléon, ſur les Magiſtrats, ſur le Peuple, & ſur tout le Gouvernement.

Nicias peſte auſſi de ſon côté contre le nouveau venu, & il invite ſon ami & ſon compagnon d'armes, à faire avec lui une la-

* Paphlagonie, Region de l'Aſie mineure, dont LUCIEN dit que les habitans étoient ſuperſtitieux & bêtes.

† παφλάζω *fervere*.

lamentation, qui devient risible par la parodie d'un air digne du Musicien Olympus *. Demosthene est d'avis de laisser les pleurs, & de songer aux moyens de se délivrer. Il se fait entr'eux un combat à qui prononcera le grand mot, le mot décisif. Nicias cherche à le dire à la façon d'Euripide, à dire & ne dire pas, à parler d'une maniere couverte & intelligible. Aristophane fait allusion à la maniere adroite & embarrassée dont Phedre découvre à sa confidente son amour pour Hippolyte.

Tu connois ce fils de l'Amazone; RACINE, *après* EURIPIDE.
Ce Prince si long-tems par moi-même opprimé.

OENONE.

Hippolyte, grands Dieux!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Voilà précisément la scene & l'endroit que raille Aristophane dans Euripide. On peut juger sur ce seul trait s'il est croïable, quand il raille ce Poëte. Il nous le peint par tout comme un homme très-rusé. Peut-être en étoit-il quelque chose: mais on ne croira pas aisément sur la foi d'un ennemi envenimé, qu'Euripide fût un homme dangereux,

* Olympus étoit un ancien joueur de flûte, instruit (disoit la fable) par Marsyas. Le Poëte parodie quelque air connu, & en général les Poëtes Tragiques, qui faisoient quelquefois pleurer leurs Chœurs en Musique.

gereux, & encore moins que ce fût un Poëte médiocre. Athénes n'étoit pas duppe de ces Parodies Comiques.

Le grand mot qu'aucun des deux Orateurs n'oferoit dire, comme Phedre n'osoit nommer Hippolyte, c'est le mot *fuyons chés les Lacédémoniens* *. L'un portant l'autre le disent enfin sans le dire, & cela en joignant les syllabes qu'ils séparoient: c'est un jeu de mots & de Théatre. La fuite chés les ennemis étoit une fâcheuse ressource où les Athéniens reduisoient souvent leurs plus grands hommes, par la crainte de l'ostracisme où de quelque chose de pis. Sans compter Miltiade, Themistocle & tant d'autres, Alcibiade étant à la célebre expédition de Sicile, & se voïant rappellé pour répondre à ceux qui l'accusoient d'impieté, jugea à propos d'user de cette recette. Nous aurons sujet d'en parler dans la suite.

Retenu par la crainte, Nicias veut prendre le parti de se refugier aux autels des Dieux. „ Quels Dieux, dit Demosthene; „ en tenés-vous? Oüi, répond Nicias; car „ ils me persécutent si injustement, qu'il me „ faut bien croire qu'il y en a". Ce mot impie est allegué pour faire soupçonner l'un & l'autre d'impieté. Cette accusation se trouve souvent dans Aristophane. Au reste c'est à peu près la réponse que fit Diogene à un Apoticaire, & Theodore le Philosophe à un autre, étant interrogés, s'ils croïoient aux Dieux.

Diog. Laert. l. 6. Sec. 42. & l. 11. Sec. 103.

* Μολῶμαι fuir, αὐτομολῶμαι s'enfuir chés les ennemis.

Dieux. „ Sans doute (disoient-ils chacun à
„ celui qui leur faisoit la question) puisque
„ je vous crois leur ennemi". Demosthene
& Nicias s'avisent enfin d'exposer la chose aux
Spectateurs, à condition qu'ils applaudiront.

Demosthene fait l'exposé par une énigme
dont voici le sens. „ Nous avons un maître
„ dur *, mangeur de feves, homme colere
„ & emporté, *Pycnitien* † de nation, vieil-
„ lard difficile & sourd. Il y a quelque tems
„ qu'il s'est avisé d'acheter un esclave Paphla-
„ gonien, corroyeur, homme intriguant
„ & délateur fieffé. Ce fripon connoissant
„ bien son vieillard s'est étudié à le flatter,
„ à le gagner, & à le séduire par ses insinua-
„ tions. Peuple d'Athénes, lui disoit-il, re-
„ posés-vous après les jugemens, bûvés,
„ mangés, prenés ce qu'on donne aux As-
„ semblées ‡: Voulés-vous souper chés moi?
„ & semblables impertinences. Par ce mo-
„ yen il s'est insinué dans les bonnes graces
„ du vieillard, & nous a pillés tous. Par
„ exemple il m'a escamotté mon gâteau de
„ Pyle ¶. Il a toûjours le foüet § de cuir en
„ main

* Il designe le peuple & les Magistrats. Ils pressoient des feves entre leurs dens, pour ne pas dormir à l'audience ; & les guerriers prenoient de l'ail ; c'est pourquoi Aristophane les appelle souvent mangeurs d'ail.

† Du terme *Pnyx*, lieu de l'assemblée du peuple.

‡ C'étoient trois oboles, ou une demi dragme. Nous aurons souvent lieu d'en parler. Cléon établit qu'on donneroit trois oboles à chacun des six milles Juges au lieu de deux qu'on donnoit auparavant. Le Triobole valoit cinq sols de notre monnoye.

¶ Allusion à la victoire de Pyle dont Cléon eut tout l'honneur, quoique Demosthene eût tout disposé.

§ Allusion au métier du pere de Cléon.

„ main pour frapper, & pour empêcher les
„ Orateurs d'approcher du vieillard. Celui-
„ ci radote, & dit des Oracles. *Alors le*
„ Paphlagonien l'obſéde, nous calomnie,
„ nous menace, & tire de nous des préſents,
„ en criant, voyés comme j'ai traité Hylas. Si
„ vous ne donnés, vous mourrés dès ce jour.
„ Que faire? Il faut donner".

Demoſthene après ces mots revient à Nicias, & lui demande quelle ſera leur reſſource. „ La fuite, dit celui-ci; mais répond
„ l'autre, le Paphlagonien s'en appercevra:
„ car il a l'œil à tout. Il a un pied à Pyle,
„ & l'autre au Barreau;

> * Ses deux mains ſont au païs d'Etolie
> Et ſon eſprit eſt en la Clopidie †.

pour dire qu'il ne ſonge qu'à voler. „ *Il faut*
„ donc mourir, dit Nicias; *mourons au*
„ moins en braves gens. Comment, reprend
„ Demoſthene? Prenons, dit l'autre, du
„ ſang de taureau. Eſt-il rien de plus déſi-
„ rable que le ſort de Themiſtocle"? C'eſt que le bruit populaire étoit que Themiſtocle avoit pris pour s'empoiſonner du ſang de taureau. Demoſthene avoüe qu'il aime mieux boire du vin, pour bien déliberer ſur le parti qu'ils prendront. Cet Orateur aimoit à boire, puiſqu'on le pince à ce ſujet. Il vante ici beaucoup la puiſſance du vin dans les

* AMYOT Trad. de PLUTARQUE, Traité de la Curioſité.

† Clopidie, comme ſi c'étoit un païs. Jeu de mots ſur le terme κλέπτειν voler.

les conjonctures délicates de la vie, & il engage Nicias à aller voler une bouteille. Il ne faut pas oublier qu'ils agissent l'un & l'autre en esclaves, & que tout cela est allégorique & rempli d'allusions qui nous sont échappées. Si on les retrouvoit toutes, peut être blâmeroit-on moins Aristophane.

Nicias revient avec la bouteille fort content d'avoir trouvé le Paphlagonien dans un sommeil d'yvresse, après s'être gorgé de confiscations & couché sur un cuir. Ce cuir revient toûjours pour confondre Cléon sur sa naissance. Demosthene boit avidement en vrai esclave; & le premier conseil que lui dicte Bacchus, c'est d'engager Nicias à voler les Oracles qui sont entre les mains du Paphlagonien. On les dérobe, & on les lit. C'est une autre énigme un peu moins claire pour nous qu'elle ne l'étoit pour les Athéniens. L'Oracle dit, „ D'abord un vendeur „ de toile gouvernera l'Etat; (c'est Eucrates) * puis un vendeur de moutons, (c'est „ Lysicles) un plus méchant lui succedera, „ & ce successeur sera le vendeur de cuir, „ le Paphlagonien, le broüillon, l'homme „ vorace & à voix bruyante, en un mot „ Cléon. Car il est écrit dans les Destins „ que tous les vendeurs se succederont. Mais „ qui pourra supplanter le corroyeur qui a „ supplanté le boucher"? Demosthene dit en lisant toûjours, que ce sera un vendeur de chair cuite ou de boudins. Peut-on rien imagi-

* Eucrates, Lysicles, & Cléon successivement Questeurs ou Thrésoriers.

giner de plus cruel contre une République telle qu'Athénes?

Nicias & son ami s'empressent à chercher l'heureux liberateur prédit par l'Oracle; & il se presente justement à eux un homme de cette espece * nommé *Agoracritus* qu'ils prient de sauver la République. L'on croit que ce personnage représentoit allegoriquement Hyperbolus, homme vil dont nous avons déja parlé. Cette fiction, toute basse qu'elle nous paroît, n'en étoit que plus caustique contre les Athéniens qui faisoient quelquefois entrer dans le Gouvernement des gens très-méprisables.

„ O l'heureux homme, (s'écrient les deux „ Orateurs, à la vûë d'Agoracrite) vous n'êtes „ rien aujourd'hui, & demain vous serés „ tout" †. Le bon de l'affaire c'est que ce manant auquel ils s'adressent paroît avec une table remplie de viandes cuites; & qu'au lieu de lui parler de sa marchandise, les deux Orateurs l'abordent & le saluent respectueusement comme le Chef & l'Ange tutelaire de la République. Celui-ci aussi surpris que l'*homme aux fagots* de Moliere qu'on fait Medecin malgré lui, les regarde l'un après l'autre. „ Voyés-vous, continuë Demosthene, „ tout ce Peuple nombreux; vous en serés „ le maître, & l'arbitre souverain. Vous „ maltraiterés & emprisonnerés, même les „ Généraux d'armée. Montés sur votre ta- „ ble

* C'étoit un vendeur de chair cuite avec sa boutique portative.

† Ce mot étoit plaisant, parce qu'il étoit vrai dans un état aussi capricieux que celui d'Athénes.

„ ble & regardés ces Isles, ces ports, ces
„ vaisseaux, ces marchés. Jettés un regard
„ à droite sur le Carie, & un autre à gauche
„ sur Chalcédoine * vous pourrés vendre
„ tout cela. L'Oracle l'a déclaré".

Cet homme étonné de tous les honneurs qu'on lui rend ne sçauroit concevoir que n'étant qu'un miserable il puisse devenir un si grand homme; „ Bon, lui replique-t-on, „ c'est à cause de cela même". Il a beau dire qu'il sçait à peine lire, qu'il est indigne en toutes manieres d'un si grand honneur; on lui persuade que ce sont là justement les qualités qu'il faut pour gouverner dans le tems présent. On lui lit l'oracle énigmatique & burlesque qui le regarde, à sçavoir que le Milan Paphlagonien, c'est-à-dire le voleur Cléon sera dompté par le Dragon, c'est-à-dire par l'andouille, ou plutôt par le faiseur d'andouilles.

Agoracrite a de la peine à revenir de son étonnement, tant il se croit peu né pour gouverner. „ Pauvre homme, lui dit De-
„ mosthene, tu n'auras qu'à faire ton mé-
„ tier. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à
„ user d'enveloppes †, tout broüiller, atti-
„ rer le peuple par des caresses de cuisine,
„ &

* La Carie & Chalcedoine étoient aux deux extrémités, l'une au midi, l'autre au nord d'Athénes dont elles étoient tributaires. Ainsi Agoracrite ne pouvoit les regarder ensemble sans se divariquer la vûë, comme il le dit plaisamment. La Carie & Chalcédoine sont aux deux extrêmités de l'Asie, ayant entr'elles toute la mer Egée, l'Hellespont, & la Propontide.

† Allusion au métier de cet homme comparé à la maniere dont Cléon en usoit dans le Gouvernement.

„ & le dupper. Voilà ce que tu fais. Tu
„ as outre cela d'autres excellentes qualités
„ pour le peuple, la voix forte, l'éloquen-
„ ce impudente, le génie malin, & la char-
„ latanerie du marche. Crois-moi, tu vaux
„ trop, & tu as tout ce qu'il faut pour le
„ gouvernement". On l'exhorte à attaquer
le Paphlagonien; entreprise hardie. Il en
sent tout le poids, & il demande qui le se-
condera. Les riches? ils respectent Cléon.
Les pauvres? ils le craignent. Demosthe-
ne lui promet l'assistance des Chevaliers en-
nemis jurés de Cléon, celle des spectateurs,
la sienne, & celle des Dieux. Il l'exhorte
plaisamment à ne rien craindre. „ Car,
„ dit-il, ce n'est pas Cléon lui-même qui
„ paroîtra; puisqu'aucun artisan n'a osé fai-
„ re son masque. Mais on le reconnoîtra
„ si bien qu'on croira le voir lui-même".
Nicias avertit aussi-tôt par un cri effrayant,
que le Paphlagonien s'est réveillé, & qu'il
va paroître. L'on ne sçauroit certainement
mieux préparer l'arrivée d'un scélerat sur le
Théatre, que le fait ici Aristophane depuis
la premiere Scene. Moliere l'a peut-être
imité dans l'artifice qu'il a employé à prépa-
rer ainsi les spectateurs à son Tartuffe, qui
ne se montre qu'après avoir été ébauché par
autant de coups de pinceau que Cléon.
On ne peut nier du moins que Moliere
n'ait pris d'Aristophane l'idée & les traits du
Medecin malgré lui. On le reconnoît dans
Agoracrite qui malgré lui devient un grand
homme d'Etat.

Cléon paroît en réprimandant d'une voix
terrible les deux esclaves. Il semble leur re-
procher

procher obſcurément de ſolliciter ceux des Chalcis à la révolte. Les Chalcidiens ſe révoltérent en effet un ou deux ans après *. Ce ſoupçon que jette Ariſtophane ſur Demoſthene & Nicias eſt bien odieux, & montre bien la liberté de l'ancienne Comédie. Demoſthene de ſon côté appelle à grands cris Agoracrite qui s'enfuït en tremblant. A ſon défaut l'Orateur appelle au ſecours les Chevaliers qui viennent en Chœur. Il les arrange comme s'il s'agiſſoit de livrer bataille †. Le Chœur répond à ſes cris, & tout retentit de ces mots: „ Frappés, frappés cet ennemi des „ Chevaliers & du peuple, ce gouffre de „ déprédations & de rapines; prenés garde „ qu'il n'échappe. Car il ſçait les routes „ détournées d'Eucrates". On taxe ici obſcurément la ſoupleſſe & la baſſe naiſſance de l'un & de l'autre.

Cléon fort embarraſſé de cette eſpéce de ſédition appelle à ſon aide les Juges. Il leur donne l'épithéte de *Triobolaires* par égard à l'honoraire qu'il avoit fait augmenter pour eux: & il leur fait entendre qu'il les nourrit par ſes délations & ſes clameurs. Mais les Juges ne viennent point. Le Chœur allegue ſes raiſons contre Cléon, à ſçavoir qu'il dévore la patrie. Celui-ci flatte les Chevaliers pour les appaiſer. „ Quoi, s'é- „ crie-t-il, traiter ainſi un homme qui vou- „ loit

* La huitiéme année de la guerre ſous l'Arch. Iſarchus. THUCYD. *l.* 4.

† Alluſion à l'expédition de Pyle, où Demoſthene & Cléon commandoient par indivis.

„ loit ouvrir l'avis de vous faire ériger un „ monument en memoire de votre bra- „ voure *". Le Chœur n'est pas la duppe de cette basse adulation, & menace de plus en plus son ennemi.

Agoracritus qui s'étoit caché, voyant qu'il n'y a rien à craindre & qu'il sera soûtenu, vient droit à Cleon dont l'aspect l'avoit d'abord épouvanté, & il se vante de dompter ce rival malgré sa voix de tonnerre. On consent à ce combat; combat entierement comique, puisqu'il s'agit entre les deux rivaux de sçavoir qui l'emportera par la force des poumons, & par l'impudence, qui sont les deux uniques talens que les Chevaliers reconnoissent dans Cléon †. Thucydide & Plutarque disent qu'en effet il étoit mauvais Capitaine, & citoyen turbulent. Les Historiens s'accordent assés avec le Poëte.

Cléon qui sent quel est le concurrent à qui il a affaire, commence par vouloir le rendre suspect d'intelligence avec les ennemis: ruse ordinaire qui lui réüssissoit, & qui montre son caractere de délateur. Mais il trouve un adversaire digne de lui. Car Agoracritus l'accuse lui d'aller à jeun au Prytanée, & d'en sortir rassasié. Il feint même malignement qu'il a tous les vices qu'il veut reprocher à Cléon, & il les expose en termes allégoriques, & tirés du mé-

* Ce trait a l'air d'une satyre contre les Chevaliers. Il tombe cependant plus à plomb sur Cléon.

† THUCYD. l. 4. PLUT. dans Periclès & ailleurs.

métier de Cléon & du sien. Les deux combattans sont aux prises. Ils s'accablent de clameurs & d'injures coup sur coup. Cléon insiste, tonne, menace, & crie d'une voix de Stentor. Agoracritus replique, le bat d'estoc & de taille, & ne cede pas un pouce de terrain. C'est un combat singulier fort vif où les bottes sont autant de coups de dent qui emportent le morceau. Mais cette alternative d'injures quoique pleine du sel le plus mordant sur Cléon n'est pas propre pour notre langue & nos mœurs. L'affaire de Pyle mise en assaisonnement burlesque en fait presque tout le prix. On peut imaginer ce que c'est que de voir aux prises deux Athlétes tels qu'un faiseur de saucisses, & un Général d'armée aussi accrédité qu'insolent, qui disputent le prix de l'impudence & de l'étenduë de la voix pour montrer qu'ils sont propres à se mêler du gouvernement d'Athénes. Il n'est presque point de crimes infamans qu'ils ne s'imputent mutuellement, & par-là ils font la preuve, suivant l'idée du Poëte comique. Trait hardi, s'il y en eût jamais, & si souvent répété qu'il est incóncevable comment l'Etat Athénien pouvoit l'entendre & le souffrir. Mais la politique étoit de laisser dire & de toûjours faire. Pour conclusion Agoracritus & Cléon se citent l'un l'autre devant les Juges, & courent s'entr'accuser.

L'intermede du Chœur est un discours adressé en partie aux spectateurs. On y dit la raison qui a engagé le Poëte à donner pour la premiere fois cette piece en son nom,

Parabase.

nom, ce qu'il n'avoit encore osé faire d'aucune autre Comédie. C'est qu'il *regardoit*, dit-on, l'art comique comme une chose très épineuse; & que le sort de ses prédecesseurs, même des plus célébres, tels que Magnès, Cratinus, Cratès, &c. lui faisoit peur. On y parle des anciens guerriers Athéniens plus braves & moins interessés que ceux du tems présent avec qui on les compare. Enfin le Chœur y vante ses belles actions, c'est-à-dire celles du second ordre des Athéniens. Le tout est mêlé d'invocations aux Dieux, à la maniere des Chœurs, & traité avec autant de malice que d'allegorie.

ACTE II.

Dès que Agoracritus reparoît, *il* annonce au Chœur impatient de sçavoir le succès de sa dispute avec Cléon en presence du Sénat, que Cléon a été honteusement vaincu. Il raconte la chose en détail, mais d'une maniere bouffonne Car en se faisant le singe de Cléon, il le bat par ses propres armes. Voici la substance du démêlé. „ Cléon, „ dit Agoracrite aux Chevaliers, a répandu „ d'abord des torrens de calomnies contre „ vous tous. Il vous a traités de conjurés. „ Le Sénat séduit par ses fourberies com„ mençoit à s'armer d'un front sévére; j'ai „ pris la parole après avoir invoqué com„ me des Dieux, les effrontés, les impos„ teurs, le marché, &c". Agoracrite ajoute ici une poliçonnerie pour contrefaire les basses manœuvres de Cléon. Il dit qu'après

avoir

avoir salué profondément un des Juges à qui il étoit échappé quelque bruit involontaire, il s'est mis à crier : „ Grande nouvel-
„ le, Messieurs, nouvelle interessante! Hé
„ quoi? depuis que nous avons guerre ja-
„ mais vos poissons * favoris que vous ai-
„ més tant n'ont été à si grand marché".
C'est un mot sanglant contre l'imbécillité des Magistrats, qui au lieu de songer sérieusement aux guerres de l'Etat, se laissoient séduire par les raisonnemens de Cléon qui leur faisoit croire que tout alloit bien, quand les mets dont ils faisoient leurs délices n'étoient pas rares. „ A ce mot, (continuë
„ Agoracrite) vous eussiés vû la sérénité
„ reparoître sur tous les visages. On m'ap-
„ plaudit, on me couronne, & je fais en-
„ sorte qu'en effet ces poissons tant vantés
„ étoient à vil prix. Cléon qui se voit sup-
„ planté propose à son tour une Hecatom-
„ be pour les bonnes nouvelles qu'il a re-
„ çûes : mais je recharge en demandant
„ deux Hecatombes, & même un sacrifice
„ de mille chévres †, si les *Trichides* ‡ ne
„ coutent qu'une obole le cent. Ce mot
„ réveille le Sénat. En vain Cléon veut
„ raisonner ; on ne l'écoute plus. Un Dé-
„ puté

* Α'φύη sorte de poisson très-délicat dont les Athéniens étoient friands.

† Allusion au vœu que firent les Athéniens avant la bataille de Marathon. C'étoit de sacrifier à Diane autant de boucs ou de chévres qu'ils tueroient d'ennemis. Ils ne purent trouver assés de victimes, & ils se contenterent d'en immoler cinq cens tous les ans, ce qui se faisoit encore du tems de Xenophon. XENOPH. *l. 3. de exped. Cyri. &* ÆLIAN. *var. hist. l. 2. c. 25.*

‡ Τριχίδες sorte de poisson.

„ puté de Lacédémone vient demander
„ audience, & parler de paix. On ne
„ daigne pas l'entendre. Quoi, parler de
„ paix tandis que les ennemis sçavent que
„ les poissons les plus exquis ne coutent
„ presque rien à Athénes! On rompt l'as-
„ semblée, & on court aux poissons. A-
„ goracrite achete des herbes pour assai-
„ sonner ces poissons si recherchés. Il en
„ donne *gratis* à ceux qui n'en peuvent
„ achetter. On le comble de loüanges &
„ de caresses; de sorte, dit-il, que j'ai
„ gagné tout le Sénat pour une obole de
„ coriandre". Voilà l'histoire du Sénat par rapport à Cléon, & de Cléon par rapport au Sénat. Est-il une satyre plus accablante? Y en eut-il jamais de semblable dans tout autre Etat qu'Athénes?

Cléon revient tout fumant de courroux. Il jette feu & flamme contre Agoracrite. Mais celui-ci fier de sa victoire soutient ce nouveau choc du même air. La contestation se renouvelle avec plus de vivacité en presence des Chevaliers qui soutiennent Agoracrite. Après quelques injures allégoriques, Cléon qui s'est mal trouvé du Tribunal superieur menace son concurrent de le traîner à celui du peuple. L'autre accepte le parti en disant qu'il criera plus haut. Il sçait que c'est le moyen d'avoir gain de cause auprès du peuple.

CLEON.

Mais tu es un miserable que le peuple ne croira pas. Pour moi je le tourne comme il me plaît.

AGO-

AGORACRITUS.

Voyés comme il se jouë du peuple qu'il se vante d'avoir à lui.

CLEON.

C'est que je sçai de quels mets il le faut regaler.

AGORACRITUS.

Oüi, tu imites les nourrices qui mangent la bouillie de leurs enfans.

Cléon appelle le vieillard qui fait le personnage du peuple. „ Sortés, dit-il, mon „ cher petit Peuple, sortés mon pere".

Agoracrite en dit autant. Le vieillard gronde, & paroît. Cléon se plaint à lui des maux qu'il souffre pour l'avoir tròp aimé. Mais le concurrent ne fait pas moins de caresses à l'imbécille vieillard.

CLEON.

Une preuve de mon amour pour le Peuple, c'est que j'ai supplanté le Général de Pyle, & que j'ai chassé les Lacédémoniens.

AGORACRITUS.

Et moi en me promenant j'ai escamoté un potage qu'un autre avoit fait.

Agoracrite prie donc le Peuple de juger sur cette contestation, pourvû que ce ne soit pas dans le lieu ordinaire de l'Assemblée. „ Car, ajoute-t'il, le bonhomme est „ très-sensé chés lui. Mais dans l'Assem- „ blée il tombe en enfance".

Les deux concurrens plaident devant le vieillard. Cléon commence, & fait une

imprécation ridicule pour prouver son amour envers le Peuple *. Agoracrite encherit par une imprécation encore plus impertinente. On entre en matiere. Le premier allegue ses extorsions & ses vols sur les particuliers en faveur du Peuple. Mais le second dit que rien n'est plus aisé que d'en faire autant, & pour montrer combien Cléon est peu amateur du Peuple. „ Quoi, „ dit-il, vous Peuple qui avés si bravement „ combattu à Marathon, & dont les victoires nous ont inspiré tant d'orgueil, il „ vous laisse asseoir sur la pierre dans les „ lieux d'assemblée"! Là-dessus il donne au vieillard un carreau. Cette complaisance commence à le gagner en faveur d'Agoracrite qui profite de cette ouverture pour accuser Cléon d'avoir eu de la dureté pour le Peuple durant huit années †, *tandis qu'il le voyoit réduit à habiter dans de miserables chaumieres*; & sur tout d'avoir renvoyé avéc hauteur les Lacédémoniens qui demandoient humblement une paix aussi utile à Athénes qu'à

* Il insinuë qu'il est le plus honnête homme des Thrésoriers après Lysiclés & deux courtisanes qui étoient apparemment celles de Lysiclés.

† Quelque tems avant la guerre, les habitans de plusieurs Bourgs de l'Attique s'étoient retirés à Athénes où ils logeoient comme ils pouvoient THUCYD. *L.* I. Cela dura long-tems, & causa enfin une peste. Cet endroit d'ARISTOPHANE, & quelques autres où il parle des fêtes Lenéennes, d'une victoire remportée sur les Corinthiens par deux mille fantassins & deux cens cavaliers, de l'allegresse qui préceda les échecs des Athéniens à Mégare & à Delium, malheurs qui n'arriverent que la huitiéme année de la guerre; tout cela, dis-je, confirme la datte de cette Comédie marquée par la Préface Greeque.

qu'à eux-mêmes. Cette négociation des Lacédémoniens si bien décrite par Thucydide * se fit au sujet de leurs troupes interceptées dans l'Isle de Sphacterie.

Cleon replique qu'il n'a maltraité les Députés que par amour pour la patrie, & sur la foi de certains Oracles †, qui l'assuroient que le Peuple Athénien feroit la loi à tous les Grecs, & recevroit jusqu'à cinq oboles ‡ par tête à chaque assemblée. C'étoient là en effet les motifs pueriles dont l'ambitieux Cléon repaissoit la Commune pour l'engager à s'opposer à la paix, ce qu'elle fit pour son malheur. Aussi Agoracrite reproche-t-il à Cléon que son motif est moins la gloire du Peuple que son propre interêt, soit pour s'enrichir durant la guerre & pêcher en eau trouble, soit pour empêcher la recherche de ses crimes. Thucydide dit la même chose au livre quatriéme. Cléon veut égaler ses services à ceux de Themistocle; nouvelle matière à raillerie. Le vieillard indigné d'avoir été si long-tems duppe de Cléon lui impose silence. Son rival le charge de plus belle, & l'accuse de péculat & de collusion interessée avec ceux qui vouloient perdre les Mityleniens. Le Poëte touche là une histoire qui est rapportée fort au long au troisiéme livre de Thucydide. Ceux de Mitylene, Etat de l'Isle de Lesbos s'étoient

* Thucyd. l. 4.

† On raille ici Cléon comme dans les premieres scènes, sur ce qu'il affectoit de bercer le peuple d'oracles prétendus.

‡ Cléon fut le premier qui en fit donner trois.

s'étoient revoltés pour la 2e. fois contre les Athéniens; le General Pachés s'étant rendu maître de la ville envoya les plus coupables à Athénes. On délibera sur le sort de cette ville rebelle, & à l'instigation de Cléon on fit un decret qui condamnoit à mort non-seulement les prisonniers, mais tous les Mityleniens qui étoient au dessus de l'âge de puberté. Le reste tant femmes qu'enfans fut condamné à l'esclavage. La Republique après ce premier transport de courroux se repentit d'un decret si barbare. Cléon fit une harangue qu'on lit dans l'Historien pour engager le Peuple à le confirmer. Cette harangue est vive & belle. Diodote y répondit en faveur des Mityleniens. Les voix furent partagées. Mais le plus grand nombre fut pour faire grace. On cassa le decret, & l'on envoya sur le champ un vaisseau pour révoquer les ordres cruels qu'un autre portoit. Le second arriva heureusement aussi-tôt que le premier. On épargna Mitylene, & l'on se contenta de faire mourir les plus coupables. Aristophane veut apparemment insinuer que Cléon avoit reçû quarante mines pour plaider contre les Mityleniens, ou bien qu'on lui avoit promis ou donné les depouilles de ceux qui étoient condamnés.

Cléon est réduit à se jetter sur la défensive. Il allegue en sa faveur les boucliers de Pyle pris sur l'ennemi, & on le raille sur les cuirs attachés à ces boucliers. Il allegue encore qu'il a appaisé seul une conjuration. On lui répond qu'il a imité les pescheurs qui troublent l'eau pour faire une pesche

plus

plus abondante. Agoracrite lui demande méchamment si dans le tems qu'il s'est enrichi à vendre du cuir, il a donné seulement au vieillard-peuple de quoi se faire des courroyes. Aussi-tôt il donne lui-même des souliers. Il y ajoute un manteau, après un semblable reproche à Cléon. Celui-ci veut faire le même & couvrir les épaules du Peuple. Mais le vieillard rejette cet autre manteau comme sentant le cuir. Agoracrite tournant toujours en ridicule tout ce qu'a fait Cléon le met dans une grande fureur, dont il se rit, & le vieillard est tellement gagné qu'il ôte à Cléon l'Anneau qui étoit la marque de la dignité des Questeurs pour le donner à Agoracrite. Mais on est fort surpris de trouver que l'Anneau au lieu de porter la marque ordinaire, represente un oiseau de proye le bec ouvert comme pour haranguer. „ Ce n'est pas là mon an-„ neau, c'est celui de Cleonyme, dit le „ Peuple". Incontinent il en donne un autre avec la Questure à Agoracrite. Cléon pour se soutenir veut revenir à ses oracles; mais son rival lui ferme la bouche en disant qu'il en a de plus interessans. Toutefois comme les Oracles sont une nouvelle ressource de Cleon pour regagner le Peuple, on consent à les écouter. Après quelques traits mordans du Chœur, Cleon les produit, & Agoracrite y oppose les siens; c'est le sujet du troisiéme Acte.

ACTE III.

Cette oppoſition d'Oracles, c'eſt-à-dire de belles promeſſes dont on tâche de repaître le Peuple, eſt traitée dans le même genre de plaiſanterie que tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici entre les deux rivaux, mais d'une maniere encore plus énigmatique. Cléon montre quelques papiers myſterieux, ajoutant qu'il en a plein un coffre. Les Oracles pour ſéduire Athénes ne lui coutoient rien. L'autre pour encherir dit que ſa maiſon en eſt remplie. Le premier Oracle de Cléon eſt un ordre de *garder le chien qui abboye*. Le chien c'eſt lui-même. Agoracrite en donne un tout contraire contre *ce Cerbere qui ſe nourrit du ſang du Peuple*. Cléon en produit un ſecond où il ſe compare à *un lion qu'il faut conſerver*. Mais on lui fait remarquer que ce même Oracle mieux entendu dit qu'il faut *enfermer le lion & le mettre au pilori* *. Les Oracles continuent toûjours ſur le même ton plus obſcur pour nous qu'il ne l'étoit pour les ſpectateurs. Cela montre que le Peuple ſe laiſſoit amuſer par les ſentences ſuperſtitieuſes, dont ceux qui vouloient gouverner uſoient habilement. Cléon dans un de ſes Oracles fait alluſion à celui de Themiſtocle qui eſt très-connu, c'eſt-à-dire aux *murs de bois* qu'Apollon conſeilloit aux Athéniens de conſtruire, & que Themiſtocle interpreta

* Dans un bois à cinq trous πεντεσυρίγγῳ ξύλῳ Schol.

preta par le terme de vaisseaux, en les engageant à donner la bataille navale de Salamine.

Comme il n'est ici question que du goût de la Comédie ancienne, & non pas de grandes recherches d'érudition qui écarteroient du but principal, on se dispensera aisément de l'explication pénible, & souvent impossible de quelques autres Oracles comiques dont les allusions sont moins aisées à démêler & feroient peu de plaisir.

Les Oracles n'ayant pas réussi à Cléon, il a recours à une autre adresse, c'est de promettre au Peuple du blé. Mais le Peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil Ministre d'Etat, parce que, dit-il, on l'a souvent éprouvé trompeur, ainsi que Theophanes. Cléon ajoute qu'il est prêt de donner un festin au vieillard. Agoracrite fait la même offre en termes plus magnifiques, desorte que le vieillard-peuple qui se prenoit aisément par ces repas & ces largesses, accepte le défi & les met aux prises, résolu de se livrer à celui qui sçaura mieux le régaler. Cela dispose à l'Acte suivant. Car les deux Athlétes vont préparer le festin, & durant cet intervalle les Chevaliers font observer au vieillard qu'il est en effet le Souverain d'Athénes, puisque tous les Grands s'empressent à le caresser & à lui faire la cour; mais qu'après tout il ne sçait pas user de son pouvoir, puisqu'on le séduit, comme on veut, par les piéges les plus grossiers. Le Peuple répond que c'est un plaisir exquis pour lui d'enrichir des bri-

gands qui le flattent, & de leur faire ensuite rendre leur proye.

ACTE IV.

Les deux compétiteurs resolus de se concilier l'amitié du vieillard à quelque prix que ce puisse être, reviennent en équipage de Maître d'Hôtel, chacun avec une table chargée de mets pour le Peuple: leur entrée est comique: car feignant qu'ils sont dans une lice prêts à courir au moindre signal, ils attendent celui du vieillard pour commencer. Cléon lui présente une chaise, & Agoracrite une table. Le premier dit: „ Mangés de ce gâteau que j'ai fait à Py„ le. Prenés, dit l'autre, cette croûte que „ Cerés fit exprès pour vous". Chacun des deux offre ainsi alternativement quelque mets par allusion aux affaires de la Republique; & le second encherit toûjours sur le premier. Mais Agoracrite, qui jusques-là a plus offert que son rival, se trouve pris lorsque son adversaire presente un salmi de liévre au Peuple. Car il n'en a point à offrir. Or c'étoit le mets délicieux. Il s'avise donc d'un tour de souplesse, pour exprimer celle de Cléon par rapport à l'affaire de Pyle. Il feint qu'il voit arriver des Députés chargés d'argent. Où sont-ils, dit vivement Cléon? Agoracrite profite de ce moment de curiosité pour le supplanter; & il presente au Peuple le plat que lui destinoit son compétiteur. L'allusion est visible, & Aristophane comptoit bien qu'on la sentiroit

tiroit parfaitement. Auſſi Cléon avoue-t-il qu'il eſt vaincu en fait d'impudence.

L'autre pour le confondre par un dernier effort de génie propoſe au vieillard de fouiller leurs mannes. Celle d'Agoracrite ſe trouve vuide. Il avoit tout donné au Peuple. Mais celle du Paphlagonien eſt toute remplie; il n'en avoit preſque rien tiré pour régaler le Peuple. „Et voilà ce qu'il a toûjours fait (dit Agoracrite.) Il vous a donné peu, & s'eſt tout réſervé". Sur cela le Peuple veut ôter à Cléon la couronne dont il l'a orné, pour la donner au nouveau favori. Mais Cléon dit à haute voix qu'il n'en ſera rien, parce qu'il a un Oracle de Delphes qui lui marque les qualités de celui qui le ſupplantera. Ce ſera moi-même, répond Agoracrite; & j'ai tout ce qu'il faut pour cela. En effet Cléon l'interroge à peu près comme Oedipe queſtionne le Berger de Laïus dans Sophocle *, & à chaque réponſe il reconnoît peu à peu ſon ſucceſſeur dans ce nouveau rival. Les queſtions & les réponſes ſont ſingulieres. Car elles aboutiſſent à montrer qu'Agoracrite eſt un homme vil, un vendeur de viandes cuites, un voleur, un parjure, un impoſteur, un coquin fieffé, & par conſéquent le veritable & digne ſucceſſeur de Cléon. Cléon le reconnoît par l'interpretation de l'Oracle, & imitant toujours Oedipe, „Helas, s'écrie-t-il, l'Oracle eſt accompli: Cachés le „malheureux Cléon. Adieu, chere cou„ron-

* Parodie de la plus brillante Scene de SOPHOCLE, vol. I. p. 293.

„ ronne, je te quitte à regret, un autre te „ portera, sinon plus grand voleur que moi, „ du moins plus fortuné". Ces derniers vers sont une parodie d'un des plus beaux endroits de l'Alceste * d'Euripide. Il y a encore, dans le reste, des parodies de quelques autres morceaux d'Euripide que nous n'avons plus. Quoique les Scholiastes ne disent rien de celle de Sophocle, elle est trop visible pour ne pas l'appercevoir; & il est bon de ne pas l'oublier, & de conclure qu'Euripide n'a pas été le seul des trois Poëtes tragiques qu'Aristophane ait maltraité.

Le nouveau Thrésorier est déclaré vainqueur, & salué comme tel. On lui livre le Paphlagonien pour en faire ce qu'il voudra. Agoracrite promet au Peuple qui se recommande à lui, un retour parfait & un soin particulier de la *ville des sots* †. Ainsi appelle-t-il Athénes par un mot métaphorique ‡. Tandis que le vainqueur s'en retourne avec le Peuple, le Chœur fait son office comique de médire, ou plûtôt de déchirer le public & les particuliers en dévoilant impudemment les choses les plus execrables.

A C T E V.

Agoracrite revient brusquement, mais en homme

* Voyés *Alceste* premiere partie, vol. III. p. 108.

† ARISTOPHANE dit ici & ailleurs que le Peuple a toûjours la bouche béante, comme un sot.

‡ *Kaḱwo bisça*.

homme triomphant. Il demande silence comme pour annoncer une grande nouvelle. On l'écoute: „ J'ai refondu, dit-il, le „ Peuple, & je vous le rends honnête hom„ me de scélérat qu'il étoit. Il habite l'an„ cienne, la veritable Athénes, & il est „ devenu tel qu'il fut autrefois du tems des „ Miltiades & des Aristides". On ouvre les portes, le Peuple rajeuni paroît au milieu des acclamations du Chœur. Il remercie Agoracrite du bienfait qu'il vient d'en recevoir; & comme s'il eût perdu la memoire de tout ce qui lui étoit arrivé du tems de Cléon, il demande qu'on l'en instruise. Agoracrite lui raconte sans façon une partie des folies qui sont échappées au vieillard, comme dans un délire, par exemple de s'être livré à des séducteurs qui le flattoient pour le piller, & choses pareilles. Le Peuple rougit de ses fautes passées. Mais le nouveau Questeur les attribuë moins à lui qu'à ceux qui l'ont trompé. Il lui fait cependant des questions sur la maniere dont il se comportera desormais. En personnage sage, répond le Peuple. Cette espece d'interrogatoire est très satyrique, ainsi que toute la Scene. Enfin pour surcroît de satyre & de comique extraordinaire, Agoracrite produit deux femmes qu'il dit être les anciennes alliances d'Athénes avec Lacédémone que Cléon tenoit captives chés lui, & il les remet entre les mains du Peuple devenu sensé. „ Mais que ferés-vous (dit „ ce dernier personnage,) de ce coquin de „ Paphlagonien qui a tant fait de mal"? Agoracrite ne voit pas de plus grande puni-

tion que de rendre l'échange parfait, & de lui donner le métier qu'il quitte lui-même pour prendre sa place.

Voilà ce qu'il y a de plus curieux dans cette piece, dont le goût & la conduite représentent parfaitement la bizarrerie, l'acrimonie, la hardiesse des comiques Grecs, & le génie des spectateurs qui aimoient les verités crues, & les traits sanglans, fût-ce contre eux-mêmes.

LES NUÉES,

COMEDIE

D'ARISTOPHANE.

Joüée pour la premiere fois sous l'Archonte Isarchus, la 9e année de la guerre du Peloponnese, la 1e de l'Olympiade 89. aux Fêtes Dionysiales; pour la seconde fois avec des changemens, sous l'Archonte Aminias, la 2e année de la même Olympiade 89. retouchée enfin pour la 3e fois, (& non représentée) l'année suivante, sous l'Archonte Alcée.

IL n'y a personne qui ne connoisse cette Comédie au moins de nom. C'est une des plus distinguées d'Aristophane. Le grand Socrate qu'on y déchire impitoyablement, l'a renduë un monument précieux à toute la posterité. En effet comme dit Despreaux.

DESPR. *Art Poet. ch. 3.*

> Aux accès insolens d'une bouffonne joye
> La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proye.
> On vit par le public un Poëte avoüé
> S'enrichir aux dépens du mérite joüé:

Et

Et Socrate par lui dans un chœur de Nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.

Plus cette Comédie est intéressante, plus il me paroît nécessaire d'en bien fixer l'époque, afin de juger précisément, si & jusqu'à quel point il est vrai que Socrate fut la victime de cette Comédie. Le silence de Platon, de Thucydide, d'Aristote, en un mot, des Auteurs contemporains sur un article si considérable, m'avoit toujours paru étonnant, & me rendoit un peu suspecte l'opinion de ceux qui croïent qu'en effet cette Comédie coûta la vie à Socrate. Il est vrai qu'Elien paroît le dire nettement; mais après tout Elien vivoit sous l'Empereur Antonin le Débonnaire, & il est le premier qui ait avancé ce fait, que d'autres comme Eunapius & quelques Scholiastes ont pris de lui. Ses paroles meritent toutefois d'être pesées. Voici le chapitre entier.

ÆLIAN. *var. hist. ch.* 13.

„ Anytus & ceux de son parti, cherchoient avec soin les moyens de perdre „ Socrate, pour les raisons que nous avons „ alleguées ailleurs; mais ils redoutoient les „ Athéniens; ils se défioient de la maniere „ dont le peuple pourroit prendre une accusation grave contre un homme qui par „ bien des raisons avoit un grand crédit „ dans l'Etat, & particuliérement parce „ qu'il décrioit les Sophistes, qui ne sçavoient & n'enseignoient rien qui en valût la peine. Ils commencerent par sonder cette espece de gens sur le projet „ qu'ils méditoient d'accuser Socrate: car „ ils ne jugeoient pas qu'il fût sûr de pré-

„ cipi-

„ cipiter les choses, non seulement à cause
„ de ce que je viens de dire, mais par la
„ crainte qu'ils avoient que les amis & les
„ sectateurs de Socrate n'aigrissent l'esprit
„ des Juges, & ne fissent retomber toute
„ la confusion sur les accusateurs d'un
„ homme, qui après tout n'étoit pas cou-
„ pable, & qui faisoit l'ornement de son
„ siecle. Qu'imaginent-ils? Ils vont trou-
„ ver Aristophane le faiseur de Comédies,
„ grand rieur de profession, vrai Turlupin,
„ & qui faisoit gloire de l'être. Ils le ga-
„ gnent & lui persuadent de traduire So-
„ crate en ridicule en plein Théatre, sur
„ les choses qu'on lui reprochoit fausse-
„ ment, comme d'être un séducteur élo-
„ quent, capable de changer le blanc au
„ noir, & de donner une entorse au bon
„ droit, homme à sentimens singuliers &
„ dangereux, qui vouloit introduire de
„ nouveaux Génies à la place des Dieux
„ qu'il méprisoit, homme enfin propre à
„ inspirer ses erreurs à quiconque l'appro-
„ choit. Aristophane saisit vivement ce
„ sujet, y répand le sel de la plaisanterie &
„ l'agrément des vers, sans rougir de pren-
„ dre pour l'objet de ses risées le meilleur
„ de tous les Grecs. Car ce n'étoit pas un
„ Cléon qu'il se proposoit de déchirer, ni
„ les Lacédémoniens ou les Thébains; mais
„ un sage chéri des Dieux, & particulie-
„ rement d'Apollon *. Socrate mis en
„ spec-

* C'est qu'Apollon à Delphes l'avoit déclaré par un Oracle, le plus sage des hommes. Socrate expliqua lui-même l'oracle aux Athéniens avec autant d'esprit que de

„ ſpectacle public ſurprit d'abord étrange-
„ ment les Athéniens qui ne s'attendoient
„ à rien moins: mais parce qu'ils étoient
„ naturellement défians & ſoupçonneux à
„ l'égard des hommes extraordinaires &
„ diſtingués, ſoit dans le maniment des af-
„ faires publiques, ſoit dans les talens, &
„ dans la régularité de la conduite, cette
„ Comédie des Nuées commença à leur
„ plaire au point qu'ils donnerent plus d'ap-
„ plaudiſſemens au Poëte qu'on n'en avoit
„ donné à aucun ſpectacle. Ils le procla-
„ merent vainqueur *, & ils contraignirent
„ les Juges de ces jeux, à mettre au premier
„ rang le nom d'Ariſtophane. Tel fut le
„ ſuccès de cette Comédie.

„ Quant à Socrate, il alloit rarement aux
„ ſpectacles, excepté quand Euripide diſ-
„ putoit le prix par des Tragédies nouvel-
„ les; car il ne manquoit pas de s'y trou-
„ ver. Il aſſiſtoit de même à ſes combats
„ au Pyrée. En effet, il aimoit ce Poëte
„ Tragique pour ſa ſageſſe & pour la beau-
„ té de ſes pieces toutes vertueuſes. Ce-
„ pendant Alcibiade † & Critias ‡ le con-
„ traignirent d'aller quelquefois auſſi à la
„ Comédie. Mais loin de ſe plaire à ce di-
„ vertiſſement, il avoit un ſouverain mé-
„ pris

de modeſtie, en leur diſant qu'ils croïoient tout ſça-
voir & ne ſçavoient rien, au lieu que lui ne ſçavoit
rien, & croïoit auſſi ne rien ſçavoir.

* Donc le peuple ſe trouvoit auſſi avec les Commiſ-
ſaires nommés pour décider des prix.

† Fils de Clinias.

‡ Fils de Calliſchrus.

„ pris pour les Comédiens *. Philosophe
„ comme il l'étoit, & homme de bien, il
„ ne pouvoit goûter des gens qui faisoient
„ profession de mordre, d'outrager, de dé-
„ chirer tout le monde, & de ne rien dire
„ d'utile. Ce furent là les causes secrettes
„ du dépit qui donna lieu à la Comédie des
„ Nuées, sans compter les suggestions d'A-
„ nytus & de Melitus. Il est même vrai-
„ semblable † qu'Aristophane se laissa cor-
„ rompre par argent dans cette conjonctu-
„ re: car vû l'ardeur & l'empressement des
„ uns à calomnier Socrate devant les Tri-
„ bunaux, vû la pauvreté & la méchanceté
„ du Poëte, est-il étrange de croire qu'il ait
„ reçû de l'argent pour cette mauvaise af-
„ faire? Mais il sçait ce qui en est. Enfin
„ la Comédie des Nuées procura beaucoup
„ de gloire à son Auteur: car le mot de
„ Cratinus eut lieu plus que jamais en cet-
„ te occasion; à sçavoir que le Théatre gâ-
„ toit ‡ les esprits. Comme on célébroit
„ alors les Dionysiales, il y étoit accouru
„ une grande multitude de Grecs étrangers.
„ Lors donc qu'on balottoit & qu'on ber-
„ noit le malheureux Socrate, à ce nom si
„ fréquemment répété, & à sa figure que
„ les

* Ces paroles sont remarquables, car elles sont conformes à celles des anciens, qui ne parlent point de l'instigation d'Anytus au sujet de cette piece. Le mépris de Socrate pour ARISTOPHANE étoit, selon les apparences, le vrai motif qui engagea le Poëte à se venger du Philosophe.

† ELIEN n'assure pas; il ne donne son sentiment que pour vrai-semblable.

‡ Les rendoit malades.

„ les faiseurs de masques avoient parfaite-
„ ment imitée, les Etrangers qui ne sça-
„ voient de qui il s'agissoit, faisoient du
„ bruit dans l'assemblée, à force de de-
„ mander qui étoit donc ce Socrate. Il le
„ remarqua; car il y étoit venu tout exprès
„ sçachant bien qu'il étoit le bouffon de la
„ Comédie; & il s'étoit placé dans un lieu,
„ d'où il pouvoit être vû de tous les spec-
„ tateurs. Il affecta de tirer les Etrangers
„ d'embarras; il se leva, & durant tout le
„ spectacle il se tint debout, tant il montra
„ de mépris pour cette satyre, & pour tous
„ les Athéniens assemblés"!

Il faut ajoûter à ce recit d'Elien deux des cinq expositions ou préfaces de cette Comédie. C'est la seconde & la cinquiéme *. Elles en parlent comme Elien; *mais* sans doute sur son authorité. Or *il n'y a ici* qu'une chose à faire voir, qui est qu'on doit compter évidemment 22 ou 23 ans au moins d'intervalle entre cette Comédie & la mort de Socrate; d'où il s'ensuivroit (à en croire M. Paulmier) que l'histoire d'Elien & de ses Copistes n'est qu'une fable; & qu'Aristophane *n'a pas* été plus complice de cette mort que Eupolis qui déchira aussi impitoyablement Socrate, ni que † Cratès &

* *Thomæ Magistri.*

† Cratès Athénien fut d'abord acteur de Cratinus, & ensuite Poëte de la vieille Comédie. Il fut, dit-on, le premier, qui introduisit des yvrognes sur la scene. A l'égard de Diphilus le Comique, il étoit à peu près contemporain de Menandre, & il composoit dans le même goût. Ainsi l'on doit entendre ici Diphilus le Tragique, Poëte extrêmement mordant, & qui fit une satyre

& Diphilus, l'un & l'autre Poëtes Comiques, le premier à l'égard d'Hippon, & le second par rapport à Beda, tous deux Philosophes livrés comme leurs pareils à la censure & à la licence des anciens Comiques ennemis déclarés de la Philosophie & de quiconque en faisoit profession. Cette conclusion se tire naturellement des Scholiastes, des anciens faiseurs de Préfaces Grecques, & du morceau d'Elien que nous venons de citer, où il est fait mention de la haine personnelle d'Aristophane contre Socrate & Euripide, tandis que les autres nous instruisent de l'antipathie générale des Poëtes Comiques & des Philosophes, qu'ils disent avoir été l'origine de cette Comédie. Je ne tirerai pas une conséquence aussi étenduë que M. Paulmier; mais en constatant les époques, tant de la Comédie des Nuées que de la mort de Socrate, je conclurai qu'on peut accorder Elien avec la verité, en disant qu'Aristophane ne prétendit pas procurer la mort à Socrate; que peut-être même il ne fut pas suborné par Anytus; mais qu'il n'en fut pas moins coupable, aussi-bien qu'Eupolis, d'avoir été la cause éloignée de l'injuste procès qu'Athénes fit au plus sage de tous les payens. Il fut en effet condamné pour les mêmes crimes qu'Aristophane lui avoit imputés faussement; cela n'arriva toutefois que plusieurs années après que le Poëte eût tâché de le

faire

satyre contre le grand Pompée au rapport de CICERON à Atticus, & de VALERE MAXIME, l. 6. c. 2.

faire siffler par toute la Grece dans la piece qu'il dit avoir le plus travaillée. Venons aux preuves. Elles sont essentielles. Je ne les tirerai que d'Aristophane, qui doit en être crû sur les dattes, beaucoup plus qu'Elien. Cette voye d'interprêter un Auteur par lui-mëme est plus sûre que tous les commentaires.

Il est certain d'abord que nous avons *les Nuées* de la premiere, de la seconde, & peut-être de la troisiéme façon; c'est-à-dire, retouchées, & non différentes pour le fonds. Il n'est pas moins certain que cette unique piece où l'on reconnoît trois façons, a été joüée & retouchée dans les trois premieres années de la 89 Olympiade: car sans avoir égard aux anciens faiseurs d'expositions, * sans compter quelques vers cités par Athenée, soit des premieres soit des secondes *Nuées*: vers, qui se trouvent dans la Comédie que nous avons, † Aristophane parle dans un endroit de Cléon comme vivant ‡; & dans un autre, il parle du même Cléon comme mort §. On le verra par le détail de la piece. Or Cléon mourut certainement la dixiéme année ¶ de la guerre du Pelo-

* Voyés le quatriéme ancien argument, & les autres.

† ATHENE'E, l. 4. cite cinq vers des premieres Nuées qui se trouvent dans cette Comédie, v. 198. Il cite encore des secondes Nuées un passage qu'on lit dans cette piece, v. 559. Donc nous avons la même Comédie retouchée & joüée deux fois.

‡ Vers 590.

§ V. 549. Ajoûtés encore qu'il cite la piece d'Eupolis, intitulée *Marica*, où l'on supposoit Cléon mort.

¶ THUCYD. & DIODOR.

Peloponnese, sous l'Archonte Aminias, la 2e année de l'Olymp. 89. Donc les secondes Nuées n'ont pû être représentées au plûtôt que cette même année: & les premieres n'ont pû l'être qu'auparavant. Or dans les *Guespes* qu'on joüa cette même année sous l'Archonte Aminias, Aristophane se plaint d'avoir été vaincu injustement par ses rivaux, en donnant la Comédie des *Nuées* pour la premiere fois l'année précédente, je veux dire la 1e de l'Olymp. 89. Il fait à peu près la même plainte aux spectateurs dans le discours des secondes *Nuées*. Donc les premieres & les secondes ont roulé dans les années 1e, 2e & tout au plus troisiéme de la même Olympiade 89. Si l'on joint à ce raisonnement l'authorité des préfaces Grecques, il n'y aura plus de difficulté, & l'on trouvera qu'Aristophane est d'accord avec ses commentateurs, du moins pour la premiere représentation, dont il s'agit principalement.

D'un autre côté Socrate âgé de 70. ans ne fut accusé par Anytus & Melitus, puis condamné par les Athéniens à s'empoisonner, que sous l'Archonte Lachès la premiere année de l'Olympiade 95. * c'est-à-dire, 23. ans après la mort de Cleon. Donc la datte de la mort de Socrate étant certaine,

* DIOG. EUSEB. Véritablement quelques-uns ne donnent à Socrate que 60. ans, & par-là ils avancent sa mort de dix ans; desorte que suivant leur idée Socrate seroit mort 13 ans après Cléon. C'en est assés pour le sentiment que je soutiens; mais il faut ajouter que la datte de la mort de Socrate âgé de 70 ans, est la plus sûre & la plus universellement reçuë.

taine, & celle de la Comédie des Nuées ne l'étant pas moins, il y a eu un *intervalle* de plus de 23. années entre cette Comédie & cette mort. Conclurons-nous avec M. Paulmier qu'Elien est entierement recusable dans l'histoire qu'il raconte; non pas tout-à-fait: car après tout il s'accorde avec les autres sur la haine des Comédiens contre les Philosophes, & en particulier contre Socrate. Il en fait même la principale cause de cette satyre. Il y ajoute à la verité l'instigation d'Anytus & de Melitus; en quoi il pourroit bien s'être trompé: mais à cela près, son recit ne semble défectueux que pour n'avoir pas marqué le long intervalle qui se passa entre la représentation des Nuées & la condamnation de Socrate. Concluons qu'Aristophane décria Socrate par les mêmes motifs qu'il avoit décrié Cléon; c'est-à-dire, par haine personnelle, & apparemment sans concert avec Anytus. Ajoutons que, bien que sa Comédie n'ait pas porté le dernier coup à Socrate, elle a pû indisposer les esprits, puisque les accusations comiques devinrent des accusations très-sérieuses, qui perdirent enfin le plus sage des Grecs par le moyen d'Anytus & de ses partisans. Il y a encore un article repréhensible dans le recit d'Elien; c'est qu'il parle des *Nuées* comme d'un spectacle extrêmement applaudi, tandis qu'Aristophane qui en doit être crû se plaint deux fois du mauvais accueil & de l'injustice que lui firent les juges, qui lui preférerent les pieces de Cratinus & d'Amipsias. Il est vrai qu'Aristophane dit beaucoup de bien de sa

Co-

Comédie, & qu'à force de la vanter, il vint peut-être à bout de la faire applaudir une seconde fois; mais ce n'est-là qu'une conjecture qui ne justifie pas tout-à-fait Elien. J'ai crû devoir entrer dans ce détail après MM. Paulmier & Spanheim, & plus encore sur la confrontation d'Aristophane avec lui-même, afin de marquer précisément ce qu'on doit penser de l'opinion trop générale où l'on est, qu'Aristophane tourna à cette occasion les esprits pointilleux des Athéniens, & les engagea à faire mourir sur le champ Socrate: ce qui n'est pas, ni ne sçauroit être. Les Athéniens, quoique défians & jaloux de toute sorte de mérite extraordinaire, n'alloient pas certainement si vîte sur la foi de leurs Orateurs & de leurs Poëtes Comiques. Ils rioient de tout, & permettoient tout à l'éloquence & à la satyre; mais on ne voit pas que Periclès, Cleon, Lamachus, Alcibiade & tant d'autres des premieres personnes de l'Etat qui valoient bien Socrate simple Philosophe, ayent été les victimes des railleries sanglantes, & des accusations horribles d'Aristophane, qui nous dit en plus d'un endroit que ses concurrens en faisoient à son exemple autant que lui & aussi impunément.

PERSONNAGES.

Strepsiade, homme riche & endetté, Phidippide, jeune dissipateur, fils de Strepsiade; leur valet; Socrate & son valet; un Choeur de Nuées; le bon & le mauvais

Droit; deux Usuriers, Pasias & Amunias; Chairéphon * ami de Socrate. La *Scene* est près de la maison de Socrate à Athénes.

ACTE PREMIER.

Strepsiade couché sur un canapé peu loin de son fils, ne fait que se tourner & se retourner en attendant le jour. Il parle en lui-même, fort inquiet sur les dettes que lui fait contracter le luxe de son fils & de sa femme. Il éveille son valet, demande de la lumiere, saute du lit, & s'entretient seul de ses affaires †. „ Douze mines à Pa„ sias! d'où ai-je contracté cette dette! Ah „ c'est pour ce cheval de prix que j'achetai „ à mon dissipateur de fils... Item, trois „ mines à Amunias pour rajuster un char ". L'on croit qu'Aristophane donne ici & ailleurs sur les doigts à Aminias Archonte de la 2e année de l'Olympiade 89. mais qu'il déguise un peu son nom, par égard à la loi qui défendoit de jouer sur le Théatre le premier Magistrat. Que cela soit ou non, il censure souvent Amunias.

Strepsiade qui avoit passé sa vie à la campagne, se repent d'avoir quitté ses terres & sa vie champêtre ‡ pour épouser une femme

* Prononcés Cairéphon.

† MOLIERE a imité ce monologue dans la premiere scene du Malade imaginaire, ou Argante fait tout seul ses comptes, comme s'il étoit avec son Apoticaire & son Medecin.

‡ Comme dans la Comédie du mari confondu chés MOLIERE.

me de la race de Megaclès & d'Alcmæon *, une femme dépensiere, délicate & coquette, dont il a eu un fils du même génie. Il faut remarquer que durant ce monologue on entend Phidippide le fils de ce Bourgeois, qui rêve tout haut sur son lit. Il ne parle que de chevaux & de courses de chars †: ce qui rend le monologue du pere plus piquant & plus comique; car cette manie de chevalerie est justement ce qui le désespere.

Après avoir fait ainsi le caractere de son fils, il va l'éveiller, mais doucement; car il l'aime malgré sa mauvaise conduite. Il veut lui persuader de suivre une pensée qui vient de lui tomber dans l'esprit. C'est d'aller dans un logis voisin qu'il lui montre, chés ces gens qui prouvent que le Ciel est un four, & que les hommes sont des charbons; parodie ridicule des comparaisons que faisoit Socrate; car c'est de la maison de Socrate qu'il s'agit. Le fils traite ces Philosophes, à sçavoir le maître & son disciple Chairephon, de visionnaires! de fous, & de piedplats ‡; mais le pere en pense bien autrement. Ce qui montre que les Philosophes d'Athénes avoient leurs partisans & leurs censeurs outrés. La scene qui se passe entre le pere & le fils à ce sujet peint de toutes ses couleurs un enfant gâté &

* Maison des plus illustres d'Athénes.

† Il falloit être bien riche à Athénes pour se procurer ces divertissemens. Les Republicains naturellement gens d'épargne, ne souhaitoient pour dernier malheur à leurs ennemis que celui de nourrir des chevaux.

‡ Ils alloient nuds pieds.

& un pere trop indulgent. Menandre & Terence ne firent pas mieux depuis. *Strepsiade* n'ayant pû gagner sur Phidippide qu'il se fît disciple de Socrate pour en apprendre l'art de payer ses dettes en gambades, & de prouver qu'il fait jour quand il est nuit, trouve cé secret trop beau pour le négliger. Il prend le dessein d'aller lui-même à cette Ecole, bien persuadé qu'après une teinture de Philosophie Socratique, il se tirera d'affaire avec ses créanciers, & ne les payera qu'en paroles.

Il heurte donc à la porte de Socrate, dont le valet sort brusquement d'un air rêveur & fâché, de la même maniere que le valet d'Euripide dans les *Acharniens* *, ou celui d'Agathon dans les *Fêtes de Cerès* †: car Aristophane se répete quelquefois; & l'avantage que je me flatte de procurer au public par ces analyses de toutes les Comédies du Poëte Athénien, c'est de faire connoître tout son esprit, & de donner lieu aux Lecteurs de le confronter avec lui-même: ce que n'ont pû faire ceux qui se sont contentés de donner quelques-unes de ses Comédies en François ‡.

Le valet de Socrate est donc une espece de

* † Voyés les Acharniens ci-dessus, p. 310. & les Fêtes de Cerès Tom. VI. p. 111.

‡ Madame DACIER a traduit *Plutus* & les *Nuées*, & M. BOIVIN *les Oiseaux*. Je ne rougirai point de profiter de leurs lumieres ni de l'avoüer, à condition toutefois de ne pas m'asservir à leur maniere de traduire, ni à toutes leurs pensées, sans les examiner en elles-mêmes, sur ARISTOPHANE, & sur ceux dont il les ont tirées.

de valet-Philosophe, comme ceux d'Euripide & d'Agathon sont des valets-Poëtes. Ces trois scenes de trois diverses Comédies se ressemblent, comme d'autres dont nous parlerons. Ce valet bel esprit peste contre la rusticité de Strepsiade, qui en heurtant trop fort lui a fait perdre le fil d'une grande & belle réflexion. Ce sont là des traits de maître qui caracterisent d'un seul mot les personnages ridicules qu'on va produire. Strepsiade lui fait d'humbles excuses, & lui demande modestement quelle est l'idée qu'il a malheureusement interrompuë.

LE VALET.

Il n'est permis de réveler ces mysteres qu'aux personnes initiées.

STREPSIADE.

Dites donc hardiment; car je viens pour m'initier à cette école.

LE VALET.

Je me rends; mais au moins songés que ce sont là de grands mysteres. Socrate demandoit tout-à-l'heure à Chairephon combien une puce sautoit de longueurs de ses petites pattes: car il faut noter qu'une puce s'étoit attachée au sourcil de Chairephon, & avoit sauté de là sur la tête de Socrate.

STREPSIADE.

Et comment a-t'il mesuré cela?

LE VALET.

On ne peut pas plus ingénieusement; car ayant fait fondre de la cire, il y a plongé les pattes de l'insecte, qui s'est trouvé avoir des souliers. La cire refroidie, on s'en est servi pour mesurer l'espace.

STREPSIADE.

O Jupiter, que de finesse d'esprit!

LE VALET.

Ce seroit bien autre chose, si vous sçaviés une admirable réflexion de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle? dites la moi, je vous conjure.

C'est une autre fadaise de même goût qui est de sçavoir d'où vient le bruit que font les cousins en volant; si c'est de leur trompe ou d'ailleurs, & une explication physique de leur intestin rempli de vent *. Le valet fait encore mention d'une plaisanterie au sujet de Socrate qui observoit la Lune la bouche ouverte, tandis qu'un animal laissa tomber son ordure. Mais le tableau le plus Satyrique & le plus marqué, c'est celui qu'il fait de son maître dérobant subtilement un manteau. „ Hier nous n'avions rien à sou- „ per, dit-il".

STREPSIADE.

Cela est fâcheux. Comment se tira-t'il de cette affaire-là?

LE VALET.

Il répandit de la poussiere sur la table, & tandis qu'il amusoit ses auditeurs avec un compas d'une main, de l'autre il décrocha adroitement un manteau avec un fer recourbé.

STREPSIADE.

Ma foi, Thalès n'y faisoit œuvre. Allons, ouvrés-moi promptement cette école de

* C'est comme si l'on plaisantoit sur les raisonnemens physiques d'aujourd'hui.

de sagesse. Montrés-moi Socrate ; car je brûle d'être adepte. Ouvrés donc. (*on ouvre*) O Hercule, qui sont ces animaux-là ?

LE VALET.

Le voilà bien étonné. A qui les comparés-vous, s'il vous plaît.

STREPSIADE.

Aux prisonniers de Pyle *: ils en ont en verité tout l'air. D'où vient qu'ils ont les yeux fixés en terre ?

LE VALET.

Ils cherchent ce qu'elle a dans ses entrailles.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des oignons, &c.

Tandis que le valet est en humeur de faire le sçavant, Strepsiade l'interroge sur divers instrumens qu'il voit, des globes, des spheres & choses semblables.

STREPSIADE.

Qu'est-ce que ceci ?

LE VALET.

C'est l'Astronomie en personne †.

STREPSIADE.

Et cela ?

LE

* Le Poëte parle des Lacédémoniens pris dans l'Isle de Sphacterie par Demosthene & Cléon. (Voyés *les Chevaliers p.* 321.) Comme ils avoient beaucoup souffert, ils arriverent à Athénes dans une situation pitoyable. Ils y resterent assés long-tems, & on ne les rendit que tard. Les Philosophes affectoient d'être pâles & defigurés comme eux, de marcher sans chaussure, & de mener une vie fort austere.

† Il fait le montreur des curiosités du Cabinet.

LE VALET.

La Geometrie.

STREPSIADE.

Quais, à quoi ſert cette machine-ci?

LE VALET.

A meſurer la terre.

STREPSIADE.

La terre! quoi celle qu'on diſtribue au ſort après les conquêtes *?

LE VALET.

Non, ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

STREPSIADE.

Grande nouvelle, parbleu? Bonne choſe pour l'Etat! Quoi, l'on nous partagera toute la terre?

LE VALET.

Tenés, voici ſon contour. *Voyes-vous?* voilà Athénes.

STREPSIADE.

Oh, pour le coup je ne vous crois pas; car je n'y vois point de Juges aſſis †.

LE VALET.

Il ne faut point railler: voilà tout le domaine de l'Attique.

STREPSIADE.

Où ſont donc mes chers compatriotes les Cicyn-

* C'étoit l'uſage des Athéniens de partager au ſort les terres conquiſes aux Colons qu'ils y envoyoient: ainſi partagerent-ils quelques terres de Mitylene après ſa défection (THUCYD. *l.* 3.) ainſi le firent-ils à Samos, ARIST. *Rhet. l.* 2. *c.* 6.) & en Eubée (THUCYD. *l.* 1.)

† Trait contre la fureur que les Athéniens avoient de déliberer & de juger. C'étoit leur maladie qu'ARISTOPHANE leur reproche ſurtout dans les *Gueſpes* & ailleurs.

Cicynniens? (Cicynne étoit le païs de la tribu Acamantide dans l'Attique.)

LE VALET.

Les voici; & voilà l'Eubée: vous n'en pouvés pas douter. Vous voyés combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous; je ne le ſçai que trop: c'eſt Periclès qui nous l'a ainſi alienée en la ſubjuguant & en l'accablant d'impôts *; mais où eſt Lacédémone?

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui, trop proche de nous. Croïés-moi, tâchés de l'éloigner tant que vous pourrés †.

LE VALET.

Cela ne ſe peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous, il vous en prendra mal: mais dites-moi quel eſt cet homme guindé en l'air dans une corbeille.

LE VALET.

C'eſt lui.

STREPSIADE.

Qui lui?

LE VALET.

Socrate.

STREP-

* Après l'avoir ſubjuguée il partagea quelques terres aux Athéniens; & depuis, l'Eubée fut toujours extrêmement chargée (THUCYD. *l.* 1.) au reſte il y a dans ce paſſage un jeu de mots qu'on ne ſçauroit rendre.

† Ce mot eſt impaïable pour le tems & les conjonctures. Les Lacédémoniens étoient les mobiles de la guerre du Peloponneſe.

STREPSIADE.

Ah, Socrate, Socrate, &c. (*Il le prie de descendre.*)

Le Philosophe abîmé dans une profonde méditation, paroît d'abord ne rien entendre. On crie à pleine tête; il revient à lui & répond. L'entretien du valet avec le Bourgeois avoit déja préparé Socrate comme un ridicule achevé; mais ce n'étoient que les premiers traits en comparaison de cette scene, & le ridicule croît toujours jusqu'à son comble dans tout le cours de la Comédie.

Aristophane fait rendre d'abord à Socrate une impertinente raison de ce qu'il se hisse ainsi en l'air. „ C'est, dit-il, que la „ terre attire toutes les pensées subtiles de „ l'esprit, comme le cresson sauvage tire à „ lui toute l'humeur destinée aux plantes „ voisines". Comparaisons familieres dont usoit Socrate pour rendre ses raisonnemens sensibles: car il est peint ici au naturel; & je ne crois pas que le P. Rapin ait tout à-fait eu raison de dire que Socrate entendoit mieux la fine raillerie qu'Aristophane qui le railloit. Ils étoient l'un & l'autre d'un génie à ne se rien céder sur l'article: mais l'un railloit en Philosophe égaïé, & l'autre en Comique libertin; ce qui fait la différence de leur génie railleur.

Le Bourgeois, en ignorant malin, prend de travers la pensée de Socrate, pour la tourner en plaisanterie; puis il revient au fait. Son dessein est d'apprendre d'un si habile voisin le moyen de payer ses dettes,

sans

ſans qu'il lui en coûte rien. Il ne s'agit que de lui enſeigner l'art de parler ; „ car, dit- „ il, les uſuriers me menent grand train, & „ la maladie des chevaux m'a perdu, mala- „ die qui en a conſumé bien d'autres. Je „ vous conjure donc par les Dieux de m'ai- „ der en ceci ". Socrate l'interrompt pour lui demander par quels Dieux il jure, ajoutant que dans ſon école on ne reconnoiſſoit point les Dieux du païs *. L'autre le prie de lui dire par quels Dieux on jure dans ſon école, ſi c'eſt par des Dieux de fer, comme ceux de Bizance : paſſage qui montre que les Bizantins ſe ſervoient de monnoïe de fer. Après cette premiere inſinuation qu'Ariſtophane veut faire regarder comme la premiere leçon d'impieté que donne ſon Philoſophe ; il lui fait faire un ſecond pas ; c'eſt d'interroger le nouveau diſciple ſur ſes diſpoſitions aux ſpéculations philoſophiques, & de le ſonder pour ſçavoir, s'il veut entrer en rapport avec les grandes Déeſſes de l'école de Socrate, c'eſt-à-dire, les Nuées : malice d'Ariſtophane, pour faire entendre que Socrate & ſes ſectateurs n'avoient pour objet de leur culte & de leurs contemplations que de pures chimeres. On verra qu'il impute la même choſe à Euripide, ami du Philoſophe, & à tous ceux qui le pratiquoient, horſmis au grand Alcibiade, quoiqu'il le pince dans ſes Comédies.

Strepſiade conſent à tout pour ne pas payer

* C'étoit le fondement de l'accuſation contre Socrate ; & c'eſt de quoi il ſe juſtifie dans ſon apologie chez Platon.

payer ſes dettes. Son maître lui ordonne pour premiere épreuve de prendre une couronne & de ſe jetter ſur un lit: choſe qui donne lieu au diſciple de badiner ſur ce myſtere qui a l'air d'un ſacrifice, comme ſi on vouloit l'immoler. On le raſſure en lui remontrant que ce ſont là les initiations de l'école. En effet, Socrate fait une invocation burleſque à l'air & aux nuées, comme aux Divinitez ſuprêmes. Il les conjure de ſe rendre viſibles & de paroître aux yeux du nouvel adepte, qui a regret de n'avoir pas apporté ſon double manteau, de peur d'être moüillé. C'eſt ainſi qu'Ariſtophane entrelarde de plaiſanteries, bonnes ou mauvaiſes, tous les mots ſerieux de Socrate, pour les rendre encore plus impertinens, que ceux qu'il lui met dans la bouche.

L'invocation eſt redoublée; & les Nuées en habits de femmes avec des maſques ſinguliers, commencent à ſe montrer en l'air ſur des machines figurées en nuages. C'eſt là qu'elles font ce beau Chœur que Madame Dacier admire avec raiſon. Ces ſortes de Chœurs étoient toujours les endroits les plus travaillés & les plus poëtiques des Tragédies & des Comédies Grecques. Ceux d'Ariſtophane tiennent du ſerieux & du comique, & quelquefois du ſublime & du trivial: ſouvent ce ſont des parodies. On a beau ſe replier pour les rendre: comme ils ſont entierement dépendans de la verſification & de la muſique Grecques, on ne peut les faire gouter aux François ni en vers ni en proſe.

Socrate dans ſon enthouſiaſme ſe ſent ou ſe

se prétend exaucé. Le bruit du tonnerre, & la vûë des Déesses le frappent. Mais, malgré leurs chants redoublés, Strepsiade a l'esprit si bouché, & la vûë si peu philosophique, qu'il ne peut ni les entendre ni les voir. „ Sont-ce des heroïnes, dit-il; non, „ répond Socrate, ce sont les Déesses des „ paresseux. Ce sont elles qui donnent de „ l'esprit, du sens, du jugement, l'art de „ parler d'une maniere extraordinaire, im- „ posante comme la nôtre, & capable de „ captiver les cœurs. "

STREPSIADE.

En effet, à peine ai-je entendu leur voix, que mon cœur a tressailli d'ardeur de philosopher. Oui je brûle de raisonner sur la fumée, de bâtir & de renverser des argumens opposés, & de contredire tout ce qu'on dira.

Le Villageois en disant cela ne voit pas encore les Nuées; mais il prie Socrate de les lui faire voir. Celui-ci a de la peine à en venir à bout, vû la grossiereté de son disciple; ce qui fait un jeu de Théatre aussi satyrique qu'il est vif, pour montrer que les éleves n'avoient pas tous les mêmes dispositions à voir les chimeres philosophiques. Enfin les Nuées descendent de leurs machines, remplissent tout le Théatre, & sont vûës de Strepsiade qui les adore. „ Tu „ ignorois, dit le Philosophe, que c'étoient „ là des Déesses. Quoi, tu ne sçavois pas „ qu'elles nourrissent les Sophistes, les De- „ vins, les Medecins, les Poëtes, &c. " Strepsiade est fort étonné de leur voir des

figures de femmes, lui qui avoit crû bonnement que ce n'étoit que du *brouillard*. Sur cela Socrate lui fait comprendre avec sa maniere ordinaire de Philosopher, c'est-à-dire, par des questions reïterées que les Nuées prennent toutes les formes qu'on veut & qu'elles veulent. De cette fadaise Aristophane tire une satyre des plus fines qui se puissent, & désignant plusieurs des spectateurs, „ quand par exemple elles voïent „ (dit-il) Simon ce voleur public, elles se „ metamorphosent en loups."

STREPSIADE.

C'est donc pour cela qu'apercevant hier le lâche Cleonyme *, Elles se déguiserent en Cerfs.

SOCRATE.

Oui, & présentement comme vous voyés, parce qu'elles aperçoivent l'effeminé Clisthene, elles se sont transformées en femmes.

STREPSIADE.

Je vous adore donc, ô puissantes Déesses : si jamais vous daignâtes faire entendre votre voix à quelque mortel, je vous supplie de m'accorder cette grace.

Elles la lui accordent en faveur de Socrate, qu'elles veulent particulierement obliger ainsi que Prodicus. Prodicus étoit un Sophiste fort interessé, & fou de son prétendu sçavoir, Aristophane ne le met ici en parallele avec Socrate que pour faire plus de

* Celui qui jetta ses armes à la guerre. On en a parlé.

de peine au vrai sage par la comparaison qu'il en fait avec un fou.

De cette faveur des Nuées Socrate prend occasion de débiter des impietés, & de traiter Jupiter de chimere. Il est incomprehensible qu'on le souffrît, quoique ce fût pour faire regarder Socrate comme un impie. Le raisonnement de ce Philosophe, pour prouver qu'il n'y a point de Jupiter : c'est que ce sont les Nuées seules qui donnent de la pluïe, & qu'on n'a jamais vû Jupiter pleuvoir sans elles *. L'explication du tonnerre, conforme à celle de Descartes, est la suite de cette leçon. Mais elle dégenere en poliçonnerie, chose que ne manque jamais Aristophane, soit qu'il en trouve occasion ou non. Enfin, toute la scene aboutit à exiger de Strepsiade qu'il renonce aux Dieux du païs, pour ne reconnoître de divinités que les Nuées. On veut faire entendre que c'étoit le premier sacrifice que Socrate exigeoit de ceux qui vouloient être ses disciples, & qu'il l'obtenoit aisément : car le Bourgeois en passe par tout ce qu'on veut de lui, dans l'espoir de ne pas payer ses créanciers. A cette condition jointe à celle de mener une vie dure & philosophique, les Nuées lui accordent

* Voïés la planche ci-dessous, p. 76. & la belle medaille d'Antonin le Debonnaire, T. AIΛ. K. ANTΩNEINOC, avec un Jupiter qui pleut sans nuages. Assis sur son Thrône, il laisse tomber de la corne d'Abondance une pluïe féconde sur la Terre qui est à ses pieds. C'est un monument de la pieté & de la tendresse des Ephesiens envers Antonin. ΠΕΙΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ, *pierum Ephesiorum* Cette Médaille est chés le Roi.

cordent ſa demande, qui eſt de corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laiſſés-vous, diſent-elles, conduire par Socrate, & vous réuſſirés.

Strepſiade eſt content de tout ce qu'on lui propoſe, d'être vêtu de haillons, de ſouffrir la faim, la ſoif, le chaud, le froid, les outrages, tout; d'être Philoſophe en un mot : pourvû qu'on lui apprenne l'art qu'il deſire de ſçavoir. Le maître commence par flatter ſon éleve d'une gloire pareille à la ſienne, comme d'être conſulté d'une foule d'admirateurs, & choſes ſemblables, ſans compter le gain * réel qui en reviendra; puis il l'exerce, & le ſonde par l'avis du Chœur : ſcene plaiſante. Car le Bourgeois interrogé ſur ſes talens, ſur ſa mémoire & ſur ſa diſpoſition à la fine éloquence, jure qu'il n'a de mémoire que pour ſe ſouvenir de ce qu'on lui doit, & de diſpoſition qu'à tromper ceux à qui il doit. Socrate pour l'éprouver veut en venir aux coups d'étrivieres. Il lui fait mettre bas ſon manteau, & le Bourgeois gardant toujours ſon caractere d'innocent très-railleur, balance un moment entre la crainte & l'eſpoir de reſſembler à Chairephon, le plus cher, mais le plus pâle des diſciples de Socrate. Il conſent toutefois d'entrer dans l'école du maître, & ſe ſoumet à toutes les épreuves.

Ici commence cette belle diſgreſſion † du Chœur qui eſt double, une partie appar-

* Accuſation injuſte : Socrate étoit fort deſintereſſé.
† Παράβασις.

partenant aux secondes Nuées, & l'autre aux premieres. Il est bon de donner ce morceau tout entier, parce qu'il jette un grand jour sur tout ce qui regarde Aristophane, & en particulier sur la datte & le sort de cette piece. Immédiatement après que Socrate a fait entrer son disciple chés lui, c'est à-dire, dans l'antre de Trophonius *, comme l'appelle plaisamment Strepsiade, pour railler cette école de gens qui ne rioient jamais, non plus que ceux qui avoient été dans l'antre, le Chœur dit un mot au maître & à l'éleve; puis se tournant vers les spectateurs, il leur parle en ces termes.

„ Messieurs, j'atteste Bacchus †, mon „ pere & mon maître, que je vous dirai „ la vérité. Puissai-je être vainqueur en „ ces jeux, & passer dans votre esprit pour „ aussi bon écrivain, que je vous crois „ bons connoisseurs! Aussi vous ai-je déja „ donné cette Comédie comme la meilleu- „ re que j'eusse faite, en vous priant de „ l'entendre avec autant d'application & „ de

* Trophonius étoit un homme qui s'étoit érigé en donneur d'oracles qu'il rendoit du fonds d'une caverne près de Delphes. Cet antre devint célébre dans la suite. On y alla toujours depuis chercher des oracles: mais comme c'étoit un repaire de serpens, on y jettoit quelques gâteaux emmiellés par précaution ou par cérémonie superstitieuse; & c'est ce qui fait dire à Strepsiade qu'il devroit avoir des gâteaux avant que d'entrer dans la maison de Socrate. On dit qu'on ne rioit plus au retour de l'antre de Trophonius. Cela passe en proverbe.

† Il atteste Bacchus comme le Dieu des Poëtes comiques, parce que les Comédies se jouoient aux Fêtes de Bacchus.

„ de soin que j'en avois mis à la compo-
„ ser. J'eus pourtant le malheur d'être
„ vaincu par d'indignes concurrens *, des-
„ tinée que je ne méritois pas. C'est de
„ cela même que j'ose me plaindre à vous
„ & aux honnêtes gens pour qui seuls je
„ travaille; non que je veüille vous aban-
„ donner : car je n'ai pas oublié le suc-
„ cès que vous donnâtes à ma premiere
„ Comédie †, & l'accueil que vous fîtes au
„ jeune homme sage & au jeune débauché
„ qui en font le jeu ‡, comme je n'étois
„ pas encore dans l'âge prescrit par les
„ loix § pour donner des pieces de Théatre,
„ j'exposai *incognito* ce premier fruit de
„ mes veilles. On le releva, & vous le
„ reçûtes favorablement. Depuis cette fa-
„ veur j'ai toujours compté sur vos suffra-
„ ges. Or je viens aujourd'hui, *Messieurs*,
„ vous offrir une Comédie, qui comme
„ une autre Electre • cherche à recon-
„ noître ses amis. Si elle trouve les che-
„ veux de son frere, elle les reconnoîtra
„ bien ⸸. Jugés, je vous prie, par vous-
„ même de la décence avec laquelle mon
„ Elec-

* Cratinus & Ameipsias. Ils en disoient apparemment autant d'ARISTOPHANE.

† Les Daitaliens, peuple de l'Attique.

‡ GALIEN en a conservé un fragment qui confirme cela.

§ Il falloit avoir trente ou quarante ans.

• Allusion Satyrique à la reconnoissance d'Electre & d'Oreste dans ESCHYLE. Voyés la premiere partie, T. II. p. 7.

⸸ Il veut dire qu'elle reconnoîtra au moindre signe d'approbation les spectateurs qui ont autrefois applaudi aux Daitaliens.

» Electre (*ma Comédie*) paroît. Elle ne
» vient point avec des habits déchirés pour
» faire rire les enfans *. Elle ne s'avilit
» point par des railleries fades sur les chau-
» ves, & moins encore par des danses
» deshonnêtes. Vous ne la verrés point
» introduire un vieillard qui frappe de son
» bâton tout ce qui se presente pour fai-
» re plus aisément passer ses mauvaises
» plaisanteries. Elle ne paroît point avec
» des flambeaux comme une Furie, & ne
» s'amuse point à faire des helas ridicules.
» Elle vient appuyée de son seul merite &
» de sa propre beauté. Je ne me glorifie
» pourtant pas de ces avantages. Je cherche
» beaucoup moins à vous tromper en repe-
» tant deux ou trois fois la même chose.
» Je produis toujours des images nouvelles
» différentes les unes des autres, & toutes
» singulieres. Je puis me vanter d'avoir ter-
» rassé le redoutable Cléon †. Mais je ne
» l'ai pas insulté depuis sa mort ‡. La
» conduite de mes rivaux est bien diffé-
» rente : depuis qu'Hyperbolus a donné
» prise, ils ne mettent sur le Théatre qu'-
» Hyperbolus & sa mere. Eupolis a don-
» né d'abord à ce sujet sa Comédie *Mari-*
» *ca* *,

* Traits Satyriques contre les Poëtes ses concurrens.
† Dans la Comédie des Chevaliers, & ailleurs.
‡ *κειμένῳ jacenti*; mort ou terrassé. Le terme est veritablement équivoque. Mais la suite le détermine à signifier mort. Madame DACIER a crû devoir en juger autrement, sur ce qu'ARISTOPHANE dit qu'il ne donne pas la même chose. Mais cette raison prouve tout au plus qu'il y avoit beaucoup de changemens dans les secondes Nuées, pour lesquelles ce discours étoit fait.

„ *ca* *, où il n'a pas rougi de piller mes
„ *Chevaliers*, en y ajoutant seulement de
„ sa façon une vieille qui fait une danse
„ deshonnête ; encore a-t-il volé cette
„ vieille à Phrynicus qui la faisoit dévorer
„ par un monstre marin. Le Poëte Her-
„ mippus est venu ensuite : voilà encore
„ Hyberbolus en jeu. Enfin tous à la file
„ tombent sur Hyberbolus, † & me déro-
„ bent mes anguilles ‡ le plus subtilement
„ qu'ils peuvent. Que ceux qui rient à
„ leurs pieces ne se divertissent pas aux
„ miennes ! C'est tout le mal que je leur
„ souhaite. Pour vous, Messieurs, si vous
„ prenés goût à mes idées, je vous donne
„ parole de croire desormais que vous êtes
„ fins connoisseurs."

Il est visible, 1°. Que ce discours a été fait pour la seconde representation des Nuées. 2°. Que c'étoit la premiere Comédie revûe, corrigée, & augmentée. 3°. Que Cléon étoit mort quand on la representa la seconde fois. La seule citation de *Marica* où Eupolis parloit de Cléon mort est une preuve sans replique. Donc en joignant à ce discours un endroit des *Guespes*, où il est dit que la premiere Comédie des Nuées fut

* Les Scholiastes assurent que dans cette Comédie d'Eupolis, il étoit parlé de Cléon comme mort.

† Homme de basse naissance, faiseur de lampes de cuivre. Il avoit trouvé comme Cléon, le secret de se rendre redoutable jusqu'à oser attaquer les premieres têtes de l'Etat.

‡ Il parle d'anguilles dans sa Comédie des Chevaliers. Ce sont les anguilles délicieuses du lac Copaïe en Béotie. On avoit fait apparemment sur cela des allusions dont nous n'avons point la clef.

fut jouée un an auparavant, il est évident que les deux representations se firent dans les années que nous avons assignées. Et quand même les Scholiastes nous tromperoient après s'être trompés eux-mêmes sur le fait de la Comédie *Marica* qui suppose Cléon mort, cela ne prouveroit autre chose, sinon que les deux representations des *Nuées* se sont faites avant la mort de ce General, ou avant la dixiéme année de la guerre de Péloponnése : & par conséquent cette Comédie n'en seroit pas moins éloignée de la mort de Socrate, comme le fut en effet la premiere representation. Car voici le discours que le Chœur y fit aux spectateurs, & qu'on lit après le premier à la suite d'une invocation.

„ Messieurs, Ecoutés-nous bien, je vous „ prie, (ce sont les Nuées qui parlent) „ nous sommes fort en colere contre vous; „ & n'avons-nous pas raison? Est-il un de „ vos Dieux qui vous enrichisse autant que „ nous le faisons? Toutefois point de li- „ bations, point de sacrifices pour nous, „ qui sommes vos Déesses tutélaires. En „ effet vous mettés-vous en campagne „ mal-à-propos? Sur le champ le tonnerre „ où la pluye surviennent pour vous faire „ rentrer. Par exemple quand vous vous „ avisâtes de mettre à la tête de vos ar- „ mées ce Paphlagonien, ce Corroyeur, „ ce Cléon, nous fronçâmes le sourcil, „ nous fismes du fracas, la foudre tomba, „ la lune quitta sa route *, le soleil reti- „ ra

* Il y eut une éclipse de Lune vers le tems où Cléon

„ ra son flambeau, & vous menaça de ne
„ plus luire pour vous, si vous élisiés Cléon
„ pour Général. Vous l'élûtes pourtant.
„ C'est le proverbe : Les deliberations
„ vont ici tout de travers, & les Dieux
„ reparent tout *. Or voulés-vous sçavoir
„ comment tout sera reparé. Le voici.
„ Prenés-moi cet oiseau de *proye* †, ce
„ voleur de Cléon, & mettés-le au *Pilo-*
„ *ri* ‡. Alors tout reviendra dans son pre-
„ mier état, & vos fautes se tourneront en
„ heureux succès".

Dans le premier morceau Cléon étoit mort, dans le second il étoit plein de vie. Ces deux morceaux ont donc été faits en deux annés différentes. Mais quelque tour qu'on veuille y donner, *il* sera toujours vrai de conclure d'Aristophane *seul*, que cette piece fut faite & jouée entre l'époque de l'affaire de Pyle sous Cléon, & celle de la mort de Cléon : donc entre la septiéme & la dixiéme année de la guerre du Peloponnése : donc plus de vingt-trois ans avant la condamnation de Socrate. § Cela est demontré.

Il y a encore un troisiéme morceau adressé aux spectateurs. Mais c'est une plaisan-

Cléon fut envoyé à Pyle en qualité de Général. ARISTOPHANE en parle dans ses Chevaliers. Quelque-tems après il y en eut une de Soleil.

* DEMOSTHENE en dit autant aux Athéniens dans ses harangues.

† Larus, oiseau aquatique fort vorace, dit SUIDAS.

‡ Serrés-lui le cou dans une piece de bois trouée.

§ Ou du moins treize ans avant cette mort, si Socrate mourut sexagenaire, comme quelques-uns l'ont écrit : sentiment peu suivi.

ſanterie bien moins importante que celle que nous venons de voir. Les Nuées diſent qu'elles ſaluent les Athéniens de la part de la Lune; qu'elle eſt pourtant un peu picquée contr'eux, de ce que malgré tous les biens dont elle les comble, ne fût-ce que d'épargner leurs flambeaux *, elle n'éprouve d'eux que de l'ingratitude, parce que toutes les fêtes ſont dans une horrible confuſion, & qu'on s'en prend à elle; que les Dieux, par exemple, s'attendent à des ſacrifices qui ne viennent point au jour marqué, qu'on voit des jeunes au lieu de feſtins, & des procès au lieu de vacations; que dans l'Olympe on fait un bruit horrible contr'elle, comme ſi elle étoit la cauſe du peu de ſoin des Athéniens à bien ranger leur calendrier.

Il n'eſt pas aiſé de rendre raiſon de cette confuſion des fêtes dont parle Ariſtophane, les diverſes conjectures qu'on apporte n'étant que de pures conjectures, & trop longues à développer. Soit que le Nombre d'or, ou le Cycle de Méton fût alors introduit ou non, il y a toujours des difficultés : & il ſembleroit vrai-ſemblable que le déſordre dont on parle, ſeroit plûtôt venu d'avoir voulu ajuſter les fêtes à ce Cycle, qu'autrement †. Nous aurons moins lieu

* Il paroît par là, & par beaucoup d'autres endroits où ARISTOPHANE raille l'épargne des Athéniens, qu'ils étoïent en effet fort épargnans.

† Voyés le ſçavant M. EZECH. SPANHEIM dans l'édition d'ARISTOPHANE de M. KUSTER: c'eſt ſon ſentiment que je rapporte ici. Il y a pourtant apparence que le Cycle de Méton ne fut adopté que

lieu de nous étendre beaucoup sur le reste de cette Comédie.

ACTE II.

Socrate après avoir dépouillé son disciple de son manteau, apparemment pour s'en accommoder, & après *lui* avoir donné quelques commencemens d'instruction, le ramene sur le Théatre en jurant par le chaos & l'air qu'il n'a point encore trouvé d'esprit si épais que Strepsiade. Mais Strepsiade est, comme on l'a vû, un Bourgeois de bon sens & malin, qui sans paroître y toucher tourne son maître en ridicule. Aristophane veut faire entendre qu'un sens droit que les Philosophes traitent de grossier, est rétif à la Philosophie, tant elle est opposée au sens commun.

Le maître appelle son éleve pour continuer sa leçon, & lui ordonne de tirer son canapé & de s'y coucher. L'autre obéissant malgré lui, badine sur les Corinthiens qui le prennent au collet, & qui concourent avec Socrate à le piller. Il appelle ainsi certains insectes dont il soupçonne que les meubles philosophiques de son maître sont infestés. Toute la scene roule sur quantité d'impertinences qu'on fait dire à Socrate sui-

que depuis cette piece. Les Grecs pour retrouver le même point de rencontre du Soleil avec la Lune, avoient pris d'abord huit années, puis onze, toujours avec erreur considerable. Meton s'avisa le premier en mettant huit & onze de fixer le terme de dix-neuf ans, où le retour de la Lune & du Soleil se trouva sans erreur sensible pour ces tems-là.

suivant sa maniere de Philosopher, & à Strepsiade pour les relever par un contraste comique : par exemple, Socrate commence à peu près comme le Maître de Philosophie dans le *Bourgeois Gentilhomme* *. „ çà „ que souhaités-vous d'apprendre ? Les me„ sures, l'harmonie, la cadence ? "

STREPSIADE.

Oui parbleu, les mesures. Car il n'y a pas long-tems qu'un homme m'a trompé par une fausse mesure.

Socrate poursuit son discours & Strepsiade le sien, l'un & l'autre répondant toujours à sa pensée. Le dernier vient au fait, & demande à quoi lui servira l'harmonie. „ Pour faire l'agreable dans les compa„ gnies ? C'est bien là dequoi il s'agit. Je „ ne me soucie, dit-il, ni de Pyrrhiques, „ ni de Dactyles. Apprenés-moi à culbu„ ter le bon droit ".

Plus Strepsiade va au fait, plus Socrate affecte de s'en éloigner, & de lui faire voir qu'il faut acquerir auparavant bien d'autres connoissances. Il lui donne une leçon de Grammaire, mais bien maligne. Car en lui enseignant à distinguer les noms des choses qui appartiennent aux hommes & aux femmes, il donne sur les doigts à quelques Athéniens notés pour leur lâcheté ou leurs débauches, particulierement à Cleonyme & Amunias.

Socrate ordonne ensuite tout de bon au disci-

* MOLIERE a visiblement imité la Scene d'ARISTOPHANE.

disciple de se coucher, de méditer, de s'attacher à une pensée, & s'il ne peut la démêler de passer à une autre, de fixer son imagination, de diviser, de définir, de contempler, enfin de chercher dans sa tête le moyen de frustrer ses creanciers. Ce jeu de Théatre qui exprime toutes les petites façons des meditatifs d'alors, leurs grimaces sçavantes, & les tours de soupleße qu'on leur imputoit, anime extrêmement cet Acte. Mais si les *Femmes Sçavantes* de Moliere ont eû d'abord de la peine à plaire au monde poli à cause de leur caractere singulier, il n'est pas possible d'espérer que celui des Philosophes Athéniens lui plaise, quelque finement qu'il soit representé. Poursuivons sans nous arrêter considerablement sur chaque chose.

STREPSIADE.

Que voulés-vous donc que je cherche dans mon esprit?

SOCRATE.

Dites-moi vous-même ce que vous voulés trouver.

STREPSIADE.

Je vous l'ai dit mille fois, le moyen de ne point payer.

Voilà la vraye maniere de Socrate, quoique travestie. Il faisoit éclorre les pensées d'autrui sans dire les siennes; ce qui le faisoit appeller *la Sage-Femme des esprits.*

Le Bourgeois las de se tourner sur son lit dit enfin qu'il a trouvé le secret qu'il cherchoit. C'est une plaisanterie à laquelle on ne s'attend point. „ Si j'achetois, dit-il, une

„ sor-

„ forciere de Theſſalie, que par ſon moyen
„ je priſſe la Lune, & que je l'enfermaſſe
„ dans un étui comme un miroir....

SOCRATE.

Hé bien qu'en arriveroit-il?

STREPSIADE.

S'il n'y avoit plus de Lune, je ne payerois plus d'intérêts.

SOCRATE.

Comment cela?

STREPSIADE.

La choſe eſt toute claire. Il n'y auroit plus de mois, & par conſéquent plus de payement au bout.

Socrate lui propoſe à ſon tour une autre ſubtilité de même force. Il demande comment il ſe tireroit d'affaire s'il étoit condamné à payer cinq talens. Le Bourgeois rêve quelques momens, ſuivant le conſeil de ſon maître qui lui dit de donner l'eſſor à ſon eſprit, comme les enfans le font aux hannetons qu'ils attachent à un fil. C'eſt que Socrate diſoit que l'ame avoit des aîles pour s'élever au-deſſus des choſes terreſtres; de ſorte que ces comparaiſons lui étoient familieres. Strepſiade trouve enfin un expedient rare qui ſeroit de ſe mettre derriere le Greffier, d'expoſer un miroir ardent aux rayons du ſoleil, & de brûler toutes les écritures qu'on feroit contre lui. Je ne trouve pas qu'aucun Commentateur ait dit un ſeul mot de ces cinq talens. Mais il s'agit viſiblement de ceux que Cléon fut condamné à payer pour crime de pe-

culat *. Cela saute aux yeux. *Mais que signifie l'allusion du miroir ardent ? Je l'ignore.* Il y en a bien d'autres que nous ne connoissons pas. Par exemple pour éviter une condamnation par corps, Strepsiade n'imagine point d'autre secret que de s'aller pendre. Peut-être aussi n'y a-t-il point d'autre finesse dans ces mots que la naïveté. Socrate ne pouvant rien tirer de plus du genie grossier de son disciple, désespere d'en faire un Philosophe, & lui conseille d'amener son fils en sa place. L'autre y consent en disant que son fils avoit de l'esprit étant enfant, ce qu'il prouve aussi naïvement que le Medecin Diafoirus au sujet de son fils Thomas. Moliere a copié beaucoup d'endroits de cette Comédie.

ACTE III.

Strepsiade comme possedé de l'esprit Socratique & de l'enthousiasme des Nuées, pousse son fils Phidippide hors du logis, & jure par les Nuées qu'il n'y restera pas plus long-tems. „ Sors, dit-il, coquin, & „ vas manger, si tu veux les colonnes de „ Megaclès ". Apparemment que cette maison à laquelle Strepsiade s'étoit allié, avoit dissipé tout son bien, hormis le Palais de Megaclès. Le sel comique de cette scene est précisément le même que celui du Bourgeois Gentilhomme, qui veut instruire sa femme & sa servante des leçons qu'il

* Voyés les *Acharniens* ci-dessus, p. 288.

qu'il a reçûës de ses maîtres. La copie est plus conforme à nos moeurs ; mais elle est moins vive que l'original dont Moliere avoit bien étudié tous les traits. A la verité Strepsiade ne fait pas ici à son fils un récit tranquille, comme le Bourgeois Gentilhomme à Madame Jourdain, & à Nicole : mais il parle dans le même goût avec plus de vivacité. Car ayant la tête remplie des grands mysteres qu'il croit avoir appris chés Socrate, il en dit une partie sans suite ni liaison à son fils, en le contraignant d'aller promptement tenir sa place à la même école.

Phidippide qui croit que son pere extravague le regarde du même œil que Madame Jourdain fait son mari enharnaché en Turc. Il ne laisse pas d'obéïr sans rien comprendre à ce qu'on lui dit ; & voilà tout le plaisant de ce Dialogue. Dès les premiers mots le fils jure par Jupiter. Ce serment choque le Pere, qui lui dit que cela étoit bon autrefois, mais que depuis Socrate il n'y a plus de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Qui dit de pareilles impietés!

STREPSIADE.

Qui ! Socrate, Diagoras le Melien *, & Chairephon qui sçait calculer les sauts des puces.

PHI-

* Diagoras étoit de Melos. Ainsi quand ARISTOPHANE dit le Melien, il faut entendre ici Diagoras. Il passoit pour Athée, & les poëtes comiques vouloient donner cette idée des Philosophes pour les perdre. Mais il s'en faut bien que Socrate niât la Divinité. Il n'y a qu'à lire PLATON.

PHIDIPPIDE.

Quoi, mon pere, êtes-vous *assés insensé* pour croire ces bourrus atrabilaires?

STREPSIADE.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît. Ne dites point de mal de ces sages qui ont tant de lumieres, & qui portent l'épargne jusqu'à ne connoître ni barbiers, ni parfumeurs, ni baigneurs, tandis que tu me *dévores* les entrailles, comme si j'étois mort. Mais il ne s'agit plus de cela. Va les trouver, & deviens leur disciple en ma place.

Il est aisé de reconnoître ici des traits du malade imaginaire, à l'égard des Medecins.

PHIDIPPIDE.

Hé que peut-on apprendre de bon de ces animaux-là?

STREPSIADE.

Tout; les connoissances les plus estimées, la verité même, par exemple que tu n'es qu'une bête & qu'un sot. Mais attends un moment, je reviens.

PHIDIPPIDE.

Mon pere a perdu l'esprit. Quel parti dois-je prendre? Dois-je le faire declarer fou en justice, ou le livrer aux bourreaux de Medecins *, comme un homme à mettre en terre en peu de jours?

Le pere revient avec un coq & une poule

* Madame DACIER a passé ce vers. Le SCHOLIASTE l'explique de ceux qui enterrent les morts. Le sens que j'ai suivi me paroît le veritable.

le qui s'expriment par le même mot Grec. Socrate en avoit fait autant à son égard en lui donnant une leçon de Grammaire. Il l'imite, & demande à son fils ce que c'est que l'un & l'autre volatile. Le fils répond comme le pere avoit répondu à Socrate. „ Vous n'êtes qu'une bête, lui dit Strepsia-„ de, & vous ne sçavés pas les premiers „ élemens de la Grammaire". Il y a là quelque raillerie cachée sur quelque évenement, comme celle de Moliere dans le Bourgeois Gentilhomme qui admiroit & repetoit la leçon qu'on lui avoit donnée sur la maniere de prononcer les voyelles, les consones, & les syllabes, allusion maligne à un livre * qui avoit eu de la réputation dans le monde. L'original de ces traits est Aristophane. On perdra dans la suite la trace de plusieurs bons mots de Moliere, comme des siens.

Strepsiade assure qu'il a appris bien d'autres belles choses de cette nature; mais que son grand âge lui ayant ôté la memoire, il est à propos que son fils se mette en sa place chés ces grands Philosophes.

Phidippide remarquant que son pere n'a ni manteau, ni souliers, „ c'est donc pour „ toutes ces subtilités, dit-il, que vous avés „ perdu votre manteau".

STREPSIADE.

Oh non, je ne l'ai pas perdu; mais je l'ai converti en pure Philosophie †.

PHI-

* Le livre de la parole.

† Il veut faire entendre que Socrate étoit interessé & voleur.

PHIDIPPIDE.

Et vos souliers qu'en avés-vous-fait?

STREPSIADE.

Je les ai employés *pour le besoin*, comme Periclès le fit des trésors de la citadelle.

Ceci regarde un fait singulier de Periclès. Suidas dit, qu'il employa une grande partie de ces trésors pour la guerre *du* Peloponnese, & qu'en rendant ses comptes il se contenta de dire, au sujet de cinquante talens, qu'il les avoit employés *pour le besoin*. On ne le pressa pas davantage. Les Lacédémoniens l'aïant sçû, confisquerent les biens de Cleander, & condamnerent Plistoanax à une amande de cinq talens, prétendant que ces deux Généraux de Lacédémone, dont l'un étoit leur Roi, avoient épargné une partie de *l'Attique*, pour avoir été corrompus par des largesses secrettes; & que Periclès n'avoit répondu si obliquement en rendant ses comptes, que pour épargner aux Rois de Sparte la confusion de leur bassesse & de leur perfidie.

Le vieillard fait tout de bon marcher son fils chés Socrate, en lui disant, „ Viens, „ mon enfant, viens avec moi. Si tu fais „ mal, c'est moi qui t'y oblige : obéïs „ seulement, & souviens-toi que je n'ai „ que trop eû d'égard moi-même à tes caprices dans l'enfance. La premiere obole * que je reçus pour l'assemblée publi„ que,

* ARISTOPHANE l'appelle obole *heliastique*, ainsi nommee du lieu où se tenoient les plus nombreuses assemblées des Athéniens. On n'y donnoit d'abord aux assistans qu'une obole, ou la sixiéme partie d'une dragme; en-

„ que, je l'emploïai à t'acheter un petit
„ chariot aux Fêtes de Jupiter".

Phidippide dit à part que son pere se repentira de la violence qu'il lui fait; & il lui tiendra en effet parole. Socrate paroît; le pere lui livre son fils. „ Je l'ai enfin persuadé, dit-il, malgré qu'il en eût". Ce mot tombe à plomb sur la maniere de philosopher dont usoit Socrate, qui mettoit les gens au point de se rendre malgré eux, en les faisant donner dans des absurdités, dont

ensuite on en donna deux, & enfin trois à la requisition de Cléon, qui se fit un mérite de cette augmentation. Le Poëte comique tourne partout & mille fois en ridicule cet honoraire, qui lui paroissoit sordide. C'étoit en effet peu pour chaque particulier, & beaucoup pour l'Etat, puisque les trois oboles valoient cinq sols de notre monnoïe. M. EZECH. SPANHEIM dans ses notes sur les *Nuées*, nous a donné une suite de sept différentes monnoïes depuis la dragme Attique, jusqu'à la demie obole inclusivement. Quoique cette monnoïe Grecque soit fort connuë, comme ARISTOPHANE en parle souvent, & qu'on doit être curieux de voir ensemble la dragme & sa monnoïe, j'ai crû faire plaisir au lecteur de représenter ici ces pieces exactement gravées d'après celles que M. SPANHEIM a fait graver sur la suite d'un cabinet d'Angleterre. Toute cette monnoïe est d'argent. Il y en a eû d'airain: & ARISTOPHANE nous l'apprend, quand on ne le sçauroit pas d'ailleurs. Ces sept pieces ont toutes d'un côté la tête de Pallas & de l'autre le Hibou son oiseau avec les deux ou trois premieres lettres du nom de la Déesse, comme toutes les autres monnoïes d'Athénes. La cinquiéme est singuliere, en ce qu'elle porte d'un côté une double tête d'homme & de femme à visages addossés en forme de Janus avec la couronne. C'est la figure de Cécrops, ancien Roi d'Athénes. La tête de femme montre qu'il procura & facilita les mariages pour peupler l'Attique. Cette monnoïe battuë en son honneur plusieurs siecles après lui, marque la vénération des Athéniens pour sa mémoire.

dont ils ne pouvoient se tirer sans revenir à son sentiment.

SOCRATE *parlant de Phidippide.*

C'est apparemment un innocent qui n'est pas encore fait à se tenir suspendu en l'air comme nous *.

PHIDIPPIDE, *entre ses dents.*

Puisses-tu l'être tout de bon !

STREPSIADE.

Ah coquin, tu dis des injures à ton maître.

SOCRATE.

Voyés avec quelle grimace il a dit cette sottise. Hé comment pourroit-il apprendre à éluder un procès, à chicanner sa partie adverse, & à jetter de la poussiere aux yeux des Juges ? Hyberbolus † donneroit pourtant un talent pour en sçavoir autant.

STREPSIADE.

Oubliés ses impertinences, & daignés lui donner vos soins. Il a naturellement du genie : car n'étant encore qu'enfant il faisoit de petits châteaux, des vaisseaux, des chariots, des grenouilles, des grenades ; il falloit voir ! ‡ Qu'en pensés-vous ? Ne croyés-vous pas qu'il puisse apprendre ces deux *moyens* § favoris qui sont les pivots de votre doctrine, le *Juste* & l'*Injuste* ? s'il ne les

* A méditer.

† C'est le faiseur de Lampes dont nous avons déja parlé. Il y mettoit (dit-on) de mauvais alliage, & il s'enrichissoit par ses friponneries, à en croire ARISTOPHANE.

‡ Voilà Thomas Diafoirus.

§ Toute la philosophie morale de Socrate rouloit sur ces deux idées.

les apprend tous deux, il aura du moins l'esprit d'apprendre l'*Injuste*.

SOCRATE.

Je vais le donner à instruire à tous les deux.

STREPSIADE *prenant congé.*

Je suis votre valet. N'oubliés pas au moins de l'armer de pié en cap contre le *Juste*.

A peine le Bourgeois s'est-il retiré, que le *Juste* & l'*Injuste* paroissent en personne. L'allegorie est hardie, & les personnages sont bizarres, mais dignes d'Aristophane, & plaisans pour qui connoissoit ou connoît Socrate, & ses discours éternels sur le Juste & l'Injuste. Il faut donc imaginer ces deux choses comme des acteurs que le Poëte avoit apparemment ornés d'un air aussi grotesque, que ses autres mascarades.

Le *Juste* défie son rival de paroître devant les spectateurs? mais l'*Injuste* qui connoît les Juges à qui il a affaire, se montre sur le champ, bien assuré, dit-il, de l'emporter sur son concurrent devant de tels arbitres: bon commencement de satyre qui dure pendant toute la scene; car le premier prétend être le plus fort *; & l'autre allegue qu'il est toujours victorieux, quoique plus foible. L'un veut que ce soit chés les foux (en montrant les spectateurs ou les Phi-

* *κρείττων*, le plus fort. C'est le nom du *Juste* chés les Philosophes. *ἥττων*, le plus foible. C'est le nom de l'*Injuste*. Il y a ici bien des antitheses qui portent sur ces deux dénominations.

Philosophes) & l'autre prétend que c'est chés les sages, en montrant les mêmes. L'un dit qu'il n'a qu'à se montrer pour triompher ; l'autre nie qu'il y ait au monde aucune ombre de justice. Quoi, pas même chés les Dieux ? Non, pas même chés Jupiter. Cela est dit pour rendre les Philosophes exécrables par leurs impietés. Le *Juste* accable en effet d'injures son rival, comme un impie : l'autre affectant un air de Philosophe, ne répond à chaque outrage que par des applaudissemens, comme Socrate & comme les sergens de Comédie, qui disent *bon cela* à chaque insulte qu'ils reçoivent. Aussi l'*Injuste* ajoûte-t'il : „ Hé, ne „ vois-tu pas que tu me prodigues de l'or „ à pleines mains ?" Les vivacités redoublées de l'un & de l'autre font un grand jeu de Théatre ; mais tout n'en est pas selon nos manieres. Les reproches que le premier fait au second de corrompre les Athéniens & de perdre la jeunesse, les repliques du second, & la dispute des deux à qui se saisira de Phidippide pour l'instruire, (comme la Vertu & le Vice par rapport à Hercule *,) ne montrent que trop à quel point les Poëtes Comiques portoient la liberté de dénigrer Athénes, & jusqu'où les Athéniens entendoient raillerie, sans s'embarrasser de ce que la posterité penseroit d'eux, & moins encore de se corriger de leurs défauts.

Le Chœur est contraint de mettre le hola, tant la contestation s'échauffe. Il veut

* Hercules *in bivio*.

veut qu'elle devienne une dispute reglée, & que chacun des concurrens expose au long ses raisons : „ dont dépend (dit-il) la desti-„ née de la philosophie, & des querelles de „ nos amis les Philosophes."

Le *Juste* fait le premier sa harangue. Il décrit la sévere discipline du vieux tems, où la Justice fleurissoit, la docilité des jeunes gens, leur assiduité, leur attention, leur respect à l'égard de leurs maîtres, leur éducation dure, leur modestie, la beauté de la musique d'alors bien différente des tons efféminés introduits par Phrynis *, l'importance de cette austerité & ses suites heureuses, la pudeur, la bienséance, & la sobriété.

„ Vraïment (dit l'*Injuste*) cela étoit bon „ du tems qu'on portoit des cigales d'or „ aux cheveux, &c." Ces bijoux dont on a parlé ailleurs, étoient à la mode du tems des guerriers de Marathon. Les braves Athéniens de ce beau siecle ne laissoient pas d'être magnifiques. Celui qui fait le personnage de la Justice répond à son adversaire, que la peinture qu'il a faite est celle des anciens héros, & non des jeunes gens du tems présent élevés dans la mollesse, sans force, sans vigueur, sans ame. Il exhorte Phidippide à suivre de si belles leçons, à haïr le barreau source de chicannes, à ne rien faire de honteux, à respecter ses parens, à honorer les vieillards,

* Ce Phrynis avoit amolli sa musique ancienne ; & les anciens tiroient de grands préjugés de la qualité de la musique pour ou contre la regularité des mœurs.

lards, à éviter les danſeuſes ; enfin à être vertueux de tout point. C'eſt un *contraſte* des anciennes & des nouvelles *mœurs* d'Athénes.

L'*Injuſte* leve les épaules & rit en petit maître, pour engager Phidippide à regarder ces diſcours-là comme des chanſons; mais le *Juſte* inſiſte, & montre à ce jeune homme, que s'il veut le croire *il jouira* d'une ſanté toujours parfaite, il ſe diſtinguera dans les exercices, il aura l'avantage de ne point dire ni entendre toutes les ſottiſes qu'on dit & qu'on entend au barreau; qu'il goûtera le plaiſir des promenades ſçavantes & utiles ; qu'il ſera toujours ſage & heureux; qu'au contraire s'il vit comme les autres jeunes gens de ſon âge, il deviendra miſerable, & que, pour comprendre tous les malheurs enſemble, il ſera auſſi *infâme* qu'Antimachus : mot ſanglant contre ce citoyen, à en juger par tout ce qui a précédé.

Quoique le Chœur ſoit compoſé de Nuées, Déeſſes imaginaires, il ne laiſſe pas ſuivant ſon office de louer les vertueuſes leçons que l'on vient de voir ; mais l'*Injuſte* prend à ſon tour la parole. Il lui peſoit d'avoir gardé un ſi pénible ſilence. Il dit d'abord que les Philoſophes l'ont appellé à tort *le plus foible*, puiſqu'il a imaginé le premier l'art de s'oppoſer aux Loix & au bon droit: ce qui méritoit des récompenſes ſans nombre *. „ Car (dit-il) quoi de plus „ beau qu'un art, qui tout *inferieur* qu'on „ l'ap-

* Plus de mille ſtateres.

„ l'appelle, eſt ſûr de l'emporter dans les „ jugemens?" Il addreſſe enſuite le diſcours à Phidippide, en s'arrêtant comiquement ſur les uſages d'Athénes qu'a blamés son adverſaire. „ Il a parlé (dit-il) de bains „ chauds : grande merveille ! hé Hercule „ aimoit-il les bains froids?" Défaite comique digne de l'art attribué ici à Socrate. Quelle que ſoit la tradition fabuleuſe, il eſt certain qu'on appelloit *heracléens* les bains chauds; & c'eſt ce qui donne lieu à la pointe.

*Voïés la note * ſur Himera, ci-deſſus, p. 286.*

Le défenſeur de l'injuſtice paſſe enſuite à la fréquentation du barreau, & à l'art des harangues. „ Neſtor n'étoit-il pas haran- „ gueur, ſelon le témoignage d'Homere?" L'*Injuſte* attaque la vertu & la ſageſſe par des raiſonnemens auſſi frivoles pour inſinuer que ce ſont ceux de la Philoſophie de Socrate. „ Car à quoi a jamais ſervi la ver- „ tu? à rien de bon. Quoi, à Pelée? Le „ beau preſent que lui firent les Dieux, „ une épée * ! Hyperbolus a bien mieux „ fait ſes affaires en faiſant des lampes. Il „ a friponné; il s'eſt enrichi aux dépens „ du public".

Fondé ſur ces principes l'*Injuſte* demande à Phidippide, comment il ſe tireroit des avantures qui arrivent tous les jours aux jeunes gens, ſans l'art de tourner le blanc au noir; & il l'exhorte à faire du pis qu'il pourra, bien aſſuré de trouver une reſſource im-

* Dans un danger qu'il courut, Mercure, dit-on, lui donna une épée pour ſe défendre.

immanquable dans le ſecours que lui donnera ſon nouveau maître.

Le partiſan de la Juſtice demande à *ſon* tour ce qui arriveroit ſi ce jeune homme étoit noté d'infamie, pour avoir ſuivi de ſi pernicieuſes leçons. Cela fait naître une de ces *Satyres* cyniques, qui rendent abominables les Athéniens cenſurés & leur cenſeur. Le tour en eſt ſingulier.

L'INJUSTE.

Que diras-tu, ſi je viens à bout d'avoir raiſon contre toi?

LE JUSTE.

J'avourai que j'aurai tort, & je me tairai: voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu, quelles gens ſont-ce que nos Orateurs?

LE JUSTE.

Des ſcelerats.

L'INJUSTE.

D'accord. Et nos faiſeurs de Tragédies?

LE JUSTE.

Des ſcelerats.

L'INJUSTE.

Fort bien. Et nos Magiſtrats?

LE JUSTE.

Des Scelerats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à préſent les ſpectateurs: quel eſt le plus grand nombre? Sont-ce les gens de bien? Examine.

LE JUSTE *en regardant de tous côtés.*

Examinons.

L'IN-

L'INJUSTE.

Hê bien?

LE JUSTE *montrant divers spectateurs.*

Les scelerats l'emportent. En voilà un que je connois. J'en vois encore là un autre . . . & ce petit-maître là-bas . . .

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à présent?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. (*aux spectateurs*) Messieurs, prenés mon manteau *. Je vais passer de votre côté. Vous êtes les plus forts.

Socrate appercevant Strepsiade qui revient, lui demande s'il persiste à vouloir que son fils soit Philosophe de la bonne façon. „ Oui, répond le Bourgeois; inst„ truisés-le comme il faut; châtiés-le, s'il „ est nécessaire: & sur-tout rendés-lui la „ langue aussi affilée qu'un glaive à deux „ tranchans: l'un sera pour les menuës „ babioles de chicanne, l'autre pour les „ causes qui en valent la peine."

SOCRATE.

Laissés-moi faire. Je vous le rendrai, sur ma parole, un des plus fins chicanneurs de l'Attique.

PHIDIPPIDE *à part.*

C'est-à-dire, pâle, maigre, & Philosophe accompli.

LE CHOEUR.

Phidippide, entrés. (*à part*) Quelqu'un pourra s'en repentir.

Dès

* Il fait semblant de jetter son manteau, comme s'il vouloit sauter dans le parterre.

Dès que le jeune homme eſt entré chés Socrate, les Nuées adreſſent la parole aux Juges de la Comédie qui étoient apparemment dans un lieu diſtingué du cirque. Elles leur promettent que s'ils rendent juſtice au ſpectacle, elles procureront à leurs champs de la pluye ou du beau tems à propos, & une heureuſe *fertilité*, réſoluës au reſte de grêler ſur leurs vignes & de déſoler tout, s'ils s'aviſent de dédaigner de ſi grandes divinités, & de juger de travers. Ce ſont leurs termes.

ACTE IV.

Strepſiade fort inquiet rode autour de l'école en comptant les derniers jours du mois à la maniere des Grecs *, „ cinq, „ quatre, trois, deux, de la troiſiéme „ dixaine du mois"; & il ſent approcher le jour redouté, à ſçavoir le dernier du mois, appellé auſſi la vieille & nouvelle Lune. C'étoit le jour marqué pour le payement des interêts. Le ſujet de ſon inquiétude, c'eſt que tous ſes créanciers conſignent de l'argent chés les Juges pour les frais des pourſuites, & menacent de le ruiner, s'il ne les paye promptement. Que faire?

* En retrogradant : ainſi comptoient-ils les dix derniers jours du mois. Cela ſignifie, le 26, le 27, le 28, le 29, Juillet. SCALIGER dit que les Anciens n'avoient d'abord que trois principaux nombres, ἕν *un*, δύο *deux*, τρία *trois*; & qu'enſuite ils diſoient, *puis un autre encore*, χ' ἄτερον, d'où vient *quatre*: qu'au-delà ils diſoient καὶ ἕν κε *& un de plus*, *quinque*, *cinq*. Le reſte juſqu'à *dix* vint peu à peu.

faire ? car de payer il n'en eſt pas queſtion. „ J'ai beau, dit-il, leur faire des propoſi- „ tions raiſonnables, & leur dire : écou- „ tés. Des trois ſommes que je vous dois, „ ne prenés pas l'une, donnés du tems „ pour l'autre, & quittés-moi de la troi- „ ſiéme *. Loin de ſe payer de cela, ils „ me traitent de fripon, & me menacent „ de me traîner au barreau. A la bonne „ heure : que m'importe après tout, pour- „ vû que Phidippide ſoit devenu beau par- „ leur. Voyons où il en eſt : heurtons".

Socrate ſe montre, & après avoir reçû un préſent du Bourgeois, (c'eſt un ſac de farine) il lui apprend que ſon fils en ſçait déja aſſés pour donner un ſoufflet au bon droit, & pour nier une dette, eût-elle été contractée devant mille témoins. Cette nouvelle fait triompher le vieillard, qui ſe mocque par avance de ſes créanciers, en leur oppoſant un éleve de Socrate. Phidippide paroît, & ſon pere l'embraſſe avec tranſport. „ Viens, mon fils, viens que „ je t'embraſſe. A ta pâleur je juge que tu „ ſçais contredire & nier hardiment ; qu'en „ un mot tu entends le fin de la chicanne „ la plus déliée, & que tu excelles dans „ les manieres de ton païs. Que dis-tu „ là . . . va je n'en doute point. Tu m'as „ l'air de faire croire aux gens qu'ils ont „ tort quand ils ont raiſon, & de le leur „ ſoutenir en face. Oui, tu as mainte- „ nant la mine d'un bon & franc Athé- „ nien.

* Il paroît faire alluſion au partage du Lion dans la fable d'ESOPE.

„ nien. Aussi, puisque, tu m'as perdu ;
„ est-ce à toi de me sauver."

PHIDIPPIDE.

D'où vient donc cette crainte que vous temoignés ?

STREPSIADE.

Hé, hé, je l'avoue : je crains un peu cette vieille & nouvelle Lune.

PHIDIPPIDE.

Beau sujet d'inquiétude ! Vieille & nouvelle ! Cela peut-il être ?

STREPSIADE.

Il faut bien que cela soit : car mes créanciers menaçent de m'attaquer ce jour-là en justice, & de consigner.

PHIDIPPIDE.

Laissés-les faire. Ils perdront leurs consignations : car il n'est pas possible qu'un jour en soit deux.

STREPSIADE.

Comment ?

PHIDIPPIDE.

Comment ! une femme peut-elle être jeune & vieille en même tems ?

STREPSIADE.

Mais nos créanciers alleguent la loi.

PHIDIPPIDE.

Ils ne prennent pas l'esprit de la loi.

STREPSIADE.

Quel est-il ?

PHIDIPPIDE.

Ma foi, Solon aimoit le peuple. *

STREP-

* Trait indirect & malin (à ce que je crois) contre Solon & la Démocratie qu'il avoit introduite. Il falloit qu'ARISTOPHANE fût un peu Aristocratique : car il feint dans les *Oiseaux* qu'on le lui reproche.

STREPSIADE.

Cela ne fait rien à la vieille & la nouvelle Lune.

Phidippide soutient qu'il y avoit deux différens jours marqués par les Lois de Solon, à sçavoir, 1°. le dernier jour du mois ou de la vieille Lune, afin que le débiteur pût comparoître & éviter les frais de la consignation; 2°. le lendemain ou le jour de la nouvelle Lune *, auquel le procès se faisoit en forme contre les débiteurs négligens.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les Magistrats, sans attendre le premier jour du mois commencent-ils le procès dès le trentiéme du précédent, en reçevant les consignations?

PHIDIPPIDE.

C'est qu'ils font comme les maîtres-d'hôtel, qui goûtent aux plats avant que de les servir.

STREPSIADE, *brusquement*.

Hola, vous, Messieurs les spectateurs, pourquoi vous tenés-vous là comme des duppes, tandis que mon fils & moi faisons nos affaires à vos dépens? &c.

Ce trait est vif, & l'on ne sçauroit imaginer une insulte plus à bout portant, si l'on peut parler ainsi: mais les Athéniens rioient de tout, & d'eux-mêmes les premiers.

† Le premier jour du mois s'appelloit chés les Grecs *Neomenie*, nouvelle Lune ou nouveau mois. Ils ne connoissoient point les *Calendes*; d'où vient le proverbe, *aux Calendes Grecques*.

miers. Il ne manquoit plus à Strepſi
que d'éprouver par les effets la ſcience
lui vient d'apprendre ſon fils. L'occaſ
s'en préſente : car à peine a-t'il fait ren
Phidippide chés lui pour le régaler, qu'il
arrêté lui-même par l'uſurier Paſias, à
il devoit douze mines avec les inter
Cet uſurier eſt accompagné d'un témo
Il demande ſon argent, tout prêt à c
ſigner au jour de la vieille & de la nouv
le Lune; c'eſt-à-dire, au trentiéme. M
Strepſiade ſe moque de lui, & faiſant uſ
de ce qu'il a appris, il prend les gen
témoin qu'on l'appelle en juſtice en d
jours différens, l'un de la vieille & l'au
de la nouvelle Lune : il convient qu'à
verité il avoit juré par Jupiter de rendre
ſomme; mais que depuis on l'a inſtr
qu'il n'y avoit point de Jupiter. *Il fai*
Paſias la même queſtion de Gramma
que lui avoit fait Socrate. Paſias ne répo
dant pas à la façon de Socrate, Strepſia
le met dehors, & ſe rit de ſes menaces,
ſurant que quand il a été aſſés bête p
promettre de payer, ſon fils ne ſçavoit po
encore la philoſophie.

Paſias eſt ſuivi d'Amunias, autre cré
cier, qui, après avoir fait, au ſujet d
chariot briſé, des lamentations que Str
ſiade compare malignement à celles
Dieux dans une Tragédie de Carcin
prétend être payé du principal & des in
rêts. Le Bourgeois ſe tire de ce nou
embarras par de nouvelles gambades.
traite le créancier de fou, & pour lui m
trer qu'il n'eſt qu'une bête : „ Que pen

„ v

„ vous (dit-il) de la pluïe? Eſt-ce de l'eau „ celeſte, ou attirée par le Soleil? Je ne „ ſçais, ni ne m'en ſoucie, répond le „ créancier. Vous ne mérités donc pas „ d'être payé, reprend l'autre."

AMUNIAS.

Compoſons. Si vous n'avés pas la ſomme entiere, payés au moins l'interêt.

STREPSIADE.

L'interêt! quelle bête eſt-ce là?

AMUNIAS.

C'eſt le produit de l'argent: ne croît-il pas par jours & par mois?

STREPSIADE.

Vous parlés d'or. Mais répondés un peu à une petite queſtion que je vais vous faire. Croyés-vous que la mer ſoit plus grande aujourd'hui qu'autrefois?

AMUNIAS.

Non. Que fait cela?

STREPSIADE.

Comment, ſcelerat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croiſſe d'une maniere ſi exorbitante! Veux-tu te retirer? qu'on m'apporte un bâton *. (*Il le chaſſe auſſi bien que le témoin qui l'accompagnoit, ſuivant l'uſage; & il rentre chés lui.*)

Pour préparer le dénoument, le Chœur déteſte de pareilles friponneries, & l'art qui leur a donné lieu. Il en predit la punition à l'égard de Strepſiade & des Philoſophes: car Ariſtophane, après avoir repréſenté tant d'im-

* Grec, *un aiguillon.*

d'impietés & de crimes, ne
dispenser de ménager un retour
geât ces fâcheuses impressions;
qu'il fait avec beaucoup d'art d
quiéme Acte.

ACTE V.

Strepsiade accourt en criant au
& implorant du secours contre s
le maltraite cruellement. Le fil
& soutient de sang froid qu'il a b
battre son pere. Il montre qu'il
ment retenu & pratiqué les leço
juste : car il renouvelle cette sc
chaque injure, d'infame, de parr
que lui dit son pere, il répond
ment : *vous me comblés de joie*
couvrés de roses. Il fait en un mo
sophe *, comme l'*Injuste* l'avoit fa

* PLUTARQUE (*Tr. de l Educat. de*
d'AMYOT) dit, „ ne se courroucer p
„ c'est une vertu bien singuliere ; mais
„ ceux qui sont parfaitement sages qui l
„ tout faire, comme étoit Socrate ; leq
„ fort outragé par un jeune homme inso
„ raire, jusqu'à lui donner des coups
„ voïant que ceux qui se trouvoient lc
„ lui s'en courrouçoient amerement, &
„ patience, & vouloient courir après: co
„ dit-il, si un âne m'avoit donné un c
„ voudriés-vous que je lui en redonna
„ Toutefois il n'en demeura pas impun
„ monde lui reprocha tant cette insolence
„ la-t'on si souvent le regimbeur & donn
„ de pied, que finalement il s'en pendi
„ lui-même de regret. Et quand AR
„ NE fit joüer la Comédie qui s'appelle
„ laquelle il répand sur Socrate toutes

de ſon rival qui l'outrageoit. Phidippide fait plus avec ſon air tranquille & Socratique : car en prenant le Chœur à témoin, il prétend prouver en forme à ſon pere, quelque moïen qu'il choiſiſſe des deux que Socrate enſeigne, que c'eſt avec juſtice qu'il l'a frappé.

Le pere raconte la cauſe de la querelle. C'eſt que Phidippide au lieu de chanter à table, (comme on l'en prioit) quelques vers de Simonide, a traité cet uſage de ridicule *, & Simonide de méchant Poëte : que de plus il a eû l'inſolence de préferer Euripide à Eſchyle; cet Euripide qui a oſé parler d'inceſtes dans † ſes Tragédies. Strepſiade avoüe qu'il n'a pû y tenir. La diſpute s'eſt échauffée; des paroles on eſt venu aux coups : & c'eſt le fils qui a frappé ſon pere. Celui-ci, au recit de cette inſolence, fait

„ manieres d'injures qu'il eſt poſſible, comme quel-
„ qu'un des aſſiſtans à l'heure qu'on le farçoit & gau-
„ diſſoit ainſi, lui demanda, ne te courouces-tu point,
„ Socrate, de te voir publiquement blaſonner ? Non
„ certainement, répondit-il, car il m'eſt avis que je
„ ſuis en ce Théatre ne plus ne moins qu'en un grand
„ feſtin, où l'on ſe gaudit joïeuſement de moi."

* Ce mot eſt dit contre EURIPIDE, qui dans ſa *Medée* fait dire à la confidente de cette Princeſſe, que la Muſique devroit être interdite des feſtins, où la joïe eſt aſſez naturelle, ſans chercher à la ranimer. A l'égard du vieux SIMONIDE, on le traite ici comme le PIBRAC des Athéniens; & apparemment les gens à la mode trouvoient que SIMONIDE n'y devoit plus être. Il étoit pourtant un des plus grands Poëtes, & toujours eſtimé des gens de bon goût.

† Il entend les mariages de frére & de ſœur de même mere. ὁμομητρίαν ἀδελφήν. Car les fréres & ſœurs de même pere & de différentes meres pouvoient s'épouſer par les loix de Solon.

fait de nouveaux reproches à Phidipp
en lui rappellant en détail tous les f
qu'il a eûs de son enfance : morceau co
que pour parodier ce que dit Phen
Achille au 9e livre de l'Iliade, ou pl
ce que dit Euripide dans quelques-une
ses Tragédies, à *l'imitation* de cet enc
d'Homere.

„ Je m'imagine, dit le Chœur, *que*
„ petits-maîtres sont dans l'impatienc
„ sçavoir ce que va dire ce jeune hom
„ afin de s'en authoriser ". Il prend
effet la parole. „ Quel plaisir (dit-il) c
prendre des nouveautés & d'être en éta
„ se moquer des loix ! Quand je n'étois
„ cupé que de chevaux, je ne pou
„ pas dire trois mots sans broncher ;
„ à présent que mon pere m'a guér
„ cette manie, & m'a *rendu Phil*
„ phe, je suis sûr de lui prouver à
„ même, qu'un fils a droit de battre
„ pere ".

Les raisons du jeune homme sont
tées au Théatre, comme l'on peut cro
afin de faire tomber tout l'odieux de c
pernicieuse doctrine sur celle de Socr
comme s'il enseignoit ces belles ch
Phidippide dit, par exemple, qu'un pere
son fils parce qu'il l'aime. Or un fil
doit-il pas aimer son pere & lui pro
son amour ? Il ajoute que les vieillards
doublement enfans, & qu'ils méritent c
tant plus d'être châtiés, que leurs fa
sont plus considerables ; qu'en vain on
gue les loix ; que celui qui les a po
étoit homme ; qu'il a persuadé aux au

de les admettre; que tout homme raisonnable a les mêmes droits que le Legislateur; & pareils raisonnemens, tous imaginés pour faire haïr Socrate & ses sectateurs. Le pere allegue vainement Jupiter & les Dieux. Phidippide lui replique, „ Hé c'est de vous „ même que j'ai appris qu'il ne faut re- „ connoître d'autres Dieux que les tour- „ billons & les Nuées ". Le pere desesperé de voir l'esprit de son fils entierement gâté & incorrigible, veut s'en prendre aux Nuées. Elles lui répondent que s'est sa faute, puisque c'est de lui-même qu'il s'est porté à faire des injustices criantes, & à ne pas payer ses créanciers.

STREPSIADE.

Hé, que ne m'avertissiés-vous? pourquoi trompiés-vous un homme simple tel que moi?

LE CHOEUR.

Nous en usons ainsi avec tes pareils, quand ils s'aveuglent jusqu'à devenir injustes & scelerats. Nous les plongeons dans l'infortune, afin de leur apprendre par une triste experience à craindre les Dieux*.

Voilà Strepsiade puni par la cause, l'occasion, & les complices de son injustice, c'est-à-dire, par son fils, les Nuées, & le commerce avec Socrate. Dans la douleur où il est plongé il se repent d'avoir abandonné les Dieux pour suivre une dange-

* Mot remarquable pour faire voir qu'ARISTOPHANE n'étoit pas un Athée déclaré, comme quelques-uns l'ont prétendu. Athénes ne l'auroit pas souffert.

gereuse philosophie. Il demand
Mercure, & feignant d'en être :
appelle ses gens, fait apporter (
les, des haches & des torches,
le toît de l'école de Socrate, &
pliquer le fer & le feu. Socrate
rephon avec une suite de Philos
sortent tout enfumés & tout *désol*
siade les congédie d'un air comi
Nuées se retirent, & le spect:
brusquement pour ne pas donner
spectateurs d'examiner de trop p
de vrai-semblance qu'il y a dan
cendie théatral.

LES GUESPES, COMEDIE D'ARISTOPHANE.

Jouée la 9e année de la guerre du Poloponnese, sous l'Archonte Aminias aux Fêtes Lenéennes, la 2e année de l'Olympiade 89. La datte est authorisée par l'ancien sujet Grec, par un Scholiaste, & par Aristophane lui-même dans un discours du Chœur aux Spectateurs.

RAcine a trouvé cette piece si plaisante, qu'il nous l'a donnée sous le nom des *Plaideurs* : mais, à dire la verité, je crois que ce sujet lui a paru plus agréable que la maniere d'Aristophane, au moins par rapport à nos mœurs ; car autant qu'il y a de différence entre notre barreau & celui d'Athénes, autant & plus en trouvera-t'on entre les *Plaideurs* & les *Guespes*. Il est vrai que Racine a profité de beaucoup de bons mots d'Aristophane, qu'il en a pris quelques jeux de Théatre, & certains morceaux presqu'entiers ; qu'enfin il a saisi l'esprit de son original : mais il ne s'est pas astreint à le copier, d'autant plus sage en

ceci, comme dans ses autres imitations; qu'il n'auroit pas manqué d'ennuïer la France avec les mêmes traits qui avoient si agréablement amusé la Grece. Il ne sera pourtant pas impossible en examinant en détail le Poëte Grec, d'y reconnoître le Poëte François, *ni de rendre* l'un intelligible & agréable par le moyen de l'autre. On perdra beaucoup de traits du *premier*: car le moyen de trouver le mot pour rire dans plusieurs plaisanteries Grecques qui supposent des usages de barreau qui ont plus de deux mille ans, usages obscurs, ou ignorés, ou imparfaitement connus. On ne rit point quand il est besoin de longues circonlocutions, pour avertir le lecteur qu'il faut rire. Malgré ces difficultés qui nous feront perdre bien de bonnes choses, ou du moins qui nous empêcheront *d'en sentir* tout le sel, nous tâcherons de tirer des *Guespes*, l'ébauche des *Plaideurs*, & de faire conclurre que la Comédie Grecque étant beaucoup plus personnelle dans ses applications que la Françoise, à cause de la liberté des Anciens à nommer les masques, a dû extrêmement satisfaire la malignité du peuple le plus médisant qui fût jamais, & le divertir beaucoup à ses dépens.

Le sujet d'Aristophane consiste dans une fiction ingénieuse d'un Magistrat devenu fou de jugemens & de sentences, mais fou à lier. Il a un fils plus sage, qui touché de son état, imagine un moyen singulier de guérir son pere en flattant sa passion. Ce moyen exposé comiquement se tourne en

satyre

ſatyre inimitable contre la folie commune des magiſtrats & du peuple qui, ſans s'embarraſſer des ſuites d'une guerre où il s'agiſſoit de la ruine de l'Etat, ne s'occupoit que de jugemens & de condamnations. Racine n'a pas eû, à beaucoup près, ſi beau jeu dans ſes *Plaideurs*. Il falloit être Ariſtophane & avoir terraſſé, comme il s'en vante, un Cléon le plus redoutable & le plus dangereux des Athéniens, pour oſer ainſi berner la Republique en corps. Certainement ce Poëte ne ſe donne point une louange outrée, quand il fait dire au Roi de Perſe * que ſes Comédies étoient l'école du bon ſens, où les Athéniens pouvoient apprendre à ſe réformer, & à triompher de leurs ennemis.

ACTE I.

Soſias & Xanthias, les deux eſclaves chargés de garder Philocleon le fou de la Comédie, paroiſſent couchés à ſa porte, & accablés de ſommeil. Ils raiſonnent entr'eux à moitié endormis, & ils ſe racontent leurs ſonges en baillant. Xanthias dit qu'il a vû un oiſeau de proïe s'élever dans les airs, voler vers le barreau avec un bouclier entre ſes griffes; mais que Cleonyme a jetté ce bouclier. C'eſt une de ces énigmes que les conviés ſe propoſoient à table. Elle ſignifie, ſuivant l'explication qu'en donne le Poëte, que Cleonyme étoit un lâche &

* Dans la Comédie des ACHARNIENS ci-deſſus, p. 315.

& un voleur. Sosie raconte qu'il a vû une assemblée de moutons avec des manteaux & des cannes *, au milieu desquels étoit une baleine animal vorace qui présidoit avec une voix de porc. Xanthias devine bien que c'est Cléon dont il s'agit : car il *dit en se bouchant le nés que ce songe sent bien le cuir.*

Autre songe énigmatique : *Sosie a vû* Theorus rempant lâchement aux pieds de la baleine ; & il a rêvé qu'Alcibiade † avec son affectation à parler gras, s'étoit écrié, „ voïés, voïés Theorus métamorphosé en „ flatteur". ‡ C'est que *flatteur* & *corbeau* en Grec ne different que d'une lettre qui se change aisément par ceux qui ont la langue épaisse. La plaisanterie est continuée sur cette équivoque qu'on ne peut rendre ; & il est à remarquer qu'en une *cinquantaine* de vers qui précédent l'exposition du sujet, quatre des principales têtes d'Athénes sont drappées, à sçavoir, Cleonyme, Cléon, Theorus & Alcibiade, belle préparation pour la satyre generale. Un des esclaves se tournant ensuite vers les spectateurs, expose le sujet en forme de Prologue. Il leur annonce qu'ils ne trouveront dans cette piece ni les ris impertinens des Megariens §, ni les bouffonneries des Poëtes

* Il peint les vieillards Athéniens dans le Sénat.

† C'est le grand Alcibiade.

‡ *κόραξ* corbeau, *κόλαξ* flatteur.

§ Apparemment ceux de Megare rioient niaisément, ou faisoient d'impertinentes railleries. Peut-être ARISTOPHANE drappe-t'il ici quelque Comédie au sujet des Megariens.

tes qui jettent des babioles * au parterre pour le divertir, ni un Hercule glouton & duppé, ni une seconde satyre d'Euripide ou de Cléon †; mais de bons mots, qui à la verité ne valent pas tout-à-fait ce que vaut le parterre, mais qui valent mieux qu'une mauvaise Comédie. Ainsi Aristophane apostrophoit comiquement les spectateurs qu'on est aujourd'hui sur le pied de flatter, quand on leur addresse la parole.

Après ce début Xanthias déclare que son maître Philocleon (c'est-à-dire, le partisan de Cléon) a une maladie fort singuliere, & que son fils a chargé les valets de le garder nuit & jour. „ Mais on ne devinera jamais „ (dit-il) quelle est sa maladie, si nous ne „ la déclarons. Aminias ‡ le joüeur, fils „ de Pronapus, dit que c'est la maladie du „ jeu; il se trompe. Un autre dira que „ c'est le vin; autre erreur". Les deux esclaves poursuivent cette énumération, toujours aux dépens de quelque Athénien. Cela

* Des fruits.

† On n'est pas embarrassé de sçavoir quelle étoit la premiere Satyre contre Cléon: c'est la Comédie des *Chevaliers*. A l'égard d'EURIPIDE, il faut juger qu'il avoit été déja joüé dans quelque piece d'ARISTOPHANE qui n'est pas venuë jusqu'à nous, ou qu'ARISTOPHANE parle des traits qu'il lui lance en passant dans les ACHARNIENS, car les deux pieces qui nous restent contre EURIPIDE, à sçavoir les Grenoüilles & les Fêtes de Cerès, sont certainement postérieures aux Guespes.

‡ Ou *Amnias*, c'en est un autre que l'Archonte Aminias: & il se pourroit faire que l'Aminias dont parle souvent ARISTOPHANE, fût toujours le fils de Pronapus, & jamais l'Archonte Aminias.

Cela ſuſpend la curioſité du parterre en le réjoüiſſant. Xanthias annonce enfin nettement quel eſt le mal incurable de ſon vieux maître: c'eſt qu'il veut toujours juger, qu'il a jour & nuit l'oreille au guet & l'œil ſur l'horloge *, comme s'il étoit au tribunal; que *ſes doigts* ſont tournés à force de s'imaginer qu'il manie *les petites pierres* qui ſervent de ſuffrages, comme *s'il rouloit* un grain d'encens pour le mettre au feu; *qu'il* ſe plaint que ſon coq a été corrompu par argent pour l'éveiller trop tard; ou comme dit Racine:

> Qu'il fit couper la tête à ſon coq de colere,
> Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

Pluſieurs traits pareils de folie enracinée ſont cauſe que ſon fils Bdelycleon (c'eſt-à-dire ennemi de Cléon) le fait garder à vûë, de peur qu'il ne s'échappe, juſqu'à faire exactement fermer portes, fenêtres & ſoupiraux, tant le juge inſenſé eſt adroit à s'évader.

En effet, le fils vient promptement avertir les deux eſclaves que ſon pere eſt apparemment entré dans la cheminée, par où il pourroit ſortir. On badine ſur cette nouvelle eſpece de fumée, & on l'empêche d'aller plus loin. Toutes les précautions qu'on emploïe pour garder ce vieillard ſont un jeu de Théatre fort vif. „ Laiſſés-moi, „ dit-il, laiſſés-moi aller juger, ou bien „ le

† Il y avoit une Clepſydre ou horloge d'eau, afin de meſurer le tems accordé aux Avocats, pour haranguer.

„ le ſcelerat Dracontides * ſe tirera d'af-
„ faire ". Bdelycleon a beau alléguer un oracle de Delphès, uſer de ruſe & de force, Philocleon peſte, crie, jure, & fait cent efforts pour ſe procurer la liberté. Il dit qu'il veut aller vendre ſon âne, parce que c'eſt jour de marché. Le fils répond qu'il le fera lui-même, & il ordonne qu'on amene cet animal. Mais craignant que ce ne ſoit un pretexte à ſon pere pour s'évader, il va lui-même délier l'âne & l'amene. Il eſt fort ſurpris en ſortant d'apprendre que Philocleon s'eſt attaché au ventre de la bête, comme Ulyſſe au belier du Cyclope †, grand ſujet de bouffonnerie & de ſpectacle digne de la Foire. Il y a ſeulement un proverbe digne d'être obſervé, à ſçavoir, *diſputer de l'ombre d'un âne* ‡, On croit que Demoſthene donna lieu le premier à ce proverbe : car comme il haranguoit en faveur d'un homme qu'il vouloit dérober au ſupplice, ne pouvant venir à bout de ſe faire écouter du peuple, il s'aviſa de conter cette hiſtoriette. J'allois, dit-il, à Megare ſur un âne que j'avois loüé. Au milieu du chemin la chaleur étant extrême, & n'y ayant point d'arbres ni d'ombre aux environs, je voulus me mettre un moment à couvert du Soleil ſous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arrêta en me diſant froidement qu'il

* Fameux ſcelerat.

† Dans l'Odyſſée, Ulyſſe ſe mit ſous un belier pour éviter le Cyclope aveuglé.

‡ SUIDAS.

qu'il ne m'avoit pas loué l'ombre de l'âne.
La dispute s'échauffa . . . . A ces mots les Athéniens aïant prêté silence pour entendre la suite de l'avanture, Demosthene, dit-on, releva éloquemment la puérilité de ses auditeurs, en leur reprochant leur attention pour une *bagatelle*, à une histoire d'âne, tandis qu'ils la *refusoient lorsqu'il s'agissoit* de la vie d'un homme.

Bdelycleon fait rentrer son pere. Celui-ci appelle Cléon & les Juges à son secours. On a beau barrer portes & fenêtres, il grimpe comme un rat jusqu'au plancher. Quant au fils il défend à ses valets de s'endormir : car quoique l'aurore ne soit pas encore levée, il craint que les Juges qui vont passer en foule, ne viennent appeller son pere à grands cris, suivant leur coutume. Les esclaves proposent de *les écarter* à coup des pierres. „ Gardés-vous-en „ bien (dit le jeune maître) cette engeance „ est colere & de la nature des Guespes". Il décrit ici figurément l'humeur acariâtre, dure & inflexible des vieillards qui vont paroître sur la scene. Leur déguisement indique leur caractere ; car ils remplissent incontinent le Théatre sous la figure bizarre de Guespes, mascarade horrible, mais du goût de l'ancienne Comédie, qui cherchoit autant à faire rire par le spectacle que par les bons mots. Après tout, cela devoit rendre extrêmement ridicules les principaux Juges d'Athénes ; car quel spectacle que des Guespes monstrueuses avec des manteaux, des bâtons & tout l'attirail de la magistrature ? Ce Chœur, ou plûtôt

le

le Coriphée anime ses suivans, dont il nomme quelques-uns, à vaincre les glaces de l'âge, & à se presser pour aller au barreau juger le procès intenté par Cléon au riche Lachés *. Il ajoute que Cléon souhaite qu'on fasse provision de mauvaise humeur pour ne pas épargner le coupable. Il les fait souvenir du tems de leur jeunesse, où ils couroient avant le jour pour voler les vendeuses de pain. Comme le jour ne paroît pas encore, leurs petits enfans portent des lanternes pour les éclairer, & les avertissent des bourbiers qu'il faut éviter. Les reprimandes comiques que leur font leurs peres en y joignant les coups, peignent au naturel la méchante humeur, la rudesse & l'avarice sordide de ces vieillards. Ils s'apperçoivent que Philocléon leur manque; & comme ils sont devant sa porte, & qu'il aime leur musique, à ce qu'ils disent, ils se déterminent à lui donner une aubade pour le reveiller. Elle exprime leur surprise de ne point voir ce Juge rigide qui étoit toujours à leur tête, loin d'arriver le dernier. Ils conjecturent que ce doit être goutte ou gravelle, ou faute de pantouffles † qui l'arrête, ou plûtôt l'évasion de quelque malheureux qu'il auroit voulu condamner, mais qui pour se sauver aura découvert à la République les secrettes trames des Samiens ‡. Mais

* General Athénien qui avoit commandé en Sicile.

† Allusion à quelque accident comique.

‡ Vrai semblablement Caryston éluda quelque jugement, en découvrant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perse du tems de Periclès. Samos & Milet étoient en guerre pour la ville de Priéne,

Mais on le console par l'esperance d'avoir bien-tôt à juger un autre criminel qui a trahi la Thrace. Il entend apparemment Cléon qui y étoit alors à la tête des troupes Athéniennes; & qui fut tué l'année suivante vers Amphipolis.

On voit que dans ce premier acte l'on retrouve celui de Racine: même folie dans le Juge, mêmes précautions *pour le garder*. Mais Aristophane a plus donné dans *la* farce. Les traits personnels qui faisoient le grand ragoût des spectateurs Grecs, n'en étant plus un pour nous, il est difficile de comparer ces deux pieces. Quoiqu'elles soient

ne, & les Samiens étoient superieurs. Mais les Athéniens se firent d'authorité les arbitres de la querelle, & citerent les uns & les autres à leur tribunal. Les Samiens refusent d'obéir. Periclés va les châtier, abolit le gouvernement des nobles, & prend cinquante ôtages des principaux, avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs ôtages & se revoltent. Periclès revient à eux. On combat vivement près de l'Isle *Tragia*. Periclès serre la ville & commet une faute en se retirant. Son Lieutenant est attaqué. Les Samiens gagnent la bataille, font plusieurs Athéniens prisonniers, & pour leur rendre les outrages qu'ils en avoient reçus dans une autre occasion où les Athénieus avoient gravé sur le front des prisonniers Samiens la figure d'une barque Samienne, ceux-ci marquent le front de leurs captifs d'une figure de hibou, marque ordinaire de la monnoye Athénienne. C'est par allusion aux Samiens ainsi maltraités qu'ARISTOPHANE dit:

Les Samiens sont hommes fort lettrés.

PLUTARQ. trad. d'AMYOT.

PLUTARQUE ajoute qu'on accusoit Periclès d'avoir fait décerner la guerre contre les Samiens en faveur de ceux de Milet, à la requête d'Aspasie qui étoit Milelienne. Il prit à la fin Samos & en détruisit les fortifications.

ſoient les mêmes pour le fonds, elles ſont auſſi différentes pour la maniere & le tour, qu'Athénes & Paris.

ACTE II.

Philocleon répond au Chœur par les fentes de ſa porte, que depuis long-tems il entend l'agréable concert de ſes confreres, mais qu'il a le malheur de ne pouvoir y joindre ſa voix, ni aller faire avéc eux quelque miſérable au Conſeil. Il prie Mercure de le changer en fumée ou en cendre, afin d'échapper par les airs, ou encore mieux de le metamorphoſer en petite pierre noire pour ſervir à la condamnation des plaideurs. Il apprend au Chœur que c'eſt ſon fils qui le retient dans cette triſte captivité; il prie les vieillards de parler bas, de peur de reveiller ce redoutable geolier, qui pourtant ne lui veut d'autre mal, que de l'obliger à vivre heureux & ſans procès, comme ſi l'on pouvoit vivre heureux ſans juger. Il y a ici un trait décoché en paſſant contre Cléon; car le Juge inſenſé dit que ſon fils eſt d'intelligence avec Cléon pour renverſer le gouvernement populaire. Le Chœur cherche dans ſon eſprit quelque artifice pour tirer ſon ami de captivité: mais toutes les iſſuës ſont fermées, & Philocléon ne ſçauroit ſortir de ſa priſon, fût-il un autre Ulyſſe. A ce mot on le fait ſouvenir qu'il a aſſés bien imité dans ſa jeuneſſe les ruſes du Roi d'Ithaque, en volant finement des pains, & en ſautant adroitement les murs. C'eſt la deuxiéme fois qu'il eſt parlé

lé de ces ſubtilités nocturnes attribuées à la jeuneſſe d'Athénes. Auſſi Philocléon répond-il qu'il étoit jeune alors, & en état d'eſcalader les murs, mais que cet heureux tems n'eſt plus; que d'ailleurs il a une ſentinelle importune qui veille toujours. Réduit à ronger le treillis de ſes fenêtres, & à deſcendre enſuite par le moyen d'une corde, il fait un jeu de farce *tant par le ſpectacle que par les bons mots*, dont on peut excepter celui-ci, que le priſonnier addreſſe au Chœur: „ Au moins, mes amis, „ ſi je me romps le cou, enterrés-moi au „ barreau ".

Bdelycléon ſe réveille en ſurſaut, & accourant au bruit il trouve ſon pere ſuſpendu à la corde. Aidé de ſes valets il veut le rentraîner dans le logis. Le pere appelle à grands cris ſes confreres. Le Chœur de Gueſpes prend fait & cauſe, s'arme de tous ſes aiguillons, envoye chercher Cléon, fait tant de bruit par ſes menaces réiterées, que Bdelycléon eſt contraint de ſortir avec ſes gens pour tâcher de leur faire entendre raiſon. Mais il ne gagne rien avec des Gueſpes qui le pourſuivent à grands coups d'aiguillon lui & ſes gens; autre jeu comique accompagné de beaucoup de plaiſanteries contre les Magiſtrats & les Juges. Car il ſe fait un combat riſible entre les Eſclaves & les Gueſpes pour enlever de part & d'autre Philocléon, non ſans un aſſés bon nombre de traits ſatyriques qui ſont le ſel de ce jeu. Theorus y eſt peint comme un impie & un adulateur parvenu au gouvernement à force d'intrigues & de baſſeſſes. On l'appelle

pelle au ſecours. On y parle d'un Philippe fils de Gorgias comme d'une victime des Juges-Gueſpes. On y joue ſur le nom de *Dracontides* appliqué au Roi Cécrops changé en dragon, ſur Eſchine comparé à la fumée, ſur le Poëte Philoclès & ſes vers durs, ſur Amynias & ſon ambition, enfin ſur Bdelycléon lui-même, que le Chœur traite de Tyran, d'ennemi d'Athénes, & d'ami de Lacédémone, parce qu'il ſe révolte contre les Juges, & qu'il empêche ſon pere de juger *.

Outré de ce reproche Bdelycléon ſçait bien leur rendre cet odieux nom de Tyran, & leur prouver qu'ils le meritent à plus juſte titre, eux qui affectent de juger deſpotiquement de la moindre bagatelle, eux qui ont ſi bien établi ce reproche de tyrannie & de conjuration (qu'on ne connoiſſoit point depuis un grand nombre d'années) que rien n'eſt plus frequent au marché même, où ſi quelqu'un achette une ſorte de poiſſon précieux, l'on dit, voilà un homme qui viſe à la tyrannie. „ Et moi, ajoute-t-il, parce „ que je veux procurer à mon pere une vie „ heureuſe, comme celle du Poëte Mo- „ richus †, & indépendante de cette ver- „ mine qui ronge les Plaideurs ‡, ils me „ trai-

* Le Chœur reproche encore à ce jeune homme d'être ami des Lacédémoniens, à cauſe qu'il a la barbe longue comme eux. Ils ne ſe raſoient point.

† Faiſeur de Tragédies, & grand amateur de la bonne chere.

‡ ARISTOPHANE exprime cette injure par un mot de quatorze ſyllabes. Il a pluſieurs de ces termes comiques, & PLAUTE l'a imité en cela.

„ traitent de conjuré & de tyran". Philocléon répond que chacun a son goût ; mais que pour lui il ne voit de felicité que dans le Barreau, & qu'il aime mieux un ragoût de procès, que les mêts les plus délicieux. Son fils lui propose de lui démontrer qu'il a tort en tout point, sur tout qu'il est veritablement esclave.

PHILOCLEON.

Moi esclave ! Je pretends bien être Roi.

BDELYCLEON.

Roi de théatre sans doute : mais, dites-moi, je vous supplie, mon pere, quel revenu tirés-vous de votre prétendu Royaume ?

PHILOCLEON.

Un gain prodigieux. Je prends ces Messieurs pour arbitres.

BDELYCLEON.

J'y consens. Qu'on laisse mon pere en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnés-vous en cas que j'aie raison, & que vous recusiés les arbitres ?

PHILOCLEON.

A ne jamais ni boire ni juger.

Le Chœur flatté de se voir établi Juge accepte le parti, exhorte son confrere à bien soutenir la cause commune, & consent, si Philocléon perd, à devenir la fable d'Athénes.

ACTE

ACTE III.

Philocléon commence. & ſon fils prend des tablettes pour écrire les points capitaux & ſinguliers. Le Pere tâche de prouver qu'un Juge eſt veritablement Roi. Car peut-on imaginer une ſouveraineté, une félicité, une grandeur pareille à celle d'un vieux Magiſtrat? A peine eſt-il au Tribunal qu'il ſe voit eſcorté de Licteurs de quatre coudées. „ Alors les premiers de l'Etat, „ (continue-t-il) s'en viennent me preſen- „ ter une main qui a volé le Peuple, & „ tombant à mes pieds ils s'écrient d'une „ voix ſoumiſe, aïés pitié de moi, ô mon „ pere, ſi jamais vous fûtes en cas pareil. „ Hé bien, ſi je ne ſauvois ces malheu- „ reux, ſçauroient-ils ſeulement que je ſuis „ au monde".

BDELYCLEON.

Les cliens, bon: je noterai ceci dans mes tablettes.

PHILOCLEON.

Sorti du Barreau je ne ſonge plus à ce que j'ai promis. Pourſuivons; je reçois les prieres de ceux qui veulent éluder un Jugement; & quelles careſſes ne fait-on pas à un Juge pour le gagner? Les uns nous font dépoſitaires de leurs maux qu'ils augmentent de moitié juſqu'à les égaler aux nôtres. Les autres cherchant à nous égaïer nous recitent quelques morceaux du Comedien Eſope. Quelques-uns tâchent de nous dérider par leurs bons mots. S'ils ne gagnent rien par là, ils nous amenent leurs enfans

&

& leurs femmes qui jettent des cris pitoïables pour nous émouvoir, tandis que les peres tremblans nous adorent comme des Dieux, pour tâcher d'obtenir grace.... Cela ne s'appelle-t-il pas regner?

BDELYCLEON.

Je noterai encore *ceci*.

Philocléon à ces avantages ajoute *celui* d'entendre l'Acteur Oeagre, ou quelque joueur de flute, qui pour remercier leur Juge, lui donnent chacun un essai de ce qu'ils sçavent faire, l'un en récitant quelque bel endroit de sa Niobe, l'autre en jouant quelque belle piece de Musique.

Autre avantage plus réel, ou plûtôt friponnerie insigne qu'Aristophane reproche aux Magistrats d'Athénes, la voici. „ Si „ un pere en mourant, dit Philocléon, laisse une riche heritiere, devenus les maîtres du testament nous l'ouvrons, & sans égard aux volontés du pere, nous donnons la fille en mariage à celui qui sçait mieux l'art de nous persuader *, (c'est-à-dire au plus offrant,) & voilà un privilege que n'a nul souverain. Autre avantage encore. Quand le Sénat & le peuple sont partagés sur une affaire importante, par exemple, sur le jugement de quelque criminel, c'est à nous autres vieillards qu'on remet la cause. C'est alors qu'on voit un coquin d'Evathlus †, „ &

* En disant ceci, il y a apparence qu'il faisoit le geste d'un homme qui compte de l'argent.

„ & un Cleonyme * lâche & rempant nous
„ assurer qu'ils sont à nous, & qu'ils ne
„ cherchent que le bien public. Enfin nul-
„ le affaire considerable n'est jugée dans
„ l'assemblée du peuple, qu'elle n'ait pris
„ forme à notre Tribunal, & c'est verita-
„ blement de nous que partent les Arrêts.
„ Ajoutés à ceci que Cléon lui-même, avec
„ sa voix de Stentor, loin d'oser nous con-
„ tredire, nous fait la galanterie de chasser
„ les mouches autour de nous, & que
„ Theorus ce complaisant à gages, qui ne
„ le cede en rien à Euphemius, ne dé-
„ daigne pas de prendre l'éponge pour net-
„ toyer notre chaussure. En feriés-vous
„ autant pour un pere? Sont-ce là des biens
„ à dédaigner? En jouir est-ce être esclave,
„ comme vous osés témerairement l'avan-
„ cer? . . . . Mais un dernier avantage,
„ & beaucoup plus aimable que j'oubliois,
„ ce sont les caresses que je reçois chés-
„ moi au retour du Barreau avec mes trois
„ oboles".

Il décrit plaisamment l'accueil que lui font sa fille & sa femme à l'aspect de ces trois oboles, comment chacune d'elles s'empresse à lui laver les pieds, à lui préparer à manger, & à le *choyer*. Pour conclusion Philocléon dit que tout Juge est redouté & courtisé, que pour lui il l'éprouve jusques dans sa maison; & qu'enfin Jupiter n'est pas plus Roi que lui. Tous ces détails, & ceux où nous descendrons encore, font connoître la Magistrature d'Athénes; & il n'y a rien

* C'est le même dont il est tant parlé ailleurs.

rien à perdre des traits qui caractérisent une Nation telle que l'Athénienne.

Le Chœur de Guespes est enchanté de l'éloquence & de l'exactitude de son confrere. Celui-ci goûte cette louange, & jouit par avance de son triomphe, comme si son fils qu'il insulte n'avoit rien à répliquer à un discours de cette sorte.

Le fils commence sa harangue *en disant* qu'il est fort difficile de guerir une maladie inveterée telle qu'est celle des Athéniens, & de son pere. Puis il vient au fait. Par la supputation des revenus qui vont au thrésor public, il compte deux mille talens; combien en revient-il aux six mille Juges qui inondent Athénes, à ne donner que trois oboles par tête, sans compter les jours de vacation? Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivi*s ne monte* qu'à cent cinquante talens, c'est-à-dire, comme l'avoue Philocléon, que les Juges ne touchent pas la dixiéme partie du thrésor public. Au reste le calcul est facile. Car il n'y avoit que dix mois de payement pour les Juges *, les deux autres mois étant employés en fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. Or en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talents employés par mois; & les dix mois donneront 150. talents: ce qui s'accorde

* Les fêtes montoient au moins à deux mois, apparemment sans compter celles où l'on ne laissoit pas d'exercer la justice par erreur, ou autrement, comme ARISTOPHANE le reproche aux Athéniens dans les *Nuées*. Ce calcul de fêtes évaluées à deux mois est pris du SCHOLIASTE.

corde parfaitement avec l'évaluation de la monnoye Attique. Car un talent valoit ſoixante mines, & une mine cent dragmes. Le talent étoit donc de ſix mille dragmes. Or les ſix mille Juges recevoient trois oboles, ou une demi dragme chaque jour de Barreau. D'où il s'enſuit qu'ils jugeoient tous les jours en dix mois par chaque année *.

Il eſt bon de remarquer qu'Ariſtophane fait cette ſupputation pour tourner en ridicule 1°. le mauvais gouvernement de l'Etat qui employoit près d'un dixiéme de ſes revenus pour payer la juſtice qui auroit dû ſe rendre *gratis*: 2°. l'avarice des Juges qui couroient avidement après un honoraire qui n'étoit preſque rien pour chacun d'eux, puiſqu'il n'alloit qu'à 150. dragmes par an tout au plus, en ſuppoſant qu'on ne manquât pas un ſeul jour d'Audience, & qui étoit conſiderable pour l'Etat. 3°. Sur le nombre exorbitant des Juges. Enfin le ridicule tombe en partie ſur Cléon, qui le premier avoit fait augmenter cet honoraire d'une obole par jour.

Bdelycléon ſuppoſant toujours que les cent cinquante talens pris ſur le thréſor public ſont une bagatelle, dit plaiſamment à ſon pere, „à qui donc va le reſte des deux „ mille talens"?

PHI-

* Suivant l'eſtimation la plus vrai-ſemblable le talent valant mille écus, la mine cinquante livres, la dragme dix ſols, &c. Il eſt aiſé de conclure que le Juge le plus aſſidu ne gagnoit que 75. livres par an. Voyés la planche, p. 393.

PHILOCLEON.

A qui? à ces gens..... mais non, ne révélons pas la honte d'Athénes, & soyons toujours pour le peuple.

Il entend ici, par les voleurs du thrésor public, *les partisans* & les flatteurs du peuple, tels qu'étoit *Cléon.* C'étoient d'ordinaire les Orateurs, & ceux *qui étoient* employés dans le gouvernement & *dans les* armées. Il étoit rare que leur conduite fut nette, quand ils avoient occasion de s'enrichir par leur credit ou leurs charges. Aussi Bdelycléon fait-il sentir à son pere que ce sont-là ceux dont les vieillards-Juges sont les esclaves & les duppes. Car tandis que les premiers à force de se rendre redoutables aux villes & aux citoyens s'attirent des respects, des sommes, & des presens considérables, les seconds perdent *tout leur credit* auprès des Grecs, & n'ont pour toute recompense que les restes de ces Messieurs, c'est-à-dire précisément trois oboles; encore est-ce à condition d'arriver à tems au Barreau. Car le signal donné, il n'est plus question d'entrer, & par conséquent point d'oboles, tandis que le * fils de Chairée, un jeune Orateur, sera introduit, & remportera une dragme pour avoir plaidé; que s'il reçoit un present de quelque riche scelerat qui veuille se tirer d'affaire, il partagera le gâteau avec les premiers Magistrats, de sorte que l'un portant l'autre on ferme les yeux & l'affaire s'accommode, tandis que le Juge réduit à juger fait sa cour au thrésorier

* Prononcés *Cairée.*

rier pour en tirer ſon triobole, ſans s'appercevoir du manége de ces Meſſieurs.

Ainſi parle le fils à ſon pere, qui bien étonné de ces friponneries qu'il avoit ignorées, commence à croire qu'il pourroit bien être plus eſclave que Roi. En effet on lui fait ſentir que l'interêt des Grands eſt de tenir les Juges & le peuple dans la pauvreté & dans l'eſclavage; qu'ils les flattent toutefois pour s'attirer le titre de bienfacteurs, comme fait Cléon: & que cependant ils épuiſent les villes en impôts, qui ſeroient plus que ſuffiſans pour nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faiſoit du tems des victoires de Marathon. La ſuppoſition qu'on fait ici eſt remarquable; c'eſt que ſi les mille * bourgs ou dépendances de l'Attique ſe bornoient chacune à entretenir vingt perſonnes, il y auroit vingt mille hommes entretenus à peu de frais, au lieu que tout le peuple ſouffre malgré les revenus immenſes qu'on tire de tant de lieux.

Bdelycléon finit par dire que quand les brigands publics ſe voyent preſſés par la crainte au ſujet de leur adminiſtration, ils ne manquent pas de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée, & cinquante grandes meſures † de blé par tête, tandis qu'ils n'en donnent que cinq. Il fait alluſion à

* Il y en a qui croyent que le nombre *mille* eſt pris pour un grand nombre indéterminé. D'autres le prennent à la lettre.

† Medimnus, grande meſure Attique contenant 48. chænices, c'eſt-à-dire un minot ſelon AMYOT deja cité ſur cet article.

à une tentative qu'on avoit faite l'année précedente ſur l'Eubée, & à une diſtribution du blé que Pſammetichus Roi de Lybie avoit envoyé aux Athéniens vingt-trois ans auparavant dans un tems de diſette. La diſtribution s'en fit avec épargne, & après avoir ſeparé les étrangers au nombre de 4760. d'avec les citoyens qui montoient à 14240. c'eſt ce qui fait dire à *Bdelycléon* que ſon pere eut même de la peine alors à ſe faire regarder comme citoyen dans cette odieuſe diſtribution. „ Voilà pour-„ quoi, (continuë-t-il,) je me ſuis déter-„ miné à vous tenir renfermé, pour avoir „ ſoin moi-même de votre entretien, & „ pour ne vous expoſer plus à la riſée de „ ces vains prometteurs. Car encore une „ fois, je me ſuis chargé de vous fournir „ tout ce que vous demanderés, *hormis* „ le triobole qui vous tient ſi fort au „ cœur". Il falloit qu'Ariſtophane fût bien aſſuré de plaire au peuple, pour oſer ainſi dévoiler le myſtere du gouvernement preſent & paſſé.

Quoique le Chœur fût extrêmement prévenu contre Bdelycléon, il ſe rend à des raiſons ſi fortes, juſqu'à ſouhaiter d'avoir un pareil curateur. Le pere n'ayant rien à répliquer à un fils ſi généreux, ſi ſenſé, & approuvé par les arbitres mêmes, ſoupire, héſite, balance. La force de l'habitude l'emporte chés lui ſur la raiſon. „ Quoi, dit-„ il, je ne jugerois plus! Ah, loin de moi „ vos flatteuſes promeſſes. J'aime mieux „ entendre l'Huiſſier crier, *qui n'a pas en-* „ *core donné ſon ſuffrage? qu'il ſe leve.* Ou „ je

„ je ne ſoupire qu'après l'urne du Barreau,
„ & le comble de mes voeux eſt d'y mettre
„ mon ſuffrage le dernier de tous *. Rap-
„ pellons mon courage ébranlé. Je ſuis ſi
„ éperdu, que dans le Barreau même j'au-
„ rois peine à convaincre Cléon de fripon-
„ nerie".

Le fils ne pouvant rien gagner ſur un pere auſſi entêté que le *Dandin* de Racine, s'aviſe d'un ſtratagême qu'on voit dans la Comedie des *Plaideurs* †.

LEANDRE.

Hé doucement.

Mon pere, il faut trouver quelque accommodement.

Si pour vous ſans jugér la vie eſt un ſupplice,

Si vous êtes preſſé de rendre la juſtice,

Il ne faut point ſortir pour cela de chés vous:

Exercés le talent, & jugés parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magiſtrature,

Vois-tu, je ne veux point être Juge en peinture.

LEANDRE.

Vous ſerés au contraire un Juge ſans appel,

Et Juge du Civil comme du Criminel.

Vous pourrés tous les jours tenir deux Audiences:

Tout

* Ceci eſt une parodie du Bellerophon d'EURIPIDE.

† Les *Plaideurs*, Act. III. Sc. XII.

Tout vous ſera chés vous matiere de ſentences.
Un valet manque-t-il à rendre un verre net?
Condamnés-le à l'amende, & s'il le caſſe, au fouet.

D A N D I N.

C'eſt quelque choſe: encor paſſe quand on raiſonne.
Et mes vacations qui les payera? Perſonne?

L E A N D R E.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantiſſement.

D A N D I N.

Il parle, ce me ſemble, aſſés pertinemment.

C'eſt à peu près la Scene d'Ariſtophane, mais tournée à nos manieres. Il y a ſeulement dans la Scene Grecque quelques traits qui marquent beaucoup plus vivement la paſſion, ou plûtôt la fureur du vieillard pour le Barreau. Car Philocléon en conſentant d'être Juge chés lui, veut que tout ait l'air & l'appareil du lieu où l'on juge; & ſon fils lui promet cent avantages ridicules qu'on ne trouveroit point dans ce lieu; par exemple de ſe chauffer, de manger s'il veut, & de ſatisfaire ſes beſoins en jugeant. Philocléon veut de plus qu'on lui apporte une ſtatue ou figure de Lycus: plaiſante imagination. Ce Lycus * étoit un des fils de Pandion qui avoit l'air d'un loup. Son image ou ſa ſtatue étoit placée dans le Barreau. Les Juges ſe rangeoient dix à dix autour de cette ſtatue; & c'étoit là qu'ils attendoient les

* SUIDAS.

les préſens qu'on ne manquoit guéres de leur apporter pour les corrompre. Cet uſage d'environner *Lycus* à ce deſſein paſſa en proverbe.

A peine le vieux Juge pour achever de réduire ſon Tribunal domeſtique ſur le pié du Tribunal public a-t-il demandé un ſacrifice, ſuivant l'uſage, afin de faire l'inſpection des entrailles, qu'on entend, comme chés Racine, les cris des valets qui courent après un chien qui a volé un fromage.

PETIT JEAN.

* Tout eſt perdu.... Citron....

Votre chien.... vient là-bas de manger un chapon.

† Rien n'eſt ſûr devant lui, ce qu'il trouve il l'emporte.

LEAN-

* *Les Plaideurs, Act. II. Sc. XIV.*

† RACINE apparemment a voulu imiter ARISTOPHANE juſques dans ſes Parodies. Car le Poëte François par ce vers burleſque parodie un des plus beaux morceaux de MALHERBE dans l'Ode à Henri IV. ſur le voyage de Sédan.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve imperieux
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux.
Rien n'eſt ſûr en ſon rivage
Ce qu'il trouve il le ravage,
Et traînant comme buiſſons
Les cheſnes & leurs racines
Ote aux campagnes voiſines
L'eſperance des moiſſons.

Tel & plus épouventable

LEANDRE.

Bon, voilà pour mon pere une cause. Main
forte;
Qu'on se mette après lui: courés tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux: un amené sans scandale suffit.

LEANDRE.

ça, mon pere, il faut faire un exemple authentique:
Jugés sévérement ce voleur domestique.

Voilà l'idée d'Aristophane. Mais le Grec la pousse beaucoup plus loin que le François. Celui-ci se soutient par un épisode à notre maniere: celui-là remplit tout le reste de la Comedie de ce jugement ridicule. Aussi devoit-il être beaucoup plus agréable pour les Athéniens que pour nous par les allusions fréquentes que fait Aristophane à toutes les formalités du Barreau d'Athénes sur les moindres bagatelles.

Les préparatifs se font avec beaucoup de cérémonies comiques. On apporte diverses choses, des tablettes, des vases pour les suf-

S'en alloit ce Conquerant
A son pouvoir indomptable
Sa colere mesurant.
Son air avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace,
Et les éclairs de ses yeux
Etoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre
Quand elle a fâché les Cieux.

ſuffrages, des branches de myrte, de l'encens, & du feu, toutes choſes qui donnent lieu à des plaiſanteries propres de ce tems-là. On fait une invocation aux Dieux, mais fort maligne. Car on demande pour Philocléon, ou plûtôt pour tous les Juges d'Athénes qu'il repreſente, un eſprit plus doux & moins porté à jouir des larmes des malheureux qu'ils condamnent impitoyablement.

Après cette cérémonie Bdelycléon appelle les Juges, comme ſi la choſe étoit fort ſérieuſe, en menaçant de ne plus recevoir perſonne, quand la cauſe ſera commencée. * Le Theſmothete, c'eſt-à-dire le valet qui fait le perſonnage de ce Magiſtrat, dit en deux mots. „ Ecoutés le crime dont le „ chien Cidathenien † accuſe le nommé „ Labès chien Exonien. Le fait eſt un „ fromage de Sicile excroqué. La peine ſe „ bornera aux étrivieres".

Voilà preciſément la formule dont on ſe ſervoit pour établir le délit, & pour commencer la plaidoirie. Il paroît impertinent que des chiens ſoient les Avocats ou les Parties, l'un demandeur, & l'autre défendeur. Mais il ne faut pas croire qu'Ariſtophane s'en tînt à l'écorce. Ces chiens dont le païs eſt nommé étoient deux plaideurs réels

* Les Magiſtrats qu'on appelloit Theſmothetes (nom tiré du pouvoir de porter des Loix) connoiſſoient des accuſations & des plaintes. Ils portoient la parole ſur ces ſortes d'affaires. Mais leur principal office étoit de revoir les Loix chaque année, & de les corriger, ſuivant le beſoin par des interpretations convenables.

† Cidathene, Exone, Bourgs de l'Attique.

réels que le Poëte avoit en vûe, & que les spectateurs connoissoient. Sous le nom de Labès il faut entendre Lachès homme important dans l'Etat (comme nous l'avons dit) qui ayant mené des troupes en Sicile, se laissa, dit-on, corrompre par un present de fromages. Le chien accusateur pourroit bien peut-être désigner Aristophane lui-même qui étoit Cidathenien. Avec cette clef on doit passer au Poëte mille plaisanteries qui n'auroient nul sel sans cela, & qui avec cela même n'en ont gueres pour nous, parce que nous avons perdu la trace de quantité de circonstances & de menus faits qui y donnoient un tout autre prix. Racine n'a pas eu l'avantage d'Aristophane. Le coupable dans les *Plaideurs* n'est réellement qu'un chien. C'est pour cela sans doute que ce morceau a trouvé des *critiques*, quoiqu'il n'ait pas laissé de réjouir la Ville & la Cour *. Tout le plaisant des *Plaideurs* consiste donc uniquement dans la folie d'un homme de robe qui fait le Juge dans sa maison, comme le Malade imaginaire se fait recevoir Medecin; pour être le sien. Quant au plaisant des *Guespes*, il consiste non-seulement en cela même, mais encore dans le procès allegorique des deux chiens.

Malgré cette duplication d'objets qui renferment des mysteres assés fins, il seroit peu agreable de suivre vers à vers cette Scene, où un chien jappe & parle, où le Juge boit & mange, & fait des bouffonneries,

* Voyés la Préface de RACINE.

neries, où les témoins sont des meubles de cuisine, où enfin tout est puerile & bas comique en apparence. Un trait remarquable, c'est que quand l'Avocat du chien accusateur fait valoir l'énormité du vol (un fromage, & un fromage de Sicile!) Philocléon trouve ce cas d'autant plus odieux, que le ravisseur n'a pas fait part du vol à son Juge: grande injustice! Il y a encore quantité de petites circonlocutions qui font entendre nettement qu'il s'agit de Lachès, & que ce Général avoit fait sa main dans la Sicile. Sur quoi Philocléon trouve le fait si notoire, qu'il croit en avoir assés pour juger sans entendre l'accusé. Celui-ci, en effet, ne répond rien & demeure muet (dit le Juge) comme fit autrefois Thucydide. C'est qu'un Thucydide, autre que l'Historien, & fils de Milesias, homme qui joua un grand rôle à Athénes du tems de Periclès dont il étoit l'ennemi déclaré, fut soupçonné & accusé de trahison; & comme il ne dit rien pour sa défense, il fut banni par l'ostracisme.

Bdelycléon pour faire les choses plus réguliérement, & ne pas laisser perir un accusé sans défense, se fait l'avocat du chien. Il commence par un exorde serieux-comique, & continue sur ce ton, en imitant, comme il y a apparence, quelque avocat à la mode. Tout ce plaidoïé est de même goût que celui de Racine, hormis qu'il ne bat pas la campagne. C'est que ce n'étoit pas l'usage des Orateurs Athéniens. A la fin l'on apporte les petits du chien pour émouvoir le Juge, comme dans *les Plaideurs*. Il

 feint

feint d'être attendri; mais quand ce vient à jetter le ſuffrage, il demande le vaſe de condamnation *. On lui donne l'un pour l'autre, deſorte qu'il abſout en croïant condamner.

Le Vieillard impitoïable eſt preſque pâmé d'étonnement. Il ne ſçauroit revenir de ſa ſurpriſe & de ſa douleur. Avoir fait grace, c'eſt pour lui une tache qu'il ne conçoit pas. Il en demande pardon aux Dieux, & par-là il acheve le comique & le ridicule qui tombe à plomb ſur la dureté des Juges Athéniens. Cependant ſon fils lui perſuade de ſe retirer. „ Venés, dit-il, j'aurai ſoin „ de vous amuſer par toutes ſortes de plai- „ ſirs. Vous irés aux feſtins, aux bals, aux „ ſpectacles. Laiſſés-là les jugemens, & „ ne ſouffrés pas qu'un Hyperbolus vous „ duppe deſormais".

Le Chœur fait ici ſa digreſſion ou ſon diſcours aux ſpectateurs en les priant d'abord de ne pas prendre dans un mauvais ſens tout ce ſpectacle. Enſuite parlant librement en faveur du Poëte, il dit qu'Ariſtophane a lieu de ſe plaindre de l'aſſemblée †, lui qui s'étoit livré & conſacré au divertiſſement des Grecs, juſqu'à donner ſes pieces à d'autres pour les jouer, lui qui loin de faire ſa cour à perſonne & d'épargner les ridicules, n'avoit paru ſur le Théatre que pour attaquer le plus redoutable hom-

* Il y avoit deux vaſes; dans l'un on jettoit les ſuffrages favorables, dans l'autre les contraires.

† A cauſe de la repréſentation des *Nuées* qui avoit mal réuſſi l'année précédente. SCHOL.

homme de l'Etat; cet homme à voix de torrent, ce monſtre devant qui tout trembloit, & qui n'a pû le corrompre par les preſens, ni le contenir par la crainte, en un mot Cléon *. Ariſtophane, à l'en croire, a tout bravé & tout oſé en faveur du peuple, qui pourtant n'a pas goûté *l'année précédente* la piece des *Nuées*, une des meilleures au ſentiment du Poëte. Ce morceau confirme nettement le Scholiaſte, & l'ancien autheur de la préface Grecque, qui aſſurent la datte des *Gueſpes* telle que nous l'avons fixée, un an après celle des *Nuées*.

Dans le reſte de ce diſcours, qui comme les autres de ce genre prend différens noms peu neceſſaires à ſçavoir, le Chœur rend raiſon de ſa maſcarade. Les vieillards ſont devenus Gueſpes pour marquer la promptitude des Athéniens à ſe défendre des ennemis, qui ont oſé mettre la main dans la ruche. La Perſe a éprouvé leur courage & le danger qu'il y avoit à les irriter. Cette premiere comparaiſon eſt flatteuſe pour Athénes; mais il en ſuit une autre qui a bien l'air d'une raillerie. La Republique, dit-on, n'eſt en effet qu'un eſſain. Le peuple eſt colere comme les Gueſpes: comme elles les Athéniens ont leurs ouvrages & leurs occupations toutes pareilles. Une partie fait la cour à l'Archonte: une autre s'attache

au

* Le Poëte ſe compare en ceci à Hercule, qui ſans s'arrêter aux hommes, a oſé luter avec des monſtres. Il dit la même choſe dans un autre diſcours, & par tout il regarde comme un exploit des plus hardis, ſon audace à attaquer Cléon.

au tribunal des onze *: les uns vont au barreau ; les autres se traînent dans la ville comme des vermisseaux pour aller à leur tribunal: car tout étoit tribunal, à entendre Aristophane, & il y en avoit en effet un trop grand nombre. Enfin, il y a, dit-il, des frêlons qui vivent du travail d'autrui; il entend les Orateurs & les *intrigans*, comme Cléon, & par là il rend complette *la comparaison* des Athéniens avec un essain.

ACTE IV.

Comme Philocléon a consenti de changer son train de vie, en s'abandonnant à la conduite de son fils, celui-ci conjure son pere de quitter son vieux manteau de Juge, & de prendre un vêtement *plus sortable*; en un mot de se mettre *comme les* honnêtes gens. C'est un jeu de Théatre relevé par des plaisanteries dont il est difficile de démêler le fin, bon ou mauvais. Il en est de même de quelques contes que fait le vieillard en s'exerçant aux manieres du bel usage. Cela rend ridicules ceux qui se donnent pour faiseurs de contes & pour diseurs de bons mots, tels qu'on en trouvera dans la suite qui en faisoient profession. Les recits de Philocléon consistent dans des allusions, & sentent toujours les manieres du barreau, dont il ne sçauroit se défaire. Son fils lui explique comment il faut

* Le tribunal des onze consistoit dans onze Juges, qui connoissoient plus particulierement des vols, des brigandages & des prisonniers de toute espece.

faut s'y prendre pour briller à table en homme du bel air. Il feint que les convives du festin où on l'attend sont Theorus, Eschine, Phanus, Cléon, & Acesterus mauvais Poëte Tragique. Il exhorte donc son pere à chanter des airs dignes d'eux, & il commence lui-même: ce qui donne lieu de tirer sur Cléon, sur Theorus, & sur chacun des prétendus conviés. Le pere & le fils sortent aussi-tôt pour aller au festin. Le Chœur qui reste fait en peu de mots des satyres violentes contre Amynias, soit l'Archonte, soit l'autre dont nous avons parlé, contre la table somptueuse du riche Leogoras, contre la pauvreté d'Antiphon si grand homme d'ailleurs, contre un Automene & ses trois fils, enfin contre Cléon. La propreté affectée, l'avidité & les débauches horribles sont les traits dont il les note en passant. Racine n'a rien tiré de cet acte ni du suivant, & il s'est borné à peindre un Juge insensé, au lieu qu'Aristophane lui fait changer de vie dans les deux derniers actes, où il le rend un débauché & un furieux de grave Magistrat qu'il étoit.

ACTE V.

Bdelycléon est bien puni d'avoir voulu guérir son pere de sa folie de juger, par celle de boire: car tout cet acte représente un vieillard yvre, avec des couleurs qu'il ne sied pas d'examiner de prés. Un valet roué de coups vient annoncer au Chœur l'yvresse où il a laissé son maître, & tout ce qui s'est passé dans le festin où étoient

Ip-

Ippylus, Antiphon, Lycon, Lysistrate, Theophraste, & Phrynicus, tous gens gueux & notés, à ce qu'on fait entendre. Il raconte enfin les incartades que fait Philocléon à tous ceux qu'il rencontre dans son chemin. Son fils, en effet, qui le ramene a beau faire pour le rappeller au bon sens, il ne peut en venir à bout; & le pere rend au fils tout ce que le fils lui *avoit dit* pour l'engager à se donner du bon tems. Plusieurs personnes qu'il a insultées le suivent & demandent justice. Euripide est de ce nombre. Philocléon se mocque d'eux & se tire d'affaire en petit maître. C'est un cadre dont s'est servi Aristophane pour railler plus comiquement les jeunes gens, en mettant toutes leurs impertinences sur le compte d'un vieillard, qui prend leur caractere jusqu'à danser dans les ruës. Il n'est *pas de la* décence d'en dire davantage : & *d'ailleurs* on ne sçauroit en tirer rien de fort utile; sans compter l'obscurité de quantité de satyres, qui sont des énigmes impénétrables, particulierement au sujet des Poëtes Tragiques.

Fin du Tome V.